

12237.aaa.9

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. DE CHEVRIER:

TOME SECOND.

QUARTER

BRITISH
COMMISSION



MUSEUM
OF M. DE C. V. A. R. I. E. T. E. S.

TO BE SECOND

AMUSEMENTS

DES DAMES.

LES TROIS C.

C O N T E.

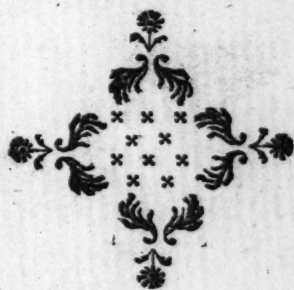
JE M'Y ATTENDOIS BIEN.

MEMOIRES

D'UNE

HONNETE FEMME.

TOME SECOND.



A LONDRES.

Chez l'éternel JEAN NOURSE.

M. DCC. LXXIV.

AMUSEMENTS

DEPARTMENT

THE THOUGHTS

OF THE

BY ATTENDING THEM

MEMOIRS



HONNÉTÉ LITTÉRAIRE

TOME SECOND



AMUSEMENTS

CHAPITRE PREMIER

M. DE LXXXIV



ÉPITRE DEDICATOIRE

*A Monsieur Jean - Henri Maubert , dit
Gouvest , retiré incognito à Francfort ,
sous le nom de M. Martin.*

VOici encore une épître dédicatoire que je vous adresse , M. c'est ma coutume de célébrer ceux qui s'illustrent sous des noms modestes ; rien n'annonce mieux la simplicité de votre premier état , que le nouveau nom que vous venez de prendre pour faire votre cour aux *Luthériens* de Francfort , qui le respectent , parce que leur fondateur le porta. L'habitude où vous êtes de changer de titres & de religion dans les pays où les intérêts des princes , & l'équilibre de l'Europe , conduisent votre auguste personne , me fait espérer que dans le

Tome II.

A

voyage que vous méditez de faire à *Prague*, vous retournerez pour la quatrieme fois à l'église catholique, sous le nom du bienheureux *Jean-Népomucène*, dont vous n'avez pas tout-à-fait la discrétion ; quoi qu'il en arrive, je vous promets solennellement, en face des *Dames de B****, que vous avez si souvent édifiées par votre conduite & par vos doctes écrits, de vous dédier un livre à chaque nouveau nom que vous prendrez. Tremblez, lecteurs intrépides, je vous annonce ici une *Iliade* de volumes ; car le héros à qui ce livre est offert, est un mortel inconstant qui change de nom comme une petite - maîtresse change d'amant (1). D'ailleurs, Monsieur,

(1) Ceux qui en douteroient, reviendroient de leur erreur, en apprenant que, né en 1720, sous le nom de François-Louis Maubert, notre héros se fit capucin, fit ses derniers vœux, & reçût le soudiaconat sous le titre de frere *Bernard* ; qu'à Paris en 1741, l'année de sa premie-

DEDICATOIRE. ii

en vous dédiant ce livre, je remplis les vœux du chevalier de Ch * * *, qui recommanda en mourant que l'éditeur de cet ouvrage le fit paroître sous les auspices de votre excellence subalterne. Il m'est doux de remplir à la fois les vœux de l'amitié & de la reconnoissance.

Vous avez été protégé ; vous avez mangé avec les demi-dieux ; *Marignan* a eu l'honneur de s'asseoir à la même table ; que cela signifie-t-il ? que l'ennui qui affaîfîne les grands , incapables de trouver en eux des ressourcés qui les amusent , a fait deux ingrats : vous avez bassement abusé des faveurs que l'autorité surprise vous

re apostasie, il se fit appeler *Imbert Racourt* ; qu'à Strasbourg il prit le nom de *Georges Rolin de St. Quentin* ; à Dresde celui de *Gouvest* ; à Lausanne celui de *Jean-Henri Maubert* ; à Valenciennes & à Cambrai celui de *M. André*, & enfin aujourd'hui à Francfort celui de *Martin*, aspirant pour de l'argent à se rendre digne de Professer le Luthéranisme.

iv *EPITRE DEDICATOIRE.*

prodiguoit, & monsieur *Arlequin*, scélérat, presque aussi detestable que vous; a fini par un double vol dont *Marseille*, où ce maraut gît aujourd'hui, va lui donner la récompense que je lui ai promise dans le quatrième cahier de *l'Observateur des spectacles*. Je vous félicite d'avance sur la même distinction que vous mériterez dans peu: la *Chaîne* de *Marseille* est le *Cordon* de votre ordre; mais je m'apperçois, Monsieur, que je fais gémir votre modestie, & je finis en vous assurant que personne au monde n'est moins que moi votre serviteur,

L'Auteur du Colporteur.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

J Amais je n'aurois cru faire voir le jour à cette brochure, mais une Dame du premier nom, pour laquelle j'ai une vénération qui égale mon estime, ayant été informée que le chevalier de Ch*** m'avoit envoyé, quelques mois avant sa mort, un manuscrit intitulé: les Amusements des Dames de B***, exigea que je le rendisse public, & c'est apparemment d'après le grand succès du Colporteur, que tout le monde l'a demandé avec un empressement qui pourroit bien diminuer à la lecture, causer de l'en-

vj AVERTISSEMENT

*nui aux curieux ; & faire repentir ceux qui depuis trois mois cherchent par-tout l'ouvrage posthume du chevalier de Ch***.*

Je ne m'annoncerai pas ici comme le Dom Quichotte de cette histoire ; le public l'a payé assez chèrement pour avoir le droit d'en dire du mal ; je n'ai dans cette occasion que le mérite d'avoir fait imprimer l'ouvrage de mon ami, de toucher l'argent qui doit en revenir, & que je me propose d'employer conformément aux intentions du fondateur.

Ainsi, ce livre & ce qui doit en resulter, n'ayant rien que de louable, j'ai lieu d'espérer que tout le monde sera content ; j'excepte toutefois cette espece de libraires qu'on

DE L'EDITEUR. vij

*nomme, en termes de l'art, Marons,
ce qui revient au mot de Contrefac-
teurs, gens avides dont la Hollan-
de & la France pullulent.*

*L'Avis qui va suivre empêchera
ces Messieurs d'aller plus loin, du
moins quant à présent.*

AVIS.

CET ouvrage aura deux suites (1) qui seront distribuées *gratis* à tous ceux dont on aura pris le nom , ou qui rapporteront un exemplaire de celui-ci ; & pour empêcher les inconveniens fréquents qui naissent des éditions furtives, on déclare qu'on ne reconnoîtra pour exemplaire avoués que ceux qui seront signés de la sorte.

Le Colporteur.

(1) La premiere sera intitulée *les trois C. Conte Métaphysique*, la derniere aura pour titre *je m'y attends bien*, histoire Bavarde ; elles se suivront successivement.



LES AMUSEMENTS

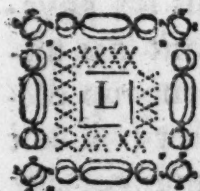
DES

DAMES

DE B***.

HISTOIRE HONNETE ET PRESQUE
EDIFIANTE.

INTRODUCTION.

 E baron de *Pollnitz*, qui dans ses fastidieux *Mémoires*, ne dit du bien que des cours où il a reçu des présents, & des villes dans lesquelles on l'a regalé, s'explique ainsi en parlant de B***.

„ La noblesse de ce pays-ci est extrêmement hautaine, il y a des maisons

A 5

„ qui sont réellement de grande qualité,
„ mais il y en a une infinité qui , avec
„ des titres fort pompeux , auroient
„ bien de la peine à prouver leur no-
„ bleffe. A les entendre , ils ont tous
„ été jadis comtes de *Hainaut* , de
„ *Flandres* ; ducs de *Brabant* , de *Guel-*
„ *dres* , & ainsi du reste. *Aller*
„ à *Vienne* , disent-ils , faire la cour à
„ l'empereur ? Et si donc ; on s'y ennuie à
„ mourir ; les *Allemands* ont des manie-
„ res si différentes des nôtres , leur service
„ est si rude ? se confiner dans cette *Hon-*
„ *grie* , ne nous en parlez pas , on n'y
„ vois pas une ame . Ces Messieurs , après
„ tout , ont raison ; plusieurs , parmi
„ eux , sans avoir jamais servi l'empereur , & peut être sans l'avoir jamais
„ vu , sont parvenus à avoir des régi-
„ ments , des gouvernements & les em-
„ plois les plus distingués dans les pays-
„ bas..... La noblesse n'étant pas au-
„ trement riche , vit avec beaucoup d'é-
„ conomie dans le particulier ; il est
„ très-rare qu'ils invitent à manger , &
„ aucun ne tient table ; cependant il y
„ a ici plus d'équipages à manteau du-
„ cal , que dans *Vienne* même ; tous ces
„ ducs & ces princes faits par les rois

„ d'Espagne , ne prenoient autrefois
„ que le titre d'*Excellence* & de *Mon-*
„ *sieur* ; on les appelle aujourd'hui *mon*
„ *prince* ; ils voudroient fort qu'on les
„ appelât *Alteſſes* , & ils tâchent d'u-
„ surper ce titre que leurs domestiques
„ & bien des pauvres gentils - hommes
„ leur donnent en l'entrelardant de
„ beaucoup de *Monſeigneur*..... Il y
„ a une comédie horrible représentée
„ sur un très-beau théâtre „.

Au spectacle près , qui ne vaut pas
mieux aujourd'hui que du temps du ba-
ron Allemand , B*** est très-différent
du portrait qu'il en fait ; il est vrai que
depuis la mort de *Lucullus* , & l'ab-
sence de *Menon* , on n'y mange plus ;
mais pourquoi condamner cette tempé-
rance ? La sobriété n'est un vice qu'aux
yeux des parasites , & je fais bon gré à
tous ces Messieurs au *Manteau herminé*
de préférer leurs titres & l'honneur qui
en résulte , au frivole avantage d'avoir
un cuisinier , & d'entendre dire ; *en*
mange divinement chez le duc.... Le prin-
ce un tel fait au parfait les honneurs de sa
table ; où menent ces propos ? A se faire
célébrer deux fois la semaine par un
avide gazetier qui, pour quatre escalins,

va d'écrire une table de 50 couverts ; en fer à cheval , sur laquelle on a servi , comme cela se pratique , avec autant de profusion que de délicatesse tout ce que la saison peut fournir de plus excellent ; & les conviès sont sortis en louant excellemment la politesse & la magnificence de son excellence.

Ce sont là de ces repas poétiques imaginés pour tromper la cour , séduire le peuple , & briller aux yeux de la province.

Il y a cependant des exceptions à faire dans cette vie monastique , & lorsque les troupes de *Trajan* traverserent les états de *Semiramis* pour aller combattre les *Albioniens* , le *Lieutenant* de cette princesse , qui a toute la politesse & les manieres d'un Gaulois , fit très-bien les honneurs de la ville qu'il gouverne , & son urbanité effaça les impressions désagréables que ces militaires étrangers avoient conçues dans un autre quartier de la ville : mais en voilà assez sur cet objet , & parlons maintenant de ce qui doit amuser le beau sexe de B***.

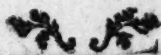
Il faut encore , avant d'en venir là , dire un mot de cette ville à laquelle l'appétit dévorant du baron Allemand , rendit peu de justice.

B*** est une ville à qui tous les aventuriers donnent la préférence ; elle en fourmille dans tous les temps ; des femmes honnêtes , & des usuriers qui ne le sont pas , en ont souvent été les tristes victimes ; le gouvernement sévit , mais les placards n'empêchent pas que des chevaliers sans croix , des abbés sans bénéfices ne viennent y jouer les seigneurs & y finger la prélature ; les lettres & les arts y sont en vénération , il n'y manque que des connoisseurs , des savants & des artistes ; ce n'est pas qu'il n'y ait à B*** des personnes de goût , en état d'apprécier le mérite d'un ouvrage d'esprit ; mais le nombre en est petit , malgré les prétentions de *Germanicus* dont la manie est de décider despotiquement de toutes les productions du génie , parce qu'il croit que la mémoire tient lieu de goût & les anecdotes de science. (1)

Il y a même quelques femmes en état de décider de la valeur d'un livre ; mais celles qui y prétendent en sont fort éloi-

(1) Il faut excepter aussi ALEXANDRE , protecteur de tous les arts , parce qu'il les connoît & les aime.

gnées. *Petronille* & *Silviane* font de l'esprit , parce qu'il faut faire quelque chose , quand on n'a pas la main assez jolie pour tenir la *Navette* : elles ont même dans les pays étrangers des agents littéraires qui leur envoient toutes les nouveautés que le désœuvrement & la critique produisent , pour l'amusement des honnêtes gens , l'ennui des fots & le malheur des Caillettes ; mais les deux merveilleuses que je viens de citer, lisent par air , & parce qu'elles ont entendu dire qu'on lisoit dans les pays où le ton de la bonne compagnie regne ; elles sont d'ailleurs d'un *bon caractère*, éloge stérile que la complaisance à imaginé pour la consolation des femmes qui ont le malheur de n'être pas belles ; enfin elles portent la délicatesse du sentiment jusqu'à s'estimer toutes deux ; ceux qui les connoissent disent qu'elles font bien , peut-être en trouvera-t-on la raison dans





LES

AMUSEMENTS

DES

DAMES DE B***.

Q Uoi ! c'est vous , petit Comte , s'écria le gros marquis , qui , se promenant au parc en *chenille* , rencontra un de ses amis dans le même équipage ; comment vont les plaisirs ? as-tu toujours la divine *Hortense* ? Tu n'y penses pas , Marquis , Hortense n'est point de ces femmes qu'on puisse avoir ; elle se pique de sentiments ; d'ailleurs elle a des mœurs . . . Comme nous en avons tous , répondit le Marquis : va , mon pauvre ami , personne n'est la dupe du ton qui domine aujourd'hui ; il est partout le même à quelques nuances près ; & pour te parler vrai , nous sommes d'illustres frippons. Il est singulier , reprit le Comte , que tu penses ainsi des hommes. C'est que je les connois , ré-

pondit le gros Marquis ; plus on parle des mœurs , plus on est corrompu ; jamais on a tant mis de décence dans les propos , & moins dans la conduite ; il semble qu'on ait renoncé à tous les préjugés ; les femmes mêmes nous donnent l'exemple de la licence la plus grande. Ah ! Marquis , dit le comte , je te demande grace pour elles ; je fais , reprit son ami , que tu es le partisan des femmes , c'est-à-dire, leur dupe ; car on ne peut les aimer sans être leurs victimes ; & , comme je veux te persuader par des exemples , plaçons-nous sur ce banc , & fais la plus grande attention à ce que je vais te dire ; c'est une galerie de tableaux peints d'après nature que je vais faire passer sous tes yeux ; écoute & deviens raisonnable , c'est le seul moyen de connoître les femmes , c'est-à-dire, d'en aimer peu , d'en mépriser beaucoup & de n'en estimer aucune.

Ah ! voilà , par exemple , répondit le Comte , des paradoxes revoltants auxquels on ne s'attend point ; qu'on aime peu de femmes , c'est peut-être un bonheur ; qu'on en méprise beaucoup c'est une erreur ; qu'on n'en es-

time aucune , c'est une injustice qui dégrade celui qui la commet... *Une injustice qui dégrade ?* reprit le Marquis , mais fais-tu bien que voilà de grands mots ? je suis d'autant plus étonné de te les entendre prononcer , que je fais que c'est *Léonore* , qui t'a mis dans le monde ; tu juges aussi faussement , Marquis , de *Léonore* , que tu jugeois tout-à-l'heure d'*Hortense* ; je les connois l'une & l'autre , & puis c'est tout ; & je te proteste que je ne leur dois point ce que nous appelons entre nous de la *reconnoissance* ; tu deviens discret , repliqua le Marquis , & tu as raison ; il faut l'être aujourd'hui , moins par égard pour les femmes , que par ménagement pour soi-même ; mais , asséyons-nous. Ah ! de grace , dit le comte , prenons une autre allée , j'apperçois l'ennuieux auteur d'un mauvais journal , homme familier *qui mange sur la main* ; s'il nous cotoie , il viendra nous accoster , & nous assomant de ses calculs lumineux , & des sublimes talents auxquels personne ne croit , il faudra bâiller à l'unisson ; oh , qu'il ennuie ses souscripteurs ! c'est son métier , repliqua le marquis ; comme nous ne sommes pas au rang de

ceux qu'il endort , fuyons la contagion , & gagnons cette contre-allée. Autre précipice plus terrible , répondit le Comte , ne vois-tu point l'indulgente *Belise* qui vient chercher à se consoler ici de l'inutilité de son mari ? Ah ! n'en dis pas tant de mal , poursuivit le Marquis ; on fait que tu l'as eue ; on l'a connue : elle étoit à la fenêtre , je passois à pied , je la salue , elle me parle , je lui répondis , son laquais ouvre , j'entre ; elle s'étoit mise sur un sofa , je me placai à côté d'elle , je lui fis une proposition , c'étoit un lundi ; elle m'assura que ce jour-là elle ne refusoit jamais rien ; je la crus , elle s'attendrit ; elle jura & je sortis bien convaincu de toute l'étendue de son mérite. Oh parbleu , mon chetif Comte , je le crois fort au-dessus de tes foibles talents ; le seul moyen , ajouta le marquis , de ne point trouver d'importuns ici , est d'y venir de grand matin ; je te donne rendez-vous à demain ; adieu , je vais broyer mes couleurs , & te préparer des tableaux qui doivent éclairer ton cœur , & l'arracher à l'esclavage auquel je vois à regret que les femmes t'assujettissent.

Le comte & le marquis se séparèrent ; Belise les vit partir à regret , mais ses douleurs firent place à une joie indécise , lorsqu'elle apperçut *Prince* venir à elle ; *Prince* est un de ces hommes , comme on en trouve mille , qui sacrifient la beauté , les talents & les graces qu'ils ont chez eux à la minauderie & à la stupidité qui les captivent ailleurs ; de-là vient aussi que ces Messieurs ne se plaignent point quand on leur rend la revanche , on voudroit seulement que madame *Prince* eût un amant moins lourd , mais les titres & les dignités subjuguent la vanité d'une femme , & lui tiennent lieu du mérite qu'elle desiroit trouver dans celui qu'elle aime ou auquel elle s'attache par orgueil ou par oisiveté.

Belise & *Prince* allerent chercher l'ombre dans un endroit reculé qui les mit à l'abri des curieux , & où ils se dirent probablement des choses fort tendres ; la vérité est que la femme de chambre de Belise , placée en *vedette* sur une éminence , d'où elle pouvoit tout découvrir , avoit eu ordre de ne point tourner la tête ; mais de tousser seule-

ment en cas qu'elle vît quelque curieux s'avancer vers le sanctuaire du plaisir.

Le lendemain le Marquis & le Comte, fidèles au rendez-vous qu'ils s'étoient donnés, se joignirent à l'heure convenue ; le Comte, qui étoit entré par la porte qui donne sur la place qui avoisine la porte de Louvain, n'eut pas plutôt fait quatre pas qu'il vit au pied d'un arbre un papier cacheté sans adresse ; il l'amassa, l'ouvrit & ayant reconnu l'écriture du baron de *Terbaum*, gazetier privilégié ; il fit part de sa découverte au Marquis, & tous deux s'étant assis lurent ce qui suit :

„ Catalogue des livres qui doivent
„ composer la *bibliothèque publique* pour
„ laquelle j'ai fait donner un gouvernement, dont j'espère un succès d'autant plus heureux, que tous ces livres
„ étant fort communs ; ils coûteront
„ peu & ne vaudront pas grand'chose ;
„ c'est ce que je demande. „

Les charmes de la solitude. ouvrage philosophique, composé par un prince de l'église, dégoûté du monde, augmenté par un ministre disgracié, & dédié à un général d'armée retiré dans ses terres.

Principes de Négociations. Composés sur un manuscrit découvert dans les ruines modernes de la mairie de *Bois le-Duc*, avec un amas de vieux titres, par un comte d'impression nouvelle ? dédié à un grand homme.

Traité de la Fidélité conjugale, œuvre posthume de madame de **** ac publié à *Pantin*, & dédié aux jeunes mariées.

L'art d'opérer avec les usuriers. Conte Flamand, mis en lumière par M. *Arcolus*, docteur de la fameuse université de *Prague*, augmenté par un *Breton*, & dédié par un homme qui a le secret de guérir de la rage.

La maniere d'ennuier la cour, la ville, les provinces & les pays étrangers. ouvrage périodique, composé par l'observateur des spectacles, rédigé par le gazetier de *Trevoux*, augmenté par le journaliste du commerce, corrigé par l'auteur de l'*Année littéraire*, revu par l'éditeur du *Mercur de France*, mis au jour par l'avant-coureur, & dédié aux trois quarts & demi des journalistes de l'univers, avec l'approbation des rédacteurs des actes érudits de *Leipsick*.

Méthode facile de promettre & de ne pas tenir, deux volumes in-folio de l'Im-

primerie de *Vanden Berghen*, à B*** ; composés par plusieurs courtisans répandus dans différentes cours de l'Europe , & dédiés aux hommes nécessaires que l'on nomme *importuns* dans les antichambres des grands.

Le talent des représenter dans des petites cours , par un porteur de lettres , dédié à un commis de l'intendance de Franche-Comté. *Moyens sûrs de s'enrichir* , en jurant qu'on fait le bien du prince & des sujets , par

. Il se trouve ici une lacune considérable dans les mémoires du chevalier de Ch*** ; & , comme je ne remplis dans cette conjoncture que les fonctions modestes d'éditeur , il ne me convient pas de suppléer à ce catalogue , qui probablement devoit être plus étendu , puisque le baron de Terbaum , qui avoit le privilège de priser à la caisse destinée aux progrès des lettres & à l'illustration de la partie Typographique , dont il avoit jeté les premiers fondements , n'auroit pas manqué d'enrichir cette bibliothèque de plusieurs de ses excellents ouvrages , tels entr'autres que ceux-ci : l'art d'anéantir les remords ou de détruire les préjugés ,

ouvrage utile aux élèves de *Miriveis* & de *Cartouche*. Traité politique sur la manière de quitter les cours des souverains, dédié aux exilés , & enfin ce fameux livre , de la méthode de faire son bien de celui des Libraires ; ce dernier ouvrage est fort rare , & *Terbaum* , qui seul a possédé ce secret extraordinaire , & si contraire aux statuts de la librairie moderne , s'en est réservé tous les exemplaires ; ces trois productions sont d'autant mieux faites , que le sublime écrivain qui les a mises au jour étoit rempli des sujets qu'il traitoit , & qu'empâté dans le crime il en trace les voies avec une netteté & une précision qui le disputeroit avec les actions de tous les héros que Paris & Londres ont vu naître , & que la greve & Tiburn ont vu périr après des harangues aussi éloquantes que pathétiques. Mais en voilà beaucoup trop sur ce héros auquel nous ne reviendrons plus ; rejoignons le Comte & le Marquis , & suivons celui-ci dans ses anecdotes critiques & scandaleuses.

A peine ces deux hommes eurent-ils parcouru ce catalogue qu'on vient de lire , que , s'affoyant l'un & l'autre dans un endroit écarté , le Marquis , dont le projet dangereux étoit de per-

vertir le comte en l'amusant, commença en ces termes :

Je te disois hier , mon cher Comte , que l'humanité étoit corrompue & que nous étions tous de fort honnêtes gens sans mœurs & sans principes ; ne m'interromps pas dans les détails que l'impartialité va te faire ; & si , après m'avoir entendu , tu crois avoir des armes pour défendre la cause du genre humain , je t'écouterai avec plaisir ; mais je ne t'en croirai pas davantage , parce que tout ce que je vais te dire est constaté ; écoute donc , je commence par les femmes.

Tu m'effrayas hier , je te vis parler d'elles avec respect , & pousser l'impof-ture jusqu'à leur prêter des sentiments ; idées dangereuses , qui ne peuvent qu'entraîner ta perte , si tu persistes à te livrer à l'erreur qu'elles t'inspirent. *Hortense* , par exemple , que tu ne veux pas avoir eue , eh bien on peut l'avoir sans miracle ; elle joue la dignité , déclame , sur-tout en présence de son mari , contre les femmes qui , pour me servir d'une expression populaire , donnent du *scandale* , mot gotique que l'on a rayé depuis long-temps du dictionnaire

tionnaire des gens du bel air ; mais Hortense est tendre : comme elle ne s'est mariée à *Ramir* que pour se soustraire à ses parents , & avoir un nom , ses vues sont remplies & ses desirs sont vifs ; mais elle a un malheur , elle est constante jusqu'à la persécution , & tu sens bien qu'il ne faut pas éterniser ses liaisons dans une ville où beaucoup de jolies femmes sont *sur le trottoir* : il y a plus , Hortense est jalouse & si elle trouvoit son amant infidelle, elle le bat-troit , c'est sa maniere de se venger en public ; mais plus dangereuse dans le tête à tête ; elle se livre à des emportements qui réparent le passé , & vous coupe la parole au point d'être certaine que de long-temps vous ne parlez à d'autres femmes.

Dalila , dont toute la ville exalte la dignité , a pour son mari tout l'attachement imaginable , & dont entre nous elle se soucie peu ; elle paroît inquiète dès qu'il s'éloigne ; un tiers arrive , *Dalila* se souvient qu'elle est femme , & se console. *Pétronelle* est sage comme on l'est dans un climat où les hommes veulent de la jeunesse & des agréments , mais *Pétronille* vou-

droit un retour de tendresse; elle affecte encore.

De ces petites graces.

Que , vu leur date , on peut mettre au rang des grimaces.

Tout cela annonce des prétentions que notre justice rend chimériques ; tant pis pour elle , son temps est fait ; qu'elle laisse la place aux autres , ou que , semblable à ces précieuses surannées , elle se fasse dévote ou tienne une ménagerie de beaux esprits ; c'est une contagion que la France a répandue dans presque toute l'Europe , & sur-tout dans ces villes où la commodité publique avoulu qu'on préférât le jargon de la frivolité à la raison & au bon sens qui sont parmi nous des *revenants*.

Celimene jouit de tous les respects de la ville ; tous les poëceaux échappés de leurs marais l'encensent ; les *Inigistes* , qui ne louent gueres les femmes ,

Parce qu'on chante mal , ce qu'on ne connoît pas ,

lui consacrent les fruits de leurs muses : & bien cette fée respectable a eu des

foibleſſes , & , ſi j'en crois la chronique elle les a même conſignées dans les archives d'un notaire.

Silviane , que je te vois quelquefois placer au rang des *Artemiſes* , à les paſſions vives , elle parle peu & elle fait bien ; regarde beaucoup , & elle réuſſit mal ; enfin la liberté d'une redoute ouvrit une ſimple propoſition qu'on prit pour une déclaration, on y fut ſenſible, & ſi je ne lui ai pas rendu plus de ſoins ,

La faute en eſt aux dieux qui la firent ſi bête.

Je ne te dirai mot de *Béliſe* , nous cou- tâmes hier cette matiere à fond , au- tant que nous pûmes pénétrer dans cet abîme ; car je n'aime point approcher du *Vefuve* , & je t'avoue de bonne foi que je n'aurois pas le courage de ce Romain qui ſe précipita dans un gouffre pour ſau- ver la république.

Lucile a été une des beautés les plus décidées de l'Europe ; le goût de la ga- lanterie qu'elle affiche dans cet âge où la prudence voudroit qu'on entrât dans la réforme , a fait taire la critique qui aime mieux accabler les femmes hypo- crites , que celles qui ne rougiſſent

point de leurs démarches : mais à propos , comme je fais que Lucile est un peu ta parente , je m'arrête ici par respect pour elle. & par amitié pour toi.

Je ne te parlerai plus de *Léonore* , elle est cependant bien aimable ; tu veux qu'elle soit sage , j'en suis fâché pour elle , & je ne m'accoutumerai jamais à pardonner à une jolie femme un défaut aussi essentiel.

Silvanire a beau jouer la décence , il n'y a que des fots ou des jeunes gens sans expérience qui soient dupes de ses faux airs ; il ne lui reste que des yeux tendres , mais leur éclat ne suffira pas pour la faire survivre au printemps de son âge ; & elle est si connue qu'elle n'a plus que des étrangers pour complaisants , & des petits chevaliers François qui minaudent sur ses pas , & lui font des mines de prétentions à *l'allée verte* & au spectacle.

Euphrosine s'écrie à tous venants, moi je suis gaie, j'ai l'esprit coquet, & j'aime le petit mot pour rire ; j'ai vu de nos agréables qui , revenant de faire un cours d'élégance à Paris , protestoient , d'après un aveu aussi ingénu , qu'*Euphrosine* est un prodige de vertu ; ce-

pendant je suis convaincu avec sept ou huit de nos amis que cette femme si respectable aime un peu plus que le petit mot pour rire , & qu'elle fait l'éloge de son cœur aux dépens de son esprit qui est trop borné pour être coquet.

J'alongerois le tableau , si je ne craignois de pénétrer un peu trop avant dans ta famille & la mienne , & ce n'est point à nous d'en faire les honneurs ; j'ai voulu t'entretenir seulement de ces femmes qu'on cite comme des modèles de vertu : juges par leur conduite , combien il est dangereux de croire aux réputations ; je ne te parle point de toutes ces petites caillettes , dont la conduite grossit tous les ans l'almanach du libertinage ; elles sont bonnes à être vues le soir ; mais elles ne doivent jamais être l'objet de nos conversations.

Tout ce que tu dis là , interrompit le comte , qui commençoit à être ébranlé sur les femmes , prouve très-peu de choses contre le genre humain que tu t'acharnes à persécuter. Et les hommes valent moins que les femmes , reprit le marquis , c'est une vérité que je vais t'établir à la honte de notre sexe.

On prone par-tout l'intégrité, le défintéressement, la bravoure, l'esprit & les mœurs de tous nos amis; creusons, mon cher, & nous trouverons bien-tôt le tuf; : je ne vois par-tout que légèreté, inconstance, injustice, stupidité & corruption; je ne m'interromps point, voici les preuves.

Tu connois le docteur *Arcolus* dont nous venons de voir le nom dans ce catalogue; il a passé long-temps pour le premier savant de la pesante Allemagne, parce qu'il publia autrefois dix huit volumes *in-folio*, pour prouver que la chair des chevaux, que les François avoient mangée dans Prague, devoit être coriace: eh bien, tu vois ici ce grand homme affublé d'une perruque qu'on prend pour la fameuse comete de 1684; semblable aux docteurs Florentins, il porte des lunettes en pleine rue; il possède une collection complète de tous les livres qu'on imprime dans les quatre parties du monde. Rival de César, il lit; dicte, & se fait lire en même temps. La politique, si on veut l'en croire, n'a rien de secret pour lui; les cabinets des princes lui sont ouverts, & tous les traités que l'avenir

médite , lui sont connus ; la littérature agréable , les spectacles sont ses jeux , il en décide en riant ; & , à entendre ses flatteurs , ce sont ses oracles qui fixent la réputation des auteurs ; les sciences abstraites , disent ces vils adulateurs , lui sont familières , & l'histoire naturelle n'a rien de caché pour lui , les finances , dont il fait son principal exercice , forment la première partie de ses talents ; & *Colbert* , continuant les fots , auroit rendu la France à jamais heureuse , si ce grand homme avoit été doué des vastes connoissances d'*Arcolus* : voilà ce que tout le monde dit ici : cependant ce personnage sublime , malgré ses forfanteries , ses lunettes & son énorme perruque , n'est qu'un sot qui n'a pour tout esprit qu'un *moulin à mémoire* , dans lequel il broie assez maladroitement tout ce qu'il a entendu dire , & les imbécilles prennent cela pour du neuf. Si tu ne veux point , mon cher Comte , de mon moulin à mémoire , juge d'*Arcolus* par une autre comparaison , & tu le reconnoîtras sans peine dans un frippier adroit qui vend à un païsan grossier un habit retourné pour du neuf.

Sarmin ne doit, s'écrie la voix publique, sa petite élévation qu'à son mérite. Artisan de sa fortune, sa probité & son travail ont tout fait : quelle erreur ! *Sarmin* n'est redevable de son état qu'à ses bassesses & qu'aux vexations qu'il exerce ! *Ladislas*, à en croire ses foibles amis à qui il en impose, & ses domestiques qu'il bat, est un des plus braves hommes de son siècle ; cependant ceux qui l'ont vu, l'épée à la main, & dans une bataille, n'en pensent pas ainsi ; & le parti que *Ladislas* a pris, m'engage fort à être de leur avis. *Venceslas* est l'intégrité même, disent ses partisans ; cependant il reçut des présents dans une place où l'honneur de cette chimère que nous ne connoissons plus, voudroit qu'on eût les mains nettes. *Arminius* veut passer pour citoyen ; mais son dernier procédé, s'accordant parfaitement avec ce qu'il avoit fait précédemment à d'*Armenon*, ne parlent point en sa faveur : & si je ne craignois de t'étonner, je te dirois que les dignités dont il a été revêtu, sont un troisieme titre qui dépose contre lui. *Harminville* passe pour le plus honnête homme de la cour ; pourquoi : C'est qu'il est poli, bête &

sans crédit ; il feroit tout le mal qu'un courtisan doit faire pour son élévation , s'il en étoit capable. Mais , s'écria le Comte , il n'y auroit plus ni probité ni honneur dans le monde , si on jugeoit des hommes & des femmes d'après ta façon de penser. Plus indulgent que toi , mon cher Marquis , je pense qu'il y a des vertus dans ma patrie , & je gagne à le croire. Non parbleu , reprit vivement l'atrabilaire Marquis , en l'interrompant , il n'y en a nulle part ; tous les hommes se ressemblent ; & , pour te prouver une vérité que la justice m'inspire plutôt que la misantropie , je veux demain te peindre *Paris* que tu connois aussi bien que moi , & tu verras que tout est égal en vices , en indécences & en effronterie. Oh ! pour la France , repliqua le Comte , je te la livre , & je me prépare déjà à rire des portraits que tu m'en feras ; mais ne déchirons point le sein qui nous a nourri , & tout citoyen qui médit de sa patrie , est un ingrat qui bat sa nourrice. Courage , Monsieur le philosophe , courage , vous ferez toute votre vie une bonne dupe avec de pareils sentiments. Va , le vieux mot de *patrie* étoit bon pour des

Romains ; mais depuis la décadence de cet empire , la force de ce mot s'est affoiblie , & nous ne sommes pas faits pour essayer de lui rendre sa première vigueur ; d'ailleurs si nous médifions des autres , ils peuvent prendre leur revanche : tous les défauts des hommes sont communs , & ils doivent être la pâture des oisifs tels que nous.

Dix heures sonnent , il est temps de s'habiller ; adieu , je t'attends demain au même endroit , & je compte que cette conversation , dans laquelle j'établirai les principes les plus lumineux , pour te prouver que toutes les femmes sont méprisables , & tous les hommes corrompus , te ramenera à mes idées : voilà , mon cher Comte , de ces grandes vérités qu'il faut se mettre dans la tête , si on veut devenir modeste , & s'estimer peu ; adieu , encore une fois , à demain.

Le Comte n'eut pas plutôt quitté le Marquis , qu'il tomba dans une rêverie qui commença à porter atteinte à sa façon de penser sur le genre humain : il passa le reste de la journée de façon à faire voir que son caractère étoit changé ; il montra à *Emilie* le portrait de *Lucile* , & des lettres d'*Hortense* ; il fit

deux épigrammes contre deux hommes fort respectables , & finit par médire de ses meilleurs amis. Le Marquis arriva sur les entrefaites , & s'applaudissant de son ouvrage , il voulut que chacun le félicitât sur la belle conversion qu'il venoit d'opérer. Convenez donc , Mesdames , dit-il, à toutes les femmes qui composoient le cercle de Pétronille , convenez que le Comte est aujourd'hui un garçon *délicieux* : son existence ne date que de l'instant ; car , graces aux petits préjugés de province , dont il étoit imbu , il a végété jusqu'ici ; mes conseils l'ont tiré du néant , & voilà un nouvel être que je viens de créer. Le comte, qui commençoit à se familiariser avec les propos impertinents du Marquis , l'écoutoit avec admiration , & pouffoit quelquefois la fatuité jusqu'à se féliciter d'avoir un ami qui connoissoit aussi-bien l'humanité. Les Dames , accoutumées à voir diviniser leurs travers , se regardoient avec une surprise mêlée d'inquiétude. Le marquis , plus audacieux qu'un petit maître François , & par-là beaucoup moins gauche qu'un Flamand qui demande toujours *une fois* les choses qu'on peut lui donner cent ,

s'aperçut de l'étonnement que les propos du Comte, & les siens, répandoient dans le cercle ; & voulant humilier beaucoup de femmes respectables , il s'écria d'un ton d'insolence : finissons , mon cher Comte , une conversation qui humilie ces Dames ; je les vois pétrifiées , elles auroient même l'honneur de rougir des vérités agréables que nous leur disons , si la pudeur régnoit encore dans le monde ; mais c'est un être inconnu qu'on ne trouve plus que dans les cabinets d'antiquité ; & pour découvrir cette merveille , nous avons besoin des lumieres profondes de l'abbé *Veletri* , de l'érudition du savant don *Benoît* , & des recherches sublimes de l'illustre *Parvenu*. Vous devinez bien , Mesdames , que je parle de *Germon* que le *Colporteur* & le grand *Miroir* (1) , rendront aussi célèbre que la vente de sa somptueuse bibliothèque qu'il acheta pour persuader qu'il savoit lire , & qu'il vendit dès qu'il vit qu'il ne pouvoit tromper personne.

Toutes les femmes ne purent tenir

(1) Auberge au *Germon* apprécie les ouvrages d'esprit , comme il juge du mérite d'une *Tapiserie* , suivant sa longueur.

aux sarcasmes continuels dont le Marquis les accabloit ; & pour détourner son attention constamment fixée sur leurs ridicules , elles lui parlerent de Paris : le Marquis qui avoit promis au Comte d'entrer le lendemain en matiere sur cet objet , dévança le jour de sa leçon ; & sous le prétexte de peindre Paris , il fit la guerre au genre humain , & répandit les poisons d'une bile amere sur les belles , les grands & les gens de lettres. *Le chevalier de Ch*** , qui avoit probablement des raisons pour n'aimer ni le marquis ni B*** , prétend ici que tous les originaux qui sont tracés dans le portrait de Paris , peuvent trouver leur application ailleurs ; c'est ce que j'ignore , ne connoissant cette ville que du beau côté.*

Le marquis , ayant persiflé le docteur Arcolus sur la circonférence de ses lunettes , l'embonpoint de sa taille , la maigreur de son esprit , & l'énormité de sa perruque , prit du tabac d'Espagne , tira un mouchoir ambré , regarda ses manchettes , joua de la main pour étaler un diamant qu'il doit encore , & se jeta dans un fauteuil où , après s'être caressé

tendrement le menton , & remué son jabot , il parla en ces termes :

Vous avouez donc , mes belles Dames , que je vaux quelque chose ; je suis charmé que vous connoissiez le prix d'un aimable homme ; le Comte & moi.. Voilà les héros de B***. Vous avez beau rire, divine Léonore , il n'y a exactement que nous : je conviendrai avec vous que nous sommes environnés de tristes copies , qui sont nos finges plutôt que nos imitateurs : voyez *Gelcour* , voyez *Verville* ; peut-on rien imaginer de plus gauche avec leurs faux airs d'importance ? Quand je les vois étudier , auprès de nous , le ton des graces , le développement des bras , le talent de faire une impertinence à une femme avec respect, ou d'insulter poliment un homme qui vous déplaît ; quand je les vois appliqués à saisir nos manieres aisées , je les compare à milord *Houzey* cherchant à copier le marquis de *Polinville* dans le *François à Londres*.

Mais , vous-même , Marquis , repliqua Pétronille , en l'interrompant , vous n'êtes qu'un de ces imitateurs de ces petits *merveilleux* dont Paris abonde pour le supplice des gens de bon sens. Votre

Excellence, reprit le marquis. Qu'appellez-vous *Excellence*, repartit vivement Pétronille ? je ne veux point usurper ce titre. Oh, ma foi, Madame la Comtesse, répondit le marquis, cette qualification est aujourd'hui sans conséquence à B*** ; on peut même dire qu'elle a passé en proverbe ; cependant je ne trouve d'*excellent* ici que mon cuisinier. Si cela est, répliqua Pétronille qui étoit piquée au jeu, vous êtes le seul de votre avis : l'épigramme portoit coup, car jamais le marquis n'a donné à manger qu'à ses chevaux & à ses chiens : encore pense-t-on que c'est par économie, parce qu'il se défie autant de son cocher que d'une espèce de vieillard qu'il appelle son piqueur. Le Marquis, qui sentit le trait que la Comtesse venoit de lui décocher, se défendit avec cette forfanterie qui lui étoit propre, & il prétendit que la crainte de l'ennui arrêtoit l'essor de sa générosité. Les dames se récrièrent sur l'insolence du propos ; mais l'impudent Marquis, sans se démonter, leur foutint que la plupart d'entr'elles connoissoient assez la bonne chère qu'on faisoit chez lui : deux d'entre ces dames rougirent,

les autres se regarderent fixément sans paroître déconcertées ; mais l'inébranlable Marquis , qui jouissoit avec impunité du fruit de son arrogante fatuité , ne changea point de style ; & , sans s'émouvoir , il soutint à plusieurs de ces dames qu'elles avoient trouvé la *petite maison* délicieuse : le mot parut nouveau à B*** , où l'on ne connoît de petites maisons que pour les imbécilles qui n'y sont pas tous enfermés. J'en appelle à *Pélion* & à *Vambel* ; & chacune de ces précieuses subalternes , qui avoient cependant acquis l'usage du monde frivole dans de beaux romans , demanderent au marquis ce qu'il entendoit par sa *petite maison*. Votre étonnement me réjouit , répliqua ce fat : ne diroit-on pas que vous avez oublié la route qui conduit à *Malines* ? Là , Mesdames , point d'émotion , rappelez votre mémoire , & souvenez-vous qu'après avoir passé la maison de M. de M*** , qui n'est pas *petite* , car les prélats n'en occupent que des grandes , il y a deux cabarets obscurs , faits pour la petite bourgeoisie ; qu'au-dessus de ces deux cabarets , il y a.... mais , que diable , vous voulez rire de ne point vous remettre un lieu de

délices, où la plupart d'entre vous m'ont honoré des aveux les plus tendres. Le Marquis, qui jusques-là avoit passé pour un imposteur, commença à ne plus paroître qu'indiscret : les femmes qu'un bisarre destin forma pour s'embrasser, médire d'elles, & s'estimer peu, goûterent une sorte de plaisir d'entendre fatiriser celles que le marquis attaquoit, & celles qui alloient se prosterner le matin à la chapelle, & couroient le soir le *Vaux-Hall* (1), étoient enchantées qu'on drappât leurs *bonnes amies de cour*. La vérité est que toutes en général ignoroient ce que c'étoit que faire un *soupe fin en petite maison* : leur empressement à engager le marquis à les instruire sur cet objet, prouvoit leur bonne-foi ; mais celui-ci, persistant dans son impudence, leur soutint fermement ses premiers propos, & tirant ensuite ses tablettes toujours remplies de petits vers *innocents* qu'on lui faisoit à bon marché : il lût avec emphase les vers suivants :

(1) Endroit enchanteur où les grimauds, les, comédiens, & les grands se disputent le pas à la lueur : d'un suif puant & à la respiration des exhalaisons, d'une mauvaise biere.

Il seroit beau vraiment d'ignorer , à votre âge ,
Un agrément qu'autorise l'usage ?
Sur ce point important je vais vous éclaircir :
Faire un de ces soupés où regne le plaisir ;
Sous le masque imposteur d'une gaieté facile ,
Se plier sensément à l'art du Vaudeville ,
Prononcer en oracle , & d'un air d'*Amateur* ,
Protéger en buvant un orgueilleux chanteur ,
Ou monté sur le ton d'un frivole langage ,
Veiller par vanité , s'excéder par usage ;
Et traîné le matin au fond d'un vis-à-vis ;
Promener son sommeil du sablon chez *Doris* ,
Et le soir au spectacle assommant tout le monde ,
Voiler sous l'agrément sa tristesse profonde ;
Voilà ce qui s'appelle , en termes du bon ton ,
Faire un souper divin en petite maison.

Toutes les femmes enchantées du tableau que le marquis venoit de faire , ne balancerent point à lui demander à souper dans sa petite maison ; mais deux petits inconvénients s'opposoient à cet arrangement: le Marquis n'aimoit point la dépense , & il n'avoit réellement pas de petite maison : ainsi , cachant son imposture & son avarice sous des prétextes frivoles , il éluda la proposition qu'on venoit de lui faire : mais

Desir de femme est un feu qui dévore.

Trois de ces Dames , impatientes de souper en petite maison , partirent la même nuit pour aller jouir de ce plaisir à Paris. Le grand homme à qui cette production morale est dédiée , fit mention de cet événement dans la Gazette de B*** , qui étoit confiée à sa plume délicate & correcte.

Le cercle instruit du projet de ces Dames y applaudit , & le Marquis , qui comptoit que ce voyage lui fourniroit une bonne occasion de médire , se félicita d'en avoir inspiré l'idée ; & comme le dessein de ces Dames n'étoit pas de séjourner long-temps à Paris , elles préférèrent le Marquis de suivre son premier plan , en leur donnant quelques éclaircissements sur cette ville où l'on voit triompher tour-à-tour l'esprit , la sottise , le mérite , la cabale , les vertus & les vices.

Le Marquis , qui avoit pris dans cette capitale de la France tous les travers qui le rendoient ridicule & insolent , commença ses portraits contre lesquels le docteur *Arcolus* se proposa d'avance

de s'inscrire en faux d'après un passage qu'il avoit lu dans *Scaliger* , commenté par M. *Dacier* , & allongé par le fameux *Formey* , président d'une petite académie fondée par un grand roi.

Les amis que j'ai à la cour , où je suis vu d'assez bon œil , ne me permettent point de vous en parler ; cela veut dire , s'écria *Silvianne* , que vous ne la connoissez pas. Cette Dame avoit raison : le marquis avoit vu la cour comme on voit une maison sans y entrer ; & pour avoir parcouru les jardins , vu la galerie , & le grand couvert , il croyoit connoître le caractère des ministres , l'esprit des courtisans , & les intrigues de Versailles. Dès qu'il eut répondu à la sincérité de *Silvianne* , par une épigramme un peu sanglante , il annonça qu'il ne parleroit , comme il l'avoit dit au commencement de la conversation , que des grands , des belles & des beaux esprits répandus dans Paris.

Le petit duc fut le premier que son pinceau faisoit : il loua sa générosité en parasite , & parla de son caractère en intrigant : toutes les filles d'opéra , que le duc protégeoit spécialement , devinrent l'objet des satires du mar-

quis ; il est cependant vrai que , lorsqu'il étoit à Paris , il faisoit antichambre chez elles , & alloit mendier un regard à leur toilette , afin de faire sa cour au duc pour le cuisinier duquel il avoit une estime particuliere. *Flamin* ne fut pas mieux traité ; & l'aventure qui lui arriva l'année derniere , fut chargée de toutes les nuances que la méchanceté put y ajouter. Il faut parbleu convenir , continua-t-il , que ce trait de prudence est impayable : ce pauvre *Flamin* savoit depuis long-temps qu'il étoit au nombre de ces époux infortunés , à qui la galanterie de leurs femmes fait donner un nom que par respect pour vos maris je tairai. Instruit de son sort , il laissoit à sa femme la liberté de suivre son train , c'est assez la mode à Paris ; je m'apperçois même qu'elle prend par-tout , & qu'elle deviendra insensiblement générale. *Flamin* rentre chez lui , passe chez sa femme qu'il croit seule ; point du tout , il la trouve soupirant tendrement entre les bras du chevalier de *Lignieres*. Que fait *Flamin* , il s'emporta , direz-vous , battit sa femme , & voulut poignarder son amant ; point du tout : né avec un flegme que vous allez admirer , il lui dit

sans s'émouvoir : *Quelle imprudence , Madame , si c'étoit un autre que moi.* Lignieres , pétrifié de ce sang froid , répara le désordre dans lequel il étoit , & Flamin , qui s'étoit retiré dans son cabinet , le voyant sortir , envoya demander à sa chaste moitié pourquoi elle ne le retenoit point à dîner. La marquise , sans se déconcerter , fit revenir le chevalier qui dîna avec sa maîtresse & avec celui que *trois mots latins* & le griffonage d'une tête à perruque , qu'on nomme notaire , avoit fait son mari. Le dîné fut saillant : Flamin ne le quitta que pour aller casser les porcelaines & les glaces de la *Deschamps* qui , manquant par *usage* autant que par *intérêt* à son imbécille bienfaiteur , avoit couché la veille avec mylord d'eau-douce , qui , de fils d'un marchand de vin de *Cantorberi* , se fit batelier sur la Tamise , passa delà en France , où ses prodigalités lui méritèrent le titre que les marchands , les filles & les portiers donnent *pour cause* , à tout homme qui parle du gosier : fait une révérence d'un air gauche ; porte un habit à la taille haute ; salue du corps , mange la viande à demi-cuite , & prodigue les guinées ; ce der-

nier article le plus important de tous ,
vaut seul une généalogie.

Il est bien singulier , s'écria la prude Pétronille , que le comte de Flamin , si doux chez lui , fit tant de vacarmes chez sa maîtresse. Ce qui vous étonne , Madame , reprit le Marquis , ne me surprend point : Flamin aimoit la petite Deschamps ; & toute fille de spectacle qu'un honnête homme à le malheur d'aimer , est une victime dévouée aux vengeance de celui qu'elle trompe : on la bat , on lui reprend ses bienfaits , & souvent on la fait enfermer quand on en a le pouvoir ; mais on doit plus de ménagement à sa femme , parce que la seconde clause de l'union conjugale est d'être ce que je ne n'ai pas voulu vous dire tout-à-l'heure : c'est le sous-entendu du contrat ; on doit s'y soumettre.

Ces décisions dictées par l'indécence & par la malignité , irritoient le beau sexe : mais l'intrépide Marquis lui préparoit bien d'autres sujets de chagrin : l'aventure de Flamin , continua-t-il , me rappelle celle de l'illustre *Timber* (1)

(1) Ceux qui sont sur pris que je place le financier

qui , venant coucher chez la tendre *Hus* qui ne l'attendoit point , surprit un homme nu dans le cabinet où il alloit se déshabiller. L'actrice , qui avoit appris dans le code comique à ne plus rougir , cria au voleur. Le galant eut beau dire qu'il étoit dans un équipage qui n'annonçoit pas un frippon , la *Hus* persista , & le crédule *Tinber* , malgré ses patentes de membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres , crut sa perfide *Adelaïde* , & attendit avec impatience que la boutique de *le Maignant* fut ouverte pour y acheter à crédit une aigrette de diamants qui devint le prix de la fidélité de l'actrice.

Ma foi , dit *Léonore* , c'est bien fait ,

Tinber dans mes plaisanteries ameres , ignorent que cet homme donna , le 25 décembre 1753 , un grand dîné & quatre billets de parterre aux nommés *Pélou* , *Palissat* , *Poinfinet* l'aîné , *Poinfinet* le jeune , pour aller siffler une de mes pieces qu'on jouoit ce jour là , & cela , dans un temps où *Tinber* m'avoit l'obligation d'avoir arrêté une cabale qui menaçoit sa maîtresse ; au reste les hommes feroient bien plus sagement , s'ils ne se mêloient point des querelles littéraires ; elles sont au-dessous d'une personne en place , & au-dessus d'un homme ordinaire.

& les gens qui osent entretenir de ces fortes de créatures , méritent bien qu'on les dupe. Mais pourquoi , repliqua le marquis ? Ces femmes , au préjugé près , sont comme les autres , & je ne vois pas par quel motif on voudroit les priver du droit dont tant d'honnêtes femmes jouissent avec impunité. Quoi , répondit Léonore , vous osez dire que des femmes *comme il faut* se font entretenir ? Très-positivement , repliqua le marquis : on ne leur donne pas , tant par mois , je veux bien le croire ; mais aujourd'hui un diamant , demain une robe , après-demain des dentelles : j'appelle cela se faire entretenir , où je ne m'y connois pas. Léonore interdite de la réponse du marquis se tut & parut se repentir de sa curiosité , parce qu'elle donna lieu à beaucoup de petits propos dont les conséquences ne lui furent point agréables.

Le marquis , poursuivant sa litanie satirique , trouva l'important d'*Arville* sur son chemin , & il ne le menagea point : on l'avoit connu autrefois à B*** , & on ne fut pas fâché de le voir vilipendé. Chargé jadis d'une négociation auprès d'un petit prince d'Allemagne , d'*Arville* a gardé au centre de

Paris toute la morgue ministériale : grave & méthodique il ne parle que le code diplomatique à la main : toutes ses expressions sont tirées des livres politiques : il ne parle à ses gens que le langage de la négociation ; les marchés qu'il fait avec son marchand de vin sont qualifiés de *traités*, & il appelle *partes* & *conventions* les arrangements qu'il prend avec son boulanger : ses laquais qui, par une vieille habitude l'*excellentsifient*, sont appelés *valets de pied*, & son portier, né à *Chaillot*, porte la moustache pour avoir l'air d'un *suisse*. Grand écrivain, il assainne tous les jours le ministre de deux lettres dans lesquelles vous ne trouverez que ces grands mots d'*intérêt de l'état*, *le bien de la chose*, *la gloire de mon maître*, *cette partie*, *cette opération*, *constater les principes*, & quantité d'autres expressions parasites, qui remplissent ordinairement les dépêches des ministres qui se battent les flancs pour parler, tandis qu'ils n'ont rien à dire que des mots qui sont, dans les hommes médiocres, le style de la politique : s'il ne fait pas de bien, il voudroit en faire, car sa manie est de protéger, & il donne une lettre comme

on donne le bon jour : il est vrai que les papetiers & les vendeurs de cire d'Espagne sont les seuls qui gagnent dans cette affaire : car on est convenu , dans tous les bureaux de Versailles , de ne décacheter jamais ses lettres : on en voit encore beaucoup de celles qu'il a écrites pendant la minorité du roi , & dont le cachet est toujours respecté. La manie de la représentation est le grand défaut de d'Arville : un portrait du roi , fait par un barbouilleur du *Pont-Notre-Dame* , est placé dans un cabinet étroit , entre un morceau de damas , jadis bleu , & un fauteuil dont on ne distingue plus la couleur , & ce chetif appartement , dans lequel six personnes ne pourroient entrer , est appelé pompeusement *la salle du trône*, c'est-là que d'Arville donne audience aux gens bien mis : il y a pour le gros des protégés un *pallier* qu'on nomme anti-chambre , & duquel on les fait passer successivement dans la chambre du buffet que l'on nomme *la salle d'audience*. Quand d'Arville a passé les trois quarts de la matinée à suer l'importance , & à ne rien faire , il va aux tuileries , où tout essoufflé il se félicite d'avoir fini ses dépêches ; quel-

ques vieilles croix de S. Louis l'accostent pour lui demander la nouvelle du jour, il les reçoit fièrement, & leur répond d'un ton mystérieux. Toutes ses phrases empesées commencent par *mes lettres du Nord, mes correspondances d'Italie, le courier de Vienne, &c.* Cependant il très-prouvé que, par l'habitude où l'on est de ne point répondre à d'Arville, il ne reçoit aucune lettre, & que son fonds de nouvelle est puisé dans *la gazette de Berne, le courier d'Avignon, & la feuille de Hambourg*, trois productions excellentes pour ceux qui aiment à mâcher à vuide.

Qu'appellez-vous *mâcher à vuide*, interrompit le docteur *Arcolus*? La feuille de Hambourg est un excellent ouvrage; le fait est sûr, puisque je la lis, & que les correspondances que j'entretiens avec l'Allemagne sont puisées dans ce chef-d'œuvre de politique; production d'autant plus merveilleuse qu'elle fait vivre à la Haye quantité de ces négociateurs subalternes que l'on nomme, en termes de l'art, *frippiers de nouvelles*, ou *furets d'anti-chambres*: leur soin le plus important dans l'intérieur de la ville, est de ramasser les bruits populaires, le nom

des étrangers , leurs propos , d'étudier leurs démarches , & de compter , s'ils le peuvent , le nombre de leurs chemises , & faire un paquet de tout cela pour le porter à ceux des ministres à qui ils sont voués ; delà on les voit étaler fastueusement leur incapacité sur le *plein* , & compromettre avec orgueil le nom de tous les ministres , & parler des délibérations des Etats-Généraux , comme si les secrets de la république étoient enfermés dans leurs porte-feuilles : la vérité est que ces bavards ne savent rien , de ce qui se passe en Hollande , que par le canal de Hambourg , où l'on n'est pas mieux instruit qu'eux.

Leur correspondance au - dehors est d'écrire à quelques curieux qui prennent leur radotage pour des sentences , & de leur envoyer tous les livres nouveaux qui paroissent : ce petit commerce sémi-politique leur vaut quelques culottes à la fin de l'année , & delà ils se croient autorisés à se qualifier de *chargés d'affaires* , & d'*agens* de tels ministres.

Quand le docteur Arcolus , accoutumé à contredire les autres & lui-même , eut fini sa fastidieuse période , le marquis , qui ne daigna pas y répondre ,

continua sa chronique scandaleuse , & Bermal remplaça Darville.... Comme le chevalier de Ch*** composa ce livre en 1759 , il n'est pas étonnant qu'il ait parlé de Bermal , qui n'est autre que le marquis de B*** ; tout ce qu'il en dit est exactement vrai ; je terminerai le tableau en parlant de la catastrophe qui a occasionné sa mort arrivée au mois de septembre 1760.

Bermal , poursuivit le marquis , est une espece de seigneur de la vieille cour ; son extérieur est magnifique , mais la malpropreté regne dans sa maison. Un laquais lui vola vingt mille francs en 1736 : depuis ce temps aucun domestique n'est entré dans ses appartements , & les draps , qui étoient alors dans son lit , y sont encore : il a les équipages les plus superbes , qui , depuis vingt ans , pourrissent sous ses remises , tandis qu'un triste fiacre le traîne dans Paris. On voit dix chevaux dans ses écuries , qui , depuis le jour qu'il les a achetés , n'en sont pas sortis : jamais on ne les panse , & il leur donne lui-même à boire & à manger toutes les 24 heures. Il y a quelques années qu'un de ses chevaux s'échappa dans la cour ;

Bermal condamna cette licence à la corde, & deux porteurs d'eau furent nommés les exécuteurs de sa sentence ; le cheval fut pendu *pour donner*, disoit son arrêt de mort, l'*exemple aux autres* : les chaleurs de l'été porterent l'infection dans tout l'hôtel dont la présidente *Bel-liere* occupoit la contre-partie : cette Dame fit prier Bermal de faire sortir ce cheval qui, depuis huit jours, l'empestoit. Dis à ta maîtresse, répondit ce singulier homme, qu'elle m'empoisonne depuis vingt ans, & que j'ai la complaisance de ne pas m'en plaindre. La présidente passoit, il est vrai, pour n'avoir pas l'haleine saine. Un charlatan, ayant affiché dans Paris qu'il voleroit depuis le jardin de l'arsenal jusqu'au delà de la porte S. Antoine, attira tout Paris, & *vola* effectivement, mais ce fut l'argent des curieux : car il disparut au moment où la scene devoit commencer. Bermal prétendit qu'il étoit très-possible de voler ; &, comme son imagination ne trouvoit rien de difficile, il fit élever un *Belvédèr* qu'on voit encore au-dessus de son hôtel sur le quai des Théatins ; se fit faire des ailes, & annonça au palais royal, & dans tous les spec-

tacles , qu'un tel jour il voleroit de chez lui au tuileries. Chacun accourut pour être témoin de cette opération ; Bermal s'élança de son Belvédèr , & après avoir volé une minute , il eut le sort d'*Icare* , & tomba dans sa cour , où malgré la précaution qu'il avoit eue d'y faire mettre beaucoup de fumier & des matelats, il se cassa une jambe: ce petit accident le dégoûta de porter des ailes. Bermal aime la bonne chere & la compagnie ; mais personne ne peut manger avec lui qu'une fois , c'est-à-dire par curiosité: son bois, son charbon , son vin , & toutes ses provisions , sont jetés péle mêle à terre dans la salle à manger ; on y est sans nappe , sans assiettes propres , & sans verres rincés : ceux qui veulent des serviettes les vont couper dans une pièce de toile qui est au-dessus d'un panier de vin de champagne. Le diné fini , Bermal mene au spectacle tous ceux qui lui ont tenu compagnie ; car , malgré l'air dégoûtant qui regne dans l'intérieur de son domestique, il est magnifique ; il ne porta jamais deux fois la même chemise , aussi n'a-t-il jamais de blanchisseuse ; il change tous les jours de tabatiere , & les plus précieuses ne lui échappent

point ; il en a autant qu'un souverain d'Allemagne , mais n'en fait pas tout-à-fait le même usage ; il a souvent pour cinquante mille livres de lettres de change échues depuis un an. Un banquier , s'impatientant de ce que ses lettres ne lui étoient point présentées , alla le prier de permettre qu'il les acquittât ; Bermal le renvoya en lui disant de se mêler de ses affaires. Tel est ce singulier mortel qui joint à toutes ces manies beaucoup d'esprit & de grandes connoissances.

Le marquis a peint cet original d'après nature ; je dois ajouter , pour achever le tableau , que Bermal est mort aussi singulièrement qu'il avoit vécu : il étoit à l'opéra , quelqu'un vint lui dire que le feu étoit à son hôtel. Eh ! qu'est-ce que cela a de commun avec l'opéra , répondit-il , sans s'émouvoir , & sans quitter le spectacle ? La police , moins indolente que Bermal , y avoit envoyé du monde & un commissaire pour empêcher le pillage : de sorte qu'en rentrant chez lui à neuf heures du soir , il trouva le feu éteint ; il se coucha , mais quelques heures après , une fumée violente l'obligea de se lever ; il fit venir

un baquet d'eau sur laquelle il prononça quelques paroles latines , en en jetant quelques gouttes au quatre coins de la chambre embrasée , & alla se remettre au lit bien convaincu que ses ablutions alloient mettre fin à l'incendie ; mais Bermal ne jouit pas long-temps de son espoir , la flamme dévorante pénétra jusques dans son appartement ; & , au moment où il vouloit sauter par une fenêtre , la fumée l'étouffa.

Ainsi perit Bermal pour avoir eu l'indolence de rester à l'opéra , & la foiblesse de s'être servi d'un prétendu secret qu'un Juif lui avoit vendu fort cher.

Le marquis, qu'on aimoit à entendre, quand il ne calomnioit point , fut invité à peindre quelques nouveaux originaux ; mais comme il aimoit à emporter la pièce , il continua sur autre ton , & *Cherville* devint sa proie. Si vous voulez , Mesdames , du merveilleux , je vais vous en donner , en vous peignant d'après nature un sous seigneur qui se fait appeler *le comte de Cherville*.

Qui de nos grands seigneurs imitant les caprices
Pense les égaler parce qu'il a leurs vices.

Cet important subalterne ne sauroit

trop dire quel prince de l'Europe lui a donné le Diplôme de comte; & lorsqu'on lui parle de sa naissance, il déplore toujours l'incendie de la chambre des comptes dans laquelle les titres de sa *maison*, qu'il devoit appeler *famille*, ont été brûlés; le jeu & les vieilles femmes lui ont fait sa fortune, & l'ont approché de la cour dont il a eu des distinctions & des bienfaits, parce qu'il parle toujours de sa valeur & de ses services. Il y a quinze ans qu'il promet une tactique, mais ceux qui savent que son *faiseur* a été tué au siège de *Mastricht*, parient que cet ouvrage tant prôné ne paroîtra point, & je suis de moitié avec eux. Depuis que l'âge & les faveurs lui ont donné une certaine confiance dans le maintien, il fait l'homme essentiel, & va même jusqu'à donner des projets dont il prétend que le *Sertorius* François fait un grand cas. Comme la dernière guerre ne l'a pas ruiné, on dit qu'il amasse pour aller représenter dans quelque cour où il voudroit bien qu'on l'envoyât; mais les ministres, qui le connoissent, ne confieront point à sa médiocrité les intérêts de l'état; &, comme il fait le proverbe des ambaf-

sades (1), il avoit demandé d'être en-
voyé à *Constantinople* ou à *Soleure*, mais
ses négociations se borneront (il ne
verra ni la *Turquie* ni la *Suisse*.) au
cours de la Reine où il se promene tous les
matins en voiture, tenant en main beau-
coup de papiers qu'il affecte de lire pour
jouer l'importance, & ne saluer person-
ne : voilà *Cherville* d'après l'exacte vé-
rité. Convenez donc que de pareils ori-
ginaux sont bons à connoître; il n'y a pas
de pays dans l'univers où l'on en impose
plus sur la naissance que dans *Paris*; l'ar-
gent y fait la grandeur, & y constitue
les dignités. Un boucher de *Lausanne*,
qui a de l'argent, y passe pour *baron* :
le fils d'un frippier de *Milan*, ou de
quelqu'autre contrée d'Italie, se fait
appeler *M. le marquis* : tous les Alle-
mands fussent-ils tirés du fameux *lac* que
la plume du baron de *Terbaum* a célébré
dans un ouvrage érudit dédié à une Dame
qui a condamné l'*Epouse suivante* sur le
nom de l'auteur, & d'après les princi-
pes de ce roi de *Siame* qui fit brûler tous

(1) *Vienne* ruinée, *Rome* dérangée, *Constanti-
nople* enrichie, *Soleure* accommodée, &c, &c.

les livres François que les jésuites avoient apportés dans son empire , parce qu'il prétendoit que tous les ouvrages qu'il n'entendoit pas , devoient être mauvais ; tous ces Allemands passent pour des *comtes* , & il n'est aucun Anglois qui ait un carrosse de remise , que le peuple badaut ne *Mylordise* ; les nationaux jouissent des mêmes avantages , & le fils d'un négociant de *Bordeaux*, de *Lyon* & de *Marseille* , arrive avec un titre pompeux , & on l'en croit à proportion de l'or qu'il fait circuler. *Pincité* , à peine gentilhomme , arrive du fond de la Guyenne avec des talons jaunes , & le titre de marquis ; sa livrée en impose ; un logement qu'il occupe dans une maison royale , ajoute un vernis à la considération qu'il se donne. Et bien, *Pincité*, au service militaire près , est la copie de Cherville ; il vit des femmes & du jeu , & sa réputation sur ce dernier article est un peu entamée depuis ses liaisons intimes avec les trois brigades. Que voulez-vous dire , interrompit la judicieuse Pétronille , par vos trois brigades ? Je veux dire , repliqua le marquis , que les maisons de jeu , qui étoient autrefois en France des asyles où l'on s'amusoit

honnêtement & sans crainte , sont devenues depuis quelque temps *une forêt noire* , qu'un galant homme ne peut passer sans risque. Des aventuriers qui ont voulu figurer au-delà de leurs moyens , se sont ligüés entr'eux , & on formé trois brigades de *Grecs* qui conspirent contre la bonne foi de tous les fots de Paris , les provinciaux & les étrangers.

La premiere *brigade* est la *Françoise* ; depuis la mort prématurée de *Duranti* , *Pincité* & *Dolannée* , fils d'un rotisseur de la Flandre Françoise , en sont les chefs.

La seconde est la *brigade Suisse* ; le *Fleuve* est à la tête depuis la retraite de *Narberd* (1).

La troisieme en fin , est la *brigade Irlandoise* ; *Nestedit* & *Guerte* la commandent : ces trois corps séparés pour leur intérêt personnel , se réunissent dans un

(1) Ce *Narberd* qui a été pendant près de 30 ans enseigne aux gardes Suisses , jouoit un jour au piquet avec un juif de Bordeaux à qui il escamotoit l'écart ; le Juif appelé par quelqu'un sortit : un ami de *Narberd* lui dit : ah ! tu trompes trop visiblement ce pauvre Juif. *Laisse moi faire*, répondit le Suisse , *je venge Jesus-Christ que ses ancêtres ont crucifié.*

grand jour d'affaires, & malheur aux ennemis qui tombent sous leurs coups.

Ce Pincité, auquel je reviens est né sans biens, donne tous les jours de grands dînés; les victimes s'ennivrent, & on les égorge. Les brigades qui ont combattu pendant la journée, se rassemblent le soir, & partagent le butin qu'elles ont fait sur les dupes; voilà pourtant, Mesdames, la vie que menent des Officiers, des gens titrés. Fiez-vous après cela aux hommes; au reste point de reproches, les femmes n'y valent pas mieux; je les ai vues d'assez près pour en juger sainement: ce que je vais vous dire est au dernier vrai, renouvellez votre attention.

La première dame que je connus à Paris, étoit, Madame la Comtesse de Marneuil; c'étoit une femme qui avoit de l'esprit, de l'embonpoint & de l'agrément dans la physionomie, mais sa manie étoit de faire des vers, de trouver horribles les femmes qui ne pesoient pas cinq cent livres, & qui ne louchoient point; ce dernier objet me rappelle une anecdote singulière, arrivée sous la seconde race des rois de France: les courtisans automates im-

béciles , qui imitent par un instinct les vices & les vertus du maître , se firent *bossus* , parce que le prince l'étoit , & on vit des écrivains faméliques prouver dans de pesants écrits que la bosse étoit tout à la fois un agrément de la figure , & une marque caractéristique de l'esprit , & l'impudence de ce dernier argument se prouvoit par *Esopé*.

Madame de Marneuil eut le secret , dans un âge où l'on touche à la réforme, de captiver des hommes du meilleur ton , mais comme l'absence de ses amants en titre , lui donne des vapeurs , & que dans ces moments elle a des desirs violents , elle se console avec le premier qui se montre , procédé qui lui a fait donner le nom de *l'Echo* , dont la devise est à tout venant beau jeu.

Artenise. Ah ! s'écria Hortense d'un air d'aménité qui annonce la douceur & la bonté d'un caractère , n'en dites point de mal . elle vient de mourir. Ma foi , Madame , reprit le marquis , il étoit temps. Que voulez vous dire , il étoit temps ? Elle n'avoit que vingt six ans. Je le fais , Madame , mais il y a douze ans qu'elle étoit dans le monde , & une vie aussi longue est un siècle pour une

femme qui a le malheur de s'attendrir sept ou huit fois par jour , sans compter les moments vuides qu'elle prodiguoit à son mari par un devoir sacré qu'elle s'est toujours fait une loi de remplir , lorsque le hasard faisoit qu'elle couchoit seule. Comme elle avoit la foiblesse utile de croire aux revenants , elle ne pouvoit dormir seule , & quand ses amis ne venoient point conjurer *les esprits* , elle chargeoit son mari de ce soin obligeant.

Je ne vous recommanderai plus , repliqua Hortense , de ménager les personnes auxquelles je pourrois m'intéresser. Votre pinceau , loin de flatter , grossit tout , & les malheurs ou les préjugés sont des crimes auprès de vous. Courage M. le marquis , avez-vous encore quelqu'autre femme à déshonorer avec impunité , vous pouvez continuer , nous écoutons. Vous n'y gagnerez pas davantage , Mesdames , répondit le marquis , & votre belle amie *Serival* ; que vous avez accueillie ici avec tant de succès , & que vous avez ensuite dédaignée avec tant de mépris , ne méritoit ni vos bontés ni votre indignation ; c'est une bonne femme qui ne se sert de

son esprit que pour tromper son mari, & jouir de la vie : elle parle de tout , excepté de ce qu'elle a été originairement , tandis que vous ne vous entretenez que de ce que vous êtes ; enfin cette pauvre madame Serinval , que vous aviez prise d'abord pour l'héroïne de vos minauderies , vous ressemble en tout à une chose près , qui pourroit , à sa mort lui servir d'oraison funebre. Elle a vos foibleffes , elle en convient ; vous avez ses vices , & vous les niez : je vous demande laquelle est la moins respectable d'une femme qui affiche les dehors de la piété , pour marquer , sous une surface trompeuse les écarts d'une conduite plus effrénée encore que voluptueuse , ou d'une femme sincère , qui , succombant sous la force d'un tempérament , ou , se rendant aux agaceries de ceux qui l'aiment , ou qui en ont envie , avoue ses foibleffes , en rougit , promet de s'en corriger , & tient parole quand elle le peut ?

Madame de *Prémont* , sa digne amie , a eu dans Paris une de ces célébrités qu'une femme du grand air ne défavoueroit point : on la suivoit au cours ; tou-

tes les lorgnettes étoient braquées sur elle à l'opéra ; arrivoit-elle dans un cercle , on s'écrioit avec extase : *c'est elle la voilà* : le badaut admiroit & le provincial cherchoit à plaire. Et bien , madame de Prémont qui avoit commencé parce que la cour avoit de plus brillant , & à qui le comte d'Opulville avoit donné cette réputation qu'il est en possession de distribuer depuis si long-temps , & sans laquelle aucune femme ne peut être autorisée à se mettre sur le trottoir ; cette femme maladroite vient de finir par le bel-esprit. Acharnée plutôt qu'attachée à *Ferval* , elle a perdu la considération que des intrigues célèbres lui avoient méritées , & elle se dégrade avec notre auteur qui lui donne des ridicules pour l'argent qu'il en tire : ce Ferval a eu autrefois accès chez quelques femmes de la petite cour , & il a pris dans ce commerce ce vernis de fatuité qu'un homme de naissance n'a pas , mais que celui qui veut le siffler ne manque jamais de prendre , parce qu'il n'a pas le talent de saisir les nuances qui distinguent les manières nobles d'avec les travers qui caractérisent l'importance.

On pourroit dire de Ferval ce que disoit *mademoiselle* en parlant de *Scuderi* ; c'est une maniere de bel esprit ; il pense assez de choses , mais il les rend mal ; & comme il a peu de talent , & qu'il a eu beaucoup de femmes , il se croit le premier génie du siècle ; il parle aux comédiens avec le ton impérieux que les *Voltaire* & les *Crebillon* irrités emploient , & il ne rougit pas de leur conseiller de ménager un homme tel que lui , dont les pieces font la gloire du théâtre , & la fortune des auteurs. il est cependant vrai que ces derniers seroient plus modestes dans leurs meubles & dans leurs équipages , s'ils ne jouoient que les pieces de Ferval. L'année dernière il donna un ouvrage au public , dont il disoit du bien dans la préface ; il le vendit au Libraire *Delormel* qui y perdit beaucoup. Notre auteur ayant promis à cet éditeur de l'indemniser , se racommoda avec lui , à condition que *Delormel* viendrait l'embrasser dans tous les endroits publics où ils se rencontreroient. Cette convention paroîtra étrange à ceux qui ignorent les petits détours dont usent les auteurs pour persuader que leurs ouvrages ont réussi. Le public qui

voit un libraire courir à l'auteur dont il a imprimé l'ouvrage , & l'embrasser tendrement , croit que cet homme est content ; & de cette satisfaction il résulte que la production de Ferval a réussi, tandis que tout Paris s'est réuni pour la fiffler : voilà les ruses de ces petits messieurs. Madame de Prémont vouloit bien faire de l'esprit avec son amant , mais elle le voyoit fiffler avec regret , & son honneur l'intéressoit au point qu'elle lui promit de placer mille louis sur sa tête , s'il vouloit cesser de brouiller du papier ; mais la manie d'écrire est une fureur dont on ne guérit point ; & Ferval répondit , avec autant d'extravagance que de hauteur , qu'il n'étoit pas assez lâche pour immoler à son intérêt particulier celui de l'Europe qu'il éclaireroit par ses écrits. Telle est la folie de ces écrivains qui osent se croire essentiels , tandis que leur viles productions ne sont utiles qu'à eux seuls , & ne servent souvent qu'à se venger de ceux qui leur déplaisent ; malheur dont on se soucieroit peu , si la méchanceté publique ne donnoit trop de cours à leurs insipides & satiriques brochures. Tel est aujourd'hui le fastidieux *Perrin* ; ne pou-

vant faire des souliers , il a cru qu'il feroit des livres , & s'il s'est créé auteur , ses productions qui croupissent sur un quai ou dans l'arriere-boutique du libraire *Duchefne* , le rendent fameux dans les provinces , & les pacotilles de brochures qu'il échange en Amérique contre du café ; lui on persuade que son talent l'enrichiroit , parce qu'il ne fait pas qu'un Américain ressemble à un prisonnier à qui l'ennui fait lire tout.

Abraham Chaumeix crie depuis *Orléans* jusqu'à Paris qu'il est le vengeur de la religion , le destructeur de l'hérésie , l'apôtre de la vérité : tout cela pourroit être cru par les hommes impartiaux , si on ignoroit que l'hypocrite *Abraham* traite d'impies tous ceux qui condamnent le massacre de la journée de *S. Barthelemi* , comme s'il étoit permis de réunir l'amour de la vertu avec la cruauté & l'injustice. D'ailleurs , on fait que maître *Chaumeix* a joué le rôle de *Saladin* dans le cimetière de *S. Médard* ; c'est cependant cet homme qui , avec de pareils sentiments , ne peut pas être soupçonné d'avoir les premières notions de l'humanité : c'est cet écrivain qui déchire les personnes les plus respec-

tables par leurs mœurs & par leurs lumières. Abraham brille au sein de la multitude, & il trouve des gens assez fots pour respecter ses *oracles* absurdes. Oh, je ne cesserai de le répéter, croire aux réputations, c'est croire à la magie.

Palémon dont on vante l'austérité des mœurs, & les services qu'il aime à rendre à l'humanité; *Palémon*, qui n'a dans la bouche que le mot d'honneur & de probité, avec lesquels il s'est impatrimonisé chez les ministres & chez les gens du premier nom; & bien ce mortel privilégié, dont chacun redoute l'aigre censure, est espion de la police qui le paie; ainsi ce personnage d'une vertu exemplaire peut être mis au rang de ces

Frippons autorisés pour découvrir les autres.

Le chevalier de *Narnelle*, l'abbé *Albus*, & l'auteur des *Mémoires de milord Stanley*, tous beaux esprits qui ont une grande réputation, passent pour être du même acabit que *Palémon*. Quels sont, interrompit *Silviane*, ces mémoires de *Stanley* que je ne connois point. Ce sont, répondit le marquis, quatre gros volumes contenant un recueil amu-

tant d'affassinats , de meurtres & de morts tragiques. Feu madame la duchesse d'Orléans l'appeloit son *livre de boucherie* ; en effet , Mesdames , c'est une *tuerie* perpétuelle ; si vous voulez que je vous entretienne de *Licaste* que vous avez vu ici , il y a quelques années. . . . Ah , de quelle horreur allez-vous nous parler , reprit Dalila ! c'est un monstre que cet homme ; il a eu la criminelle idée de se venger , lorsqu'il nous a quittés , de tous ceux qui lui avoient nui , & il les a consignés dans des recueils de plaisanteries , qui subsisteront autant que les hommes aimeront la satire & haïront la justice. Mais vous *parlez comme un ange* , repartit l'aigre Pétronille : ce petit auteur a eu tous les torts du monde de vouloir prendre un ton : on le persécutoit ici ; & bien qu'avoit-il à dire ? Il devoit effuyer de bonne grace les désagréments que l'intérêt de nos plaisirs vouloit qu'on lui causât ; mais nous trouver ridicules & nous peindre tels que nous sommes , dès qu'il ne nous voit plus ; voilà un procédé irrégulier , dont j'ai confié la vengeance au docteur Arcolus. Madame , répondit ce sublime & gros génie d'un ton moitié

moitié sec & moitié emphatique , je vais prendre la plume , & vous me connoissez assez pour être persuadée que je l'écraserai... Si vous tombez sur lui , repliqua le marquis , car le poids de votre individu anéantiroit... Point de ces propos, Monsieur le persifleur, répondit Arcolus; vous savez que je n'aime point les *raisonneurs* , & que mon crédit s'étend jusqu'à les faire chasser de la ville: on m'écoute , parce que j'ai le don de cabaler , l'art de dire des riens avec importance & le talent de faire des dettes qui m'attachent à l'éclat , & celui de surprendre la religion du ministère. Tant d'avantages réunis doivent écarter vos bons mots , & vous engager à ménager sa réputation , parce qu'en parlant ainsi , vous aurez *Vinculé* les nœuds qui m'attachoient à vous , & loin de voir *Majorer* la gratification que je sollicite en votre faveur , depuis que , pour l'avantage des intérêts, de Sémiramis , vous avez quitté le service. . . . *Vinculé*. . . *Majorer* ? . . . ah , miséricorde , s'écria le marquis un peu confus de l'épigramme d'Arcolus, d'où viennent ces mots bisarres? O ignorant , ignorantissime , reprit le docteur de Prague ! est-il permis d'ignorer à votre

âge les termes de la chancellerie de *Larvesd*, & osez-vous bien aspirer au titre de négociateur, si vous ne connoissez pas les expressions dont nos lettres, conçues dans un François tudesque, sont enrichies? Oh, je vais vous prouver par trente-deux *documents*, soixante-huit observations de cent douze politiques, & cinquante-deux cahiers de glossateurs, que l'université de Prague révere, que tout homme qui ne fait point l'étimologie des mots, est un homme.... Qui va à la comédie, repliqua le marquis, en faisant une profonde révérence au docteur. Toutes les dames se leverent & suivirent le marquis, tandis que le savant Arcolus prouva, divisa & subdivisa vingt-deux raisonnements très-patétiques & lardés de bons passages latins, pour prouver que l'on manquoit au respect qu'on devoit à tous les érudits de l'antiquité, dès qu'on négligeoit d'entendre le bavard qui leur ressembloit.

Tandis que le docteur Arcolus argumentoit en *Barbara & Baroco* sur l'affront qu'on lui faisoit, le cercle de Pétronille étoit au spectacle, ou, suivant l'usage, observé depuis 1749, de mauvais acteurs jouoient une bonne piece,

& où les femmes, minaudant sous l'éventail, cherchoient moins à cacher les traits arides d'un visage usé qu'à rappeler des amants inconstants, ou à agacer de jeunes fots : la comédie finit avant qu'elles réussissent ; & je termine ce roman en prévenant mes lecteurs que je n'espère pas pour lui un meilleur sort. *Les trois C**** vaudront peut-être mieux. . . . Le chevalier de *C**** s'arrête ici, & l'auteur du Colporteur poursuit avec cette aigre sincérité dont il fait parade, pour pouvoir jouer la méchanceté sous le manteau de la philosophie.

Le chevalier, dont je viens de publier la première partie des mémoires, avoit de l'humeur, je n'y répondrai que par un

ERRATA.

Tout ce qu'on vient de dire de *B**** & de Paris, m'a paru très-faux quant à la critique ; mais exactement vrai quant aux éloges. Le marquis est un homme corrompu, qui voit tout du mauvais côté, & cela dans la vue de se diminuer l'horreur de sa conduite, en augmentant le nombre de ceux qui l'imitent. *B**** est

76 *Les Amusements des Dames.*

une ville qui ressemble assez à toutes les autres ; on y trouve de la politesse , de l'esprit , du gout , des talents , des connoissances , de la grossièreté , de la sottise , de l'ignorance & du mépris pour les arts ; mais , grace aux sages qui tiennent les rênes de l'état , sous les ordres du respectable *Alexandre* ; les vertus & le mérite y ont un appui solide comme on le verra au premier jour dans *les trois C.* conte métaphisique , actuellement sous presse , on ne fait pas bien dans quel pays , malgré les émissaires que les curieux ont mis en campagne,

FIN

*Des Amusements des Dames de B***,
& de la premiere partie de cette histoire
memorable.*

LES TROIS C.

CONTE

MÉTAPHYSIQUE,

IMITE' DE L'ESPAGNOL,

ET

AJUSTE' SOUS DES NOMS FRANÇOIS,

POUR

LA COMMODITE DE CEUX QUI
N'ENTENDENT PAS LE FLAMAND,

PAR L'AUTEUR DU COLPORTEUR.

SECONDE PARTIE

DES

AMUSEMENTS DES DAMES DE B***.

Une chute toujours entraîne une autre chute.

Boileau.



A NANCY,

Chez HENRI GOUVEST, à l'enseigne du
Capucin, près le Place de l'Alliance.

Cette présente Année.

LES TROIS

COUVE

METAPHYSIQUE

PAR M. DE LA FAYETTE

PREMIERE PARTIE

DE LA NATURE

DE L'HOMME

ET DE LA VIE

AMUSEMENT DES JOURNÉES

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MAÎTRE LOUIS MON BARBLER.

Vous attendiez-vous, Louis, qu'en venant m'écorcher aujourd'hui, je vous honorerois d'une épître dédicatoire qui fera passer votre nom à B***, c'est-à-dire, à l'immortalité; car tout ce qui parvient en cetteville, obtient un passeport pour la postérité; si vous aviez lu, Louis, ma démarche vous surprendroit moins, & vous sauriez que, dans la même chambre où j'écris en ce moment; le marquis d'*Argens*, qui conspiroit ainsi que moi la ruine des libraires, dédia autrefois un volume de ses *Lettres*

80 EPITRE DEDICAT.

*Juives à Maître Nicolas Barbier
de dom Guichotte.*

Le souvenir de cette épître vous
a'rappelé dans ma mémoire, & c'est
à lui seul que vous devez l'honneur
que je vous fais en ce jour que vous
devez regarder comme le plus glo-
rieux de votre vie.

Adieu, Maître Louis; que la
faveur qui vous distingue, ne vous
enorgueillisse point? Continuez à
rafer ceux qui vous paient, parce
qu'une épître dédicatoire n'est pas
tout-à-fait une lettre de change.

L'Auteur du Colporteur.



P R É F A C E

Faite pour n'être pas lue.

VOici enfin ces Trois C. demandés depuis si long-temps. J'aurois satisfait plutôt à l'impatience du public , si j'avois trouvé plus d'ordre dans les manuscrits du chevalier de Ch*** ; mais le dérangement qui régnoit dans ses papiers , étoit égal à celui de ses affaires. Je n'aurois jamais pu terminer ce petit ouvrage , si les lumieres du profond Arcolus , qui a été mon Censeur , ne m'avoient guidé. La dernière partie des *Amusements des Dames de B**** , annoncée sous le titre de *Je m'y attendois bien* , ira plus vite , & sera moins satirique que les deux premières ; la raison en est simple , elle est de moi seul ; mais je me souviens que cette préface n'étoit pas faite pour être lue , ainsi il est inutile que j'aille plus avant.

APPROBATION

DU

CENSEUR.

NOus, Charles-Népomucène-Sigismond Ferdinand chrétien Venceslas Arcolus, docteur en l'université de Prague, & ci-devant lecteur du prince de Mansfeldt, & bibliothécaire de l'abbé de Fulde, certifions avoir lu & relu un manuscrit intitulé: Les Trois C. Conte Métaphysique, dans lequel nous n'avons rien compris, quoique nous ayons invoqué, avant de le lire, tous les savants de l'Allemagne; ainsi nous croyons qu'on peut en permettre l'impression avec d'autant plus de raison, que ce livre, n'étant point entendu, sera regardé comme une chose mystérieuse qu'on respectera. Fait à B***, le quatorzième jour de la fuite de Marignan, & la vingtième avant sa mort tragique.

ARCOLUS.



LES TROIS C.

CONTE

MÉTAPHYSIQUE,

IMITE' DE L'ESPAGNOL.

✱ D ✱ On-Quichotte, n'eut pas plutôt remis le gouvernement de l'île de *Barataria*, à son fidele écuyer *Sancho-Pensa*, que celui-ci y publia des loix, dont la sagesse attira, près de son auguste personne, des beaux esprits, des politiques, des comédiens & des filles, car il en faut par tout.

Parmi le concours d'étrangers qui vinrent chercher un asyle sous l'administration de *Pansa*, on distingua un triumvirat, c'est-à-dire, trois hommes réunis contre eux pour fronder le gouvernement de l'écuyer du sublime chevalier de *la Manche*; &, comme le nom de ces

trois personnages commençoit par un C, on les appeloit communément dans l'île, Les Trois C.

Le premier se nommoit *Chanval*, le second *Cosmopole*, & le troisieme *Chat-huant*. Ce trio accablé des bontés de Sancho ne s'attachoit qu'à le critiquer; toutes leurs conversations rouloient ordinairement sur la personne du gouverneur; tantôt on attaquoit sa bosse & la pésanteur de sa taille, tantôt on faisoit le procès à son esprit, & on prétendoit que ces proverbes, qui lui étoient si familiers, & qui avoient fait tant de fois l'admiration de don - Quichotte, & de la Cour de *Dulcinée*, étoient une preuve non équivoque de la sécheresse de l'esprit, & on vouloit absolument qu'un homme qui possédoit toutes les langues scientifiques & étrangères, & qui avoit l'art de narrer avec goût, n'étoit qu'une machine organisée que la mémoire faisoit mouvoir. Ceux qui s'efforçoit de prendre le parti de Panfa, citoient ses sages ordonnances & les lettres érudites que, pour l'intérêt de l'état confié à ses soins, il écrivoit au Sénat de *Barataria*. Les Trois C. contradicteurs éternels, soutenoient que ces ou-

vrages étoient d'autant moins du gouverneur, qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'il ne les avoit jamais lus, quoiqu'il fut entiché de la *Lectiomanie*; enfin on pouffoit l'esprit de fronde & de critique jusqu'à lui faire un crime de ses vertus.

Sancho étoit demeuré garçon, par un motif de tempérance. Les Trois C., au lieu de louer cette façon de penser, prétendoient qu'il ne se marioit point, pour pouvoir, sans craindre les reproches d'une femme, jeter le mouchoir à toutes les gourgandines de la ville. Il ne buvoit pas de vin, dans la crainte qu'épris de cette liqueur, il ne commît quelque injustice. Le trio critique vouloit que ce fut par avarice: il étoit pieux, on disoit que c'étoit par timidité, comme s'il y avoit de la honte à honorer les dieux; il se levoit le matin pour recevoir les placets, & donner audience; on avançoit que c'étoit par ostentation, & pour avoir la réputation d'un travailleur; enfin son équité étoit taxée de dureté, son goût pour les arts de manie, son animosité contre les gens qui abusoient de leur esprit, de sottise, & les récompenses qu'il faisoit donner aux savants, de défaut de discernement.

C'est ainsi que trois hommes, comblés des bienfaits de Panfa, critiquoient témérairement la profondeur de ses vues, & la sagesse de son administration.

Les dieux sont justes, & les Trois C. ont fait une fin qui a bien vengé le gouverneur de Baratarie. Donnons un abrégé de la vie singulière de ces trois écrivains, dont la plume fut toujours trempée dans le fiel, & commençons par Chanval.

Le premier C. naquit en *Austrasie*, la treizième année du règne du bienfaisant *Vespasien*, père de ce *Titus*, qui soutient aujourd'hui avec sagesse le globe de l'univers, & de cet *Alexandre* qui, après avoir montré la valeur attachée à son nom, à la tête des armées, fait aujourd'hui les délices de dix provinces que la prudence de *Semiramis* a confiées à ses soins éclairés, & aux lumières de *Burrus*, ministre, dont les talents & la sagacité secondent efficacement les vues du prince.

Chanval passa les premières années de sa vie à la cour de *Vespasien*, au service duquel son père étoit attaché; mais le desir de voyager, qui étoit en lui une manie plutôt qu'une envie de s'instrui-

re , le détermina à quitter ses dieux Pé-
nates à l'âge de dix-huit ans , & à cher-
cher fortune dans les cours étrangères ;
il avoit les yeux beaux , la phyfionomie
avantageuse , & beaucoup de cette affu-
rance qui séduit autant de femmes que
le vrai mérite. Chanval joignoit à ces
qualités extérieures un esprit enjoué ,
des connoissances & de l'agrément.

La *Germanie* fut le premier théâtre de
ses exploits galants. Né gentilhomme ,
mais un peu moins qu'il ne vouloit le
passer, il avoit la fureur d'en vouloir aux
seize quartiers. Trois princesses , dont il
a toujours conservé les lettres & les por-
traits , il est vrai , qu'afin de leur per-
suader qu'il ne gardoit leur image que
pour elles-mêmes , il les avoit dépouil-
lées des diamants qui les environnoient.
Ces trois princesses , dont l'une étoit
souveraine , déposerent la gravité de leur
étiquette dans les bras de Chanval qui
voulut bien s'attendrir avec leurs altesses ;
beaucoup d'autres bonnes fortunes sui-
vront ces premières. Quand une fois les
femmes de *Germanie* ont secoué le pré-
jugé , elles disent assez volontiers ce
qu'elles pensent sur les hommes : une
d'entr'elles , qui avoit été fort contente

de Chanval, célébroit avec entoufiasme ce mérite intérieur que la mode ne veut pas qu'on affiche, & qui fuffiroit feul pour plaire aux femmes. La comteffe de P***, chanoineffe de *Quedlimbourg*, fort difficile fur cet article, voulut juger par elle même fi on n'exagéroit pas fur le compte de l'Auftrafien; elle l'agaça, fa qualité conftatoit les feize quartiers à Chanval; ainfi voyant qu'il étoit en regle, & que fon imagination n'avoit point de méfaliance à redouter, il répondit aux prévenances de la tendre chanoineffe; & comme cette dame étoit expéditive, le rendez-vous fut donné pour le foir même. Chanval fe rendit fans myftere chez fa nouvelle conquête; elle étoit déjà couchée, & elle mettoit fon rouge *de nuit*, précaution que beaucoup de femmes fe repentent, au lever du foleil, de n'avoir pas prife. L'Auftrafien jouant l'empreflement fe jeta rapidement dans les bras de la comteffe; mais ce mérite qu'on lui avoit tant vanté, lui parut fi mince, qu'elle s'écrira, *n'est-ce que cela? Oh, ce n'est pas la peine de vous déshabiller?* Chanval ftupéfait fe retira confus, & mit le lendemain cette aventure en vers; mais la comteffe étoit

aguerrie , & la muse de l'Austrasien ne fit aucun effet sur cette femme blasée. Chanval avoit un fonds de vanité inépuisable , qui fit son malheur. Continuant à parcourir la Germanie , il devint amoureux d'une femme jolie qui portoit le nom d'une maison regnante. En étoit-elle ? n'en étoit-elle pas ? C'est une question que je laisse à décider aux généalogistes.

Quoi qu'il en soit , notre C. ébloui de ce nom , & frappé de la beauté de *Valreline* , prononça le mot fatal , & devint époux ; les suites de cette union n'ont dû flatter ni le mari ni la femme.

Chanval parvint après bien des courses à mettre en usage les talents qu'il avoit pour la politique. Hardi dans ses négociations , & toujours persuasifs , il étoit souvent assez heureux pour faire circuler la fausse monnoie , c'est-à-dire , à faire passer pour des raisonnements valides des prétextes éblouissants & spécieux ; c'est aussi ce qu'il appeloit lui-même la charlatanerie du métier. Le succès de ses premières opérations qu'il foutenoit toujours avec une jactance fastueuse , le fit entrer dans le ministère d'un grand prince qui le chargea de ses

intérêts à la cour d'*Albion*. Chanval ; débarquant dans la capitale de ce royaume , fut environné par une foule de peuple qui étoit sur les bords de la Tamise ; sa femme effrayée des regards curieux de cette multitude , lui demande ce que tout ce monde vouloit. *Madame*, lui repartit Chanval , *tous ces gens qui me voient ici débarquer, ne devinent gueres que je ne quitterai pas Albion que je ne leur aie mangé cent mille écus.* Il tint parole.

L'agrément de sa conversation , & toutes les anecdotes intéressantes dont il étoit instruit , le mirent fort avant dans la confiance de l'héritier présomptif , dont il conserva , pendant toute la vie de ce prince , une pension de cent louis , que la bienfaisance de la Douairière a fait passer à Valteline. Chanval rappelé à la cour du souverain , dont il ménageoit les intérêts à Albion , fut assez heureux pour être utile à son maître naturel , & à l'auguste Sémiramis : le fruit de ses services fut une place sans fonctions qui lui valoit environ fix mille livres de notre monnoie ; mais cette somme , qui auroit pu suffire à un homme rangé , ne pouvoit payer le quart

de la dépense de Chanval : il fit des dettes que ses maîtres payerent ; les circulaires qu'il adressoit tous les ans aux différents princes de l'Europe , lui valoient mille louis au moins ; & depuis l'ouverture de la guerre il avoit si bien ménagé ses intérêts , que , nouvel *Artin* , il tiroit une contribution des amis & des ennemis ; c'est un fait dont j'ai la preuve.

La vie prodigue qu'il menoit en lui conservant sa place , lui ôta insensiblement la faveur de *Burrus* : on l'exila honorablement de *la Belge* , & après avoir dit tendrement à Valteline :

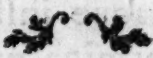
Dans cet embrassement , recevez mes adieux.

Il partit accompagné de *Finetes* , es-
pece de maîtresse qui lui tenoit lieu de femme. Chanval , arrivé sur les Frontières de la *Belge* , balança long-temps sur le parti qu'il avoit à prendre ; & , changeant à chaque instant de résolution , il se détermina enfin de passer à *Amsterdam* , où il s'embarqua pour se rendre , par le détroit de *Gibraltar* , à l'île de *Barataria*.

Ce fut-là que Chanval inconnu dressa de nouvelles batteries , pour mériter la

considération de Panfa , les faveurs du beau sexe , la confiance des marchands , & les respects de la populace : son projet fut rempli à tous égards , mais ces distinctions , qui ne furent que momentanées finirent long temps avant lui.

Le gouverneur de l'île , qui aimoit les proverbes , trouva dans Chanval un homme complaisant , qui , instruit du goût de Sancho , ne lui parloit que proverbiallement. Lorsqu'il avoit quelque grace à demander à son excellence , il lui écrivoit dans ce jargon , comme on peut en juger par la lettre ci-jointe , qui lui valut une gratification de cent pistoles d'or , que le généreux Panfa lui assigna sur la caisse secrete , où l'on puisoit assez ouvertement.





LETTRE
DE
CHANVAL,

*Adressée à son excellence M. le
Gouverneur de l'île de BARA-
TARIA,*

MONSEIGNEUR,

QUOIQUE vous détestiez ce titre ,
souffrez que je vous le donne ,
parce que , *comme dit l'autre , chacun le
sien ce n'est pas trop ; d'ailleurs , à tout
seigneur , tout honneur.* Il y a deux mois
que les hautes vertus de votre excel-
lence m'ont attiré dans cette île : vous
savez qu'où la chevre est attachée , il faut
qu'elle y broute , & je n'ai pas de quoi
brouter ; *on ne vit pas de l'air du temps.*
Les marchands qui sont de fort honnê-
tes usuriers , m'ont fait crédit jusqu'à ce
jour : *mais tant va la cruche à l'eau qu'enfin
elle se casse : si on me refuse crédit , adieu*

panier , vendanges sont faites. Vous êtes trop bon , Monseigneur , pour vouloir qu'on dise de moi , il faut mourir petit cochon , il n'y a plus d'orge. Tout cela vous annonce que je ne suis pas ici pour enfiler des perles , & qu'il faut que je vive convenablement à l'état d'un homme que vous honorez de votre confiance. Mettez la main sur la conscience , & sachez que monnoie fait tout : vous n'avez pas l'ame dure comme une enclume , & vous ne me refuserez pas une gratification que je prendrai telle qu'elle soit , parce que je fais que qui refuse muse.

CHANVAL.

Cette platitude , digne des halles , fut accueillie avec transport par Panfa : il la fit incruster dans un cadre d'or , qu'il plaça dans son cabinet de porcelaines , comme un monument de son amour pour les arts qu'il se flattoit de protéger : il fit plus , il décréta non-seulement la demande de Chanval , comme je l'ai remarqué plus haut , mais il l'honora de la charge de son premier conteur : dignité importante dans un gouvernement où le persiflage tenoit

lieu de mérite , & la médifance d'esprit.

Chanval , voyant augmenter fon crédit , en devint plus fastueux , & plus agaçant auprès des femmes : il en eut beaucoup , & ne le tut à personne.

La difcrétion n'eft pas la vertu des Auftrafiens ; & , fi j'en crois les mémoires de Chanval , qu'il a laiffés manufcrits fous le titre impertinent de LISTE DES FEMMES POUR QUI J'AI EU DES BON-TÉS , toutes les dames & foubrettes de l'île de Barataria avoient été fes bonnes fortunes : il avoit au-deffous du nom de chacune d'elles une bague en forme de nœuf d'amour , tiffu de leurs cheveux ou de quelque chofe approchant : ce fottifier galant eft parfemé de bonnes anecdotes , mais il faudroit un volume pour les contenir. D'ailleurs , je n'écris que pour *les Amusements des Dames de B**** , & ces aventures pourroient bien leur déplaire , parce qu'elles ne font pas écrites avec toute la décence dont ces Dames font fufceptibles. Je ne puis cependant me difpenfer d'en rapporter deux que je couvrirai d'une gaze legere : un voile trop épais pourroit nuire au tableau , en offufquant les objets qu'il doit repréfenter.

J'ai déjà remarqué que Chanval, plus entiché qu'un *Dombern* de *Mayence*, de la manie des *seize quartiers*, se piquoit d'avoir des femmes titrées. La comtesse de *Grandvalon* arriva à *Barataria*; c'étoit une femme qui faisoit de la dévotion comme on fait un métier : son maintien hypocrite augmenta les desirs de Chanval : il lui fit, non pas une *déclaration* ; son impudence & les femmes faciles qu'il avoit rencontrées en entrant dans le monde, lui avoient laissé ignorer cet usage ; il débutoit toujours par une *proposition* ; & cette audace confiante lui réussissoit si souvent, qu'il ne vouloit point changer son ton, & faire un nouveau cours de galanterie. Madame de *Grandvalon* parut scandalisée au premier mot ; elle s'adoucit au second, & se rendit au troisieme : c'est la regle des procédés. Chanval, flatté de cette nouvelle conquête, l'arracha de sa chaise longue, & l'approcha d'un canapé où l'*Aigledon* de la mollesse demandoit à être marié au plaisir : le feu de la volupté brilloit dans les yeux de la comtesse : l'ardent Chanval alloit confondre son ame avec la sienne, lorsqu'un remords, feint ou réel (c'est ce que l'histoire

L'histoire laisse deviner aux commentateurs) vint frapper Madame de Grandvalon. Ah ciel ! s'écria-t-elle : que vais-je faire ? *Je me damne* ? Et moi , Madame , repliqua Chanval , que l'aspect du vaste siege du plaisir avoit effrayé , *je me sauve*. La comtesse humiliée voulut le rappeler , mais l'Austrasien avoit vu , & ses yeux l'écartèrent du précipice.

L'autre n'a peut-être d'autre mérite que celui de la célébrité de la marquise de *Prérive* qui en est l'objet : cette femme , née dans l'Austrasie , ainsi que Chanval , s'étoit mariée dans le Comté de *Nichi* , à un homme fort riche , dont la figure peu avantageuse n'étoit pas faite pour fixer une jolie femme qui traînoit avec elle les graces , l'amour du plaisir , la légèreté & l'inconstance , idoles de presque toutes les femmes , & même de celles que nous appelons *prudes* , parce que nous les connoissons mal.

La marquise avoit logé Chanval chez elle : & l'habitude où ils étoient de veiller ensemble , leur avoit fait perdre l'usage de se demander le matin , si l'amour les rassembleroit le soir. L'Austrasien avoit soupé chez le gouverneur , & Madame de *Prérive* , qui ne comptoit

point sur lui , avoit donné rendez-vous au comte de *Damviller* , qu'elle honoroit de ses bontés , quand elle ne savoit à] qui les prodiguer. Le comte, en robe de chambre , attendoit impatiemment que la toilette de nuit de la marquise fut achevée , lorsqu'on entendit un carrosse s'arrêter à la porte : c'étoit , comme on s'en doute bien , Chanval qui rentroit. La marquise ayant fermé la porte de sa chambre , fit dire à Chanval qu'elle étoit couchée : celui-ci monte, se fait déshabiller , & à peine lui a-t-on mis sa robe de chambre , que, prenant un bougeoir à la main , il descend chez la marquise ; mais en homme qui n'oublioit rien , il ne s'avisa point d'aller frapper à la porte ordinaire , il en avoit fait pratiquer une que Madame de Prérive ignoroit , parce que la tapisserie la lui cachoit , & entrant à la dérobée , il apperçut *Damviller* , qui se disposoit à lui ravir un bien qu'il croyoit faussement être à lui seul : car Chanval ne compta jamais les maris pour quelque chose. Quoi ! c'est vous , comte , lui dit-il ? Moi-même , cher ami , repliqua celui-ci. *Ami* , repartit Chanval , il me paroît que vous voulez être celui de

Madame plutôt que le mien. Pendant cet entretien, qui dura quelques minutes, la Marquise embarrassée ne disoit mot : cependant, invitée par les deux concurrents de s'expliquer sur la préférence que tous deux espéroient, elle répondit que le cas étoit embarrassant, quoiqu'il ne fut pas nouveau pour elle. Cet aveu ingénu plut aux deux rivaux qui la presserent de plus belle à s'expliquer. Madame de Prérive auroit bien voulu les garder tous deux : mais sachant à quel point Chanval étoit jaloux, elle voyoit à regret que cela ne se pouvoit point. Parlez donc, Madame, lui dit le comte d'un ton impatienté. La Marquise, plus embarrassée que jamais, fit l'éloge des deux concurrents, & mêlant dans sa phrase le mot d'*estime*, que les femmes connoissent si peu, & dont elles abusent si souvent, elle finit par dire que, dans une circonstance pareille à celle où elle se trouvoit aujourd'hui, les prétendants, à aucun desquels elle n'avoit voulu donner la préférence, avoient pris le parti de laisser au sort à décider qui des deux resteroit. La proposition fit rire, & après beaucoup de plaisanteries, dont Madame de Prérive

étoit l'objet tranquille , Damviller & Chanval convinrent de jouer les bontés de cette femme dans un cent de piquet. La Marquise , certaine de ne pas coucher seule , se mit au lit , tandis qu'on disputoit ses faveurs. Chanval fit 45 points dans le premier coup , & parodiant la scene d'*Aldobrandin* dans le *Magnifique* , il s'écrioit à chaque instant : *j'ai déjà 45 points sur les faveurs de la Marquise* ; mais ces jactances durèrent peu , un repic fit passer Damviller dans le lit de Madame de Prérive , qui lui dit le matin qu'il ne faisoit de grands coups qu'au piquet.

Chanval confus reprit son bougeoir , & remonta dans son appartement , où il passe la nuit à mettre en beaux vers le conte qu'on vient de lire en assez méchante prose.

Voilà tout ce que la décence , que j'ai peut-être un peu outragée dans ces deux histoires , me permet de rapporter de toutes les bonnes fortunes que Chanval a eues dans l'île de Barataria. Valteline , qui n'avoit point voulu être la triste spectatrice de ses inconstances , s'étoit séparée de lui : & Chanval se voyant abandonné de sa femme , joua le sen-

timent , & quitta la vie , regretté de ses seuls créanciers. Les insulaires , ayant trouvé beaucoup de plaisanteries trop vives contre leur gouverneur , dans les manuscrits que Chanval laissa , vengerent Sancho , en mettant à l'enchere le portrait de l'écrivain : cette injure étoit dans l'île la plus grande qu'on pût faire à la mémoire d'un mort. *Cosmopole* , piqué de voir ainsi outrager son ami , acheta le portrait dont il décora son anti-chambre : mais , comme tout est muable dans ce bas monde , la fortune de celui-ci ayant été ébranlée , comme on va le voir dans l'instant , le portrait de Chanval alla encore une fois à l'enchere ; & *Finette* , par respect pour la mémoire d'un amant qui l'avoit deux fois fait mere , en pare aujourd'hui son taudis. Chanval eut à peine terminé sa carrière , que *Cosmopole* se mit sur les rangs auprès du gouverneur : mais il est important de le faire connoître , avant d'apprendre aux lecteurs quelle fut l'issue de ses prétentions. *Cosmopole* nâquit en *Neustrie* , d'un pere dont le métier étoit d'envelopper le poivre & la canelle dans les écrits des *Accarias* de son temps. Veuille le Dieu *Momus* , qui , du haut

de son trône colifichet , préside à mes ouvrages , préserver celui-ci de la boutique des épiciers dont le pays Belgique abonde ! Cosmopole avoit de la vivacité , les *Inigistes* & les *Affisiens* se le disputèrent pendant long-temps : & ce qui étonnera ceux qui connoissent la politique & les ressources d'intrigues des premiers , ils furent supplantés , & les disciples de *Dom-Inigo* , cédèrent aux élèves du patriarche d'*Affise*. Cosmopole , qui portoit alors le nom de son pere qu'il a dédaigné depuis , entra donc chez nos Bramines , & se couvrant de la soubreveſte capucinale , il laissa croître sa barbe , mangea mal-proprement , se ceinturonna d'une corde , & marcha les jambes nues : le tout , disoit-il , pour gagner le ciel , comme si Dieu se laissoit toucher par ces démonſtrations extérieures. *Bermeau* faisoit l'espoir des Bramines qui , lui trouvant toute l'éloquence volubile du réformateur de *Citeaux* , lui donnerent unanimement le nom de *Bernard* , sous lequel il se lia par un vœu ſolemnel : mais le repentir & l'inconstance qui ont fait de tout-temps l'essence de son caractère , ne lui permirent pas de tenir long-temps ses

ferments. Se trouvant un jour au chauffoir avec tout la gente Affisienne , il demanda au supérieur *si le fondateur de leur ordre , n'étoit pas ivre , lorsqu'il composa sa regle.* Le vénérable , effrayé d'une question aussi impudente , mit Bernard en pénitence , & lui ordonna d'aller faire la quête pendant un mois dans toute la ville. Le jeune Affisien , indigné qu'on le réduisît aux viles fonctions d'un frere laïque , se vengea , ou du moins crut se venger du mépris qu'on faisoit de lui , en méditant le projet de se débarrasser de la livrée de saint François. L'exécution de ce dessein n'étoit pas aisée , mais rien ne paroissoit impossible à l'ingénieux Bernard ; & , s'étant apperçu , dès le premier jour de sa course , que la femme de chambre de la veuve d'un conseiller au parlement lui faisoit les yeux doux , il s'avisa de risquer un billet tendre à Mademoiselle *Marianne* (c'est le nom de cette fille) qui y répondit le lendemain plus tendrement encore , & de tendresse en tendresse , il proposa une *fugue* à Marianne qui l'accepta avec transport. Toutes les dispositions du voyage étant réglées , Bernard se rendit chez la veuve au moment où Marianne

étoit seule. La fripperie , où l'équipage de l'ex-capucin avoit été acheté , l'affubla d'un habit verd , sous lequel il sortit promptement de la maison , pour se rendre hors des portes de la ville , où Marianne devoit le rejoindre : mais à peine *Bermeau* étoit-il à vingt pas de la maison d'où il sortoit , qu'il se vit assailli par une troupe de polissons qui le poursuivoient avec des huées singulieres : l'ex-capucin , ne doutant point qu'il étoit reconnu , alloit retourner sur ses pas pour reprendre la casaque qu'il venoit de quitter , lorsqu'il s'aperçut qu'il avoit oublié de se faire raser : s'imaginant alors avec raison qu'il ne devoit la foule qui l'environnoit qu'à sa grande barbe : il se jeta dans la boutique d'un barbier. Mais quelle fut son étonnement , lorsqu'il apperçût son pere qu'on rasoit ! Celui-ci ne le reconnut point , & *Bermeau* , prenant l'accent provençal qu'il imitoit parfaitement , demanda l'aumône pour un pauvre esclave échappé des mains des Turcs. Son pere , qui ne pouvoit mettre la main à la poche , ordonna à un des garçons du barbier de lui donner douze sols avec lesquels il alla se faire raser : après quoi il rejoignit

Marianne, qui l'attendoit dans une bonne chaise à la porte qui mene à *Lutéce*, où ce couple se rendit.

Bermau y troqua alors le nom de son pere contre celui d'*Imbert Rocourt*. Marianne fut l'objet de ses vœux, tant qu'elle eut de l'argent : mais aussi-tôt qu'il vit que les finances de cette fille diminuoient, ses transports se ralentirent, & il l'abandonna avec la certitude funeste d'être mere. A peine Imbert Rocourt, ou plutôt *Cosmopole*, nom que ses grands voyages lui ont fait donner, & sous lequel je le désignerai dans le reste de cette brochure métaphysique ; à peine notre aventurier eut-il quitté *Lutéce*, que le tailleur & ses autres créanciers poursuivirent sa maîtresse ; mais cette infortunée les attendrit en leur peignant sa situation ; & son embonpoint prouvoit assez qu'elle n'en imposoit pas. Sans argent & sans ressources, elle alla déposer à l'*Hôtel-Dieu* le fruit de sa foiblesse & du libertinage de *Cosmopole* : mais la mere & l'enfant périrent deux jours après la naissance de celui-ci. Tandis que la pauvre Marianne languissoit à *Lutéce* en attendant la mort, son perfide amant

prenoit la route de l'Alsace ; il arriva à Strasbourg dans les premiers jours de septembre de l'année 1741, sous le nom de *Georges Rolin de S. Quentin*, qu'il prit à la barrière & à l'auberge de *la Haute Montée* où il logea.

Quand il s'aperçut que ses fonds baïssoient , il chercha à se placer chez le prêteur royal pour diriger les études de son fils. M. de *Klingkling* fut ébranlé, mais les Jésuites , accoutumés à juger des hommes d'après la physionomie qu'ils portent , assurerent au prêteur que *Cosmopole* avoit un visage finistre qui annonçoit qu'il finiroit mal : notre homme manqua donc sa place ; mais comme M. de *Klingkling* étoit généreux , il lui donna vingt louis d'or avec lesquels il partit pour l'Allemagne.

Arrivé à Francfort , il y prit le nom du baron de *Gouvest* , gentilhomme de la basse Normandie : il trancha du seigneur pendant les trois ou quatre premiers jours ; mais , réfléchissant qu'il ne trouvoit pas toujours un prêteur royal , il congédia le laquais qu'il avoit pris , & renvoya son carrosse de remise , en se déterminant à réimprimer , avec *Mascarille* , ses pieds dans la boue.

Cosmopole né dissipateur , parce qu'il n'avoit jamais connu le prix de l'or , ne réfléchissoit qu'à la dernière extrémité sur les besoins dont l'avenir le menaçoit ; & ayant résolu d'embrasser le Luthérianisme , il crut que pour prévenir les esprits , il falloit qu'il donnât un témoignage avantageux de sa façon de penser : & pour cet effet , il essaya sa plume pour la première fois , & composa un *Traité de morale* : cet ouvrage fut à peine fini que Cosmopole le porta au libraire *Estinger* qui s'enfuit au seul mot de *morale*. Lisez , monsieur , lisez , lui dit l'auteur ; & si le style ne vous plaît point , je ne vous demande rien. Vous me connoissez mal , répondit le libraire je ne lis jamais les livres que je vends , & je n'en achete que sur le titre ; je n'ai pour pratiques que des jeunes gens empâtés dans le libertinage , où mon devoir est de les entretenir , parce que cela me fait vivre ; & si j'allois leur présenter de la morale , ils me prendroient pour un homme qui radote ou qui veut les insulter. Mon fonds consiste dans le portier des chartreux & autres livres de cette espèce ; le tout entrelardé de quelques bonnes brochures

contre la France , que *Froment de Gar-
rigues* , mon crocheteur littéraire , me
compose à bon marché ; si cela vous
convient , parlez. Que dites-vous , mal-
heureux , s'écria *Cosmopole* , d'un ton
hypocrite & faussement patriotique ?
ignorez-vous que je suis chrétien &
François ; foyez le diable si vous voulez ,
repartit *Essinger* ; pour moi , je serai
honnête homme quand je serai riche ;
mais j'ai une fortune à faire avant d'en
venir là. *Cosmopole* , jouant l'indigna-
tion , se retira & se rendit chez un mi-
nistre Protestant , à qui il s'ouvrit sur
le dessein où il étoit d'embrasser le lu-
thérianisme ; mais cet ecclésiastique en-
trevit dans les projets du prosélyte des
vues intéressées , qui le déterminèrent à
lui dire que les conversions subites
étoient ordinairement suspectes , & qu'il
falloit du temps pour juger des vrais
sentiments d'un homme qui vouloit
embrasser une autre religion que celle
dans laquelle il est né. Il finit cependant
par lui promettre que l'église protestante
lui ouvriroit son sein après six mois d'une
conduite irréprochable & édifiante. De-
mander six mois d'une bonne conduite
à *Cosmopole* ; c'étoit forcer la nature ,

& exiger l'impossible ; d'ailleurs le faux frere n'avoit qu'une vue d'intérêt , comme on le fut deux jours après d'un secrétaire du duc de *Saxe - Meiningen* , qui étoit alors à Francfort , & qui dit hautement que *Cosmopole* ne s'étoit déterminé à cette démarche , que dans l'espérance que le prince, qu'on vient de nommer , seroit son parrain , & qu'il en auroit un présent considérable. Ce dessein étant échoué , *Cosmopole* prit la route de la *Franconie* , pour passer dans le pays des *Sarmates* , où il avoit fait le projet de s'établir ; mais avant d'en venir là , il voulut se venger sur les catholiques du tour qu'il n'avoit pu jouer aux protestants ; & *Vurizbourg* fut le lieu qu'il choisit pour son expédition.

A peine fut-il arrivé dans cette ville , la résidence d'un prince Evêque , qu'il alla se jeter aux pieds de ce prélat , & lui dit que, né dans les *Cevennes*, il avoit jusqu'à ce jour suivi la religion réformée, qui étoit celle de ses peres ; mais que le desir de se faire catholique , l'avoit engagé à quitter sa famille , & à sacrifier les grands biens qu'il avoit à espérer : l'Evêque l'invita à dîner , & lui ayant demandé où il s'étoit fait inf-

truire , Cosmopole bâtit une histoire très-vraisemblable , qui détermina ce prince à fixer le jour destiné à la prétendue conversion de cet imposteur. Depuis cette premiere entrevue , Cosmopole mangeoit tous les jours à l'évêché ; & le prince , flaté d'avoir amené à la religion Romaine un gentilhomme de mérite , lui promit les lettres les plus pressantes pour la Sarmatie , où il alloit, disoit-il , chercher du service. Cosmopole , enchanté de voir sa fourberie sur le point de réussir , alla le jour qui étoit destiné à son abjuration , dîner à son ordinaire à l'évêché ; mais, quelle fut sa surprise , en se mettant à table , de se trouver en face du Baron de *Schuartz*, qui l'avoit connu particulièrement à Francfort. Le Prince Evêque , en faisant l'éloge de Cosmopole , apprit au Baron ce qui devoit se passer dans l'après-midi. M. de *Schuartz* , qui étoit un de ces bons Allemands du vieux temps, dont la franchise forme le caractère , répondit à l'Evêque , en l'instruisant du dessein que Cosmopole avoit conçu d'abjurer le catholicisme à Francfort , pour y embrasser la religion protestante. L'aventurier déconcerté chercha à se

tirer de ce mauvais pas par des distinctions; mais le prince , qui ne voulut rien entendre , le fit chasser de son palais , & ne lui donna que deux heures pour sortir de sa résidence , & deux jours de ses états. *Deux jours* , répondit l'impudent Cosmopole ? *Eh , je n'ai qu'à cracher & suivre ma salive pour être hors de vos petits états.* Le Baron de Schuartz, indigné de l'insolence du propos demanda à l'Evêque la permission de le jeter par les fenêtres ; mais ce Prince qui étoit la bonté même , envoya dix ducats à Cosmopole , qui prit le même jour la route de la Sarmatie. Ce fut-là que , prenant toujours le titre de Baron de Gouvest , il entra dans la familiarité de plusieurs gentilshommes Sarmates , qui le firent connoître à un des principaux Seigneurs de cette cour : & comme il parle beaucoup plus énergiquement qu'il n'écrit , il persuada ce Seigneur qui le fit gouverneur de son fils. C'est à ce jeune élève qu'il dédia depuis son *école du gentilhomme* , dont nous dirons peut-être un mot dans son temps. Il est à remarquer que l'épître dédicatoire de ce livre , mieux pensée que bien écrite , commence élégamment

par ces mots ; *ça été pour vous*. Cosmopole parvint à être connu du premier ministre du Roi des Sarmates , qui , suivant ce caractère de bienfaisance & de générosité qui le distingue dans tout , l'honora de ses bontés ; mais il obligeoit un ingrat qui méconnut ses bienfaits.

Et qui bientôt serpent envénimé ,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé.

Cosmopole se ligua avec quelques frondeurs du ministère , & composa une satire contre son bienfaiteur. Le roi , qui fut instruit de cette audace , ordonna qu'on le mit pour le reste de ses jours dans une prison d'Etat. Cette retraite devint utile à Cosmopole : les livres qu'on lui prêtoit , l'engagerent à s'attacher à la politique ; & livré entièrement à l'étude des intérêts des princes , il fit des progrès sensibles dans cette science , la seule qu'il connoisse assez bien. Après trois années de captivité , il écrivit à un bonze qui étoit envoyé en Sarmatie de la part de la cour de *Monte-Cavallo* , qu'il avoit un secret important à lui révéler. Le bonze se transporta le même jour au lieu où l'aventurier étoit

détenu; mais quelle fut la surprise de ce prélat, lorsque Cosmopole à ses genoux lui déclara qu'il avoit fait ses derniers vœux, & pris les ordres dans la congrégation des Assifiens. Le bonze le releva avec bonté, & après avoir pris de lui tous les éclaircissements analogues à cet événement, il lui promit d'employer son crédit pour lui procurer la consolation de retourner dans le bercail qu'il avoit quitté; en effet il écrivit le lendemain au supérieur des Assifiens de Neustrie, qui envoya deux pasteurs de son ordre, pour aller chercher la brebis égarée. Les Assifiens arrivèrent en Sarmatie; & après en avoir obtenu la permission du bonze, ils affublèrent, pour la seconde fois, Cosmopole de l'accoutrement capucinal; mais il n'obtint cette grace qu'à condition de se rendre sur le champ avec ses deux guides à Monte-Cavallo, pour y obtenir le pardon de ses égarements. Cosmopole quitte la Sarmatie & prend la route de l'Italie; il arrive enfin dans la capitale du monde, se prosterne aux pieds du Souverain, obtient la rémission qu'il venoit d'implorer, & part pour retourner dans sa patrie: le voyage fut long, parce que

les Affsiens ne connoissant point la commodité des voitures vont à pied , & portent , comme l'infanterie ; tous leurs bagages avec eux. Cosmopole fut assez guai pendant cette route pénible ; mais dès qu'il se vit près des frontieres de l'Helvetie , il commença à devenir rêveur , il avoit l'air d'un homme sombre qui rumine un projet ; effectivement , il en méditoit un qu'il exécuta dans la dernière ville où le trio Affsien coucha avant d'entrer dans le pays Helvetique.

Les trois solitaires couchoient dans la même chambre. Cosmopole qui avoit enivré la veille ses deux guides , leur conseilla de profiter de l'honnêteté de l'hôte qui les avoit accueillis & de dormir pour se soulager entre deux draps. Les Affsiens qui n'avoient plus assez de présence d'esprit , pour se ressouvenir des regles de leur fondateur , suivirent le conseil de Cosmopole , & se déshabillerent ; celui-ci les voyant bien endormis , prit leurs habits & descendant à petit bruit , il alla les jeter dans une citerne qu'il avoit remarquée la veille , & ouvrant sans bruit la porte de l'écurie , il sortit de la ville , & marchant toute la nuit , il arriva à *Lausanne*

à la pointe du jour ; & déposant son habit monacal dans un temple , il embrassa la religion réformée. Tandis que toutes ces choses se passaient dans le pays Helvetique , voyons la surprise & l'embarras de deux guides , qui appelant d'un ton lamentable le frere de Bernard , criaient dans le désert : *vox clamantis in deserto*. Ce n'étoit pas le tout d'avoir perdu la brebis confiée à leurs soins ; ils étoient sans habits , & dans une petite ville où le drap , propre à leur vêtement , leur manquoit. Que faire ? Obligés de se tenir au lit , nos deux Assisiens résolurent d'envoyer un exprès au couvent le plus prochain de l'Elvetique , pour informer leurs freres de l'aventure fâcheuse qui venoit de leur arriver ; mais un domestique étant allé puiser de l'eau dans la citerne , y trouva les deux habits des Assisiens : on les fit sécher pendant quelques jours ; & dès que les reclus purent les endosser , ils partirent pour leur patrie , où ils arriverent avec le regret , ou plutôt la consolation de ne point amener avec eux le frere fugitif. Cependant celui-ci n'eût pas plutôt embrassé le calvinisme , que , profitant des

études qu'il avoit faites dans sa prison de Sarmatie , il fit un livre politique qui lui rapporta quelque argent ; il composa ensuite quelques Romans , qui le firent vivre pendant près d'une année dans une sorte d'alliance ; mais la vie peu réglée qu'il menoit & les propos licencieux qu'il tenoit sur la religion , ayant scandalisé les pasteurs de l'église de Lausanne , ceux-ci portèrent leurs plaintes aux magistrats, qui ordonnerent à Cosmopole de sortir de la ville. Il essaya vainement de trouver un asyle à Geneve ; le consistoire , instruit de ses mœurs , ne lui permit que d'y séjourner trois jours.

Que faire ? Que devenir ? Cosmopole fort embarrassé de sa personne gagna , par des chemins détournés , la Hollande où il séjourna peu ; & il passa de-là à Albion , où il prétend qu'il se maria pour la première fois. Que ce mariage soit réel ou non , la vérité est qu'il eut un fils nommé *Henri* , qui est actuellement en pension sur *l'Estrapade* à *Lutèce*. Cosmopole commença à Albion *l'Histoire politique du siècle* qu'il proposa par souscription ; mais cette voie lui réussit mal ; & quoiqu'il criât

quatre fois le jour dans les caffés qu'il étoit le premier génie du siècle , personne ne voulut le croire. Cet ouvrage qui annonce des connoissances diplomatiques , le fit connoître du ministre , qui daigna lui accorder quelques heures que Cosmopole mit à profit en développant tout le feu d'une imagination vaste ; car la nécessité où je suis de dire la vérité , m'engage de remarquer que si notre auteur écrivoit aussi vivement qu'il imagine , il seroit réellement un grand homme. Le premier entretien qu'il eut avec le ministre d'Albion , prévint en sa faveur , & lui en obtint un second dans lequel Cosmopole offrit ses services , & se proposa pour aller épier , dans un état voisin , l'esprit des différents ministres qui y résident. Cette offre fut saisie , & cent guinées le mirent en situation de passer la mer pour aller remplir sa mission. Arrivé dans la ville où il devoit épier , il s'introduisit chez divers ambassadeurs à la faveur du premier ouvrage politique qu'il avoit fait en Helvetie ; c'étoit le testament du fils d'un jardinier de *Laufone* , qui s'étoit élevé au rang de

Prince de la cour de Monte-Cavallo , & qui avoit eu grande part dans toutes les intrigues de l'Europe. Cosmopole fit des découvertes auxquelles il donna de l'importance par la tournure qu'il y mit ; ses dépêches parurent satisfaisantes à Albion , puisqu'on lui envoya une lettre de change pour continuer sa mission : il suivit en effet son cours d'espionnage , & ayant prétendu avoir deviné les sentiments de plusieurs cours qu'Albion avoit intérêt de connoître , Cosmopole annonça ses nouveaux succès , & prévint le ministre que les choses essentielles qu'il avoit à lui communiquer , exigeoient qu'il repassât la mer , pour conférer en personne sur les divers objets. En effet il retourna à Albion , où il tâcha d'augmenter sa considération , en entrant plus avant dans la confiance du ministre ; mais ses empressements firent soupçonner ce que l'avenir ne justifia que trop. C'est ici où il est essentiel d'annoncer qu'en quittant le pays où il avoit épié , Cosmopole , qui vouloit gagner de tous les côtés , & tromper toutes les puissances à la fois , avoit entretenu des liaisons suspectes à Albion ; & on prétend même qu'il ne

cherchoit à s'insinuer dans les bonnes grâces du ministre , que pour découvrir ses secrets , & les vendre à ceux qui avoient intérêt de les connoître. Quoi qu'il en soit , il devint suspect au point qu'on croit que l'ordre avoit été signé pour le faire enfermer dans *la Tour* , lorsqu'il trouva le secret de se soustraire à la vengeance du ministre , en repassant furtivement la mer.

Cosmopole revint se mettre sur les rangs dans la ville , où il avoit joué précédemment le rôle d'espion ; il voulut se lier encore avec plusieurs ministres , mais il étoit connu , & aucun d'eux n'ayant voulu le voir publiquement , il reprit le métier d'auteur , & mit le public & les libraires à contribution. Le desir de se raccommo-der avec la Sarmatie , l'engagea à écrire contre Albion & ses Aliés ; il suivit pendant quelques années cette carrière politique avec autant de dangers que de succès. Le fiel de la satire & souvent le ton de l'injustice , faisoient le fonds de ses ouvrages , auxquels sa réputation donnoit la vogue. Albion dédaigna ses viles clameurs , parce que les phrases d'un homme de lettres , qui

peuvent plaire à la multitude oisive , n'influent jamais sur les intérêts des souverains , & les ministres des puissances font trop d'honneur aux écrivains, quand ils montrent qu'ils les craignent. Un dogue aboie contre la lune , & cet astre suit son corps ; il n'y a que le cas des personnalités , contre lesquels on doit sévir. Ce fut aussi ce qui engagea le ministre des *Borusses* à demander que Cosmopole , auteur des deux écrits licencieux , dans lesquels un prince étoit attaqué dans sa personne , fut puni. L'écrivain voulut en vain insister sur la liberté d'un asyle qui devoit être sacré : on lui répondit qu'il n'y avoit point de liberté pour celui qui en abusoit ; que s'il s'étoit amusé à ne fronder que des ridicules à n'attaquer que des particuliers (1) on l'auroit laissé jouir pai-

(1) Il est permis à tout écrivain d'user de son talent , pourvu qu'il respecte les souverains , & la religion. Les ridicules & les vices sont livrés à la censure publique ; les particuliers , qui se croient offensés , trouvent leur justification dans les tribunaux civils , si l'auteur ne prouve pas ce qu'il avance , s'il le prouve , qu'ont-ils à dire. D'ailleurs les applications du public sont ordinairement fausses , & tel homme qu'on croit désigné
fiblement

fiblement de la retraite qu'il avoit choisie , mais que le trajet du *Mordick* n'étoit pas long. *Cosmopole*, en homme adroit , voulut se faire un mérite de la situation dans laquelle il se trouvoit , & refusa d'obéir aux premiers ordres qu'on lui insinua. Le lendemain il fut arrêté & conduit jusqu'au *Mordick*, d'où il prit la route de la Belge que *Chaval* , avec qui il s'étoit lié de correspondance , habitoit alors. Cet ami le présenta à *Barrus* qui le protégea tant qu'il le crut honnête homme. Comme nous avons promis d'être fort sobres sur ce qui se passa dans la Belge , nous ne compromettrons personne, & nous dirons que *Cosmopole* , croyant s'y être marié une seconde fois , avoit une femme qui partageoit ses bontés à plus d'un

sous tel nom , est souvent inconnu à l'auteur ; mais , dit-on , vous attaquez un seigneur connu, un financier qui voit bonne compagnie. . . . Eh que m'importent à moi la naissance & la richesse , c'est la vertu que j'encense ; mais en taisant son nom , je puis fronder les écarts d'un duc & pair qui préfère une indigne concubine à sa femme , & qui ne paie personne ; je puis attaquer & nommer , quand je le veux , un financier dont le faste insolent insulte à la misère publique.

époux. Le luxe de notre auteur, ses dépenses folles, & les clameurs de ses créanciers engagerent *Burrus* à éloigner cet homme dangereux ; mais comme le ministre vouloit avec justice que des dettes qu'il avoit contractées fussent payées, il daigna lui laisser jusqu'à ce que ses créanciers pussent être satisfaits, le privilege d'un papier public. *Cosmopole*, obligé de quitter la Belge, prit la route de Lutèce, après avoir fait une dupe d'un libraire, à qui il vendit fort chèrement un titre honorifique, & un parchemin qui sera mangé par les rats, avant qu'il soit utile à celui que l'adroit *Cosmopole* en a décoré.

Cosmopole partit de la Belge avec un mauvais petit peintre Flamand qu'il honora de la qualité de son secrétaire ; & comme *Cosmopole* changea de nom, il exigea que son scribe, qui s'appelloit *Doux-fils*, prit celui de *Jean-Baptiste Marcel* (1) ; il jouoit avec *Cosmopole* le rôle de *Boniface*, dans la comédie

(1) J'ai en main une lettre écrite par le peintre *Doux-fils*, sous la dictée de *Cosmopole*, & signée *Jean-Baptiste Marcel* : ce n'est pas la seule que ces deux hommes aient fabriquée dans Lutèce.

des trois Orontes de l'abbé de Bois-Robert.

A peine Cosmopole eut-il passé les frontieres de la Belge, qu'il se réunit dans la premiere ville de la nouvelle Gaule avec *Pamphile* sa seconde femme, à qui ceux de *Valromeix*, dont elle étoit originaire, avoit donné ce nom Grec, analogue à son caractère complaisant; car elle ne refusa jamais personne. A peine Cosmopole eut-il partagé sa tendresse entre son fils & *Pamphile*, que *Marcel*, qui étoit instruit des vues de son maître, amena un notaire qui, en présence de *Bazane*, libraire, honnête homme, ou peu s'en faut, rompit le mariage de *Pamphile*: après quoi ce couple que la politique venoit de séparer, se rejoignit par le plaisir: le souper fut gai; *Cosmopole* s'y enivra; & *Marcel* s'appercevant que son maître, qui avoit le vin tendre, commençoit à bégayer des soupirs, se retira modestement.

Le lecteur ne manquera pas de me demander pourquoi deux personnes qui n'étoient unis que par le libertinage, & contrairement à toutes les loix, se faisoient séparer par un notaire; &

pourquoi étant désunies , elles vivoient ensemble. Ces deux questions sont placées , & il est du devoir du conteur d'y répondre. Cosmopole , obligé en partie de quitter la Belge , parce que la vie dissolue qu'il menoit , déplaisoit à ses protecteurs , crut rentrer en grace en affectant de renvoyer l'indulgente Pamphile ; & un notaire , vaincu par les bonnes raisons & l'argent comptant de Cosmopole , se prêta à cette puérilité , dont celui-ci fit une affaire d'éclat , & deux copies collationnées de cet acte ridicule furent envoyées à *Montagne* , marchand de vin de la Belge , mort de chagrin de s'être vu la dupe de Cosmopole. Ces copies coururent la ville , en imposèrent à quelques sots qu'il avoit attrapé , & firent hausser les épaules aux gens d'esprits qu'il n'avoit jamais pu surprendre ; car quels que fut sa volubilité & son ton persuasif , , il n'a jamais pu séduire que des hommes ambitieux ou des esprits faciles , qu'il appeloit communément *de cire molles* , à qui il donnoit toutes les formes qu'il vouloit.

Cosmopole continua sa route avec Pamphile ; mais comme il s'imaginoit

que ses créanciers feroient épier sa conduite à Lutèce , il logea sa créature avec son confident , & il alloit dans les moments vuides , épancher son cœur dans le sien. En partant de la Belge , notre politique errant s'étoit flatté , ou du moins il avoit persuadé aux imbécilles qu'il alloit traiter directement avec le ministère Gaulois sur des objets très-importants ; mais il ne vit , quoi qu'on en ait écrit , que quelques premiers commis , qui ne lui trouverent pas cette supériorité de lumieres qu'il s'attribuoit modestement , & l'aigle de la Belge ne fut qu'un croassant à Lutèce.

Le désespoir de se voir avili dans une ville où il comptoit être encencé , le mit aux portes de la mort ; mais le ciel , offensé des désordres qui regnent dans l'univers , le laissa vivre pour le supplice de l'humanité ; & rendu à la lumiere qui alloit lui être ravie , il composa un ouvrage assez étendu , sous le titre *d'examen politique des objets qui doivent être traités au congrès d'Ausbourg* : c'est sous ce titre qu'il présenta son manuscrit à un libraire Gaulois ; & comme il vouloit le vendre deux fois , il l'offrit sous un autre nom aux typographe du

pays des Bataves; mais Cosmopole étoit connu , & personne ne voulut se charger d'un manuscrit qui couroit le monde. Le libraire N. N. de Francfort , à qui il fut offert , répondit : *je contrefais des livres mais je n'achette point de manuscrits*. Notre homme , étonné de l'injustice qu'on faisoit à ses talents , chercha à se retourner du côté de la cour de Monte-Cavallo , & il demanda au souverain du pays la permission de se mettre au rang de ces especes d'amphibies qu'on nomme *abbés* ; mais ce projet ne put réussir : & les Affisiens , informés que le terme du sauf conduit qu'on lui avoit accordé touchoit à son expiration, attendoient ce moment avec impatience pour s'emparer de sa personne , & la déposer dans un cachot obscur jusqu'au moment où il plairoit à Dieu de débarasser la terre de ce fardeau. Cosmopole , instruit du dessein de ses anciens freres , commença par renvoyer son domestique ; mais comme les fonds baissoient , il lui paya ses gages avec une lettre de recommandation , dans laquelle cet homme si haut , si impérieux & si insolent , s'humilie aux pieds de qui ? d'un menuisier de la Belge. Cette

/

lettre écrite de la main de Cosmopole , qui refusoit le *monsieur* en vedette aux ministres qui n'avoit pas le titre d'ambassadeur est trop singuliere pour que je ne la rapporte pas ici entier ; je la copie sur l'original.





L E T T R E

De Cosmopole , sous le nom de M. de G ,

Adressée

A Monsieur Duffart , Menuisier.

L U T E C E , à l'hôtel des 4 nations , rue des
Maçons , quartier de Sorbonne , le 13
Juin 1761.

M O N S I E U R ,

LA droiture de votre cœur , & vos
lumières vous ont tenu toujours à
mon égard dans les sentiments que j'a-
vois droit d'attendre de tous les honnê-
tes gens de B*** , si des préjugés & l'es-
prit de parti n'en avoient pas séduit
plusieurs. Vous m'avez considéré , rela-
tivement à la société , & vous n'avez
point trouvé mauvais que , sur mon sa-
lut , & les affaires de ma conscience ,
je ne consultasse que moi-même. Ainsi
toutes les cabales & toutes les calomnies
vomies & soutenues contre moi pas des

bigots aveugles , n'ont point fait impression sur vous ; & je peux compter que vous conservez pour moi l'estime & l'amitié , dont vous m'avez donné plusieurs témoignages.

Je vous en demande un nouveau , Monsieur , & je vous le demande avec d'autant plus de confiance , que votre équité , en me rendant ce bon office , trouvera à se satisfaire. Voici de quoi il s'agit.

Les fils du nommé *Weinantz de Ter-yuren* , sollicitent des nations leur adoption ou leur réhabilitation dans la bourgeoisie de B***. Leurs titres sont victorieux & sans réplique. Le principal obstacle qu'ils rencontrent , est de la part de *M. Tserclaes* , qui prétend qu'en leur rendant justice , on ouvre une porte à plusieurs qui , ayant les mêmes droits qu'eux , pourroient être tentés de former la même demande. Vous sentez , Monsieur , la frivolité d'une pareille objection. Une grande ville , qui a des privilèges , peut-elle acquérir trop de bourgeois ? Peut-elle en acquérir qui lui soient plus utiles & plus précieux que ceux qui , devant leur adoption à ces mêmes privilèges , ont une affection

permanente pour cette constitution ? Dix-sept pistoles valent-elles pour le corps de la bourgeoisie les sentiments qu'y apporte un pareil aggrégé (1) ?

Un de ces Weinantz a l'honneur d'être connu de vous, Monsieur ; c'est l'homme qui étoit à mon service à B***, & que j'ai toujours plus considéré comme un homme de ma famille, que comme un domestique (2). Sa probité est entière. J'ai vu peu d'hommes, avec une éducation médiocre aussi-bien formés pour l'honnêteté & la vertu (3). Son frere, qui ira vous saluer, & vous demander votre PROTECTION, vous fera voir & connoître ses titres. Je vous prie, Monsieur, de le PROTÉGER, avec cette efficace qui n'a jamais manqué à vos cliens. Je n'ose pas vous promettre ma reconnoissance, au-dessus de laquelle votre position & votre façon de

(1) Il parle de son valet à un menuisier : quel étalage d'esprit & de politique, & qu'il est bien placé ?

(2) Raison pour laquelle il ne lui a point payé ses gages.

(3) Cosmopole s'y connoît-il, pour parler ainsi ? Quand je lis ces phrases hypocrites, je crois entendre Sardanapale prêcher la continence.

penfer vous mettent. Mais le service que vous aurez rendu à cette honnête famille, me touchera autant que s'il m'étoit rendu à moi-même ; & vous ne devez pas être indifférent aux sentimens que m'inspirera cette nouvelle obligation. Ce sont ceux de la plus haute estime, & d'une amitié cordiale, avec quoi j'ai l'honneur d'être, &c.

Cette lettre bouffonne autant que ridicule, n'eut aucun effet ; & le menuisier, son rabot à la main, dédaigna la plume du politique.

Cosmopole, environné de ses créanciers, & observé de près par les Affisiens, échappa aux uns & aux autres dans les premiers jours du mois d'Août, & vint, sous le nom d'*André*, solliciter les bontés de *Burrus* qui lui donna un instant d'audience, & le congédia.

Que faire dans cet état ? La précaution qu'il avoit de voyager en ecclésiastique dans les pays Romains, & en cavalier dans les autres, ne pouvoit le soustraire aux recherches qu'on faisoit de sa personne dans la Belge, ce qui le détermina de quitter ce pays, & de se retirer à *Léodin*, où il comptoit vendre quelques cahiers de grosses horreurs au

libraire B qui tient boutique de ces poisons écrits ; mais la correction que le gouvernement Léodin avoit faite , il n'y avoit pas long-temps , à ce typographe , déranger les projets de Cosmopole , qui fut obligé d'aller chercher fortune sous un autre ciel.

Un tailleur de Lutèce à qui notre aventurier devoit huit cent livres , l'avoit suivi à la piste , & parvint enfin à le joindre à *Léodin*. Cosmopole apperçut son créancier : mais il crut lui échapper au moyen de son habit ecclésiastique. Le tailleur , qui étoit sûr de ne point se tromper , court à lui , & sans aucun ménagement , il le traita d'escroc & de coquin. Beaucoup d'honnêtes gens qui se promenoient au cours , où cette scene se passoit , approcherent , & ils demanderent à Cosmopole , qui se laissoit injurier sans répondre un mot , quel étoit le sujet de cette querelle. Le tailleur ne lui laissant pas le temps de repartir , dit à ces Messieurs que cet homme lui devoit deux cent francs pour deux habits galonnés qu'il lui avoit faits à Lutèce. Cosmopole , feignant toujours de ne pas entendre , fut sommé de répondre : mais il repliqua en Anglois , qu'il n'en-

tendoit point la langue Françoisse ; & comme personne ne comprenoit cet idiôme, on lui demanda en latin qui il étoit. Il repartit qu'il étoit un prêtre Irlandois qui cherchoit une place de précepteur. Ces Messieurs lui ayant expliqué le propos du tailleur, il repliqua toujours en latin, qu'il ne connoissoit point cet homme, & qu'il n'avoit jamais vu Lutèce. Le tailleur voulut insister : mais un des magistrats qui se trouva-là, l'envoya en prison, & donna un louis à Cosmopole qui, se félicitant tout bas d'avoir attrapé son créancier, partit la même nuit pour faire un nouveau voyage dans la Germanie.

Arrivé à Francfort, où il apprit que son aventure de Wurtzbourg avoit fait grand bruit, il prit le nom de *Martin*, & s'arrangea de façon à ne sortir que la nuit. C'est du sein de cette ville que Cosmopole, renouvelant ses projets politiques, voulut se lier avec différents ministres destinés pour assister de la part de leurs maîtres au congrès d'*Ausbourg* : mais ces négociateurs rejeterent alternativement les secours que la profondeur de ses talents leur offroit ; & Cosmopole ne sachant plus que devenir,

voulut faire réimprimer une brochure sous le titre des *Adieux de l'académie des Boruff.s à son roi* ; mais cet écrit licencieux n'eut pas un sort plus favorable dans la Germanie que dans la Belge, où Burrus, animé du respect qu'on doit aux têtes couronnées , n'avoit point voulu le laisser paroître.

Cosmopole , sans espoir , quitta la Germanie , & se rendit à l'île de Barataria , où Chanval , qui vivoit encore , lui avoit fait donner un emploi important dans les archives du gouvernement ; mais subjugué par l'or des ennemis de l'état , il leur livra une chartre de la chancellerie. Son infidélité ayant été découverte , Sancho le fit arrêter , & après que son procès lui fut fait , suivant les grandes regles , il se réserva de prononcer lui seul sur la peine que sa perfidie méritoit.

Cosmopole , détenu dans les fers , crut que le même moyen qui l'avoit tiré des prisons de Sarmatie , lui réussiroit pour sortir des cachots de Barataria : il écrivit à cet effet à *Don Fernand Otioso* , chapelain de Panfa , qu'il avoit un secret important à lui révéler. Celui-ci se rendit à l'endroit où l'étranger étoit détenu.

Cosmopole ne l'eut pas plutôt apperçu , qu'il lui déclara qu'il étoit Affisien. Cette nouvelle fut portée sur le champ au gouverneur ; mais Sancho répondit qu'un Affisien qui faisoit une fripponnerie , étoit aussi coupable qu'un homme ordinaire , & que sa qualité qu'il pouvoit d'autant moins reclamer qu'il n'en portoit plus les marques , ne pouvoit le soustraire à la punition qu'il méritoit. Cosmopole , voyant qu'il ne pouvoit se sauver par-là , écrivit qu'il étoit politique : on lui répondit qu'on pouvoit connoître les intérêts des princes & commettre de grands crimes. Il ajouta qu'il savoit faire des vers : on lui repliqua que le titre de poëte ne supposoit pas toujours celui d'honnête homme. Il récrivit qu'il avoit parlé sur la vertu dans son livre de l'*Ecole du Gentilhomme* : on lui repartit par ce mot ingénu d'un prédicateur Gaulois , qui disoit à son auditoire : *faites ce que je vous dis , mais non pas ce que je fais*. Il assura qu'il avoit écrit la vie d'un honnête Suisse dans l'histoire de *Moginie* : on lui foutint que le plus grand scélérat pouvoit écrire la vie de l'homme le plus vertueux. Il finit enfin sa *Kirielle* , par dire

qu'il étoit l'auteur des *mémoires du marquis de S. A.* on lui répondit que cet ouvrage étoit assez mauvais pour venir de lui.

Cosmopole , terrassé par toutes ces réponses sentencieuses , attendit dans l'inquiétude le jugement qu'il plairoit à Panfa de prononcer. Ce jour fatal arriva enfin , & le coupable amené dans la grande salle du sénat , reçut son arrêt , qui portoit en termes exprès : *Que , pour raison de l'infidélité dont Cosmopole s'étoit rendu coupable , & dont il étoit atteint & convaincu , même de son propre aveu , d'avoir abusé de sa place de Concipiste de la haute chancellerie de Barataria ; pour raison de quoi , il étoit condamné à fabriquer l'encre nécessaire à la composition & impression de la Gazette d'Utrecht , & à lire tous les jours une feuille de Fréron ; six pages du Journal du commerce , & une Comédie de Paliffot.*

Cosmopole , effrayé d'une punition aussi sévère , demanda que les peines cruelles auxquelles il venoit d'être condamné , fussent converties en trois années de galères : mais Panfa , inflexible , voulut qu'il subit toute la sévérité de son jugement.

Le lendemain Cosmopole fut conduit dans une tour qu'on appelloit le *Donjon des auteurs* ; & le même jour ses gardes lui ayant fait broyer l'encre , lui firent lire le *Journal du Commerce* ; mais l'objet de son supplice , devint celui de sa liberté : car à peine en étoit-il à la troisieme page , que les gardes s'assoupirent , & tomberent ensuite dans un sommeil léthurgique dont Cosmopole profita pour s'évader. Enchanté de devoir sa liberté à un ouvrage qui n'a jamais produit que ce bien là : Cosmopole gagna le premier port , où il s'embarqua pour se rendre en *Lusitanie* auprès de l'abbé *Platel* , avec lequel ses aventures , & son style lourd , ont tant de conformité. Mais des corsaires de *Maroc* , ayant pris le bâtiment sur lequel il s'étoit embarqué , le conduisirent dans la capitale de ce royaume d'Afrique , où il fut vendu au *Tefftedar* de Sa Majesté Maroquine. Cosmopole, rempli de grandes vues , n'étoit jamais abattu par le malheur : il captiva la bienveillance de son maître par son assiduité à cultiver les fleurs que celui-ci aimoit avec passion. L'esclave mettant à profit la bienveillance du *Tefftedar* , lui demanda la per-

mission de se faire circoncire , & d'apprendre la langue du pays , qui est un composé du Turc & de l'idiôme dont se servent les francs. Cosmopole ayant obtenu ce qu'il sollicitoit , prit le turban , & s'appliqua vivement à la langue ; & après une année d'étude il parvint à s'expliquer très nettement dans la langue Maroquine : mais cette connoissance fit son malheur : la liberté que son maître lui avoit donnée le perdit , parce qu'il en abusa. Quoique *Mahomet* & *Ali*, dont les habitants du royaume de Maroc suivent plus particulièrement les dogmes , eussent défendu le vin & toutes les liqueurs fortes, cela n'empêche pas que ces Musulmans ne fréquentent , à l'entrée de la nuit , des tavernes où ils s'enivrent avec le jus défendu. Cosmopole aimoit le *Punck* , c'est un goût qu'il avoit rapporté d'Albion ; il dépensoit à cette boisson toutes les petites générosités que lui faisoit le *Tefftedar*. Un jour il s'avisa , rempli de cette liqueur , de mettre des matieres de religion sur le tapis ; & , dans la chaleur de la conversation , il osa dire que l'*Alcoran* étoit un livre mal adroit. Un Turc , qui l'entendit , alla le dénoncer au *Mufsi*

qui le livra entre les mains de la justice ,
& le lendemain il fut empalé. Un Gau-
lois , que son commerce amenoit tous
les ans à Maroc , témoin de ce supplice,
en écrivit l'histoire véridique , au bas de
laquelle il mit cette épitaphe que je
transcris littéralement d'après un exem-
plaire imprimé à *Constantinople* , & que
le consul François , au *Grand Caire* , a
fait parvenir à Monsieur *Duppe* , direc-
teur de la fabrique typographique de
Siam , qui me l'a envoyée en droiture
par le chariot de poste :

*Ci gît le fameux Cosmopole ,
Leger dans ses propos , & constant dans le rôle ,
De changer de nom & de ton ,
Ainsi que de religion ;
Gai sans esprit , important misantrope ,
Il auroit pu se faire un renom dans l'Europe ,
Mais contre l'Alcoran un maudit Vertico
Vengea l'humanité , Calvin , Rome & Sancho.*

Terminons ce conte purement méta-
physique par le portrait du misanthoppe
Chat-Huant.

Ce troisieme C. nâquit en *Austrasie* ,
ainsi que Chanval , la vingt-cinquieme
année du regne de *Vespasien* , pere bien-

faisant du *Titus*, dont nous avons parlé lors du premier C.

Ce C*** étoit né avec un cœur bon, mais cet avantage étoit effacé par un esprit méchant, qui ne pardonnoit à aucun ridicule. *Pétronille* vouloit passer pour bonne; il soutenoit qu'elle étoit bête. *Silviane* disoit qu'elle avoit les yeux beaux; ce Chat-Huant juroit qu'ils n'étoient qu'insolents. *Arcolus* vouloit avoir de l'esprit; notre homme ne lui accordoit que de la mémoire. *Silvanire* parloit toujours de ses mœurs, & l'autre assuroit que la situation où elle tenoit son mari, ne permettoit pas qu'on en fût convaincu. *Lucile* vouloit qu'on crût à sa retraite; mais ce funeste Chat-Huant croyoit, dans tous ses écrits que le desir de se soustraire aux propos de la médifance étoit le seul motif de sa conduite. *Euphrosine* condamnoit ouvertement la légèreté de son esprit; mais le méchant prétendoit qu'elle ufoit d'un détour adroit pour sauver son cœur, dont la bannalité offroit un champ ouvert à tout le monde. *Ladyflas* disoit assez communément dans l'anti-chambre d'*Alexandre*: SEMIRAMIS me connoît, elle n'a pas d'hommes plus braves que

moi ; cependant Chat - Huant assuroit qu'un fossé de Sarmatie prouvoit le contraire. *Arminius* avoit la foiblesse de vouloir passer pour guerrier : mais on lui répondoit que si les grands talents étoient héréditaires , *Harcité* ne seroit pas déshonoré. *Verville* , qui prenoit le titre de *chevalier* dans toutes les souscriptions des lettres qu'il se faisoit adresser par quelques Lutéciens à qui il en avoit imposé , n'étoit , si l'on en croit notre critique , rien moins que gentilhomme. Enfin la manie du Chat-Huant étoit d'avilir le mérite , & de dénigrer tous les talents , ou du moins ceux qu'on prétendoit avoir ; car il est de notre impartialité d'avouer ici que ce troisieme C. vouloit , avec beaucoup d'honnêtes gens , que ses critiques fussent fondées sur l'équité.

Chat-Huant , qui étoit une exacte copie du *Misanthrope* , prit de bonne heure le parti de la littérature ; il débuta par de mauvais romans qu'on ne lit plus , & de quelques comédies qu'on ne joue point depuis que la Nymphé Latine , que le goût des arts avoit appelée dans la Belge , dont elle fait l'ornement , les a condamnés sans ressource.

Chat-Huant voyant qu'il faisoit beaucoup de dettes , & qu'il gagnoit peu d'argent , se jeta dans la politique : tant de sots y ont réussi , qu'il crut ne risquer rien en prenant ce parti. En effet , ses succès furent rapides , l'argent lui vint , & toute l'Allemagne , qui étoit du parti de la bonne cause , citoit ses écrits comme des oracles. Les choses allerent plus loin , il fut chargé de faire un *Journal militaire* ; mais le nommé *Duvivier* , fils d'une blanchisseuse de Lutèce , domestique de la maison de *Casiriole* , commissaire des guerres , & pis que tout cela , prétendu bel esprit , voyant qu'il n'avoit point de rétribution à espérer de Chat-Huant , conspira contre lui , & le fit priver de ce journal. Notre C. , que rien n'effrayoit , parce qu'en connoissant l'humanité , il avoit l'honneur de savoir qu'elle ne valoit pas beaucoup , se livra de nouveau aux travaux politiques. Chanval qui l'avoit vu , Cosmopole qui vouloit le voir , l'assommerent de lettres pour l'engager de venir dans la Belge. Chat-Huant se rendit enfin après quinze mois d'instance. Mais quelle fut sa surprise d'apprendre , en entrant dans ce pays , que Chanval s'étoit sauvé

à Barataria , & que Cosmopole avoit ordre de vuidier les états de Sémiramis. En effet , ce dernier partit le lendemain de l'*Epiphanie* , & Chat-Huant , demeuré seul dans la Belge , écrivit une feuille périodique contre laquelle il n'étoit *histrion , bateleur , baron à brodequins , pigrièches à gros tetons , chanteurs canardés , aubergistes renforcés , valets parvenus , faux-architectes , caillettes du bon & du mauvais ton , nobles de fraîche date , avocats APRAXINS (1) , barbouilleurs de papier , suppôts de billards , chevaliers escrocs , petits commis du bureau des finances , parasites assidus de l'aloyau du directeur des spectacles , & tous les autres insectes* produits par les exhalaisons des marais Belgiques , qui ne la trouvaissent scandaleuse , mal-sonnante , hérétique , vitupérable , & contraire au progrès du mauvais goût.

Toute cette populace imbécille cria , clabauda , & déclama vivement. La voix des sots est toujours plus forte que celle du sage , parce qu'elle a des poumons à opposer au flegme , & que , dans

(1) Il se nomme *Pistor* , ce qui veut dire , à ce que je crois , *Boulangier*.

l'esprit de la populace , celui qui crie avec plus de véhémence est sûr d'avoir raison. Enfin , les clameurs l'emportèrent , & sous un prétexte faux , Chat-Huant fut sacrifié : il est vrai que l'on n'avoit contre lui que les soupçons injustes qu'il auroit pu faire naître ; car les marais Belghiques n'exhalent point un air assez salubre pour un homme accablé de rhumatisme. Au reste , on peut quitter sans regret un pays pour s'arracher à l'ennui ; on n'a que soi-même : ressource qu'on peut heureusement goûter par-tout.

La gent volatile animée contre Chat-Huant qui n'avoit flatté personne , le vit avec plaisir s'envoler d'une forêt sombre , où sa voracité n'épargnoit aucun oiseau. Cette phrase figurée seroit de trop ici , si elle ne servoit à expliquer l'étymologie du nom de Chat-Huant , qui convenoit si fort à notre bel esprit.

Chat-Huant , loin des brouillards de la Belgie alla rejoindre Chanval & Cosmopole , qui se flattoient , dans tous les papiers publics , de faire les délices de l'île de Barataria : c'est-là que ce trio réuni commit contre la personne du gouverneur toutes les indécences dont
nous

nous avons parlé dans le commencement de cet ouvrage.

Chanval mort , & Cosmopole transfuge , Chat-Huant , livré à lui-même , reprit le métier d'écrivain qu'il avoit quitté à la cour de Sancho , & il inonda l'île d'écrits qu'il disoit remplis de vérité & de satires , & il pouvoit avoir raison dans les deux cas.

Sa maniere d'écrire , dans laquelle il avoit au moins la sagesse de respecter les dieux , & les souverains qui font leurs images sur la terre , étoit , d'ailleurs , véhémente & hardie. Copiste d'*Aristophane* & de *Boileau* (1) , il sembloit qu'il avoit la mission de réprimer les vices , de sapper les ridicules , & de fronder les mauvais écrits ; cependant il étoit vicieux , fat & méchant écrivain. C'est ainsi que jadis le petit pere *André* venoit prêcher contre le jeu , après avoir passé la nuit au *Lansquenec*.

Chat-Huant se mettoit aussi à l'abri des ressentiments de la multitude par la gaze avec laquelle il favoit couvrir ses

(1) Quant à la maniere de critiquer , mais aussi loin d'eux pour le style , qu'*Accarias* l'est de Voltaire.

portraits , de façon qu'on avoit beau chercher & deviner , on ne tenoit que des copies , & on étoit fort éloigné de saisir les originaux qu'il avoit voulu désigner. Le célèbre *la Bruyere* peignit autrefois tout Lutèce dans *ses caractères*. La clef , telle que nous l'avons aujourd'hui , ne fut imprimée qu'après sa mort ; il y a beaucoup à parier que , si les applications du public eussent vu le jour pendant la vie de l'auteur , le *Théophraste* gaulois en auroit désavoué plus de moitié.

Tout écrivain qui ne nomme point les vicieux qu'il argue , est à couvert de tout , parce que le public qui dit , *Damis* est assurément *le marquis un tel* , est beaucoup plus méchant que l'auteur , quand bien même celui-ci auroit voulu désigner celui qu'on suppose. A l'égard des ridicules , il est décidé qu'on peut aller jusqu'à nommer ceux qui en sont couverts , pourvu qu'on respecte leurs mœurs ; si ceux qui écrivent usoient souvent de ce droit , la société en seroit plus douce , le luxe moins insolent , les grands moins orgueilleux , les financiers plus affables , & les petits moins impertinents.

Chat-Huant profita de l'arrivée de Dulcinée que Don-Quichotte amenoit à l'île de Barataria , pour célébrer cet événement dans un roman historique. La princesse du Toboso crut entrevoir dans cette production , qui n'étoit qu'à son avantage , des personnalités qui pouvoient la compromettre ; & Dulcinée s'en étant plainte à Panfa, celui-ci, rempli de ses augustes proverbes , en assomma la princesse qui demanda justice au chevalier de la Manche. Ce grand pourfendeur jura par un moulin à vent qu'il venoit d'anéantir , que Chat-Huant seroit immolé à sa fureur ; mais comme le réparateur des torts connoissoit les grandes regles de la tactique , il mettoit en usage , pour se venger des particuliers , les moyens dont il se servoit pour former les sieges des bicoques que sa valeur attaquoit. Don-Quichotte ayant examiné le grenier où Chat-Huant écrivoit , fit environner la place , & après avoir fait sommer par un de ses sous-écuyers, l'auteur de se rendre à discrétion , & d'avouer à haute voix que Dulcinée étoit la plus belle personne du monde , il se disposa , sur le refus de Chat-Huant , de

monter à l'assaut. Les échelles de cordes furent disposées en conséquence , & l'intrépide chevalier étoit déjà parvenu au troisieme étage , lorsque les crampons , qui soutenoient l'échelle de distance en distance , se rompirent : le héros de la Manche tomba , Sancho fut alarmé , Dulcinée pleura , maître Nicolas mit le premier appareil , & Chat-Huant , qui se complaisoit dans le désordre , éclata de rire. Cependant la sage prévoyance du chevalier disloqué , l'avoit engagé à couper les vivres à l'écrivain , & il voulut par-là le faire mourir de la mort naturelle des auteurs , c'est-à-dire , de faim.

Chat-Huant , dont l'estomac goulé étoit fort exigeant , ne trouva point la précaution plaisante , & du sommet de son observatoire , il arbora le drapeau blanc : la nouvelle en fut portée à Don-Quichotte qui , pour lui rendre la liberté , voulut le forcer de souscrire à la capitulation , dont voici les articles préliminaires.



CONDITIONS

*Auxquelles le valeureux CHEVALIER
DE LA MANCHE veut bien lever le
BLOCUS qui est formé devant le FORT
où CHAT-HUANT est renfermé.*

1°. Chat-Huant renoncera à connoître les hommes s'il veut parler d'eux.

2°. Il assurera dans ses écrits que tous les comédiens ont des mœurs , que toutes les actrices sont sages , toutes les femmes de condition honnêtes , tous les courtisans sinceres & braves , tous les financiers sensibles , tous les ministres défintéressés & infaillibles dans leurs décisions , & tous les gens de lettres des coquins à pendre.

3°. Il composera dans huit jours un ouvrage dans lequel il chantera la Palinode , & soutiendra qu'il s'est trompé... Oh , parbleu , non , je ne serai pas assez lâche pour trahir mes sentiments , s'écria Chat-Huant , en déchirant la capitulation. Cette témérité indigna Don-Guichotte qui , ne pouvant combattre par lui-même , voulut punir l'écrivain par

le ministère de la fée *Similor*, à laquelle il avoit une confiance sans bornes. Il se fit transporter à cet effet au temple de cette divinité, & après une invocation pressante, il sortit de l'autre où étoit renfermée la moderne *Sibille*, une voix qui prononça ces mots :

*Pour réprimer de l'aigre Chat-Huant
L'attentat trop notoire,
Les dieux viennent dans cet instant
De le changer en écritoire.*

A peine la fée *Similor* eut-elle prononcé cet oracle (qui a une application bien réelle, que trois personnes au plus sentiront) qu'on monta à l'appartement de *Sancho* ; mais on n'y trouva qu'une *écrioire* de chagrin garni de *similor*. L'hôte de *Chat-Huant*, qui ne pouvoit se défaire de la manie d'avoir des créances, réclama ce meuble pour s'indemniser en quelque façon de ce que l'auteur lui devoit. L'*écrioire* fut mise à l'enchère, & un négociant d'*Antuerpe*, qui se trouvoit alors à *Barataria*, l'acheta. Ce commerçant, arrivé dans sa patrie, voulut s'en servir ; mais comme il n'écrivoit que des lettres de change, cela

déplut à l'auteur métamorphosé, qui, conservant toujours la forme de l'écrivain, s'enfuit, & se trouva le lendemain sur la toilette de *Silviane*. Cette femme fut à peine éveillée, qu'elle voulut écrire; Chat-Huant piqué de la mal-propreté de son déshabillé, demeura cependant pour connoître le style d'une personne qui passoit pour galante. *Silviane* devoit répondre à la lettre d'un homme fort tendre, qui lui demandoit un rendez-vous pour le même jour: elle relut jusqu'à trois fois le billet doux qu'elle venoit de recevoir. Quelle réponse faire à cet homme, s'écrioit-elle à voix haute: il faut convenir que les hommes sont bien séduisants! Personne ne l'étoit pourtant moins que celui qui lui avoit écrit, à moins qu'un gros embonpoint, & une passion un peu suspecte pour elle, ne fussent des charmes pour une femme à tempérament. Quoi qu'il en soit, assurée de se rendre, mais incertaine sur le ton qu'elle devoit prendre dans sa réponse, elle balança, hésita, prit la plume & la reprit. Fatiguée de voir que son esprit pesant ne servoit point la légèreté de son cœur, elle demanda les lettres de

Crebillon, où elle étoit sûre de trouver des sentiments délicats qu'elle vouloit avoir, & des foibleſſes qu'elle avoit ; mais ſa femme de chambre, qui travailloit auſſi pour ſon compte, ne venant point aſſez à temps, elle ſe leva pour aller chercher elle-même ce livre dans ſa bibliothèque. *Chat-Huant* profita de ce moment pour écrire ces mots ſur le petit carré de papier à vignettes deſtiné à porter la bannalité du cœur de *Silviane* :

„ Vous m'aimez, je le crois, mon
„ cher *Rotrou* ; mais j'en ſerois bien plus
„ convaincue, ſi vous veniez dans mes
„ bras me répéter vingt fois cet aveu. „

Silviane.

On peut juger de la ſurpriſe de cette femme, lorsſque, revenant écrire, elle trouva ce billet tracé d'une main qui lui étoit inconnue. Qui vois-je ? ô ciel ! dit vingt fois *Silviane*, ſeroit-il poſſible qu'un génie bienfaſant voulut me ſervir dans mes intrigues : l'occupation ſeroit grande ; mais il ſeroit récompensé de ſes ſoins par l'honneur d'être attaché au ſeize quartiers. Hola ! quelqu'un ! une

bougie ! continua Silviane , bien déterminée à faire partir cette lettre ; elle la lut , rougit , la relut & se repentit d'un premier mouvement de pudeur qui lui étoit étranger.

Rotrou , flatté d'un succès qui devoit une victoire complete , parce qu'il étoit commun à tout le monde , arrive ; mais son ardeur trompa l'espoir de Silviane , & cet homme empressé ne répéta qu'une seule fois cet aveu qu'on avoit exigé qu'il réitérât souvent. Chat-Huant , ennuyé de cette femme , se rendit , toujours en écritoire , chez le comte qui passoit pour un des beaux esprits de B***. Mais quel fut son étonnement de voir que cet homme , qui affichoit des décisions d'autant plus pondérantes qu'il les prononçoit d'un ton flegmatique & imposant , ne s'occupoit sérieusement qu'à écrire le mémoire de sa blanchisseuse , & la liste des visites qu'il avoit faites dans la semaine. Ma foi , je suis pris pour dupe , dit Chat-Huant , en allant se placer de-là sur la table de Madame de Princé , qui copioit modestement les contes orduriers qui faisoient la quintessence de la morale de l'abbé de Grécour. L'écritoire , qui ne s'atten-

doit point à toutes ces singularités, commençoit à jurer moins contre la fée Similor, & à trouver son changement d'état assez doux; mais ne voulant point se borner à une seule province, il se répandit dans les petites cours de la Germanie, où il vit de grands importants qui se déroboient aux empressements de leurs protégées sous le prétexte de travailler plus efficacement au maintien de la balance de l'Europe. Eh bien, que faisoient ces fameux négociateurs? Le calcul des comptes de leur maître d'hôtel l'arrêté du *mena* pour le lendemain, & les préparatifs des conversations qu'ils devoient avoir avec leurs convives.

Chat-Huant, fatigué de ces puérités, sur lesquelles le public ignorant est toujours trompé, revint dans la Belge, & alla se poster sur une des quarante-deux tables qui ornent la bibliothèque du savant *Arcolus*. Que vit-il dans ce salon scientifique? Vous ne vous y attendez pas, mais moi je m'y attendois bien; comme vous le verrez au premier jour.

Fin des trois C. & de la seconde partie des
*Amusements des Dames de B***.*

Le même Libraire met en vente les
Charlatans démasqués, ou *Pluton ven-*
geur des Médecins, comédie ironique
de *la Métrie*, du *Chat-Huant*. Paris
1762. gr. 8°. avec fig. prix 30 sols de
France.

Le même jour, j'ai vu en votre
 chère lettre, que vous m'avez
 écrit, que vous étiez allé à
 la messe, et que vous
 étiez revenu à la maison.

Je suis très content de
 savoir que vous êtes allé à
 la messe, et que vous
 êtes revenu à la maison.
 Je suis très content de
 savoir que vous êtes allé à
 la messe, et que vous
 êtes revenu à la maison.
 Je suis très content de
 savoir que vous êtes allé à
 la messe, et que vous
 êtes revenu à la maison.
 Je suis très content de
 savoir que vous êtes allé à
 la messe, et que vous
 êtes revenu à la maison.
 Je suis très content de
 savoir que vous êtes allé à
 la messe, et que vous
 êtes revenu à la maison.

Je suis très content de
 savoir que vous êtes allé à
 la messe, et que vous
 êtes revenu à la maison.

JE M'Y ATTENDOIS BIEN ,

HISTOIRE

BAVARDE ,

PAR

L'AUTEUR DU COLPORTEUR.

*Monsieur l'auteur que Dieu confonde ,
Vous êtes un maudit Bavard ,
Jamais on n'ennuya son monde
Avec moins d'esprit & moins d'art.*

Rouffleau Liv. des Epig.



PAR-TOUT ,

Chez MACULATURE , Imprimeur Ambulant
des BAVARDS Sédentaires.

L'an des Méchancetés.

JE NE VEUX PAS

ME FAIRE

BAVARDE

LES

UNIVERS DE COLONNAT

Monsieur le Doyen

Je vous prie de

recevoir de la part

de votre dévoué

Respectueusement

Signature

PARTOUT

Le Doyen de la Faculté

de Médecine

de la Faculté



É P I T R E
D E D I C A T O I R E
A U X S O T S.
M E S S E I G N E U R S,
M E S S I E U R S , E T *vous autres.*

S'IL est vrai qu'il y ait des gens d'esprit dans tous les états, il faut que par une conséquence nécessaire, qui est attachée aux dispensations de la nature, il y ait aussi des Sots dans toutes les conditions. Les personnes de qualité, & les hommes riches seroient trop heureux, s'ils joignoient l'esprit à ces miseres sublimes que la foiblesse humaine, aveugle en ses idées,

décoré follement du nom de bonheur , & ceux qui sont condamnés à vivre dans une honnête médiocrité , & que l'injustice du sort réduit à l'extrême indigence , porteroient doublement le poids de leur infortune ; si la sortise étoit réunie à leur premier opprobre ; car le malheur est une infamie dans un siècle corrompu , où la finance au front d'airain marche insolemment aux dignités , & éclabouffe dans des chars dorés le mérite modeste & indigent.

Les avantages de l'esprit, & ceux de la fortune sont donc dispensés au gré de la nature , ou plutôt de ses caprices ; pourroit-elle n'y être pas sujette , c'est une femme.

Tout est injuste dans les répartitions qu'elle fait ; un vicieux illustre , qui n'a pour lui que son nom qu'il déshonore , jouit de deux cent mille livres de bien , tandis

DEDICATOIRE. 161

que ce philosophe paisible , qui honore l'humanité , & instruit les hommes , trouve à peine de quoi subsister. Il en est de même de l'esprit ; cet avantage heureux , le plus bel attribut du genre humain , est souvent prodigué à des esprits pervers qui en abusent pour défier , en nouveaux *Titans* , la foudre de *Jupiter* , ou pour insulter à la majesté des rois qui doit être sacrée pour toutes les nations. L'esprit est encore donné à d'autres hommes qui ne portent pas , il est vrai , la folie & le dérèglement jusqu'à attaquer la divinité , & les souverains , mais qui se rendent coupables aussi de l'usage qu'ils font de leurs talents en consacrant leurs plumes à des romans frivoles , satiriques ou dangereux. Tandis que la terre est habitée par tant d'honnêtes gens ; qui n'écriroient que des choses utiles , si la nature leur avoit donné la

force de penser , & la facilité de s'exprimer.

Pourquoi , Messieurs , Messieurs , & vous autres , votre nombre surpasse-t-il de plus des trois quarts celui des gens d'esprit ? C'est une question que je voudrois bien pouvoir approfondir , mais elle entraîne avec elle des discussions métaphysiques & abstraites , qui ne sont gueres enchassées dans une épître dédicatoire adressée aux gens de votre espece. Quoi qu'il en soit , je vais risquer quelques conjectures sur cette proposition , lisez avec attention. Mes remarques porteront avec elles plus de consolation que de découragement ; fléau des sots quand j'écris , je dois tâcher de ne point les humilier dans une épître qui paroît sous leurs auspices. Plaisant projet ; dira un critique mécontent , de dédier un ouvrage à des sots ! Eh , Monsieur le censeur ,

lui répondrai-je , faites-vous autre chose depuis vingt ans , vous & vos bas confreres ?

Je dédie cette brochure aux Sots , & quand je parcours les frontispices de toutes ces productions fameuses , dédiées à *Monseigneur le duc Cléon* , à sa grandeur, *Monseigneur l'évêque de X* , à très - haut & très - puissant seigneur le comte *Damis* , & monsieur *Lisimon* , fermier général , je vous demande , Messieurs les auteurs , si tous ceux qui connoissent ces quatre personnages , ne diront pas que vous dédiez , ainsi que moi , vos livres à des sots ? Mais nous ne les désignons pas de la sorte , repliquez - vous ; c'est en quoi vous avez tort , & cette modération , dont vous vous targuez , montre votre bassesse , parce qu'on voit , dans vos phrases entortillées , que vous ne dédiez que pour avoir

de l'argent; & ma sincérité annonce un homme vrai, qui n'a d'idolâtres que le mérite & la vertu. Je ne veux point ici, en misanthrope insensé, prétendre qu'on ne doit son hommage qu'aux deux qualités que je viens de nommer; l'autorité est au-dessous des considérations de l'amour; &, comme dans un état monarchique, on doit obéir à son maître, ordonnât-il une chose injuste, il faut de même rendre dans la société les respects de convention à l'homme en place, sans qu'on puisse balancer ce devoir sous le prétexte qu'il n'a ni les talents ni les vertus que sa charge demande; mais revenons, Messieurs, Messieurs, & vous autres, à la question que j'ai entamée plus haut, & voyons d'où vient que le nombre des fots excède de beaucoup celui des gens d'esprit.

Si j'en excepte ces hommes ma-

DEDICATOIRE. 165

l'efficiés qui , naissant pour être à charge à l'humanité, meurent sans savoir qu'ils ont vécu , malheureux imbécilles auxquels on pourroit appliquer ces deux vers de *Racine*, peignant un des freres de *Bajazet*.

Indigne également de vivre & de mourir ,

On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Si nous en exceptons donc cette espece infortunée , tous les hommes naissent à-peu-près avec les mêmes dispositions à l'esprit ; ce sont des plantes qui croissent heureusement , si un artiste habile les cultive dans un terrain avantageux. C'est l'éducation qui donne l'esprit ; quoiqu'on puisse en penser , je soutiens cette these toujours en raison du plus ou moins d'aptitude qu'on peut avoir pour

sortir de la sphere ordinaire , & s'élever au-dessus des autres : or , si l'éducation , me dira-t-on , donne de l'esprit , pourquoi voyons-nous dans les gens de condition plus de fots que dans le peuple ? parce que la plupart d'entr'eux , sont élevés à grand frais beaucoup plus mal que le fils d'un marchand du coin.

Un gouverneur , qui n'est exactement qu'un premier domestique , cherche moins à instruire qu'à flatter les passions de son élève ; & , tout entier à ses complaisances , sur lesquelles il bâtit sa fortune , il fait un sot d'un jeune homme qui auroit pu devenir aimable , si , au lieu de flatter ses desirs , il avoit voulu les moriginer. La meilleure partie des grands se trouvant dans le cas que je viens de supposer , on doit tirer la conséquence du fait que j'ai mis en avant tout-

à-l'heure : cette mauvaise éducation n'est pas sans remède , parce que l'élève , sortit des mains de son gouverneur , entre dans le monde , il a la force de s'appercevoir qu'il y est ridicule , il réfléchit sur lui-même , & ce sentiment lui persuade qu'on a fait de lui un sot , quoiqu'il sache danser un menuet , mener un cabriolet , & décider du mérite d'une piece nouvelle , avant que les lustres soient allumés. Une application suivie peut réparer alors les vices de l'éducation ; on rappelle le naturel à lui-même , & , à force de soins & de travail , on le ramene au premier but qu'il auroit dû atteindre : tel un champ qu'on croit aride , parce qu'un propriétaire indolent ne l'a point cultivé depuis vingt ans , produit enfin quand une main industrieuse en arrache les mauvaises herbes qui en prenoient

le suc , & y fait germer un grain salutaire. Je ne fais pas trop , MESSEIGNEURS , MESSIEURS , & *vous autres* , si ce que j'observe ici n'est pas au-dessus de la médiocrité de votre intelligence , je crois que j'écris ici de l'esprit sans le vouloir , comme il vous arrive quelquefois d'en faire sans le savoir ; au reste ; je dirai , pour me rendre clair , que la mauvaise éducation fait un sot ; que les grands , ou ceux qui les parodient par l'opulence , sont presque toujours mal élevés par les raisons que j'ai rapportées plus haut , & que le seul moyen de remplir ce vuide & cette sécheresse qui font languir leur ame , est de réparer le temps perdu par une étude réfléchie que l'âge & la raison rendent moins pénible.

Les hommes qui sont placés entre la grandeur & la médiocrité ,
voulant

voulant s'éloigner de celle-là pour s'approcher de l'autre sont toujours sûrs de faire des progrès rapides dans le cours de la sottise & de la stupidité ; ainsi les hommes généralement les mieux élevés , sont ceux qui sont placés dans un état mitoyen , le seul que le vrai sage devrait désirer , réfléchissant qu'une noblesse honnête , qui ne se cramponne pas sur des *quartiers* , & qu'une fortune qui ne vise point à l'insolence publicaine , ne peuvent faire son bonheur , il le cherche dans l'étude , & ses occupations glorieuses l'élèvent en même temps au . dessus de lui-même & de ceux qui croient être les supérieurs , parce que les aïeux des uns sont venus au monde un siècle avant les siens , & que les ancêtres des autres ont fait gémir le peuple sous l'oppression.

Quoi que j'en dise , MESSEI-
Tome II. H

GNEURS , MESSIEURS , & vous autres , la sottise sera toujours l'appanage de la nature humaine , parce qu'il est plus facile de jouir des biens dont on hérite en dormant , que de ceux qu'il faut mériter par un travail assidu , si l'esprit & les talents devenoient héréditaires , les livres & les leçons seroient presque tous inutiles , & le fils d'un grand homme , certain de le devenir , attendroit l'avenir , sinon sans impatience , du moins sans crainte ; si cette faveur singulière étoit accordée aux hommes , le fils du poëte *Roi* ne seroit pas un imbécille. Monsieur *Racine* , émule de son pere , auroit fait de bons vers , & tant d'enfants stupides qui surchargent la terre , ne démentiroient pas la réputation de leurs peres.

Il y a près de dix-huit mois , qu'un docteur-régent de la faculté

DEDICATOIRE. 171

de médecine de Paris , fit soutenir une these sur cette question singuliere ; L'HEROÏSME PEUT-IL ÊTRE TRANSMIS PAR LE SANG ? Je ne fais ce que pense la médecine sur cet objet ; mais si elle croit que le sang d'un héros transmet sa valeur à ses descendants , je dirai que , si ce systême est vrai , les femmes de presque tous les climats sont bien infidelles , & ma réflexion fera souffrir de furieuses atteintes à la paternité , car ou la faculté se trompe , ou *Varillas* , *Léodon* , *Nestor* , *Armincourt* , *Polidor* , & mille autres , dont le nom obscurément illustre , grossit la liste des *Thersites* , ne sont pas les fils de leurs peres. Je me rappellerai toujours que le fils unique d'un héros , voulant dans une cérémonie , où personne n'avoit le pas , se placer devant un homme simplement mis , celui-ci lui re-

fusa sa place : l'autre offensé lui dit , d'un ton qui vouloit être imposant : *me connoissez-vous ?* l'autre le regardant fixément lui répondit : *j'avois l'honneur de connoître M. votre pere.* Cette répartie est la seule qu'on devoit faire aux poltrons , & aux fots qui ont pour peres des héros ou des gens d'esprit.

*Il faut être PIRRUS , quand on est
fils d'ACHILLE.*

On se taire.

Mais je m'appерçois qu'il est temps de terminer une épître qui a pris insensiblement la forme d'une dissertation , dont l'objet , assez inutile , est de prouver qu'il y a des gens d'esprit & des fots dans tous les états , mais que le nombre de ceuxci abonde pour l'humiliation du genre humain , & la propagation de la stupidité qui

DEDICATOIRE. 173

forme un mal nécessaire dans la
société civile, pour les raisons phy-
siques qu'on en a apportées ou dû
apporter.

Je suis, avec tout l'esprit que je
voudrois avoir,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS, & vous autres,

De votre sottise,

Le très-singulier serviteur,

L'auteur du COLPORTEUR.



PRÉFACE.

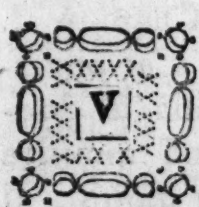
Toujours clouer une préface à chacune de mes brochures ? Oh parbleu , cela devient insipide pour le public & pour moi ; & je jure que..... Oh , serment d'auteur , c'est à - peu - près la même chose que celui d'une fille d'opera , ainsi ne jurons pas , & allons au fait.



JE M'Y ATTENDOIS BIEN ,

HISTOIRE

BAVARDE.



OILA donc l'*ecritoire* sur le bureau du docteur *Arcolus* , quelle humiliation pour Chat-Huant, de voir un génie sublime qu'il s'étoit acharné de dénigrer , le confondre par les écrits ingénieux qu'il alloit lui voir produire ? *Arcolus* entra , parcourut les mappemondes éparfes sur sa table , prit deux prises de tabac d'Espagne , lut trois passages de Scaliger , mit un morceau de sucre candi noirâtre dans sa bouche , qu'il mouilla par intervalle de cinq tasses de thé , alluma sa pipe avec quelques feuillets de *l'observateur des spectacles* , dont l'auteur actuel le forcera

176 *Je m'y attendois bien,*
 de dire du bien au premier jour , parce
 qu'il ne le composera plus ; se moucha
 dans le *Colporteur* , & , après avoir touf-
 fé trois fois , il se plaça sur son fau-
 teuil , en jurant que le bon goût étoit
 perdu.

Après une pause assez longue , Arco-
 lus prit la plume , & ouvrant un manu-
 crit surchargé de lacunes , il dit : voyons
 où j'en suis ? Chap. VII.
sur les moyens d'être heureux. Cet ouvra-
 ge sera merveilleux , continua le doc-
 teur , je le fais pour un grand ministre
 qui me paiera mal ; mais du moins , il
 me sera dit une fois qu'un auteur aura
 travaillé pour la gloire : suivons le cha-
 pitre , & peignons ici un homme heu-
 reux.

PORTRAIT. PORTRAIT.

*D'un homme
 heureux.*

*D'un homme
 malheureux.*

*Cerménan jouit
 du bonheur , sa*

*Est-ce jouir du
 bonheur , que de se*

cour est nombreuse & brillante, les choix qu'il fait dans la dispensation des graces, sont toujours applaudis. Paroît-il en public? Tout le monde s'arrête pour jouir du plaisir de le voir: est-il obligé, pour soutenir son nom, de faire des dettes? Ses créanciers le respectent, & se croient honorés de se déranger pour l'obliger: en veut-il à une femme? un geste de sa part, la seule démonstration du mouchoir, opere une persuasion qui conduit à l'attendrissement: desire-t-il le matin accorder des graces? Les canaux

voir environné d'une foule de curieux ou d'impatients qui, au milieu des révérences & des bassesses, semblent se demander, quand partira-t-il? On approuve les choix qu'il fait, moins par justice que par crainte, parce qu'une punition sévère, seroit la peine d'un causeur indiscret; le public paroît, lorsqu'il s'arrête pour le contempler, moins empressé de le voir, que curieux de savoir s'il le verra long-temps; les dettes qu'il contracte sont respectées, d'accord; le pot de terre ne se lança jamais contre le pot de fer, qu'il ne fût la dupe de sa témé-

font entre les
 mains , il ne dé-
 pend que de sa
 volonté de les ou-
 vrir : veut-il dans
 l'humeur qu'une
 mauvaise digestion
 lui inspire ordinai-
 rement , s'amuser
 à punir quelqu'un
 après son diné ? Les
 châtimens sont à sa
 voix : la promena-
 de l'amuse-t elle ?
 Six courriers ar-
 dents le conduisent
 où la fantaisie l'ap-
 pelle : veut-il faire
 la guerre aux habi-
 tans des bois ? Tou-
 tes les forêts lui
 sont ouvertes : re-
 vient il pour jouir
 des délices de la
 bonne chère ? Sa
 table est toujours
 couverte , quoique
 les gazettes l'afflu-
 rent de toutes les

rite. *Est-ce goûter
 le plaisir sensible de
 subjuguier une a-
 mante ? Est-ce sen-
 tir les gradations
 de la volupté , que
 de voir une femme se
 vendre , ou par in-
 térêt , ou par vani-
 té ? La gloire de
 faire du bien est sans
 doute d'une ame
 bien née ; mais on
 perd cette distinc-
 tion , dès qu'on
 donne les graces à
 l'argent & aux flat-
 teurs. Mettre au
 rang des heureux ,
 celui qui a la liberté
 de faire du mal ,
 pour faciliter sa di-
 gestion , c'est le
 comparer à ces bour-
 reaux orientaux ,
 qui coupent des têtes
 d'esclaves innocents
 pour se former dans
 l'art barbare de dé-*

prémices des saisons ; & les nectars les plus délicieux lui servent de breuvage , tandis qu'une musique harmonieuse concourt à animer tous les sens. Enfin , on doit juger d'après ce tableau, que , pour un particulier , Cermenan est le mortel le plus fortuné de la terre.

capiter les coupables.

Le plaisir de se promener dans un char attelé : de six coursiers , n'est plus un avantage ; dès que ces chevaux sont dûs à un malheureux qui en reclame le prix ; j'en dis autant de ces mets exquis , & de ces vins dont les listes grossissent les livres de comptes des marchands , d'où je conclus , d'après ce portrait , que Cermenan est le plus à plaindre de tous les hommes.

Arcolus eut à peine terminé ce portrait , sur lequel il s'épanouissoit avec transports , qu'il retourna à sa tabagie , pour admirer , en fumant , jusqu'où la délicatesse de son esprit s'étoit portée. Chat-Huant profita de ce moment pour transcrire , en marge du tableau qu'Ar-

colus venoit de tracer , celui d'un homme infortuné qui n'étoit autre , comme on le verra , que celui de ce même Cerménan que le docteur croyoit au comble de la félicité.

Arcolus ayant fumé avec dignité , revint pour confronter quelques livres Arabes & Chaldéens , avec le portrait qu'il venoit de tracer ; mais quelle fut sa surprise de trouver le contraste écrit par une main inconnue ? Il sonna , il cria , il appela , il jura ; la valetaille , la gent *concupiste* , & les palfreniers arrivèrent au bruit du *tocsin* , & tous jurèrent de la meilleure foi du monde , que personne d'entr'eux ne s'étoit avisé de tracer ces lignes profanes sur le registre sacré du vénérable docteur ! Oh , ne jurez pas , répondit Arcolus , je fais que , moi seul excepté , je n'ai que des bêtes dans ma maison ; mais quelqu'un est entré dans ce salon , & je veux savoir par la négligence de qui. Tout le domestique éploré , protesta qu'il n'avoit vu personne : le docteur surpris , fit trois pauses ; c'étoit sa coutume , quand il vouloit réfléchir pésamment de graves riens , & fit venir le livre *des revenants , & des vampires de Hongrie* , par le savant dom Calmets.

Arcolus, muni de ce recueil, érudit d'absurdités, congédia son monde, & s'enfonça dans une lecture ténébreuse qui le conduisit, suivant l'usage, à un sommeil profond, pendant lequel l'écritoire quitta l'appartement du docteur, pour aller se retirer dans la chambre d'*Arfinoé*, qui avoit été trop aimée d'un homme d'esprit, pour qu'on pût la soupçonner de cette bêtise, dont on se plaisoit à la flétrir. Cette jolie femme étoit dans son lit, lorsque Chat-Huant se plaça dans son travestissement, sur une table qui étoit auprès du feu, Arfinoé lisoit la *logique de port-royal*, un jésuite qui seroit entré, auroit crié qu'elle étoit *Jeanféniste*; mais un philosophe qui juge du fonds des ouvrages par ce qu'ils contiennent, & non par le nom de ceux qui les ont composés, se seroit contenté de dire qu'Arfinoé cherchoit à penser, & auroit eu raison. Cette femme joignoit la solidité du raisonnement à la manie des pompons, & la frivolité d'un esprit aimable, à la délicatesse d'un sentiment éclairé: on peut en juger par l'histoire suivante qu'elle écrivit sous les yeux du métamorphosé Chat-Huant.

LE PRIX DU SENTIMENT ,

HISTOIRE ANCIENNE.

Malheureux qui n'a pas le plaisir de pleurer?

Anon.

Julie nâquit à *Cambrai* , dans le temps que cette ville étoit encore sous la domination Espagnole , son pere , qui l'aimoit tendrement , l'avoit déclarée , en mourant , fille unique & légataire de toute sa fortune , qui se montoit à près de trois cent mille pistoles. Julie n'avoit point encore atteint sa troisieme année , lorsque la mort lui enleva son pere. Dom *Albert* , allié & ami de son pere en avoit été déclaré tuteur ; c'étoit un homme de quarante ans , qui étoit parvenu à subjuguier la vieillesse de dom *Castro-Ilemos* , (c'est ainsi que s'appeloit le pere de Julie) & à dicter son testament , dont une clause portoit expressément que Julie , étant parvenue à sa quinzieme année , épouserait dom Al-

bert. Ainsi , ce tuteur amoureux par intérêt , éleva sa pupille avec toute l'austérité des coutumes Espagnoles. Dona *Francesca* , vieille Duegne , faite exprès pour le martyre des amants , supplice des jeunes filles , & la consolation des jaloux , fut mise auprès de Julie , que , dom Albert voyoit croître avec plaisir. Une affaire importante ayant appelé le tuteur à Bruxelles , il s'y rendit après avoir recommandé à *Francesca* de ne point laisser sortir son élève. La Duegne obéit , mais comme cette femme joignoit , ainsi que tous ceux qui ont les mœurs Espagnoles , la dureté du caractère à un extérieur de dévotion ; c'étoit pour se livrer à cet usage hypocrite , que *Francesca* ayant fermé à triple clef les portes de la rue , sortoit tous les matins pour aller étaler ses chapelets à l'église. Un jour la gouvernante étoit allée à une cérémonie extraordinaire , qui se faisoit dans une église voisine de la maison de la fille de Castro , Julie qui avoit perdu un jeune serein qu'elle élevait , le cherchoit avec inquiétude dans tous les appartements , & comme la distraction la conduisoit par-tout , elle alla à la porte d'un sal-

184 *Je m'y attendois bien ;*

lon où elle vit un pain noir , & un baquet d'eau ; trois gros cadenats qui n'étoient point fermés , lui firent naître la curiosité d'ouvrir ce salon , dans lequel elle ne trouva que les quatre murs , & une porte qui ne fermoit qu'au loquet. Julie inquiète l'ouvrit , & entra tout-à-coup dans une chambre obscure tendue d'un drap noir ; une lampe sépulcrale rendoit une lueur sombre , dont le triste effet ne servoit qu'à éclairer une démarche trop hardie.... Julie effrayée de s'être portée trop avant , s'écria en frissonnant : *Ah ciel ! où suis-je ?* Un bruit de chaînes se fit alors entendre , Julie tomba évanouie au milieu de la chambre , & se sentit revenir insensiblement au moyen de l'eau qu'une main invisible ne cessoit de lui jeter. La fille de Castro revenue de son évanouissement , demanda à voix haute à qui elle devoit les secours qui venoient de la rappeler à la vie.... *A un malheureux* , répondit une voix funebre & douce en même-temps , *qui n'a jamais vu les hommes , & qui gémit depuis dix-huit ans sous le poids de leur injustice.*

Julie , frappée de cette douloureuse réponse , s'approcha , & vit à travers

les pales lueurs de la lampe sépulcrale , un jeune homme couvert d'une peau de tigre , enchaîné à deux colones , & n'ayant que la liberté de remuer foiblement la main droite. O jeune homme , dit la généreuse Julie , qui que vous soyez , instruisez-moi de votre sort , & comptez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous rendre à vous-même & à la société... Où est l'infame Abert , le ministre des vengeances de Castro , & le tyran de l'humanité , demanda d'abord le jeune homme. Un voyage , reprit Julie , qu'il a été obligé de faire à Bruxelles , le tient éloigné depuis quatre jours. Puisse le monstre , répondit le captif , ne revenir jamais , & vous , charmant objet , reprit-il d'une voix plus douce , vous , dont je méconnois jusqu'à l'habillement ; vous n'êtes pas , sans doute de ces hommes cruels , destinés ainsi que mes bourreaux à persécuter leurs semblables. Si je me trompe , je dirai que les dieux , dont on m'a donné quelques notions dans mon esclavage , ont placé l'ame la plus noire dans le plus beau corps. Eh , non ! répondit Julie , les yeux baignés de larmes, Eh non ! je ne suis ici que pour

chercher les moyens de soulager vos maux : si je le puis , comptez sur moi ; mais j'apperçois des livres , de l'encre & du papier , en faites-vous usage , & auriez-vous été élevé ? . . . Oui , repliqua ce captif , Castro , par un raffinement de cruauté , a voulu que je fus instruit pour me rendre mon sort plus cruel , & ma prison plus affreuse ; j'étois bien moins infortuné dans le temps où , croyant qu'il n'y avoit sur la terre que mes deux persécuteurs & moi , j'ignorois qu'il y eût des hommes , de la gloire à mériter , des distinctions à obtenir , des richesses à amasser , du bien à faire , & enfin un sexe autre que le mien avec lequel on trouve , m'a t-on dit , le bonheur suprême : j'observe qu'on me l'a dit , parce que tous les livres que je parcours depuis dix ans , ne m'indiquent rien sur ce sujet ; cependant je sens bien qu'il faut que vous & moi dussions notre être à quelqu'un , mais je m'y perds quand je cherche à pénétrer plus avant.

Tout ce que vous dites , cher malheureux , répondit Julie , me pénètre l'ame : je brûle de vous dire qui je suis , mais comme je crains d'être observée je m'éloignes : soyez assuré que je viendrai

vous rejoindre aussitôt que je le pourrai sans danger pour vous & pour moi.

Adieu donc , charmant objet , répondit le prisonnier d'une voix plaintive ; si on vous a dit qu'il n'y avoit que des heureux sur la terre , on vous en a imposé , car vous voyez ici un infortuné qui n'a cessé de souffrir que dès l'instant qu'il vous a vue : trop heureux si mes sens affoiblis peuvent se conserver l'idée de votre image ; mon cachot prendra une forme nouvelle à mes yeux , & le lugubre de ces tentures se changera au gré de mon imagination Julie sortit en jetant un profond soupir , & elle descendit étonnée , confondue & cherchant , au milieu de sa mélancolie , un nouvel être qui sembloit manquer à son cœur. Francesca n'étoit pas encore de retour à la maison , ainsi le plaisir de revoir l'infortuné prisonnier , ranima ses espérances.

La Duegne rentra , le facteur la suivit de près ; il apportoit des lettres pour Julie & pour Dona Francesca. Albert écrivoit que le Duc d'Albe le retenoit encore pour un mois auprès de sa personne , par ordre de la cour de Madrid , comme étant un témoin néces-

faire dans l'instruction du procès du comte d'Egmont , dont il avoit été le gouverneur , & après avoir dit quelques choses tendres à Julie sur les maux qu'une absence aussi longue lui caufoit ; il recommandoit à la Duegne de redoubler ses soins , & d'écarter du logis tous visages importuns & toute phyfionomie masculine.

Julie toute occupée de l'idée du malheureux qui ne la quittoit plus , regardoit de temps en temps Francesca & répandoit des larmes. La gouvernante qui attribuoit les pleurs de la pupile à l'Absence d'Albert , crut faire sa cour au tuteur en lui marquant que Julie , privée du plaisir de le voir , passoit ses jours entre l'inquiétude & les larmes. L'histoire dit que le vieux Albert , en lisant cet endroit de la lettre de Francesca tréfaillit jusqu'à trois fois. Quoiqu'il en soit la dévotion ou plutôt l'hypocrisie , ayant rappelé le lendemain la gouvernante aux pieds des autels , , elle ferma le fort , & laissa la pupile en proie à des rêveries dont elle étoit bien éloignée de pressentir le véritable motif.

Julie ne fut pas plutôt seule qu'elle monta au funeste salon ; mais quelle fut

sa surprise de le voir fermé ? Envain elle tenta de l'ouvrir ; un triple cademat rendit ses efforts impuissants. Après bien des tentatives inutiles , la Pupille descendit & fit une perquisition générale qui ne lui produisit rien ; je n'en puis douter , s'écrioit elle , cette maudite Francesca aura emporté les clefs , mais je veux avant la fin du jour trouver le moyen de me les procurer. Julie, plongée dans le trouble le plus cruel , forma mille projets, mais incapables de s'arrêter à aucun , son esprit ne faisoit que glisser sur les idées que son imagination échauffée lui présentait. Francesca revint dans ces entrefaites. Julie eut le soin de lui cacher les inquiétudes qui l'agitoient , dans la crainte que ses soupçons ne vinssent à toucher sur la triste découverte qu'elle avoit faite. Le reste de cette journée se passa comme toutes les autres dans le travail & dans la lecture de quelques vieux romans Espagnols que la plume d'Albert avoit accommodés à ses mœurs & à ses vues.

Julie , toujours occupée du desir de se procurer les clefs , n'eut pas plutôt vu Francesca assoupie , qu'elle s'approcha d'elle pour fouiller dans ses po-

ches ; mais n'y ayant trouvé aucune clef , elle jugea qu'elles étoient déposées dans quelque endroit qu'il lui étoit important de découvrir. La gouvernante se levoit tous les jours à cinq heures du matin ; Julie qui n'avoit jamais été curieuse de savoir pourquoi , résolut de ne point se coucher , pour être plus sûre d'épier la Duegne ; en effet , cinq heures sonnoient encore que Francesca , tenant d'une main un cordon auquel pendoient trois clefs , un bougeoir , & de l'autre une cryche d'eau & un pain noir , montoit sans foulier au funeste fallon. Julie l'ayant suivie jusques-là , se plaça en embuscade pour attendre son retour , & observer l'endroit où elle déposeroit les trois clefs. La gouvernante descendit un instant après ; Julie la suivit pas à pas jusque dans la cuisine , où elle lui vit déposer les clefs derriere une pile d'assiettes. Heureuse de sa découverte , la pupille remonta dans son appartement & alla chercher le sommeil dont elle s'étoit privée dans l'intention de voir effectuer un dessein où l'humanité avoit plus de part que la curiosité.

L'heure de l'église appelant Francesca

à la priere , elle sortit à son ordinaire , & le premier soin de Julie fut d'aller prendre les clefs , & de monter au fallon ; elle y fut à peine , qu'elle raconta au captif tout ce qui lui étoit arrivé la veille , & comment elle étoit parvenue à se rendre maîtresse des clefs , dont elle étoit en possession. Graces au ciel , mes vœux sont remplis , & je pourrai , jusqu'au retour d'Albert , vous voir toutes les fois que Francesca sortira ; mais songez que les moments pressent ; satisfaites à ma vive impatience , & apprenez moi de grace par quelle fatalité vous êtes dans ces tristes lieux.

Rien n'est plus juste , répondit le captif , que de remplir de ma part l'objet de votre attente , je vais vous apprendre ce que je fais de mon état ; puissent les horreurs que vous allez entendre vous faire à jamais détester l'abominable Castro , & l'infame Albert ?

J'ignore quel sang m'a fait naître , mais je sais que la vie fut pour moi un présent funeste ; trop heureux si mes ennemis cruels jusqu'au bout , m'eussent privé du jour , mais que dis-je ? leur barbarie m'auroit privé du plaisir de vous voir ,

192 *Je m'y attendois bien ,*
& votre présence me fait oublier tous
mes maux.

J'avois à peine quatre ans qu'on m'en-
traîna dans ce cachot où mes maux ont
augmenté avec l'âge. Dès que les
premieres lueurs de la raison brillèrent
en moi , je demandai à Castro : qui ve-
noit me visiter de temps en temps , qui
j'étois , & pourquoi cette destinée étoit
la mienne. Ce farouche Espagnol me
répondit qu'il ignoroit lui-même son
état , & que ma destinée étoit celle de
tous les êtres qui ne respiroient que
pour être dans les fers. Mais tu me pa-
rois libre lui repliquai-je ? Pas plus que
toi , me répondit-il , j'ai la permission
de quitter mes fers une fois le jour pour
veiller à tes besoins , & je ne sors de
ton cachot que pour rentrer dans le
mien ; j'avois à peine huit ans , je crus
l'impofteur.

Mais que fit mon tyran pour redou-
bler mes maux , & mettre le comble à
mon infortune, en cessant de m'en im-
poser ; il voulut que je sortisse de l'igno-
rance crasse qui me cachoit toute l'amer-
tume de mes disgraces , & il me fit
instruire dans la seule vue de détester
ma situation & l'humanité. Albert fut
chargé

chargé du soin de diriger mes études. J'étois parvenu dans les premières années à amollir cette ame de fer , & il avoit pour moi mille petites complaisances qui cessèrent dès qu'il s'apperçut que je voulois les mettre à profit pour l'attendrir sur ma situation. Castro que je ne vois plus depuis long - temps , paroît m'avoir abandonné à Albert qui n'est pas plus pitoyable , & depuis près de dix jours , je suis servi par un homme à la physionomie dure , qui n'a de supportable qu'un hahillement à-peu-près semblable au vôtre. Ce n'est point un homme, cher infortuné, repliqua Julie, c'est une femme qu'on nomme Francesca ; elle est d'un être pareil au mien , & c'est à un individu de son espece que vous devez la vie.... Une femme, s'écria le captif ! quel être est - ce là ? Daignez m'instruire ? Je vous avouerai, reprit la naïve Julie , que je ne suis pas en état de vous faire une grande dissertation sur la différence des deux sexes ; je fais que vous êtes un homme , moi une femme , & que c'est à la réunion de ces deux especes que nous devons le jour. Ah ! je vous entends, reprit le captif , & vous portez une nouvelle lumiere dans mon ame. Je

sentis la première fois que je vous vis ; que vous n'étiez point de ces hommes dont l'aspect odieux est fait pour me révolter , & je vous pris dès-lors pour un Dieu : la différence des sexes m'éclaira ; vous ferez donc ma divinité. Cette réponse galante , sans cesser d'être naturelle , fit rougir Julie ; le captif que la présence de cette aimable fille animoit , devint tendre. Nature ! Nature ! Tu apprends plus dans un instant que les préceptes d'*Ovide* , & tous les beaux vers de *Bernard* ; leur art d'aimer n'est que de l'esprit , & le tien est le sentiment. Julie attachée auprès du captif , par un ascendant dont elle ne devinoit pas encore la cause , oublioit que sa gouvernante alloit revenir ; il fallut que le captif se fit violence pour l'en faire ressouvenir : elle se leva , prit la main de l'infortuné qu'elle consolait , & celui-ci , guidé par un instinct qui ne cherchoit qu'à se développer , baisa celle de Julie , qu'il arrosa de ses pleurs ; adieux plus expressifs que les phrases les plus brillantes. La Pupille partit avec promesse de revenir le lendemain. Julie ne fut pas plutôt descendue ; qu'elle entendit ouvrir la porte , c'étoit sa gouver-

nante qui rentroit ; elle n'eut que le temps de remettre les clefs , & de prendre son ouvrage.

Francesca étoit bien éloignée de savoir d'où provenoit le chagrin qui dévorait Julie , & quoiqu'elle eût déjà voulu en faire honneur à Albert , elle avoit assez d'expérience pour juger qu'une personne aussi jolie que la Pupille , ne pouvoit aimer un tuteur qui joignoit une humeur tyrannique à une physionomie basse & dégoûtante ; mais la Duegne aima mieux ignorer le motif des inquiétudes de Julie , que de lui faire des questions indiscrettes.

Francesca sortit le lendemain à l'heure ordinaire , & la Pupille , suivant le penchant de son cœur , alla joindre le malheureux captif , à qui sa présence rendoit la vie.... Me voici encore , dit Julie en l'abordant , mais il faut absolument que cet entretien décide votre sort ; j'aurois à me reprocher de partager la tyrannie d'Albert , si je vous laissois plus long-temps dans les horreurs de ce cachot : tous les hommes sont nés libres , & je veux , vous rendre à vous-même... Je sens , généreuse personne , répondit le captif , tout ce que je dois à vos soins officieux ; mais si vous rompez mes fers,

il faudra que je m'éloigne de ces lieux ; je ferai privé du plaisir de vous voir , & cette liberté me couteroit la vie ; daignez me laisser dans mon état , il m'est doux depuis l'instant où vous avez daigné y prendre part.... Julie touchée des discours du captif , lui représenta , avec une douceur mêlée de tendresse , qu'Albert alloit revenir de Bruxelles , pour ne s'éloigner jamais , & que dès-lors il ne lui feroit plus possible de le voir , parce que son tuteur ne lui laissoit pas un moment de liberté. Qu'importe ? répartit le captif , j'habiterai sous le même toit que vous , je rappellerai votre image & vos bontés à mon imagination , & mes maux s'adouciront en pensant à vous ; daignez donc me laisser ici , c'est la seule grace que j'attends de vous. Non , répondit Julie , non , je ne trahirai pas à ce point ce que je dois à l'humanité , à la piété , & peut-être.... Ah ! *ce peut-être*, adorable personne , repliqua le captif avec émotion , m'annonce un sentiment que je patage ; achevez , si vous voulez que je meure content.

Julie rougit , & sentit dès-lors un mouvement auquel elle ne se trompa point ; elle aimoit le captif , & elle ne

put se le diffimuler ; la conversation devint vive & animée , & après beaucoup de contradictions que l'amour du captif opposoit à ses projets , elle résolut de lui rendre le lendemain la liberté. Souvenez-vous ; dit le prisonnier à Julie qui sortoit , que la liberté que vous voulez me rendre , me sera plus pénible que mes fers , si elle doit m'éloigner de vous , & me priver du seul bien que j'ai connu depuis que je respire.

La pupille plus inquiète que jamais, descendit , & après avoir remis les clefs dans le lieu du dépôt , elle attendit le retour de Francesca qui rentra un instant après. Julie feignit une migraine horrible , qui détermina la duegne à la presser de se coucher , c'est ce qu'elle desiroit , parce qu'il lui falloit du repos pour arranger les projets qu'elle méditoit pour le lendemain. L'amour est industrieux , & il donne à ceux qui le suivent , une intelligence qu'on attendroit vainement de l'âge & de la raison.

Julie n'eut pas plutôt concerté toutes ses mesures , qu'elle en fixa l'exécution au lendemain : ce moment désiré arriva enfin , la gouvernante étant for-

tie suivant sa coutume , la pupille s'empara des clefs , & monta dans la prison où le captif qui l'intéressoit étoit détenu. Ce jour , dit Julie en entrant , est le dernier de votre esclavage , rentrez dans votre état , & oubliant Castro qui a terminé sa carrière , ne détestez que l'infame Albert. Quoi ! j'oublierai , s'écria le captif , l'abominable Castro , le premier auteur de tous mes maux.... Il étoit mon pere , repliqua Julie. Ce mot me désarme , répondit le prisonnier , & il devient dès lors respectable pour moi. La pupille ne perdoit pas un moment , armée de tenailles & de marteau , elle rompoit les fers du captif , & ayant passé de-là dans la garde-robe d'Albert , elle y prit un habit convenable pour le prisonnier. Libre , que vais-je devenir , lui demanda-t-il ? Le compagnon de Julie , repliqua la pupille , & le soutien de ses jours. Le captif conduit par cet instinct si puissant sur le cœur des hommes , se jeta aux genoux de sa bienfaitrice , & lui jura une reconnoissance éternelle ; mais ce sentiment n'étoit pas celui que Julie attendoit , & l'amour exigeoit un autre retour.

Il n'y a pas , observa la pupille , un instant à perdre , mes coffres sont faits , j'ai trouvé dans le tiroir d'Albert deux mille pistoles ; partons , mais avant de sortir de cette maison , il est important que nous nous assurions de Francesca ; épions son retour , & mettons-là pour quelques heures dans cette prison ; le captif à qui Julie donna dès-lors le nom de *Vilblin* , qu'elle avoit trouvé dans un roman , se prêta aux vues de la pupille , Francesca ne fût pas plutôt rentrée , que Julie & Vilblin , qu'elle reconnut aisément , s'emparèrent d'elle , & se disposerent à l'enfermer dans le lugubre fallon , lorsque cette femme se jeta à leurs genoux , leur offrit ses services , & promit de les suivre par-tout où ils jugeroient à propos d'aller. Julie étoit née avec un bon cœur ; d'ailleurs elle avoit assez de raison , pour sentir que l'expérience de Francesca lui seroit utile : la gouvernante fut donc pardonnée , & la pupille lui confiant le dessein qu'elle avoit de fuir , il fut résolu qu'on se rendroit sur le champ à *Péronne* , qui étoit alors la première ville de la domination Françoisse , & que Julie y

200 *Je m'y attendois bien ;*
prendroit conseil d'une vieille parente
qu'elle avoit dans cette ville.

Ces arrangements pris , la pupille ,
Vilblin & Francesca , monterent en
chaise & partirent de Cambrai , après
avoir adressé à Bruxelles la lettre sui-
vante à dom Albert.

„ C'est pour nous soustraire à la ty-
„ rannie du plus cruel de tous les hom-
„ mes , que le malheureux que vous
„ déteniez indignement dans les fers ,
„ Francesca & moi , quittons Cambrai ,
„ pour nous rendre à Péronne , auprès
„ d'une de mes parentes ; c'est-là que ,
„ consultant des personnes éclairées sur
„ la conduite que je dois tenir avec vous ,
„ je me réserve le plaisir de vous faire
„ ôter la gestion de mes biens , & de
„ me débarrasser à jamais d'un monstre
„ que je hais autant que j'aime l'infor-
„ tuné dont j'ai brisé les fers. „

Julie Castro Yledos.

La pupille arriva le jour même chez
sa parente , à qui elle raconta de point
en point son aventure , & ce qu'elle fa-
voit de Vilblin , car Francesca , qui de-
meuroit depuis dix ans dans la maison ,

ignoroit quel pouvoit être ce jeune homme.

La fuite de Julie , & la lettre qu'elle avoit écrite à son tuteur , firent beaucoup de bruit à Bruxelles , & le comte d'Egmont ayant été décapité , le duc d'Albe , qui n'avoit plus besoin d'Albert , lui permit de poursuivre sa Pupille , & lui donna même quelques lettres de recommandation pour le commandant de Peronne. Dom Albert arriva enfin dans cette dernière ville ; mais le gouverneur qui s'étoit fait instruire de cette affaire , loin d'avoir égard à la protection du duc d'Albe , fit arrêter Albert , & lui fit signifier qu'il ne seroit libre qu'après avoir rendu un compte exact des biens de Julie , & de l'état de Vilblin.

Albert eut beau dire que le testament de Castro lui assuroit dès-à-présent la main & la fortune de sa Pupille , le gouverneur ne voulut rien entendre , & après avoir envoyé , avec la permission du duc d'Albe , un homme de confiance pour mettre le scellé sur tous les papiers qui étoient dans la maison de Julie , on fit serrer plus étroitement dom Albert ; mais cet homme obstiné à se taire , ne voulut ni rendre compte des biens de Julie

ni éclairer le gouverneur sur l'état de Vilblin.

L'émissaire étant de retour de Cambrai , on laissa écouler les délais usités en pareil cas , & dès qu'il fut permis , suivant les loix , de lever les scellés , le juge autorisa le conseil de Julie à s'emparer de tous les effets & de tous les papiers qui étoient dans sa maison , & à les transporter à Peronne. Dès qu'Albert fut instruit de cette nouvelle , il demanda à parler au gouverneur , mais celui ci voulut voir les papiers avant de l'entendre.

Le testament de Castro ; donnoit des idées très-précises sur la fortune qu'il laissoit à sa fille ; l'objet étoit de faire rendre compte à dom Albert d'une gestion de près de douze années , car excepté les deux mille pistoles que Julie avoit emportées en fuyant de Cambrai, on n'avoit pas trouvé un sou d'argent comptant , & on sent bien que Julie, qui jouissoit au moins de quinze mille pistoles de revenu , avoit de grandes prétentions sur Albert ; mais avant qu'on fit rendre compte à cet homme, il étoit essentiel de vérifier l'état de Vilblin , pour qui la Pupille avoit les sentiments les plus tendres.

Parmi les papiers qui furent remis au gouverneur de Peronne , on en trouva un sur la couverture duquel on lisoit ces mots : *Eclaircissement sur un secret important* ; on l'ouvrit & on y trouva ce qui suit : *Comme Albert est le seul qui sache le secret de la naissance de l'infortuné qui est enfermé chez moi , & que mon ami pourroit mourir sans avoir fait cette confidence à personne , je suis obligé en conscience de déclarer que ce jeune homme appelé Philippe Ferdinand Castro Ylemos, est fils de feu mon frere ; son horoscope que j'ai fait tirer jusqu'à trois fois, m'a engagé de lui ôter la liberté , par ce que les différents astrologues que j'ai consulté, ont tous assuré qu'il raviroit le jour à tout ce qui restoit de sa famille ; ma sûreté & la vie de ma fille , m'étoient trop précieuses pour que je n'otasse pas à mon neveu les moyens de devenir assassin : je laisse à la prudence de ceux qui me survivront, la disposition du sort de mon neveu , mais je veux que si on vient à lui rendre la liberté , on l'éloigne des lieux que Julie habitera.*

Julie enchantée de trouver dans Vilblin un cousin qui lui étoit cher , méprisa les prédictions dont son pere la me-

naçoit , & elle intéressa l'autorité de sa parenté , & le crédit du gouverneur pour fixer son sort à celui du jeune Castro qui voulut , par reconnoissance , joindre au nom de sa famille celui de Vilblin , que sa bienfaitrice lui avoit donné ; mais le gouverneur , qui avoit lui-même des vues sur la Pupille , se réunit à sa parenté pour lui faire sentir que les liens du sang ne permettoient point ce mariage. Pendant que le gouverneur tâchoit de rendre Julie sensible à ses vœux , vingt autres prétendants , amoureux de ses beaux yeux & de ceux de sa Cassette , vinrent se mettre sur les rangs : la Pupille étoit recherchée par tout ce que la Flandre & la Picardie avoient de plus grands seigneurs ; les uns lui offroient une fortune qui balançoit la sienne , les autres des marques de distinction , & des titres d'honneur : le seul Castro ne lui donnoit qu'un sentiment , & la main de Julie en fut le prix. Le gouverneur & tous ceux qui avoient été ses rivaux , furent renvoyés. Julie obtint des dispenses de la cour de Rome , & les grâces couronnèrent la vertu & le malheur.

Dom Albert condamné à restituer cent mille pistoles à sa Pupille , n'obtint

la liberté qu'à ce prix, & les jeunes époux ayant donné à leur parenté des marques de la reconnoissance la plus vive, revinrent à Cambrai avec Francesca à qui ils donnerent une pension assez considérable.

Julie devint grosse, & comme elle avoit une terre entre Cambrai & Bouchain, elle voulut y aller passer la belle saison. La chasse étoit un plaisir vif pour elle, tous les jours elle y alloit avec son mari qu'elle adoroit autant qu'elle en étoit adorée; ces beaux jours devoient-ils durer si peu? Castro & son épouse s'étoient égarés dans un bosquet épais où ils poursuivoient un sanglier; l'animal partit, & un coup de fusil que Castro lâcha, laisse la tendre Julie sans vie; le mari désolé se jeta sur le cadavre de son épouse, qui vécut encore assez pour recevoir ses derniers adieux. Voilà, s'écria le malheureux Castro, la prédiction accomplie? Le ciel m'avoit donc destiné à assassiner la femme la plus respectable de l'univers? Allons, je veux sur le champ me réunir à l'objet que je viens de perdre, & s'il reste encore quelqu'un de mon sang, je m'épargne un crime en m'ôtant la vie. Castro eut à

peine fini ces mots , que deux coups de poignards le priverent du jour , & le précipiterent sur le corps de Julie , à laquelle il se réunit à jamais.

Telle fut la fin tragique de deux époux qui ne cessèrent point d'être amants. Puisse cette histoire leur mériter des larmes ! On en doit aux malheureux qui ne sont point coupables.

Arfinoé termina là son roman écrit avec intérêt , & sans affectation. Chat-Huant s'en empara , bien sûr d'en faire son profit , & de lui faire voir le jour à la premiere occasion. En quittant le cabinet de l'ingénieuse Arfinoé , l'écritoire fit encore quelque courtes ; mais ses peines furent mal payées , & fatigué d'être employé par une foule de sots , Chat-Huant voulant à la fin être ignoré de tout l'univers éclairé , alla se confiner dans le taudis de l'auteur du *Journal de Commerce* , personnage presque scientifique , mais aussi inconnu que ses ténébreuses productions.

Il est temps maintenant de terminer cette troisieme & derniere partie des *Amusements des Dames de B**** , par un aveu sincere qui va dérouter beaucoup de glossateurs , commentateurs , interprètes & observateurs.

Il faut donc que l'on sache que tous les portraits d'hommes & de femmes qui se trouvent dans la première partie , ne sont exactement calqués sur aucune personne de *Bruxelles* ni de *Paris*.

Je les ai imaginés sans projets & sans prétentions, bien certain toutefois qu'on feroit des applications malignes de chacun d'eux ; voilà ce qui a donné lieu au titre de cette brochure : *Je m'y attendois bien.*

Il y a ici un Monsieur *François* ; qui se flatte d'être le premier *serrurier* de l'Europe. Je ne compose pas une brochure qu'il n'en fasse la clef, & quelqu'un à qui il persuade que ses allusions sont des arrêts , les envoya à une Dame de *Bruxelles* , qui croit avoir l'oracle des méchancetés , développé dans tous ses points. Ce Monsieur *François* avoit déjà fait une clef du *Colporteur* , fautive dans toutes ses applications ; il est vrai que c'étoit un peu ma faute , parce que venant tous les jours chez moi , sous le prétexte honnête de me tirer les vers du nez , je lui faisois de fausses confidences qu'il prenoit pour argent comptant , & alloit d'après fabriquer cette clef qu'on envoya ensuite à *Bruxel-*

les , comme une piece destinée à servir aux mémoires des mœurs du dix-huitième siècle. Ce même coopérateur a fait aussi une clef des Amusements des Dames de Bruxelles , destinée à éclairer Madame la comtesse de C. Mais je proteste à cette Dame , que si l'ouvrage de M. le François est son guide , elle fera autant de jugemens téméraires qu'il y a d'apostilles en marge de la brochure qu'on lui a expédiée.

Ce n'est pas que je prétende ici m'excuser ; je crois que Bruxelles est une ville semblable à toutes les autres , c'est-à-dire , qu'il y a des gens d'esprit , des fots , d'honnêtes hommes , des fripons , des femmes respectables , & des femmes galantes ; je crois très-fortement que cette marchandise mêlée existe dans Bruxelles , mais il y auroit eu de l'imprudence à moi d'essayer de peindre une ville que je ne connois pas.

J'ai demeuré dix mois à Bruxelles , mais j'y aurois resté pendant vingt ans , que la vie que j'y menois , ne m'auroit pas instruit d'avantage : je ne sortois de mon cabinet que pour aller respirer au parc ; quand le temps étoit contraire à la promenade , j'allois dans un petit

café, où quelques François qui n'avoient point d'argent, faisoient des mines ou de l'esprit, & on sent bien qu'avec de pareils originaux, je ne savois tout au plus que la gazette des tables d'hôtes, où ces Messieurs mangeoient beaucoup, & payoient fort mal.

J'avoue qu'il auroit dépendu de moi de me répandre, mais il falloit être *flatteur*, *fat* ou *comédien*, pour jouer un rôle; & ces trois personnages, n'allant ni à ma façon de penser, ni à mon caractère, j'aimai mieux rester chez moi, & vivre seul, que d'aller compromettre mes mœurs & ma probité dans des cercles bruyants, où l'on respire l'ennui du propos, & la fadeur de l'étiquette. Un *Hennetaire*, un *Marignan*, & quelque autre faquin du même acabit, étoient les héros de ce qu'à Bruxelles on appelle *la bonne compagnie*; ces *espèces* avoient le pas sur un honnête homme, & un valet de chambre auroit été chassé comme un mauvais sujet, s'il avoit introduit un homme de condition avant un histrion, mime, baladin ou farceur quelconque: or, il est aisé de s'imaginer que de semblables préférences étant faites pour révolter un homme de lettres, le

parti le plus sage qu'il ait à prendre , est de vivre avec lui-même , sa compagnie est du moins sûre , & il n'a à redouter ni les hauteurs de l'importance , ni le sourire dédaigneux des seize quartiers , ni les détails de la calomnie , ni les horreurs du mensonge , ni les craintes du lendemain.

Le fameux *Rousseau* vécut beaucoup avec les grands à Bruxelles , mais ce poète ne plioit point sous des hommes avec qui il s'étoit réservé le privilege d'annoncer des vérités dures , mais nécessaires , & celui qui osa dire au *comte de Lannoi* , gouverneur de Bruxelles , *vous ne pouvez vous dissimuler que ma société vous fait honneur* , étoit incapable de souffrir un outrage de l'orgueil des grands qu'il savoit humilier , quand ces grands vouloient oublier qu'ils avoient l'honneur d'être avec des gens d'esprit. Puisque je suis sur ce chapitre , je veux terminer cette brochure par quelques réflexions relatives aux grands seigneurs & aux gens de lettres. Les gens de la première qualité eurent long-temps en France , comme par-tout ailleurs , la barbarie de dédaigner les lettres , & même de les regarder comme une chose

vile , dont la culture étoit déshonorante ; ces erreurs grossieres furent aussi celles de toute l'Europe. *François premier* , qui osa croire qu'on pouvoit être roi , & savoir lire , attira des femmes & des beaux esprits à sa cour ; sa mere aimoit les lettres , & toute la cour puisa dans le goût de la littérature ce ton d'urbanité , de politesse & de galanterie , qui distingua la France sous le regne de *François premier* ; mais le malheur des guerres civiles , & les disputes de religion , replongerent la France dans sa premiere barbarie , & les grands seigneurs continuerent à être des fots illustres qui ne savoient pas lire , & qui méprisoient tous ceux qui avoient quelques connoissances ; car toute cette noblesse qui se piquoit de guerroyer , croyoit que le gentilhomme le plus parfait , étoit celui qui sautoit le mieux un fossé , s'enivroit le plus souvent , tuoit le mieux une caille , & mentoit le plus effrontément.

Richelieu eut le grand talent de contenir cette noblesse jusqu'alors aussi grossiere qu'insolente ; on rasa leurs châteaux & leurs tourelles qui donnoient un petit air de souveraineté à leurs antiques masures ; on détruisit cette autorité

féodale qui faisoit des *cerfs* de leurs vassaux , & comme ces nobles n'eurent plus de crédit , on cessa de les visiter , & ils furent obligés à leur tour de venir implorer des graces à la cour. Cette époque est celle qui fixa la société , bannit la tyrannie , & mit l'égalité dans les sujets du roi ; car , grace au cardinal qu'on vient de nommer , il n'y a plus de seigneurs en France ; tout y est subordonné à l'autorité du roi qui est le seul maître , & on n'y reconnoît point ces prétendus grands qui font gémir en Allemagne l'humanité & le peuple.

Les François éclairés sous le regne de Louis XIII , ou plutôt sous le ministère de Richelieu , commencerent à avoir , à l'exemple du cardinal , une sorte de considération pour les gens de lettres ; mais cela n'alla pas encore jusqu'à vivre avec eux. On vouloit bien lire leurs ouvrages , mais on ne se soucioit pas de voir leur personne ; il est vrai que les hommes de lettres n'avoient pas pour eux-mêmes cette considération personnelle qui attire celle des autres. *Corneille* fut presque le seul qui mérita des distinctions sous le regne de Louis XIII ; mais ce grand homme avoit la petitesse d'ap-

peller le cardinal de Richelieu *son maître* , cependant aucun ministre en France n'est le *maître* momentané que de son domestique , & Corneille n'étoit point attaché à Richelieu.

Louis XIV vint enfin pour l'honneur des rois , de l'humanité , des talents & des lettres. Ce monarque , dont le regne a tant de conformité avec celui d'*Auguste* ; accueillit les gens de lettres , & les seigneurs de sa cour , qui virent leur maître s'entretenir familièrement avec *Moliere* , *Racine* & *Boileau* , fingerent la majesté , & eurent pour ces trois auteurs des attentions qui influerent bientôt sur tout le corps de la littérature. Les hommes de lettres furent admis dès-lors chez tous les grands seigneurs , mais ce qu'il ne faut pas oublier de remarquer , c'est qu'ils n'y étoient encore admis qu'à titre d'hommes de lettres , c'est à-dire , pour servir à l'amusement des grands , tels qu'on reçoit un *comédien* & un *plaisant*.

J'avoue que plusieurs auteurs furent accueillis avec distinction par plusieurs grands seigneurs sous le regne de Louis XIV ; mais ils s'en vanterent de façon à s'humilier eux-mêmes , & comme vou-

lant faire entendre que de pareilles considérations étoient moins un effet de leur mérite que de la bonté des grands, sottise de l'esprit qui doit se connoître assez pour tenir au moins l'égalité avec la plus haute naissance. A choisir des réputations , tout homme sensé aimeroit mieux être *Corneille* que le *maréchal de Saxe*. L'un a éclairé la France , & l'autre l'a vengée ; mais la vérité est que sans *Corneille* nous n'aurions ni *Cinna* , ni *Polieucte* , ni *Rodogune* , & qu'il eût été très-possible , sans le comte de Saxe, de gagner les batailles de *Fontenoi* , de *Lavvfelt* & de *Rocoux*. D'ailleurs , ce qui doit assurer la préséance à l'homme de lettres , c'est qu'il coopere seul au succès de son plan , au lieu que celui du guerrier a cent têtes & deux cent mille bras pour le faire réussir. Ce fut donc sous Louis XIV que les héros & les autres grands hommes jugerent que leurs actions & leurs noms ne pouvoient passer à la postérité que par la plume des gens de lettres qui , en dispensant l'immortalité , élève & déshonore , crée & anéantit.

Tous les savants du siècle dernier vécurent avec tout ce que la cour avoit

de plus brillant ; mais si on en excepte *Racine* , *Quinault* , & même *Pradon* tant avili , qui joignoient à des figures intéressantes le ton du grand monde , tous nos écrivains se ressentoient encore de la gêne du cabinet , & Boileau lui même , élevé , pour ainsi dire , dans la cour la plus polie , conserva toujours la férocité du censeur au milieu de l'urbanité des courtisans , & quelque répugnance qu'il fût que la marquise de *Maintenon* ,

Veuve sans avoir eu d'époux.

avoit d'entendre nommer le nom du poète Scaron , Boileau , qui ne pouvoit s'accommoder au ton de la flatterie , crioit , chez la marquise elle-même , que *Dom - Japhet* étoit une mauvaise pièce , & *le Virgile travesti* une ordure. Le poète satirique , en parlant ainsi , avoit raison , mais il n'est pas permis de l'avoir à la cour aux dépens de la politesse & des bienféances. Ainsi les auteurs qui violerent ces deux principes par défaut d'usage du monde , furent encore éloignés de ce ton de la bonne compagnie qu'on connoissoit alors , mais qu'on ne définissoit point.

Les gens de lettres , sous le regne actuel , ont même renchéri sur les courtisans , & ils ont poussé la manie des airs jusqu'à l'ostentation dans les uns , & au ridicule dans les autres ; magnifiquement mis , & galants d'autant plus dangereux que la plupart d'entr'eux ont l'art de peindre le sentiment , & de vaincre la cruauté , ils ont eu beaucoup de femmes de condition , & ces bonnes fortunes leur ont donné un ton de convenance qui est devenu par eux - mêmes celui de la bonne société. Je connois dix-sept gens de lettres qui ont eu part aux faveurs d'une duchesse aimable ; cependant , croiroit-on que , malgré tant de prétentions au bel-esprit , cette Dame a mieux aimé finir par la dévotion , que de tenir bureau de littérature.

Monfieur de Voltaire fut un des premiers qui vécut familièrement avec les grands. Le duc de Villars, le grand prieur de France , le duc de Sulli , & tous les seigneurs les plus aimables de la cour , formoient sa coterie particuliere ; il eut ainsi qu'eux des *secrétaires* , des *valets de chambre* , & tous les animaux de cette espece , qui attirent de la considération aux yeux du peuple , & même de la grandeur ;

grandeur ; haut avec les grands , il ne leur passa jamais un écart , & on se souvient encore de la réponse qu'il fit au chevalier de Rohan , qui le plaisantoit sur le nom de *Voltaire* qu'il avoit pris (1) : *La différence de vous à moi* , lui dit-il , *c'est que je suis le premier de mon nom , & vous le dernier du vôtre.* Le chevalier de Rohan , piqué de la vivacité de cette repartie , manqua à M. de Voltaire chez le duc de Sulli. Celui-ci n'ayant point pris assez chaudement le parti du poëte , M. de Voltaire s'en vengea avec éclat ; il retira tous les exemplaires de la *Henriade* qui n'étoit connue alors que sous le titre de LA LIGUE , *poëme en six chants* , fit la nouvelle édition que nous avons aujourd'hui , dans laquelle il substitua le nom de *Mornai* à celui de *Sulli* qu'on n'y trouve plus. La famille de ce dernier a fait tout au monde pour faire rétablir ces divers passages si honorables

(1) Dans le premier voyage que M. Arouet fit en Italie , il tomba malade à *Volterra* , ville de Toscane , où il fut accueilli avec tant de distinction qu'il en garda le nom par reconnoissance , & ceux de *Volterra* se félicitent encore aujourd'hui de cet honneur.

à la mémoire du sur-intendant Sulli. M. de Voltaire inflexible n'a jamais voulu se rendre , & il a dit qu'il vouloit apprendre à la postérité qu'un poëte savoit corriger des ducs. S'il avoit écrit la vie de Henri IV , il n'auroit gueres pu ensevelir l'époque glorieuse du ministère de Sulli ; mais un poëme comporte des licences , & M. de Voltaire en a usé.

De tous les peuples de la terre , les seigneurs Anglois sont sans contredit les premiers qui aient honoré les lettres , soit en les cultivant eux mêmes , soit en recevant favorablement ceux qui les cultivent. Pourquoi ? C'est que les Anglois sont véritablement des hommes , & que je ne vois presque par-tout ailleurs que des machines organisées. *S. Evremont* , réfugié à Londres , y jouit de la considération la plus grande , & les Anglois , non contents d'avoir respecté cet homme célèbre , tant qu'il vécut parmi eux , éterniserent leur estime pour lui , en le faisant enterrer dans l'abbaye de *Westminster* , qui est , comme personne ne l'ignore , le *Saint-Denis* de l'Angleterre. Le destin de *Roussseau* , retiré à Bruxelles , fut bien différent , & ceux qui chercheront la cause de cette

disparité , la trouveront dans les façons de penser différentes des cours de Vienne & de Londres.

Charles VI ne protégea point les lettres , & Rousseau reçut plus de bienfaits de l'Angleterre , en huit jours , qu'il n'en eut pendant trente années qu'il vécut dans les états de l'empereur. Le prince de la Tour , le duc d'Àremberg , & quelques autres seigneurs résidents dans les Pays-Bas Autrichiens , lui accorderent des bienfaits ; mais le prince Eugene fut le seul qui le reçut en homme de lettres ; il l'obligea sans l'humilier , & il vécut à Vienne avec lui comme Condé vivoit en France avec Boileau. Cependant ce Rousseau , qui sentoit que Paris est la seule ville des arts , y revint avant sa mort ; mais ses ennemis vivoient , & il fut contraint de retourner à Bruxelles ; où il mourut malheureux. Les peres carmes déchaux , par considération pour son frere qui avoit fait honneur à leur ordre , l'enterrerent dans un petit coin de leur église ; c'est-là que reposent , sans tombeau & sans épitaphe , les froides reliques d'un des plus célèbres poètes que la France ait eus , & comme les grands ne le voyoient que par ostentation

Je m'y attendois bien ,
tation ou pour leurs propres besoins , ils
l'oublierent dès qu'il ne fut plus.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée ,
La vertu qui n'est plus , est bientôt oubliée.

Je desirerois fort que les descendants
de ces hommes qui accueillirent Rouf-
seau , consacraient une petite partie du
superflu de leurs menus plaisirs à élever
un tombeau au grand poëte dont je
parle ; ce monument leur feroit honneur
dans l'esprit des étrangers étonnés de
cet oubli ; ma foible voix parviendra-
t-elle jusqu'à leur lambris , j'en doute ,
mais j'ai fait mon devoir en leur indi-
quant le leur.

Rousseau connoissoit assez les grands
pour ne point s'humilier avec eux , en
leur fournissant des armes contre lui. Le
duc d'Aremberg , prétendant que le
poëte lui avoit manqué , ne voulut plus
le voir , mais agissant en seigneur , il
lui laissa la pension qu'il lui faisoit de-
puis plusieurs années. L'intendant du
duc arriva à l'échéance chez Rousseau ,
avec de l'or & une quittance. Rousseau
refusant la pension , répondit à l'inten-
dant qui le pressoit de ne pas boudier

jusques-là : *Dites à M. le duc d'Aremberg, que son amitié, que je n'aurois pas dû perdre, m'étoit plus chère que sa pension, & que dès que je ne vis plus avec lui, ses bienfaits me déshonoreroient.* Le duc d'Aremberg s'étoit comporté en grand seigneur, & Rousseau en honnête homme. Ne commencez pas par plier avec les grands, vous aurez toujours les ressources de les humilier quand ils vous manqueront ; mais n'allez pas recevoir de ces générosités à la Tencin (1), elles humilient dans l'esprit de celle qui les fait, & déshonorent dans le public.

Pour ne s'écarter jamais de ce qu'il se doit, un homme de lettres doit se mettre au niveau des grands, en gardant toujours ces bienséances de convention relativement à l'état des personnes. Un prince est prince pour tout le monde, mais il manque à l'homme de lettres qu'il admet à ses parties familières, il

(1) Madame Tencin avoit neuf beaux esprits, qu'elle appelloit son parnasse, à qui elle donnoit tous les premiers de l'an une culotte de velours : quand les laquais les voyoient entrer, ils disoient par dérision : *voici un de nos pensionnaires, ou bien un homme à la culotte.*

sort de son état , & rompt les bornes que retenoient ceux qui l'environnent.

Depuis que le roi de Prusse a jugé que les gens de lettres faisoient l'appui du trône , & la réputation des rois , il les a admis à sa cour & à ses soupés , où Frederic , déposant la gravité de l'étiquette , ne laisse voir que le philosophe ; c'est *Socrate* dont le front est couvert des roses d'*Epicure*. La protection singuliere que Frederic a daigné accorder aux lettres , est l'époque de la naissance du goût en Allemagne & dans le Nord ; un autre Frédéric les favorise à Coppenhague , où les beaux arts s'embellissent à l'ombre du trône ; ils fleurissoient en Russie sous le dernier regne ; les cours de *Bareuth* & de *Saxe-Gotha* , donnent un asyle à tous les talents. Ces lettres enfin qui furent si long-temps négligées ou plutôt ignorées en Allemagne , où l'on sacrifioit tout , tantôt à la dévotion , tantôt à la chasse , & tantôt au plaisir de la table , y sont aujourd'hui dans la plus haute considération , & le mérite littéraire y est en crédit comme en France où il a fait sous ce regne plus d'une fortune brillante.

M. l'abbé , aujourd'hui cardinal de Bernis n'a dû son entrée dans le ministère , qu'à son *épître aux Dieux Penates* , que les éditeurs Hollandois s'acharnent obstinément à insérer dans les œuvres de M. Gresset : ce dernier a dû les deux places qu'il remplit à ses vers : vingt autres ne sont redevables des charges qu'ils occupent qu'à leurs talents littéraires. En France on donnoit autrefois des pensions à un écrivain , mais jamais de place , parce qu'on pensoit faussement qu'un auteur ne valoit rien au-delà de la sphere des lettres. J'ai vu plus d'un ministre adopter ces idées ridicules , & perdre par-là de bons sujets. Quoi ! parce que le duc de Nivernois & le marquis de Paulmy , feront des vers agréables & des discours oratoires , conclura-t-on qu'ils ne sauront pas négocier ? Destouches , l'auteur du *Philosophe marié* , & du *Glorieux* , remplit à Londres le titre de ministre du roi avec distinction , & Caillieres , pour être de l'académie Française , n'en a pas moins écrit un livre fort utile sur l'*art de négocier*.

Il y a dans le monde une autre espece d'hommes , dont la fureur est de ras-

224 *Je m'y attendois bien,*
sembler chez eux des gens de lettres ;
ces particuliers qui marient leurs filles
aux grands, aux seigneurs qu'ils parodient
dans la plupart des actions extérieures
de leur vie , veulent avoir des auteurs à
leur table , comme ils ont un musicien
à leur concert , pour leur agrément.

Ces hommes lourds, qui croient qu'un
parvenu est un être sublime qui a le
droit d'être insolent dès qu'il est riche ,
s'apesantissent sur les gens de lettres ,
& veulent dans l'ivresse de leur or , en
faire les objets de leur fade gaieté & de
leur grossier amusement. Ce sont ces
épais *Alcidors* ; qu'un auteur doit répri-
mer avec la plus grande sévérité , dès
que l'intempérance de ses discours l'éloi-
gne de la considération qu'il doit à un
homme à talents. Il est , parmi ce tas de
financiers modernes , de ces *Lisimonds*
qui n'ont pu se défaire de ce limon dans
lequel les publicains de l'ancien temps
croupissoient , il faut , dès qu'ils s'éga-
rent , leur répondre ce que le marquis
du Roulet dit à un d'eux qui osoit lui
manquer , & à quelques auteurs qui
étoient chez le financier , *va malheu-*
reux , va cuver ton or , ce mot expressif
fit rougir le fermier général , mais il ne

le changea pas , parce que le troupeau des gens faméliques qui l'environnoient, aimoit à digérer un bon plat , au lieu des impertinences du faste , & des sottises de l'orgueil.

Quelques-uns de ces financiers ont cultivé les lettres avec une sorte de succès , mais la plupart d'entre eux ont eu des *teinturiers* avec lesquels , nouveaux *Guillaumes* , ils imaginoient les couleurs ; je développerai cela plus amplement dans un ouvrage que je donnerai dans mes moments de loisir , sous le titre du.... mais le titre est inutile ; si je l'annonçois , il y a ici des hommes après , qui auroient contrefait mon livre avant que je l'eusse composé. J'observerai cependant que parmi les financiers de ce siècle , il en est plusieurs qu'on peut mettre au rang des hommes aimables qui forment la vraiment bonne compagnie ; mais en général un homme de lettre ne doit pas se lier librement avec des gens de cette espèce , toujours s'oubliant au point de manquer à chaque instant à ceux dont la fortune n'égale pas la leur , que résulte-t-il de cette inconfidération , l'écrivain qui en est choqué , la punit , soit en mettant mon

financier sur la scène, soit en le confinant dans un roman allégorique, où le mépris de ses ridicules survit à ses impertinences. M. l'*Opolent*, fermier général, aura beau foudroyer des écrivassiers & des musiciens pour le célébrer, il mariera en vain des gens à talents pour manifester sa grandeur, il n'effacera de la mémoire de personne le portrait d'*Alcidor*, le *parnasse moderne*, ni les adieux du goût, dans lesquels il est peint d'après nature : puissent les auteurs continuer à mépriser les grands qui n'ont pour eux que les avantages hasardés & incertains de la naissance, & réprimer avec la plus grande sévérité le faste financier & l'arrogance publicaine, qui, s'épanouissant sur des monceaux d'or gagnés au prix du sang des peuples, insultent en souriant insolemment aux victimes qu'ils ont égorgées ? Puissent enfin les gens de lettres, que l'ignorance de quelques militaires mal instruits veut encore avilir, parce qu'ils vendent leurs ouvrages, comme si M. le capitaine n'alloit pas vendre, moyennant cent sous par jour, sa liberté & sa personne ; mais je sers la patrie, s'écrie cet insecte ? Et non, tu en imposes lui répondrai-je ? Tu sers

l'argent , & si la patrie pour laquelle tu exaltes faussement ton zele , cessoit de te payer , tu quitterois demain les drapeaux ; c'est le littérateur que ton orgueil stupide méprise , qui sert l'état en l'éclairant par des ouvrages qui corrigent le vice , animent à la vertu , instruisent le militaire sur ses devoirs , & ramènent tous les sujets à l'honneur ; il vend ses leçons , & le produit de son travail l'honore. Boileau assez riche du patrimoine de ses peres & des bienfaits de Louis XIV , pour ne vendre jamais aucun de ses ouvrages , ne désapprouvoit point que *Racine* son ami vendit les siens , & c'est à cette occasion qu'il dit :

Je fais qu'un noble esprit peut sans honte &
sans crime ,

Tirer de ses écrits un tribut légitime.

Je trouve autant de bassesse à un officier qui , fatigué de servir l'état par crainte & par ennui , vend son rang , que je vois d'honneur à un homme de lettres qui retire d'un libraire qu'il enrichit , une rétribution honnête provenant de ses écrits.

Je terminerai cette brochure , par les

Je m'y attendois bien ;
dernieres lignes qu'un homme de lettres
tracé en mourant à son fils qui suivoit
cette carrière glorieuse.

MON FILS,

„ Je touche au terme de ma vie , &
„ je vois approcher ce moment sans alar-
„ mes ; ma philosophie m'a appris de
„ bonne heure à connoître les hommes ,
„ à respecter la divinité , & à savoir
„ qu'il faut finir. La carrière des lettres
„ que vous suivez , m'engage à vous tra-
„ cer quelques lignes , relatives aux
„ dangers que vous courez , écoutez-
„ moi attentivement , & suivez mes
„ conseils, si vous voulez être à l'abri
„ de l'insolence de la richesse.

„ J'ose me flatter d'avoir cultivé les
„ lettres avec succès , vous pouvez sou-
„ tenir le nom que je me suis fait , mais
„ vous n'y parviendrez qu'en suivant
„ mes principes , ils sont simples &
„ courts ; relisez-les une fois , vous serez
„ sûr de ne les oublier jamais.

„ Ne regardez pour grands que les
„ hommes qui réunissent le mérite à la
„ naissance ; si vous les voyez , vivez
„ avec eux en égal , & ne leur laissez

„ aucune sorte de supériorité , parce
 „ que comme ils sont foibles , ils devien-
 „ droient insolents.

„ N'allez pas sur tout , proneur com-
 „ plaissant de la voix publique , mettre
 „ au nombre des puissances du siècle ,
 „ tous ces êtres méprisables , qui n'ont
 „ de l'orgueilleuse humanité que les
 „ restes d'un blason. Il y a quelque temps
 „ que traversant l'église de S. Roch , je
 „ vis un mausolée d'un homme médiocre
 „ que j'avois connu , je m'approchai , &
 „ j'y lus ces mots gravés en or sur un
 „ marbre blanc :

CI-GIST LE GRAND....

„ B isez-vous , imposteurs , m'écriai-je
 „ avec Feutri , le citoyen de Lille , j'ai
 „ vu cet homme de trop près , & ce
 „ n'est qu'un petit sot que vous célébrez
 „ au dépens de la vérité.

„ Fuyez sur-tout cette engeance mé-
 „ prisable des financiers qui croient
 „ qu'une indigestion doit être le prix des
 „ éloges mensongers qu'ils se font pro-
 „ diguer par des sots affamés ; ne les
 „ regardez qu'avec les yeux de *Plutar-*
 „ que , qui ne les envisageoit que comme

230 *Je m'y attendois bien , &c.*

„ des sang - sues publiques , dont tout
„ honnête homme devoit se défier.

„ Respectez la seule vertu , honorez
„ les talents , & réfléchissez que mal-
„ gré les clameurs du vulgaire stupide ,
„ & de la grandeur imbécille , la répu-
„ tation des rois , des ministres , des
„ héros & des grands , dépend unique-
„ ment des gens de lettres. Tel hom-
„ me , qu'on oublie aujourd'hui , sera
„ honoré dans sa postérité par ses ac-
„ tions , & tel autre , qu'on célèbre ,
„ sera dégradé à ne se relever jamais ;
„ le temps & la plume des historiens
„ font les réputations , j'ai méprisé les
„ grands ; j'ai vilipendé les financiers ,
„ & je meurs avec la réputation d'un
„ honnête homme , sur le tombeau du-
„ quel je veux qu'on mette ces vers de
„ *Juvenal* , qui serviront à votre épita-
„ phe , si vous êtes assez sage pour
„ m'imiter. ,

..... Civis erat qui libera posset
Verba animi proferre , & vitam impendere vero ;

Sat. IV. Vers. 90.

F I N

*De je m'y attendois bien , & de la troi-
sieme partie des Amusements des Dames
de B***.*

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME,

ÉCRITS

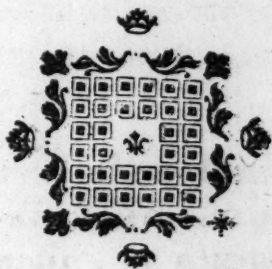
PAR ELLE-MÊME,

ET PUBLIÉS

Par M. DE CHEVRIER.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
D'Esp. Sat. des F.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LI.

MEMOIRS

OF

HONORABLE FEMME,

THE

LADY

OF

THE

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF



A

M A D A M E

MADAME DE P***.

MADAME,

Les Mémoires d'une femme qui unissoit le talent de plaire , au plaisir de ne succomber jamais , ne pouvoient paroître que sous les auspices de la beauté & de la vertu ; c'est à ces titres que j'ai l'honneur de vous adresser cet ouvrage ; votre modestie ne souffre pas que je la nomme ,

*vosre nom seul étant un éloge ; & me
forcer à le taire , c'est être au-dessus de
l'éloge même.*

*J'ai l'honneur d'être avec une considé-
ration resp.ctueuse ,*

MADAME,

**Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,**

CHEVRIER.



MÉMOIRES

D'UNE

HONNETE FEMME.

PREMIERE PARTIE.

QUI ! moi devenir auteur ? Y pensez-vous , Madame ? Je connois la force de l'amitié ; mais quelle que soit sa puissance , elle ne peut jamais nous donner les talents que la nature nous a refusés. Si l'envie d'obliger une amie aussi généreuse , suppléoit à l'esprit , j'écrirois dans ce moment ; mais je vous avoue que mes aventures ne seroient point l'objet de mon travail. Quand on a vécu trente-cinq ans dans le grand monde ; on a souvent à rougir ; la vertu même forcée

de rappeler les périls passés , voit quelquefois ces images funestes avec une sorte de plaisir , qui naît moins de l'avantage du triomphe , que de la vanité qu'il excite dans notre ame : ces instants peuvent séduire , & s'y laisser entraîner à cinquante ans ; c'est échouer au port....

Quoi ! Madame , la sagesse de mes réflexions ne vous touche point , & vous exigez que toute entière à l'amitié , je lui dévoile les événements de ma vie ? Quel sacrifice ! & qu'il va me coûter ! Ma modestie & mon amour propre vont souffrir également. Vanter sa vertu , c'est un supplice pour quelqu'un qui n'est sage que par goût ; se voir critiquer , quant on n'écrit que pour l'amitié , c'est un désagrément auquel l'auteur qui a le moins de prétentions , ne s'accoutume point. Ce n'est pas que je croie que vous attaquiez mon style ; femme ainsi que moi , vous savez que notre sexe n'est pas fait pour écrire , & que lorsqu'il veut bien prendre la plume , il mérite au moins l'indulgence qu'on doit à des efforts généreux. Tout le monde ne pense pas ainsi ; & les écrivains par état , habitués à censurer même ce qui est bon , vont se déchaîner contre un ou-

vrage plus négligé que facile, où le cœur sensible, laisse à l'esprit l'art de paroître brillant : on va enfin me juger comme un bel esprit en titre, & je n'y gagnerai pas. Vous m'aimez, il est vrai, & le suffrage que j'obtiendrai au moins de votre complaisance, doit m'enhardir. La voix de l'amitié est pour moi celle de l'univers. Un moment, je crois que je parle ici d'après quelqu'un. oui, cette pensée se trouve dans presque toutes les tragédies, & dans un grand nombre de nos romans, tant mieux ; ce vol est fait à tant de monde, que je me flatte que personne n'osera en demander la restitution. Je commence.

La Bourgogne est ma patrie ; le marquis de *Malbonne* mon pere, étoit fils d'un président à mortier au parlement de *Dijon* ; ennemi déclaré de la robe à laquelle sa famille devoit tout son éclat, il entra à l'âge de seize ans dans le corps des mousquetaires gris. Fixé par son état à *Paris*, il y devint amoureux d'une fille de spectacle, jeune & sensible. Il n'est pas difficile de s'imaginer que son cœur fut bientôt subjugué par une de ces princesses du jour, qui joignent à la facilité de séduire le cœur, l'art dangereux d'en-

chaîner l'esprit. Mais, ce qu'on ne se persuadera pas sans peine, c'est que le marquis de *Malbonne* aimoit si respectueusement l'actrice, que, quoiqu'elle auroit dû se révolter d'un ton qui lui étoit étranger, elle amena mon pere au point de contracter un mariage clandestin avec elle. Peu de gens ont su que la *Duclos* (c'est le nom de la fille de spectacle dont je parle) ait été amie avec mon pere. *Louis XIV.* informé d'un hymen opposé aux loix de l'état, & contraire aux bonnes mœurs, le cassa, & la comédienne reparut sur la scene Françoisse qu'elle avoit abandonnée depuis huit jours; c'est-là que forçant le sentiment, & ouvrant la vérité, elle eut l'avantage de plaire sans en avoir le talent: supercherie dont le public est encore la dupe aujourd'hui.

Le mariage secret du marquis de *Malbonne*, engagea le président à rappeler son fils à *Dijon*. Revenu dans le sein de sa patrie, il oublia bientôt la *Duclos*. L'éloignement, ou pour mieux dire, la vanité, ne produisit pas le même effet sur le cœur de la comédienne; elle fit tous ses efforts pour ramener son amant: lettres, prières, menaces, furent em-

ployées , comme on en jugera par cette lettre ; c'est la seule qu'on a trouvée dans le porte-feuille du marquis.

Fontainebleau mois d'octobre.

Je sors du bureau du ministre de la guerre , où j'ai appris que vous veniez d'obtenir un guidon ; le petit comte de SEPPEVAL , qui m'a donné la main pour traverser la galerie , m'en a fait compliment. Je l'ai reçu plus en femme qu'en amante : puissiez vous ne pas me démentir. Je vous aime , mon cher marquis ; & devez-vous en douter , si vous réfléchissez que je vous ai sacrifié tout ce que la cour & Paris ont de séduisant ; uni à moi par des nœuds solennels , vous ne devez point balancer à revenir entre les bras d'une épouse qui vous adore. Si vous étiez assez ingrat pour vous prêter aux idées de votre famille , je jure par vous-même , que livré à ma juste fureur , j'emploierai tout pour vous perdre. Plus le perfide est cher , plus il doit craindre ; l'amour qui se change en fureur , ne se vange pas à demi ; pensez y , marquis ; vous connoissez la tendresse de mon cœur , venez la partager , ou craignez que le fer ou le poison ne me délivrent d'un

traître. Quoi qu'il en coûte pour se venger de son amant, il est toujours doux de punir un ingrat qu'on aime.

ROXANE,

Marquise de Malbonne.

Il y a apparence que le marquis fut peu touché des prières & des menaces de la *Duclos*, puisque deux mois après son retour à *Dijon*, il épousa la fille du baron de *Verman*, de C***, & capitaine de ses gardes en Bourgogne, seul fruit de cet hymen. Le jour que je reçus le fit perdre à ma mere; & mon pere sensible à ce malheur; ne survécut que de quelques mois.

Je vous épargnerai l'ennui du détail des premières années de mon éducation; vous saurez seulement que des mains de madame de *Verman* mon aïeule, je passai dans un cloître où je fus élevée avec cette fausse austérité, qui captive la jeunesse, & ne l'instruit point. Jouet perpétuel des caprices des religieuses, je me voyois tour-à-tour l'objet de leurs tristes complaisances, ou de leurs fades plaisanteries. Haïe sans humeur, estimée sans plaisir,

plaisir, le couvent m'ennuyoit ; j'en cherchois la raison, & un mouvement secret que je ne pouvois démêler, me disoit confusément que le cloître n'étoit pas fait pour moi. Entre toutes les nones avec lesquelles l'habitude m'avoit liée, je distinguois sur-tout une jeune personne, dont l'esprit orné & poli prévenoit moins encore qu'un caractère doux & tranquille ; amie tendre, je m'attachai à la mere *Sophie* (c'est le nom de cette religieuse) & nous devinmes bientôt inséparables.

Persuadée de la sincérité de mes sentiments, *Sophie* épancha son cœur dans celui de son amie, & je payai sa confiance par l'aveu des mouvements tumultueux qui troubloient ma raison, & agitoient mon ame. Que je vous plains, me dit *Sophie* ; ou pour m'expliquer mieux, que j'envie votre sort ! Victime de la fureur d'un pere, de la perfidie d'un amant, & d'un crime plus funeste à mon repos, on m'a traînée dans ce cloître, où liée par des vœux sacrés, je n'ai d'autres soins que de tâcher d'asservir ma raison à mes devoirs. Quand vous apprendrez mes malheurs dans l'histoire de ma vie, que je vous raconterai en un

temps plus favorable , vous verrez que plus agitée & moins heureuse que vous , je suis forcée de dévorer ici mes chagrins , tandis que le monde va dissiper les vôtres : *Sophie* m'apprit alors ce que c'étoient que ces desirs secrets , qui sembloient n'entrer dans mon ame que pour y régner avec tyrannie. Je connus enfin l'amour , & je parus le redouter peu. Le tableau le mieux imité affecte toujours moins que l'original. La vue d'un homme aimable remue bien plus que les peintures enchanteuses dont nos romans sont remplis. Emue quelquefois au récit de *Sophie* , je semblois ne penser que pour elle : ou peut-être mon cœur qui s'ignoroit , n'étoit agité que des sentiments qui devoient le dominer un jour. Je serois sans doute demeurée plus long-temps dans cet état , si la baronne de *Verman* , qui venoit de fermer la paupière au président de *Malbonne* , mon aïeul , ne fût venue me tirer du couvent. *Sophie* seule emporta mes regrets. Je promis à cette bonne amie de venir partager souvent ses alarmes , & je n'oubliai pas de lui rappeler qu'elle me devoit le récit des aventures de sa vie. Le reste du monastère ne me

vit sortir qu'avec envie. La consolation des malheureux est d'avoir des semblables.

A peine eus-je fait les premiers pas dans le monde , que la baronne de *Ver-*
mar m'annonça que la gloire de mon nom , & des intérêts de famille , exigeoient que je songeasse à me marier ; on me prévint même qu'on ne vouloit point gêner mes inclinations , & que c'étoit dans le dessein de me laisser la maîtresse de mon cœur , qu'il falloit que j'épousasse le comte de *Courmont* , que je n'avois jamais vu.

Je savois bien que l'intérêt régloit la plupart des mariages , mais je me figurois qu'il n'y avoit que les filles des princes qui dussent sacrifier leurs goûts à la politique , & je ne pouvois croire qu'un simple gentilhomme eut des raisons d'état qui l'obligeassent à devenir le tyran d'une jeune personne , dont il devoit être l'appui : réflexions vaines qui ne tiennent point contre l'usage.

Le comte de *Courmont* qui avoit peut-être à Paris , où il étoit alors , les mêmes sentimens que moi , étoit attendu de jour en jour pour remplir les conventions de nos parents ; quoique je fusse préparée à ce mariage , je ne laissai pas

de me livrer à un penchant que je combattois ; mais peut-on commander au cœur ? J'éprouvai bientôt que les efforts de la raison ne peuvent rien contre le sentiment.

Le chevalier de *Nalbour* unissoit aux charmes de la figure , les agréments de l'esprit le plus aimable ; jeune , charmant , plein de qualités estimables & modeste , le chevalier étoit un être extraordinaire que le ciel avoit créé pour m'enchaîner ; la sympathie d'où naissent presque tous les goûts , excita dans nos cœurs cette passion tendre , qui est moins l'effet du caprice , que d'un je ne fais quoi , qu'on ne peut définir ; pour tout dire , nous nous aimâmes dans le même instant tous les deux , & nous nous aperçûmes ensemble de l'impression réciproque que nous avions faite l'une sur l'autre ; l'amour est clairvoyant avec les cœurs vertueux , son bandeau ne sert qu'à couvrir les vices.

Le chevalier étoit sans biens , son pere tué au service ne lui avoit laissé que la gloire de son nom , fardeau pesant , quand les richesses n'aident point à le soutenir. Engagé d'ailleurs dans l'ordre de Malthe , il ne pouvoit le

quitter qu'en perdant l'espérance d'une commanderie qui étoit toute sa fortune ; raison accablante , qui éloignoit l'espérance que j'aurois pu concevoir d'être unie avec *Nalbour*. Attaché sans cesse à mes pas , le chevalier ne me quittoit point , parent du baron de *Verman* , on ne pouvoit , sans manquer à la bienséance , lui refuser le plaisir de faire sa cour à une petite fille qu'on aimoit tendrement. Comme la douceur de mon caractère faisoit penser que mon cœur , se pliant aux loix de ma famille , ne pourroit répondre aux sentimens qu'on soupçonnoit que le chevalier auroit pour moi , on me laissa avec lui une liberté dont les suites ne sont que rarement dangereuses pour les âmes bien nées ; le chevalier dans ces moments heureux faisoit tous ses efforts pour m'engager à refuser la main du comte de *Courmont*. Aussi respectueux dans ses procédés , que sincère dans ses propos , il savoit unir l'amour avec la sagesse ; talent estimable que la complaisance des femmes a fait tomber en discrédit.

Vouloit-il m'éloigner de *Courmont* ? il n'employoit point , ainsi que les hommes que j'ai vus depuis , ces discours

odieux dont l'indécence retombe presque toujours sur ceux qui ont la bassesse de s'y abandonner. Jaloux, mais honnête homme, *Nalbour* favoit que la probité ne permet point qu'on avilisse un rival dans l'esprit de sa maîtresse, en lui prêtant des vices qui lui sont étrangers. Le sentiment peut tout sur le cœur d'une femme estimable ; la coquette seule se laisse emporter par la méchanceté : facilité dangereuse, dont elle devient la victime à son tour !

Indépendamment du goût que le chevalier m'avoit inspiré dès le premier moment, son caractère généreux me le rendit plus aimable encore ; la crainte où il étoit, que je n'épousasse un rival dont il louoit le mérite & l'esprit, me le rendoit plus cher ; & dans le portrait flatteur que *Nalbour* me faisoit de *Courmont*, je ne voyois que le chevalier ; ce n'étoit pas assez de l'aimer, je l'estimois, & ma passion n'en étoit que plus vive. L'estime ne rend l'amour légitime, que pour en accroître les bornes.

Incertaine sur le parti que j'avois à prendre, je balançois entre mon cœur & mon devoir, mais assez raisonnable pour penser que ce dernier devoit l'em-

porter, je me contentai de jurer à *Nal-*
bour, que je ne m'unirois au comte de
Courmont, qu'après avoir exposé au baron
de *Verman*, la répugnance que je me
fentois pour un époux que je n'aimerois
jamais. Le chevalier parut satisfait de ce
parti, l'heure de l'assemblée arriva, &
nous nous séparâmes pour nous rendre
au cercle. Nous n'y fûmes pas plutôt,
que le chevalier qui me donnoit la main,
pâlit; je m'apperçus même que ses ge-
noux tremblants lui laissoient à peine
la liberté de se soutenir. Emue de son
état, je rougis, & ce symptôme n'é-
chappa pas aux femmes; mais hélas!
quelque vive que fût cette agitation,
elle n'étoit que l'avant-coureur d'un
trouble bien plus violent. Je n'étois pas
encore assise que la baronne de *Verman*,
vint me présenter le comte de *Courmont*
qui arrivoit de *Paris*; je le reçus avec
une politesse ménagée qu'on attribue à
la décence, & qui est souvent l'effet de
la froideur. Le comte, que je veux pein-
dre ailleurs, étoit avantageux; & il crut
que mon indifférence n'étoit qu'une ti-
midité, qui flatte toujours ceux qui l'ins-
pirent. Le chevalier morne & pensif pro-
menoit ses regards sombres sur *Courmont*

& sur moi ; mes yeux d'accord avec les siens , sembloient répondre à leur langage , & partager sa douleur.

On proposa une partie de *Manille* , c'étoit alors le jeu à la mode , que les petites maîtresses viennent de renouveler sous le nom de *comete* ; je la fis , & l'arrangement de la baronne de *Ver-man* , me mit en face du comte , qui , de la dignité qui ne lui réussit point , passa au plaisant qui ne prit pas plus. Il étala tout cet esprit de jargon qu'un provincial apporte mystérieusement de *Paris* , pour le répandre avec éclat dans le sein de sa petite ville ; mais cette affiche factieuse ne gagna rien : soit prévention , soit justice , le comte n'eut ni la force de me persuader , ni le loisir de m'amuser.

La partie finie , le chevalier uni depuis long-temps avec *Courmont* , le suivit à la maison , & ils y souperent tous les deux ; c'étoit un de ces repas de famille , où l'ennui monté sur le ton de la bienséance gagne tous ceux qui en sont , & répand même un froid domestique sur les étrangers , qui n'y sont admis que pour partager la confiance & la tristesse.

Les préliminaires de notre union fa-

rent réglés après le souper , le comte qui vouloit être amant avant de devenir époux , s'approcha de moi , & me débita tous ces propos de convention , qui ne sont que des fadeurs dans la bouche de ceux qu'on n'aime point. Le chevalier faisoit pendant cette conversation un piquet avec le baron de *Verman*. Je laisse à penser si , fixé à son jeu , il voyoit d'un œil indifférent l'entretien de *Courmont* ; inquiet , agité , il se plaignoit contre la fortune avec le plus beau jeu du monde , & brusque sans raison , ceux qui ignorent le secret de son cœur , imputoient à l'intérêt ce qui n'étoit que l'effet de l'amour le plus tendre. *Nalbour* fut contraint de se retirer sans me dire un mot ; jugez de mes inquiétudes par celles qu'il dut ressentir. Je passai la nuit dans des réflexions singulieres , combattue incessamment par l'amour & le respect ; je murmurois contre la tyrannie de mes parents ; mais que pouvoient mes plaintes ? trop foible pour les rendre sensibles , elles ne servoient qu'à me faire voir mon malheur de plus près ! j'étois encore livrée à ces idées , quand *Bernon* (c'est ainsi qu'on appelloit ma femme de chambre) vint m'apporter un billet ;

je reconnus le caractère du chevalier ; j'ouvris en tremblant , & je lus ces mots , qui ne me remirent point de mon émotion :

J'ai balancé long-temps , Mademoiselle , sur le parti que j'avois à prendre ; à la veille de l'événement le plus funeste pour moi , la fuite alloit m'éloigner de vous , mais j'ai réfléchi que je me vengerois mieux de votre infidélité , en présentant sans cesse à vos yeux , un homme que vous avez aimé , & que vous aimeriez encore , si.... pardon , ma chère Julie , je sens que ma fureur m'égare , & je suis peut-être assez malheureux pour t'offenser dans le temps que je voudrois te plaire , adieu , aime Courmont , & déteste un ingrat qui feroit le malheur de tes jours ; quand tu liras ce billet , je ne respirerai plus le même air que toi ; mais en quelques climats que le hasard conduise mes pas , je jure que je n'aimerai que toi ; adieu encore une fois , je t'adore assez pour te fuir.

Mille sentiments partagerent mon ame à la lecture de ce billet. Irrésolue sur la réponse que je devois y faire , j'écrivis dix lettres différentes que je

déchirai aussi tôt ; & assez maîtresse de moi-même , pour en imposer à mon cœur , j'allois suivre mon devoir , si *Bernon* ne m'eût pressée de répondre au chevalier , qu'elle me peignit prêt à quitter sa patrie pour toujours. Quelque défiance que j'eusse des femmes de l'espece de *Bernon* , je me laissai aller. Aimant le chevalier , pouvois-je , sans cruauté refuser un mot à un homme qui m'aimoit lui-même assez , pour chercher dans la fuite les moyens de me procurer une tranquillité que sa présence m'auroit toujours enlevée ? Cette réflexion appuyée par les conseils de ma femme de chambre , & affermie par l'imprudence attachée à mon âge , m'arracha cette réponse :

Y pensez vous , chevalier , puis-je jamais vous haïr , connoissez mon cœur avant de le juger , & soyez sûr que ne pouvant se partager entre deux objets , il est tout à vous ; Courmont n'est pas flatté dans cette reponse , mais c'est mon cœur qui me l'a dictée ; & mon cœur est sincère. Adieu. Réflexissez sur vos devoirs & sur les miens , & pensez qu'il n'y a d'infidélité

réelle que celle que nous faisons de notre propre mouvement.

Bernon court avec empressement porter ce billet au Chevalier qui le lut en pleurant , & partit pour Malthe.

Ma femme de chambre , éplorée de l'état dans lequel elle avoit trouvé *Nalbour* , revint les larmes aux yeux m'apprendre son départ , devoir austère ! c'est alors qu'accablé sous ton joug , j'osois t'accuser de cruauté & d'injustice ! quoi donc , me disois-je , esclave du caprice de nos parents , ne pourrons nous sans crime nous livrer à un penchant fondé sur la raison & la vertu ?

Remarques inutiles ! la raison est muette quand le devoir parle , tout lui cède jusqu'à la vertu même.

J'étois encore absorbé dans ces réflexions funestes , quand le Baron de *Verman* entra dans mon cabinet ; il fit sortir *Bernon* , & après m'avoir tendrement embrassée , il demanda si le chevalier de *Nalbour* m'avoit aimée ; je rougis ; ne réponds point , ma chère fille , répondit le baron : je sais tout , ton visage satisfait ma curiosité , & justifie ton

innocence ; si tu étois coupable le chevalier ne seroit point parti ; on ne fuit point une femme qui nous a rendu heureux. J'avouai alors au baron l'amour que j'avois pour *Nalbour* ; & heureux de voir mon inclination asservie à l'obéissance , il me quitta en m'annonçant que notre mariage que le pere de *Courmont* venoit d'avancer , étoit remis au lendemain matin. Le comte remplaça M. de *Verman* ; sa conversation aussi singuliere & plus insipide que celle de la veille , fut un enchaînement de plaisanteries sur le départ dont , graces à la vanité de *Courmont*, personne n'ignoroit le motif.

Le jour se passa dans ces arrangements tumultueux , qui ennuiant ceux mêmes qui s'y prêtent de bon gré. Je me retirai dans mon appartement à l'entrée de la nuit ; *Bermont* sourit en me voyant entrer ; sa gaieté me donna de l'humeur ; la joie de ceux qui nous environnent augmente nos ennuis. Je congédiai *Bernon* , & je cherchai la lettre du chevalier que je relus avec cette douce inquiétude qui ne me quittoit point , quand je le rappelois à mon imagination... *Je t'adore assez pour te fuir*. Ah ! cruel chevalier , m'écriai-je

en répétant les derniers mots de son billet ! où donc êtes-vous ?... à vos genoux adorable Julie , dit *Nalbour* , en se précipitant à mes pieds. Moins surprise qu'offensée d'un procédé aussi déplacé, je ne daignai pas même demander au chevalier par quel hasard je le trouvois dans mon appartement. Il tenta en vain d'obtenir sa grace : je brûlai sa lettre à la bougie qui étoit sur mon secrétaire, & je lui défendis de me voir jamais. *Bernon* qui vint au bruit , s'avisa de vouloir excuser *Nalbour* , & son congé fut le prix de sa témérité. Que la jeunesse est malheureuse quand on confie les soins de sa conduite & de son éducation à ces âmes basses , qui , toujours corrompues par l'intérêt , nous précipitent dans le crime que leur état doit nous faire éviter !

Le chevalier fut à peine sorti que je me couchai , mais ma situation étoit trop critique pour que je pusse jouir du repos que j'attendois , & je fis en vain des efforts pour me rendre l'idée de *Courmont* familière , & me faire au moins un devoir supportable d'une triste nécessité : je ne pus y parvenir , le jour me retrouva dans la perplexité

où il m'avoit laissée ; ce n'est pas que le comte fût sans mérite ; vous jugerez de ce qu'il valoit par le portrait que je vais vous en faire. L'impartialité va tracer le tableau.

Le comte de *Courmont* joignoit à une figure ordinaire , tout l'esprit d'un homme du monde. On fait en quoi consistoit cet esprit ; je ne le définirai pas ; singulier d'ailleurs dans sa conduite , il n'étoit ridicule & bizarre qu'avec les gens de bons sens ; toujours raisonnable avec les étourdis ; il sembloit prendre le caractère opposé des personnes avec lesquelles il se rencontroit ; généreux & sensible , il savoit reconnoître & rendre un service ; tendre avec excès , il n'avoit que le point de jalousie que la bienfaisance veut que l'on affecte , pour n'être pas confondu au rang de ce qu'on appelle dans la société , de *bonnes gens*.

Tel étoit *Courmont* avec lequel je fus unie sous des auspices marqués par la douleur. Mon mari ne put cependant s'appercevoir de mon état ; & je fus assez prudente pour lui cacher ma passion & mes dégoûts. Le comte étoit mon époux ; ce titre sacré m'attachoit à lui ; si l'amour n'entroit pour rien dans cette

union , je n'en étois pas moins la femme : le devoir commande aux passions mais il ne les éteint pas. Je pouvois encore aimer le chevalier ; mais je ne devois être attachée qu'au comte ; situation équivoque que peu de femmes surmontent !

Quoique mon époux , comme je viens de le remarquer ne fût pas un jaloux décidé , il eut dans le commencement de notre mariage ces inquiétudes qu'on peut permettre à un homme qui se défie qu'un autre regne dans un cœur qui doit être à lui ; mais elles ne vinrent jamais qu'à moi , tranquilles l'un & l'autre , nous avions au moins l'air de nous estimer.

La revue de la gendarmerie qui étoit alors en *Champagne* , appela le comte à *Viry* , où sa brigade étoit en quartier ; notre séparation fut tendre , la raison & l'habitude avoient suppléé chez moi aux sentiments de tendresse , & *Courmont* partit avec la bonne foi d'un mari qui ne doit les regrets qu'il laisse qu'à l'amour le plus vif.

Le départ du comte ramena près de moi la baronne de *Verman* , que l'humeur de *Courmont* avoit éloignée dès les

premiers jours de notre mariage , & reprenant sur sa petite fille l'autorité que le sang lui donnoit , elle voulut m'obliger à revenir dans sa maison , sous prétexte que jeune & aimable , il n'étoit pas convenable que je demeurasse seule. Madame de *Verman* pouvoit penser juste ; mais elle ne devoit pas être écoutée , parce que *Courmont* , à qui j'avois proposé ce parti , l'avoit rejeté , & les volontés de mon mari m'obligèrent à ne pas suivre celles de la baronne, quelque respectables qu'elles fussent pour moi.

Je ne fus pas plutôt libre , que *Bernon* qui vint se jeter à mes genoux , obtint sa grace ; je la lui accordai avec d'autant moins de peine , que j'avois appris que le chevalier de *Nalbour* étoit réellement arrivé à Malthe , & que cette fille m'avoit extrêmement été attachée. Le mois de Juin annonça l'assemblée des états de Bourgogne , le prince de C***. les tint avec cette grandeur , & cette dignité héréditaire aux héros de son nom. Le sexe le plus brillant de la province vint à Dijon pour profiter des fêtes. Entre toutes les femmes qui fixoient les yeux de la cour du prince ,

on distingua madame la marquise de *Ferval* & moi. Passez-moi ce trait ; plus sincere que vaine , vous me verrez me louer , ou condamner suivant les circonstances.

Parmi les jeunes seigneurs qui composent la cour du prince , j'avouerai que je distinguai le duc d'*Amerville* ; sa figure n'en imposoit point , elle rebutoit même au premier coup d'œil , pour peu qu'on ait de délicatesse ; mais la nature , qui fait reparer les torts , lui avoit donné un esprit vif & solide , qui savoit plaire & persuader tout à la fois ; sans prétentions d'ailleurs le duc disoit les choses les plus jolies , sans avoir l'air de les dire ; indolent sur l'expression qui étoit toujours choisie , il sembloit ne la négliger que pour appuyer sur le sentiment ; & le peu de cas qu'il faisoit de ce qui paroît de lui , y ajoutoit un nouveau prix ; complaisant & ingénieux dans la société , il savoit donner à tout le monde l'esprit de son état ; habile à ramener la conversation qui vous plaisoit , il vous mettoit dans le cas de dire souvent des choses qu'il croyoit à l'instant , & que vous penseriez de bonne foi avoir imaginées ; il donnoit des con-

seils aux gens d'esprit , avec le ton modeste d'un homme qui en exige d'eux , on suivoit ses avis dans le temps même qu'on croyoit se donner pour modele ; doux avec les fots , il jetoit sur eux un vernis qui les rendoit supportables , & qui faisoit quelquefois penser qu'on les avoit condamné trop-tôt.

Je vous laisse à croire si un homme aussi estimable sut m'attacher ; liée d'abord avec le duc par l'amitié qui regnoit entre lui & mon mari , avec lequel il avoit été à l'académie , j'aurois voulu ne voir en lui qu'un ami sage , dont le commerce tranquille est préférable aux plaisirs tumultueux que l'amour entraîne avec lui , mais le duc qui s'aperçut que son caractère heureux avoit subjugué mon esprit , crut que ces premières impressions portant bien-tôt sur mon cœur , je passerois de l'estime à l'amour ; le croira-t-on ? la réflexion de *d'Amerville* ne fut point démentie , & je l'aimai ; certain de ma façon de penser, il tint dès lors la conduite de tous les amants , je veux dire qu'il voulut devenir heureux. Mes devoirs que j'opposois sans cesse aux empressements du duc , ne tinrent point contre son penchant , & si sa pro-

bité le força de convenir qu'ils étoient respectables , ce ne fut que pour les anéantir. Lié comme je viens de le dire avec mon mari , ils étoient en relation depuis très long-temps , & *Courmont* s'épanchoit avec plaisir dans le cœur de *d'Amerville* ; triste confidence dont le duc abusa ! le comte épris à *Vitry* d'une certaine madame *Niel* , vantoit à son ami les bontés que cette femme avoit pour lui ; *d'Amerville* crut la circonstance avantageuse ; & il se persuada que mon attachement à mon devoir finiroit aussi-tôt que je serois convaincue que mon mari manquoit au sien ; je fais que beaucoup de femmes trouvent dans l'infidélité de leur mari un prétexte à la perfidie ; mais revenues des premières fureurs du dépit , peuvent-elles ignorer qu'elles ne sont pas moins coupables que si leurs époux étoient vertueux ? La raison peut se faire illusion pendant quelques moments , mais s'y arrêter , c'est l'effet du crime.

Ces idées puisées dans mon cœur , ne paroissent au duc qu'une morale fade , entée sur un préjugé ridicule , & il fit tout au monde pour les détruire. Que le cœur est foible , quand le goût & le

mérite l'ont subjugué ! En vain je rappellois mes premiers sentiments , presque éteints dans mon ame , je n'y trouvois que le triomphe du *duc*. Seule dans mon appartement je confiai ma situation à *Bernon* , qui , depuis l'aventure du chevalier gardoit une sage circonspection. Cette fille que je ne consultois que pour trouver des armes contre d'*Amerville* , me déplut dans l'instant même qu'elle prit mon parti contre lui : en vain elle me peignit les désordres d'une passion malheureuse , dont les suites étoient d'autant plus terribles , que le duc étoit un homme de cour , & on fait que l'étiquette de ce pays-là , c'est de se piquer d'indiscrétion ; je n'écoutai rien , & la soupçonnant de s'intéresser toujours à l'amour du chevalier que je commençois à nommer sans émotion , j'allois la congédier pour la seconde fois , si cette pauvre fille , docile à mes desirs , n'eût chanté la palinodie , en me représentant d'*Amerville* , comme le seul amant qui pût rendre une foiblesse excusable. *Bernon* louoit encore le duc , lorsqu'un de ses gens m'apporta un billet qui acheva de me décider , comme on va le voir par la réponse suivante.

Etes-vous content , mon cher petit duc , vous triomphez , j'oublie tout pour ne penser qu'à vous ; venez ce soir recevoir les gages heureux de l'amour le plus tendre.

Ma honte étoit écrite dans ce billet , il ne s'agissoit pour achever de me rendre coupable , que d'y joindre le sceau du plaisir ; moment funeste dont je commençai à redouter l'approche ! l'avantage de la vertu , est de rentrer aisément dans un cœur , où les remords la rappellent toujours. Je sentis mon égarement , au moment même que j'y tombai : mais que faire ? le duc étoit aimable , mon cœur étoit sensible , mon mari infidèle ; ç'en étoit trop pour m'arrêter encore. Cependant , me disois-je ; en réfléchissant sur le rendez - vous que je venois de donner ; de quel front oserai - je me soustraire aux traits satiriques , dont le monde accable les femmes qui ont secoué le joug du devoir & de la pudeur ? (remarquez en passant que je vivois alors en province , que j'ignorois les progrès de la corruption générale) le mérite & la discrétion du duc venoient détruire ces réflexions , & me persuadant qu'en ne lui cédant qu'une fois ,

je pourrois réparer une faute unique par une conduite mesurée. Je me livrois à une illusion pernicieuse qui perd les trois quarts des femmes. J'en étois - là quand d'*Amerville* entra ; le mystère & le plaisir peints sur son visage , me causoient de l'ennui. A peine se fut-il placé près de moi , que j'exigeai qu'il me remit le billet que je venois de lui écrire , il m'obéit. Je relus ce malheureux billet , & le déchirant en versant des larmes , je m'emportai contre d'*Amerville*. Quoi , lui dis-je , avec cette vérité que la vertu seule peut rendre , quoi vous auriez été assez cruel pour profiter d'un instant de foiblesse qui eût répandu l'amertume sur le reste de ma vie ! ah ! que vous m'aimiez peu , puisque vous êtes assez lâche pour m'engager à violer des devoirs sacrés ! fuyez , d'*Amerville* , ou soyez assez généreux pour prêter des armes contre vous-même. Le duc interdit de ce discours , balança pendant quelques minutes sur le parti qu'il avoit à prendre ; ses yeux mouillés de ses larmes ; annonçoient un cœur vertueux , & sa conduite le justifia. Qui , moi , s'écria-t-il , en arrosant mes mains de ses pleurs , moi vous trahir ? ah ! si l'amour m'a prêté

des armes contre la vertu , elle-même m'en fournit aujourd'hui pour triompher de l'amour , & je ne veux les employer qu'à réprimer des desirs impétueux auxquels ma probité va commander. Que deux cœurs enivrés l'un de l'autre , se livrent aux accès de la volupté , j'y consens ; mais qu'un amant soit assez lâche pour trahir son ami , en lui enlevant le cœur d'une femme vertueuse qui combat , c'est une perfidie dont votre sagesse vient de me sauver la honte. Que l'amitié & l'estime nous unissent seuls ; je renonce pour toujours à l'amour.

Enchantée des sentiments généreux du duc , je mêlai mes pleurs aux siens , & à nous voir gémir ensemble , on nous eût pris pour deux amants qui pleuroient leurs malheurs , tandis que nous n'exprimions que notre triomphe.

D'*Amerville* me vit , comme nous en étions convenus jusqu'au départ du prince ; mais notre éloignement ne sépara point nos cœurs ; & une correspondance utile & réglée nous unit jusqu'à la mort du duc , que je pleure encore dans ma solitude.

Immédiatement après les états , je
reçus

reçus une lettre du comte qui me marquoit de me rendre à *Arnonval* où il devoit me rejoindre incessamment. Cette terre appartenoit au trésorier des états de Bourgogne ; c'étoit un homme à qui mon mari avoit des obligations essentielles ; généreux , & aimant à obliger , il savoit rendre un service avec la manière aisée d'un homme de condition ; voilà tout ce que j'avois appris en gros du caractère de M. d'*Arnonval* ; je le connus mieux quatre jours après.

Arrivée à la terre du trésorier , j'y fus reçue avec cet air pesant qui ne tient ni de la dignité , ni de la franchise ; on me fit beaucoup de ces politesses ouvertes qui , n'étant pas préparées , n'en sont que plus sensibles ; & comme on me promit des plaisirs & de la gaieté , je me déterminai à m'ennuyer beaucoup , & je ne fus point trompée. D'*Arnonval* étoit un homme simple , qui avoit plus de probité que d'esprit ; riche sans faste , il se ruinoit en passant pour avare , facile dans le caractère , il étoit susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit lui faire prendre ; une anecdote de sa vie , que peu de personnes ont su , justifiera cette observation.

D'*Arnonval* étoit à *Paris*, un aventurier qui voulut le plaisanter, lui dit qu'il étoit commandant des troupes du roi de Maroc, & qu'il étoit envoyé en France par le peuple de ce royaume, pour chercher un homme qui fût assez riche pour détrôner le roi, & monter sur son trône. D'*Arnonval* demanda si cinq cent mille livres suffisoient à cette expédition, l'aventurier lui garantit le trône de Maroc à ce prix, & reçut des avances. Un neveu de d'*Arnonval* instruit de la foiblesse du trésorier, fit arrêter le prétendu général, que le prévôt de *Paris* envoya aux galeres : Voyez la gazette de Cologne N^o. 116, année 1688.

Plus d'*Arnonval* avoit été trompé, plus il s'étudioit à trouver d'honnêtes gens ; soins pénibles, dont sa facilité grossière étoit toujours la victime. Sa maison ressembloit à toutes celles des gens de son espece ; beaucoup de ces oisifs qui ne deviennent bonne compagnie que quand ils sont malheureux, quelques prudes qui, sous le prétexte de prendre l'air, cachent au public des arrangements qui ne sont connus que d'eux seuls : Musiciens & des beaux

esprits , sorte de personnages bons à connoître , au moins à la campagne ; telle étoit la société que nous avions à *Arnonval*. Il y avoit déjà trois jours que j'y étois , & personne ne s'étoit d'autant plus piqué de cette indifférence , que je ne comptois de plaisir réel à *Arnonval* , que celui que je goûterois à m'amuser des originaux qui y étoient rassemblés. Le jeu , la promenade , & les propos tristement facétieux du trésorier , avoient fait jusques-là mon unique agrément ; le poète composoit de mauvais vers que le musicien chauffoit sur de la vieille musique , les agréables ricanoient , tandis que d'*Arnonval* criant *bravo* , faisoit fuir les prudes qui étoient toujours précédées ou suivies de quelques-uns. Ce tableau étoit bon une fois , mais répété tous les jours il devenoit infipide à ceux qui n'y entroient pour rien. Impatiente de voir arriver le comte , je reçus une seconde lettre , qui différoit cet instant de quinze jours ; excédée d'un délai aussi long , je pris le parti de me divertir de la suffisance du poète , & du ridicule du musicien. Mais croira - t - on que des gens qu'on n'admet dans les maisons que pour y divertir une compagnie , se donnent

pour société, & veulent être tendres en dépit du préjugé de leur état ? Rien n'est si vrai, Madame, ces petits Messieurs oserent m'aimer, & vous allez voir de quelle maniere je répondis à leurs feux.

Monsieur *Epernel* étoit un bel esprit clandestin, qui étoit prôné dans les maisons des hommes d'affaires, où il récitait beaucoup de ces petits vers *Anodins* qui n'ont que le mérite d'un débit imposteur ; aussi, observerez-vous que ces auteurs secrets, jaloux de conserver leur réputation, n'ont jamais rien fait imprimer ; vanité sage, que les fots taxent de modestie.

Le musicien avoit les vices de son état sans en avoir les talents ; *Hernoud* (c'est son nom) jouoit l'homme à bonnes fortunes, quelques femmes qui s'étoient avilies en le prenant, lui avoient presque conservé l'air de se croire du mérite ; sot & présomptueux, il n'avoit que l'art de chanter, quand il étoit ivre ; & il ennuyoit d'autant plus qu'il chantoit souvent. Tels sont les deux champions qui disputoient mon cœur. *Epernel* qui étoit moins maussade dans les ridicules, que le musicien, fit le

mystérieux ; ce début me plut , & je me réjouis en y répondant ; *Bernon* étoit dans cette confiance , & vous allez voir qu'elle n'y fut pas inutile. Le poëte qui crut avoir fait impression sur moi , hasarda une déclaration ; comme elle étoit en vers , je n'y répondis point ; *Epernel* qui s'oublioit , osa me reprocher mon silence : cette témérité que je voulois punir dans un autre temps , ne fut point prise en mauvaise part , & je feignis une tendre colere , en attribuant l'aveu du poëte , à un jeu d'esprit , dont je ne voulois pas être la dupe.

Epernel prit le change , comme je l'avois désiré , & le lendemain il m'écrivit une grande lettre pour justifier son amour ; le style en étoit vil & l'expression singulière , je voulus que *Bernon* y répondît dans le même goût. Ma femme de chambre qui avoit plus d'esprit que ces petits poëtes journaliers , fut contrainte de descendre dans le bas , pour se mettre à l'unisson d'*Epernel*. *Hernoud* vint traverser la passion naissante du poëte : jugez de ma joie , quand je vis ces deux originaux au point où je voulois les amener. Coquette sans remords avec ces especes-là , j'aimois à me faire amu-

fement des supplices qu'ils effuyoient. Le musicien plus assuré que le poète, quoiqu'il valût moins, m'assommoit de *cantates & d'ariettes*; *Armide, Omphale, Cleopatre, Euridice & Galatée*; je réunissois en moi les vertus & les agréments de ces princesses, & le petit bon homme avoit l'attention modeste de se comparer aux amants qui les intéreessoient. Plus ridicule qu'*Epernel*, parce qu'il connoissoit mieux le monde, il voulut se monter sur le ton des hautes galanteries; & pour commencer avec succès, il fit une confidence à ma femme de chambre, qui lui fit espérer que ses vœux ne seroient point rejetés. *Hernoud* enchanté de cette prévenance, promit un vaudeville à *Bernon*; le poète lui avoit précédemment fait espérer des vers. Voilà des fonds qui paroissent peu solides, & qui cependant font vivre dans une sorte d'aïssance ceux qui les produisent. Ma femme de chambre qui s'étoit engagé pour moi, acheva de porter la joie dans le cœur du musicien, en lui écrivant un billet fort tendre. La scène étoit bien préparée, je n'attendois que l'arrivée de mon époux pour la dénouer, quand d'*Arnonval* vint

me trouver avec l'air brusque d'un homme lourd qui donne des conseils. Vous être perdue , Madame , me dit le trésorier , & je suis fâché de l'aventure pour votre mari que j'ai l'honneur d'estimer : quoi donc , lui répondis-je , avec un étonnement affecté ; que m'est-il arrivé ? les Autrichiens sont-ils enfin parvenus à faire une irruption en Bourgogne , & nos terres sont-elles ravagées ? Pis que tout cela , reprit d'*Arnonval* ; il s'agit de l'honneur , & les d'*Arnonval* n'ont jamais plaisanté là-dessus. *Epernel* & *Hernourd* , deux hommes d'esprit qui ne valent pas grand'chose , & que je ne tiens chez moi , que parce que l'usage a voulu qu'on ait de ces gens-là , comme on a des porcelaines & des magots de la Chine ; eh bien , repartis-je , qu'ont de commun ces Messieurs avec les disgraces que vous m'annoncez ? Vous les aimez , Madame , répondit le trésorier , & cela n'est pas plaisant. Quelles preuves ? . . . vos lettres , reprit brusquement d'*Arnonval* en m'interrompant , les indiscrets les lûrent hier à tous ceux qui étoient sur la terrasse ; je les blâme , mais je ne vous estime pas de les aimer tous les deux. Je suis assez expérimenté pour

savoir qu'il faut qu'une femme ait une foiblesse ; mais aimer deux hommes à la fois j'estimois feu Madame d'*Arnonval* , elle étoit sage & vertueuse , & je manquai un jour de me brouiller avec elle , parce qu'elle s'avisa de donner un rendez-vous *innocent* à un gentilhomme de la province , tandis qu'elle avoit le marquis de *Gelmaure* ; vous voyez que je suis rigide ; oh j'aime la décence ! Votre conduite , repartis-je , ne m'en laisse aucun doute ; & c'est pour me justifier dans l'esprit d'un époux si austere , que je veux bien vous prévenir que ces lettres sont un jeu de ma femme de chambre , à qui j'ai permis cette supercherie , pour éprouver le caractère de ces petits Messieurs , & m'en réjouir à leurs dépens. Fort bien , dit d'*Arnonval* , qui revenoit toujours aux derniers sentiments qu'on lui proposoit ; cette idée est d'or , & je veux qu'avant la fin de la journée , nous la mettions à profit ; j'imagine par exemple mais non , Madame , imaginez vous-même , je suis vif , & je pourrois bien , pour prélude de la scène renvoyer ces gens-là ; cela ne me satisferoit point ; repris-je , le comte doit arriver ce soir ou demain matin ,

payons son retour de cette scene. Soit , je pense comme vous , répondit d'Arnonval , parce que vous pensez bien. Nous en étions là , lorsqu'on entendit dans la cour le bruit d'une chaise, c'étoit le comte ? notre entrevue fut tendre , & on eût juré à nous voir que *Courmont* n'avoit pas vu *Madame Niel* , & que je n'avois jamais aimé que lui. Les pauvres enfants , s'écria bourgeoisement le trésorier , en se jetant à notre cou , c'est ma foi le tableau de l'amour conjugal.

Après les premières caresses , nous n'eûmes rien de plus pressé que de mettre mon mari au fait de l'aventure , il connoissoit précisément les deux originaux que nous voulions corriger ; & il fut résolu de leur donner pour le même soir un rendez vous dans mon appartement , où *Courmont* accablé de fatigues , seroit supposé ne point coucher. L'objet étoit encore de les ménager si bien , & avec tant d'adresse tous les deux , que l'un tout rempli de son prétendu bonheur , ne pût s'occuper de celui de son rival , qu'on lui peignoit comme un homme méprisable , c'étoit la seule justice que je leur rendis en plaisantant.

Les rendez - vous furent donnés ; la

honte que je ressentois de me compromettre avec de pareils personnages , me fit rougir , & les sots eurent la vanité d'affermir leur triomphe sur cette pudeur ; mais leur espoir frivole s'évanouit avec le jour. Le comte , pour écarter toutes les défiances qui auroient pu entrer dans l'esprit des hommes à talents , quitta la table avant qu'on servît le fruit , sous le prétexte préparé de se reposer. A ce départ je vis briller la joie dans les yeux des deux champions que j'observois avec le manège de la coquette la mieux concertée. *Hernoud* qui vouloit se rendre utile , chanta un vieux air qui avoit quelque rapport avec la bonne fortune dont il se flattoit ; le poëte qui se croyoit le seul heureux , feignit de se rendre à des empressements qu'on n'avoit pas , & récita des vers dont on ne se soucioit point ; aussi fat que son rival , c'étoit *Damon* qui se préparoit à mourir entre les bras de *Célimène* ; lieux communs qui , semblables aux harangues des voyageurs , servent par-tout.

On ne fut pas plutôt sorti de table , que me retirant avec mystère , je passai dans mon cabinet de nuit , où j'attendois le musicien , qui avoit reçu avant

le souper un billet de la main de *Bernon*, dont voici la teneur.

L'impossibilité où je serai de vous faire entrer par la porte de mon appartement, me met dans le cas de vous prévenir, qu'en vous rendant à minuit & demi dans la petite cour du jardin, je vous ferai monter par une voie sûre jusqu'à moi. Adieu, je suis heureuse, si votre impatience égale la mienne; gardez-vous sur-tout du poëte.

Epernel avoit reçu avec le même mystere, un semblable billet au rendez-vous près, qui étoit différé d'une demi-heure. L'instant tant attendu arriva, le comte qui avoit pris les habits de *Bernon*, étoit dans une chambre au-dessus de moi, & affectant de montrer sa robe à la faveur d'un flambeau, il descendit dans la cour, où *Hernoud* étoit, un large panier d'osier, dans lequel on dit au musicien d'entrer: il étoit sans résistance; & porté en l'air par le moyen d'une poulie attachée au-dessus de la chambre où *Courmont* l'attendoit, il le fit entrer dans ce même appartement, le pauvre *Hernourd* interdit à la vue du comte déguisé en femme, ne

favoit pas encore la disgrâce qu'on lui préparoit ; plaisant , comme le sont tous les gens à talents , il tenta de s'échapper par un jeu , mais son adresse ne lui réussit point , & mon mari qui le faisoit observer par deux laquais , lui annonça qu'il lui feroit brûler la cervelle , s'il s'avisait de sortir de son panier. Cette menace auroit fait trembler un homme courageux , jugez de la frayeur que le musicien dut ressentir.

La demi heure étoit écoulée , & le comte impatient de voir le couple rival réuni , se présenta à la fenêtre. *Epernel* qui reconnut sans doute les ajustements de *Bernon* , demanda si on avoit une échelle de corde à lui faire passer ; & on ne lui répondit qu'en descendant d'une autre poulie qui joignit la première , un second panier d'osier où le poète impatient entra avec mystère. *Courmont* qui le montoit , noua la corde & le panier élevé à trente pieds de la terre , présenta *Epernel* aux curieux ; surpris d'une aventure à laquelle il s'attendoit peu , son étonnement redoubla , quand il vit un autre panier qu'on descendait au niveau du sien ; frappé de la voix d'*Hernoud* qui crioit qu'on l'épar-

gnât , il ose lui demander par qu'elle aventure il se trouvoit-là , la conversation s'engage insensiblement entre ces deux hommes qui furent en proie aux agaceries de nos gens , en attendant le jour qui devoit nous venger de leur audace.

Nous nous couchâmes , le comte devint tendre , mais il n'avoit pas cette délicatesse qui devoit être l'ame de la volupté ; je n'étois point jalouse , puisque je n'aimois pas , mais j'avois assez de vanité pour exiger de la fidélité. Madame *Niel* me revint dans l'esprit , j'en parlai au comte , qui devina d'abord que d'*Amervill* avoit été indiscret , & voulant calmer des inquiétudes qui le flattoient , il me dit que Madame *Niel* étoit une de ces femmes de garnison , qui appartenant à l'état militaire , sont en droit d'exiger des visites qu'elles prennent pour des égards ; & que confondant le plaisir avec le sentiment , il est d'usage de leur permettre pour un quartier d'hiver , de s'égarer sur leurs prétentions. C'est une loi écrite , continua le comte d'un ton sérieux qui me surprit , & nous manquerions à la probité , en ne nous y soumettant pas. Quoi , lui dis-je ,

indignée d'un propos si révoltant , vous prétendez que l'honneur vous force à déshonorer une femme. . . . Est-ce qu'on déshonore encore , reprit *Courmont* d'un ton fait ? si quelqu'un avoit à se plaindre de ce côté-là , ce seroit nous ; ce sont les femmes qui nous perdent par leur indiscretion & le peu de ménagements qu'elles gardent avec les hommes. A-t-on rendu une femme heureuse ? à *Paris* au moins , elle ne jouit de son triomphe , qu'autant qu'elle le rend public ; il faut qu'un homme qui n'a que des bontés , ou de la complaisance , joue l'amoureux , & que , promenant madame & son ennui par-tout , il aille avec elle de chez l'empereur à l'opéra , du spectacle au cours ; & livré par-tout aux agaceries d'une femme aimable , si vous voulez , il ait le désagrément d'entendre dire à ses oreilles , *M. le comte est amoureux ?* jugez , madame , combien ce persifflage est atterant. J'ignore , repartis-je , la force de ces grands mots , mais je fais que tout ce que vous prétendez qui forme votre honte , doit contribuer à vous faire honneur , supposé cependant que l'homme le plus présomptueux puisse tirer vanité de l'avilissement auquel il

réduit une femme. Madame la comtesse , répondit *Courmont* , ne connoît pas encore le grand monde ? elle mettra , repris - je , au nombre de ses plaisirs , celui de l'ignorer toujours , s'il ressemble à l'esquisse que vous venez d'en donner. Oh , je l'ai peint en beau , repartit le comte : fort bien , continuai-je ; quelle idée flatteuse pourrois-je en concevoir , quand vous me peignez des hommes qui , sans obéir au devoir , vivent avec des femmes qu'ils n'aiment point ? car après ce que vous venez de me dire de votre beauté de *Vitri* , je ne faurois me persuader qu'elle vous ait été chère ; rien moins que cela , reprit *Courmont* , & apprenez d'abord que , quand même l'amour ne seroit pas banni du commerce de la vie ; il ne résideroit jamais dans des villes de garnison ; les femmes n'y étant à nous que par convention , ne peuvent y prendre ce goût délicat qui n'est autre que l'amour. Nous remplacions à *Vitri* le régiment du roi , c'est le seul de l'infanterie avec lequel nous vivons ordinairement ; le capitaine le plus intrigant de ce régiment , nous donna la litte des femmes du corps ; c'est ainsi qu'on appelle celles qu'on a

eues pendant le quartier d'hiver ; désignées toutes avec les épithètes qui marquent leur figure & leur caractère , Madame *Niel* me plut , le commandant de ma brigade avoit aussi jeté les yeux sur elle ; mais comme il n'y a point de préséance en amour chez nous , nous suivîmes l'usage ancien , & Madame *Niel* savoit qu'elle m'appartenoit avant que je l'eusse vue , il en est de même de toutes les femmes , & de tous les régiments . . . je vous avouerai , Madame , que je frémis à ce récit horrible , & je fus vingt fois tenté de croire cette vile partie du sexe plus méprisable que les hommes qui la gagnoient au sort. Puissent les femmes qui liront cet endroit de mes mémoires , revenir des écarts qu'elles ne se pardonnent que parce qu'elles les croient cachés.

Je ne vous parlerai ni de mon sommeil , ni des autres réflexions qui le précédoient , je vous dirai seulement qu'à huit heures du matin *Courmont* fit éveiller tout le château , & les environs ; d'*Arnonval* qui étoit prévenu , amena son monde dans la cour , où l'on voyoit les deux hommes à talents , modestement tapis dans leurs loges à bonnes

fortunes , exposés aux plaisanteries les plus cruelles ; ils eurent la bassesse de demander grace , mais on ne répondit à leurs cris que par des méchancetés. Deux laquais qui avoient de la mémoire , montoient dans l'appartement qui faisoit face aux paniers , & là ils recitoient alternativement les vers & la chanson qu'*Epernel* & le musicien avoient donnés la veille , comme l'avant-coureur de leur aventure ; le comte qui vouloit rendre la scene complete , nous fit remplacer dans la cour par des païsans qui , moins délicats & aussi méchants que nous , tourmentoient violemment les deux amoureux. Pendant ces nouvelles persécutions , on tint conseil au château , & d'*Arnonval* qui pensoit toujours d'après les autres , fut d'avis qu'à l'entrée de la nuit on les renvoyât à *Dijon* où ils seroient assez punis si cette aventure qu'on se préparoit à y divulguer , les éloignoit des maisons , où la mode , plus encore que la commisération , leur avoit ouvert un asyle. Puissent à l'avenir être traités ainsi tous amants téméraires , tout homme à talent qui ose sortir de son état !

Nous passâmes le reste de la belle

faison à la terre du trésorier ; ma grosse dans laquelle j'avançois heureusement , me contraignit de retourner à la ville au commencement du mois de septembre ; j'accouchai sur la fin d'octobre d'un fils qui fut tué à la bataille de *Fontenoi* , journée heureuse , qui , en nous faisant trembler pour l'auguste monarque qui nous gouverne , nous fit voir un vainqueur , pere de ses ennemis , comme il l'est de ses sujets. Cet enfant est le seul que le ciel m'ait accordé , ses vertus , son mérite & sa valeur ont mérité mes regrets ; plus sensibles encore sont les meres qui dans la perte d'un fils pleurent un ami , c'est à ce dernier trait que j'ai regreté le marquis de *Courmont*.

Je fus à peine rétablie de mes couches , que le comte ennuyé du séjour de *Dijon* , prit la résolution d'aller demeurer à *Paris*. Je ne cacherais point que je frémis , quand il m'apprit cette nouvelle ; l'idée que l'on m'avoit donnée de cette ville , alarmoit ma raison , & je ne pouvois pas m'imaginer qu'on pût vivre heureux dans un pays , où l'effronterie , marchant avec un front d'airain , en impose à la vertu modeste ,

où le libertinage remplaçant le plaisir délicat, confond tous les hommes. Je témoignai mes craintes à mon mari, mais en homme aguerri, il traita mes défiances d'*enfantises* ; & me dit, en jouant la fausse raison, que le seul parti qu'une femme prudente pouvoit prendre, étoit de suivre les mœurs des climats qu'elle habitoit, raisonnable en *Bourgogne*, ajouta - t - il en finissant, vous serez étourdie à *Paris*, vous serez bien par-tout ; conseils dangereux qui ne laissoient dans mon cœur que l'horreur de les avoir entendus.

Nous quittâmes *Dijon* au commencement de l'hiver ; c'est la saison où *Paris* plus varié dans ses plaisirs, offre des amusements de tout espece. Le comte loua un hôtel garni dans la rue de Tournon, au-dessous de celui qui sert aux ambassadeurs extraordinaires (1).

(1) Cette erreur est pardonnable à la comtesse de Courmont, qui, n'ayant pas vu *Paris* depuis quinze ans, peut ignorer que l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires, est actuellement à la rue neuve des petits champs. Cette remarque n'est placée ici que pour assurer les esprits foibles, qui trouvant une erreur dans un ouvrage, révoquent tout ouvrage en doute.

Courmont, qui avoit été fort répandu dans Paris, me présenta dans toutes les maisons où sa naissance & l'amitié lui avoit donné accès. Mon mari ne me vit pas plutôt attachée à une société qu'il la quitta ; je ne murmurai pas contre lui, mais je déclamai secrètement contre l'usage qui autorisoit cette conduite. La maison où je me plaisois le plus, étoit celle de la présidente d'*Obri-court* ; cette dame joignoit dans un âge tendre, un esprit mûr à des connoissances variées, qui la rendoient estimable ; modeste, quoique belle, elle n'avoit rien d'affecté dans ses propos, ni dans son maintien, & quand elle ne se trouvoit pas bien, c'est que réellement elle ne croyoit pas l'être ; le tableau du mari étoit exactement le contraste de celui-ci. Le président avoit à quarante ans l'étourderie minaudière d'un fat qui débute à la cour ; ennemi de son métier, il laissoit à un secrétaire le soin de faire ses extraits, & toujours de l'avis de ceux qui opinoient avant lui, il pensoit bien ou mal, suivant les connoissances de ceux qui le précédoient dans la gazette du jour, il savoit mieux que personne si *Cidalise* avoit

quitté le petit marquis , ou si le commandeur avoit repris *Euphémie* ; merveilleux pour les ajustements , il n'y avoit pas de *Caillete* dans le royaume , qui fût assortir une parure avec plus de goût. *La Masier & la Gillon* n'essayoyent une mode nouvelle que d'après lui ; ces deux femmes étoient les *Boutrai & les Duchaps* de leur siècle. On prétend que c'est d'*Obricourt* qui retrancha les galons qui bordoient les jupons des femmes , & qui leur faisoient un tort infini , comme celles qui vivoient de mon temps , ont pu l'éprouver.

Mon entrée chez le *président* déranger l'harmonie qui regnoit dans sa maison ; quoique je n'eusse pas de part à ce trouble , il ne laissa pas que de m'inquiéter : d'*Obricourt* , amant heureux de madame *Quetel* me la sacrifia , & le chevalier de *Pervaux* , qui devint le rival du *président* , abandonna madame d'*Obricourt* qui avoit la foiblesse de l'idolâtrer. Comme madame *Quetel & Pervaux* , ont été les principales causes des malheurs dont la moitié de ma vie a été remplie , il est important que je montre ici ces deux personnages , tels qu'ils étoient.

Madame *Quetel* étoit une femme fausse ; qui , se piquant de n'avoir aucun préjugé , affectoit sur tous les objets une indifférence qu'elle portoit jusqu'à s'estimer peu elle-même. Ce point est le seul sur lequel elle auroit pensé juste , si elle avoit été sincere. Outrée dès qu'on humilioit son amour-propre , elle mettoit tout en œuvre pour perdre ceux qui ne l'aimoient plus ; méchante avec méthode , son expérience dans le genre des noirceurs , avoit suppléé à l'esprit que les femmes adroites font presque toujours entrer dans leurs tracasseries ; montée d'ailleurs sur un ton fade & imité , elle n'avoit ni l'adresse de se cacher , ni le talent de vouloir être quelque chose. Un homme d'esprit se masque long-temps ; mais le ridicule perce bientôt chez les fots. Du caractère , passons à la figure.

Madame *Quetel* étoit d'une taille énorme qui la rendoit d'autant plus insupportable , qu'elle jouoit l'enfant , des yeux plus hardis que vifs annonçoient un caractère dur , & ne prévenoient point pour ses mœurs : joignez à ces premiers traits une grande bouche , des dents cendrés , & deux joues épaisses

qui marquoient un embonpoint bourgeois. Voici le chevalier , pourquoi faut-il que la présidente , une des femmes les plus respectables de son siècle , ait eu la foiblesse d'aimer un monstre ; jugez si j'exagere.

Pervaux étoit un homme dont le courage étoit aussi suspecte que la naissance ; brave , tous les fanfarons le sont ; il effrayoit par le nombre des gens qu'il avoit tués : gentilhomme du premier ordre , il parloit beaucoup des croisades & de ses ayeux qui ne les avoient jamais vues ; faux & modeste avec les femmes qui n'étoient point affichées , il avoit l'art dangereux de les subjuguier ; car *Pervaux* convenoit de bonne foi , qu'il n'avoit jamais eu d'autre patrimoine ; audacieux avec les *Caillettes* , il obtenoit , par des menaces , ce que le sentiment ne donne qu'à la délicatesse ; méchant quand il échouoit ; indiscret dans le triomphe , la vertu & le libertinage étoient également l'objet de ses noirceurs ; habitué à profiter de la foiblesse des femmes , pour les sacrifier à leurs maris , il s'étoit fait un jeu du crime le plus affreux ; sa réputation enfin , dans le monde où il étoit connu ,

étoit telle , que les femmes qu'il respectoit étoient perdues ; & on ne reconnoissoit le mérite & la vertu qu'aux traits odieux dont il les chargeoit.

Vous devez jusqu'ici m'avoir assez connue , pour penser que l'homme que je viens de peindre , ne me causa d'autres impressions que celles qui naissent plus encore de l'horreur que du mépris : aussi outré de mes dédains que madame Quétel étoit piquée de l'inconstance du président , ce couple , si digne d'être assorti , s'unit pour me perdre , & le malheur voulut qu'il y réussit ; situation funeste à mon repos , puisqu'elle me força de haïr mon mari ! fatiguée d'Obricourt & de Pervaux , j'avois résolu de ne plus revenir chez la présidente , mais son caractère de douceur , joint à la crainte de me répandre dans une société nouvelle , me retint auprès d'elle : le chevalier , qui l'avoit quittée brusquement , n'avoit plus pour elle les égards qu'on doit au ménagement , plus encore qu'à la politesse , & madame d'Obricourt en paroissoit révoltée. Mais différentes de ces femmes qui croient que le plaisir de punir un perfide , n'est rien si on n'a pas une rivale

à

à humilier avec lui , elle tâchoit de s'étourdir sur ses chagrins , sans compromettre même celui qui les lui causoit. Madame *Quetel* abandonnée du *président* qu'elle s'étoit donné , parcequ'il lui falloit quelqu'un , & que *Dobricourt* faisoit depuis assez long-temps des honneurs dont personne n'auroit voulu se charger ; cette femme qui pardonnoit tout , ôtez le mépris de ses charmes , traita durement le président , & celui-ci insensible aux propos de son amante , jouoit le sentiment en feignant de n'être occupé que de moi. Cette situation qui n'avoit par échappé à la présidente , exigeoit une confiance , & je la lui fis. Moment critique , que j'appréhendois d'autant plus que je le connoissois peu. La raison & l'amitié triomphoient de mon embarras. Je m'ouvris enfin à madame d'*Obricourt* , qui reçut cet empêchement avec tout le plaisir que la tendresse inspire. Je vous estime trop , comtesse , me dit-elle , pour vous cacher que j'ai aimé éperduement le chevalier , peut-être même est-il cher encore à mon cœur ; sous le masque de la discrétion & de la probité , le traître a abusé d'une femme foible , que sa figure avoit

déjà séduite ; toute à l'amour , je n'ai vu que l'amant , & ma raison s'est égarée sur l'homme : vous m'ouvrez les yeux aujourd'hui , & je commence à profiter de la sagesse de vos conseils , en vous promettant de ne plus voir le chevalier. c'est le servir , lui repliquai-je , il vous croira jalouse , & son amour - propre triomphera. Que m'importe , reprit la présidente , qu'il trouve dans ce qui doit l'humilier , des ressources pour sa vanité ? j'y consens , mais qu'il ne me voie plus. Je ne me fais point illusion sur la foiblesse de mon cœur : si je revoyois *Pervaux* , je pourrois peut être me rappeler que je l'ai aimé , & j'aurois trop à rougir de ce souvenir : pour madame *Quert* , continua la présidente , je l'avois cru jusqu'ici trop bête pour être méchante , vous m'éclairez sur son caractère , & dès ce soir ma porte lui sera fermée : seule avec une amie tendre , je trouverai dans un cœur vrai des consolations que le grand monde n'offre jamais. Sensible aux éloges que madame d'*Obricourt* me prodiguoit , je lui proposai de la mener chez la marquise de *Riancé* , c'étoit une femme que le duc d'*Amerville* m'avoit fait connoître ,

& où j'avois trouvé une compagnie assez bonne : la présidente accepta ma proposition avec d'autant plus de plaisir, que, sans manquer ouvertement à des gens qu'elle craignoit, elle goutoit l'avantage de s'en débarrasser : le président qui n'étoit pas dans notre secret, ne nous suivit point, & je me vis heureusement délivrée de deux importuns ; mais hélas ! tandis que je travaillois à affurer le repos de mes jours, des ennemis secrets avoient juré d'en altérer la douceur.

Madame d'Obricourt, dont le nom étoit connu, fut reçue de la marquise de *Riancé* avec tous les égards qu'on accordoit alors aux femmes de robe ; qu'on ne prenoit point, comme aujourd'hui, pour des êtres déplacés dans le grand monde ; éloge plus flatteur que les prévenances que l'on accorde aux *Caillettes*, & qui humilie celles qui en sont dignes, parce que la corruption du siècle est telle, que le sexe est convenu de préférer des ridicules imposants à la vertu modeste.

Madame de *Riancé* n'étoit plus d'un âge à plaire, & cependant elle plaisoit ; les restes d'une figure charmante, beau-

coup d'esprit , une célébrité galante ; & un nom fameux dans l'état , lui attiroient encore des adorateurs : son mari facile vivoit à la campagne chez une fille de spectacle qui le ruinoit avec économie. La marquise avoit le goût de son âge ; prévenue pour tous les jeunes gens , elle se décidoit au premier coup d'œil , & se troublant sur les mouvements d'un cœur trop actif , elle croyoit résister à une passion qu'elle s'efforçoit elle-même d'inspirer ; facile en voulant être prude , elle ressembloit à ces femmes qui , surprise de tomber si fréquemment, s'excusent sur leurs chûtes, en disant qu'elles croient qu'on leur a donné un sort : propos rebattu qui ne prend pas même dans la bourgeoisie. Le vicomte de *Sanville* étoit un de ces mortels heureux qui avoit charmé la marquise , & qui l'auroit peut-être aimé , s'il avoit fait des impressions moins vives sur mon ame ; *Sanville* unissoit aux agréments de son ame toutes les vertus qu'une femme prudente peut desirer dans un amant , c'étoit un sage sous les traits de l'amour : mon cœur vainement combattu ne put résister au vicomte ; maître de mes sentiments, avant même

qu'il l'eût désiré , il sembloit me regarder avec une indifférence qui augmentoit mon trouble & ma passion : vingt fois j'aurois voulu lui ouvrir mon ame , & vingt fois mon époux & mon devoir rendoient , en m'arrêtant , le vicomte plus aimable à mes yeux.

La marquise , qui avoit une loge retenue aux François, nous mena au spectacle. On donnoit ce jour-là une tragédie nouvelle, dont le titre m'est échappé ; je fais seulement que c'est une pièce imitée de l'illustre Racine. La cabale , toujours outrée dans sa critique , crut trouver , dans le choix du sujet , une ample matière à l'exercice d'un métier odieux. Sans vouloir convenir des beautés réelles qui étoient répandues dans cet ouvrage , on refusa d'applaudir à des vers que les grands maîtres du siècle n'auroient pas désavoués. On fut jusqu'à reprocher à l'auteur son peu de génie , en l'accablant d'un tas de petites lettres clandestines qui n'ont jamais obtenu l'estime des honnêtes gens , lors même qu'elle sont bien faites : pour moi plus indulgente , je soutins que ses talents mieux accueillis pourroient un jour lui

faire honneur : j'ignore si ma prédiction a été remplie.

Le vicomte qui répondoit machinalement aux agaceries de la marquise , sembloit moins indifférent qu'il ne l'avoit été à la maison ; & ses yeux surpris vingt fois sur les miens , me firent juger que nos cœurs alloient être d'intelligence ; la crainte que Madame de Riancé ne s'en apperçut , m'agitoit un peu ; mais l'amour naissant qui se plaît dans les alarmes , rioit de ses propres terreurs. Nous soupâmes chez la marquise , qui retint *Sanville* que nous voulions reconduire ; le comte que je n'avois pas vu depuis trois jours , lisoit dans mon appartement ; surprise de le voir , je lui demandai quelle bonne fortune me l'amenoit : en doutez-vous , me dit-il , en affectant un ton tendre ? l'amour seul me conduit ici : je vous aime véritablement , & vous en ferez convaincue par le sacrifice que je vais vous faire ; j'adore *la Lecouvreur* , cette actrice célèbre , qui fait l'admiration de l'Europe m'idolâtre ; je l'ai prise il y a quatre jours , & je la quitte aujourd'hui , elle en mourra demain ; *Paris* m'imputera en vain la mort d'une comédienne , que les graces de *Zeneide* ,

& les emportements d'*Ariane*, ne remplaceront jamais : mon excuse est dans vos yeux, & je braverai toute la terre sous de tels auspices. J'ignorois, répondis je froidement, que le sacrifice que vous voulez me faire fut d'une si grande importance, & j'avois cru jusqu'ici qu'il y avoit des especes de femmes, qui ne pouvoient plus être sacrifiées pour l'avoir trop été. *La Lecouvreur* a des talents que j'admire, je conçois même qu'à votre âge on peut se laisser séduire par une actrice aimable ; mais on doit cacher un goût qui est avili (1) ; un ridicule cesse de l'être dès qu'il est ignoré. Vous voyez que vous vous manquez essentiellement, en affichant une passion que la décence proscriit ; mais c'est me manquer encore plus, que de vouloir me faire partager une faute qui vous humi-

(1) Les temps varient, & chaque siècle a ses usages ; ce qui étoit capable de perdre un honnête homme il y a quarante ans, l'illustre aujourd'hui ; un seigneur prend une fille de spectacle qui le ruine & qui le hait, dans la seule vue de se faire un nom. On a une maîtresse, uniquement pour que le public le sache ; les actrices sont des affiches publiques qui annoncent l'état de la fortune des particuliers.

lie. Que pensera t-on de vous à la cour , quand on saura que , livré au char d'une comédienne , vous vous donnez pour rivaux. . . . ? Je m'arrête ; votre air confterné me répond de vos sentiments , & je ne veux point profiter de mes avantages , en vous reprochant une conduite que vous semblez désavouer. *Courmont* répandit des larmes ; moment heureux ! sembliez vous m'annoncer le plus grand des malheurs ? livrée aux caresses de mon époux , je ne pus perdre de vue le vicomte : son image présente sans cesse à mes yeux , ajoutoit au supplice de mon cœur ; que faire dans une position aussi perplexe ? Mes conseils avoient déterminé *Madame d'Obricourt* à ne plus voir *Pervaux* , quoique *Sanville* fût aussi estimable que l'autre l'étoit peu ; je pensois trouver dans le cœur de cette amie des armes contre moi-même , c'est dans cette idée que je pris le parti de lui écrire un billet , dont voici les termes :

Préparez-vous , ma chere présidente , à combattre un penchant dangereux , qui deviendrait l'opprobre de mes jours , si j'osois m'y arrêter ; j'aime le vicomte de Sanville , & je crois que les vœux de

mon cœur n'ont fait que prévenir les siens : il m'aime ou je m'abuse ! mais quoi qu'il puisse être , c'est à vos conseils à réprimer une ardeur criminelle , l'amitié doit nous sauver des dangers de l'amour. Adieu.

Ce billet étoit à peine parti , que je reçus une lettre de Madame d'Obricourt ; quel fut mon étonnement d'y lire ce qui suit !

C'est dans le sein de l'amitié que je veux déposer les secrets de l'amour ; vos sages avis m'ont fait triompher d'une passion qui me déshonorait ; n'en parlons plus je déteste Pervaux autant que j'aime Sanville ; le mot est lâché , & je ne rougis pas d'un goût dont je n'ai point de suites funestes à craindre. Je pense avoir assez pénétré les sentiments du vicomte pour croire qu'il m'aime , si ce n'est point une illusion , ma chère comtesse , venez me vanter mon bonheur , & applaudir à des feux qui seroient purs , si la vertu pouvoit les avouer. Bon jour.

Il faut connoître , la vertu , l'amour & l'amitié pour sentir à quel excès de douleur la lettre de la présidente me livra ; inquiète pour moi , alarmée pour

elle-même, la crainte & le désespoir entroient tour-à-tour dans mon ame. Quand je confrontois le billet de Madame d'Obricourt avec celui que je venois de lui écrite, je trouvois une rivale dans une amie, & la présidente, redoutable à mes yeux sembloit me percer le cœur, en m'arrachant un homme que je voulois fuir il y avoit un quart-d'heure, & qui ne me devenoit cher que par des sentiments de jalousie. Revenue de ces premières idées, je m'occupai de la réponse que je ferois à la présidente; mais sa position qui avoit sans doute été égale à la mienne, ne lui ayant pas permis de me répondre, je suivis son exemple, & je renvoyai son laquais.

Incertaine sur le parti que j'avois à prendre l'après midi, je voulus rester chez-moi; mais quand je pensois que la présidente jouiroit sans crainte du plaisir de voir le vicomte, je changeois cette résolution, & prête à lui disputer sa conquête, mon devoir me retenoit; cette perplexité étoit trop cruelle pour que j'y restasse plus long temps; j'envoyai un de mes gens à l'hôtel d'Obricourt, & on me rapporta que la présidente venoit de sortir avec le vicomte.

A cette nouvelle fatale la fureur dont j'avois jusqu'ici ignoré les mouvements, se fit connoître dans mon cœur ; Madame d'Obricourt me parut une femme odieuse , qui ne s'étoit masqué jusqu'ici que pour me tromper mieux ; & me livrant contre elle à des mouvements impétueux, j'aurois voulu l'immoler dans les bras même du vicomte ; tantôt tournant ma rage contre *Sanville* , je m'efforçois de me le représenter comme un monstre odieux ; mais plus je voulois le haïr , plus son mérite prenant le dessus , forçoit mon cœur à lui céder , & ma colere faisoit bien mieux son éloge qu'un état tranquille ; j'ordonnai qu'on mît mes chevaux , & qu'on me menât chez la marquise de *Riancé* , que je trouvai seule occupée à faire un piquet avec d'*Amerville*. Mon trouble n'échappa point au duc , me croyant peu susceptible des sentiments qui me dévoroient , il l'attribua aux chagrins qu'il pensa que *Courmont* me causoit ; la marquise qui étoit femme , jugeoit toutes ses amies à la rigueur , elle soupçonna que l'amour avoit part à mon trouble , & la crainte qu'elle avoit que je ne lui enlevasse sa conquête , lui persuada que le vicomte

étoit l'objet de mes inquiétudes. Le nom de *Sanville* qui lui échappa vingt fois , me fit rougir , & elle s'en apperçut ; la crainte d'être troublée me jetoit dans une situation embarrassante qui me rendoit la femme du monde la plus gauche. Plus j'affectois d'être tranquille , moins je le paroissais ; inquiète & déconcertée , je faisois à d'*Amerville* cent questions ridicules sur son jeu. La marquise , aussi émue que moi , sourioit malignement , en me reprochant des distractions , dont elle m'annonça qu'elle pénétrait la cause. Le duc interdit de ma situation essayoit de me remettre ; & il alloit y réussir , quand le chevalier de *Pervaux* entra avec Madame *Quétel* à qui il donnoit la main. Plus troublée de la vue de ces deux personnages , que des mouvements secrets de mon cœur , je voulus sortir , mais le duc me retint , & me fit essuyer l'ennui de la conversation la plus impudente. Eh bien , dit le chevalier , en se jetant sur un fauteuil , le pauvre vicomte est donc mort ? quoi mort ! s'écria la marquise effrayée , autant vaut , répondit *Pervaux* , puisqu'il aime Madame d'*Obricourt* , & qu'il n'en rougit point ; ce propos me passe , repartit d'*Amerville* ,

la présidente n'est elle pas votre amie ?
Comme cela , reprit le *chevalier* , mais pas assez pour que je me taise. Eh , où avez - vous appris cette passion nouvelle dont vous nous parlez ici , repartit la *marquise* ? où Madame , répondit le *chevalier* ? à l'*opéra* , exactement où ce couple heureux est actuellement en bonne fortune dans une des troisiemes ; vingt lorgnettes fixées sur eux , leur annoncent la surprise de tout *Paris* , mais le vicomte tranquille , oublie les bontés que des femmes du premier mérite ont eues pour lui , & ne voit que sa respectable présidente d'*Obricourt* : si j'en crois Madame *Quetel* qui le connoît excessivement , il verra cela sans étonnement : mais le public qui n'aime point à voir perpétuer les foibleesses d'une femme qui ne devoit plus avoir que des arrangements de convenance , va médire à son aise ; je sortois à peine du théâtre Italien , où les plaisanteries ont commencé , que volant aux foyers des François , j'ai entendu un nouveau *persifflage* , qui démonta le pauvre vicomte , & feroit mourir la présidente , si elle n'étoit pas éternelle : le vicomte est aimable , reprit la pesante Madame *Quetel* , mais s'il

vouloit faire une infidélité , il devoit mieux choisir. Des femmes plus jennes & plus jolies que la *présidente* l'auroient occupé avec plaisir : Madame de Courmont ne pense-t-elle pas comme moi ? Non , Madame lui répondis je sèche-ment , une femme vertueuse n'a point de passion de la nature de celles dont vous parlez : vous traitez fort mal ces deux dames , repartit impudemment le chevalier, si vous faites consister la vertu à n'aimer qu'un triste mari ou ce qui revient au même à n'aimer rien : je vous croirai , puisque vous l'exigez , la seule femme respectable du royaume , je suis même sûr que la marquise parieroit pour moi , si je disois du monde entier : ma réputation , repris-je , qui ne dépend que de mes actions, ne sera jamais flétrie par des propos indécents : je crois toutes les femmes soumises à leurs devoirs , & je n'en excuse aucune : il en est de fort vertueuses , qui peuvent avoir une foiblesse : mais rentrées dans leurs devoirs au moment même qu'elles ont pris la résolution d'en sortir , elles ne sont que plus estimables : il en est aussi , & je le dis à regret , qui , livrées sans honte à un penchant criminel , ne comptent

leur bonheur que par la liste de leurs amants : accoutumées à sacrifier la décence au plaisir : le sentiment les gêne , & un amant délicat les fatigue. Vous convenez qu'il est de ces femmes , répondit le chevalier en fixant Madame *Quetel* : je conviendrai seulement, reprit-elle , qu'une conversation morale m'excede , & que les réflexions ne vont qu'à une femme de cinquante ans : elle est singulière , répondit *Pervaux* , en déclamant contre les réflexions : elle veut nous prouver qu'elle tombe dans ce ridicule : car enfin , je me pique d'avoir une mémoire très ingrate , reprit Madame *Quetel*. Mais sur-tout , chevalier , rien qui ait l'air d'une épigramme contre ses amies : c'est pour vous obéir , que je ne dis pas que vous êtes extrêmement sensée , repartit *Pervaux* , je vous aime d'ailleurs prodigieusement , & vous le savez : vous ne devez l'estime que j'ai pour vous , repartit Madame *Quetel* : qu'à la bonté de votre caractère : doux & indulgent , vous n'êtes ni médisant ni caustique , & c'est par-là que vous me plaisez : il est vrai , reprit *Pervaux* , que je hais la satire , & que je me suis fait dans tous les temps un devoir de

respecter l'univers : on s'en apperçoit ; dit la marquise , & je trouve l'estime de Madame , placée on ne peut pas mieux. Le duc , ennuyé d'une conversation où le bon sens & la vertu souffroient également , proposa une partie de jeu : on alloit se placer : quand on annonça la *présidente* & le *vicomte* : je rougis en entendant prononcer leurs noms , le chevalier s'en apperçut , & il alloit se disposer à m'en faire une mauvaise plaisanterie , si je ne lui eusse imposé silence par un regard où le mépris étoit peint.

Madame d'*Obricourt* vint m'embrasser en me faisant des reproches de ce que j'étois sortie sans elle ; le vicomte , les yeux fixés sur moi , dit beaucoup de mal sur l'opéra , langage rebattu sur le genre lyrique , que j'attribuai plus à l'ennui général qu'à des sentiments particuliers ; *Pervaux* qu'on agaçoit devint modeste ; ce qui étonnera , c'est qu'il ne fut que plus sot : le vicomte sur lequel il s'étoit avisé de parler jadis , lui avoit imposé silence d'une façon assez disgracieuse , & le brave *Pervaux* étoit tranquille , au moins quand il étoit sous les yeux d'un homme qu'il devoit respecter. Contraint de faire trêve à son

persiflage , il s'approcha de moi , & il essaya de me dire des choses tendres que je reçus avec dédain. Madame Quetel qui ne craignoit personne le badina sur son ton , & je les méprisai tous les deux.

La marquise qui regardoit Sanville avec indignation , proposa d'aller aux tuileries ; nous montames en carosse : à peine eûmes nous passé le quai , que nous nous ressouvînmes que cette promenade n'étoit point celle du jour ; nous passames au cours : ennuyés de n'y voir personne , le vicomte nous engagea d'aller à Auteuil , sous le prétexte de voir quelques embellissements qu'il venoit de faire dans sa petite maison. Pervaux & madame Quetel , que Sanville avoit invités avec l'air froid qu'on prend pour ne pas obtenir ce qu'on demande , refusoient , sous le prétexte qu'ils alloient souper à Vaugirard , dans la petite maison de mon mari , que je ne connoissois point : ce couple odieux nous quitta , & le calme rentra dans la société. On a beau dire que les méchants ne sont pas à craindre , victime de leurs traits , j'ai toujours eu lieu de les redouter ; le mépris dont la voix publique les charge ,

peut les humilier , mais il ne les corrige pas ; & si leur noirceur ne porte pas atteinte à notre réputation , elle trouble du moins le repos de notre vie. Dégagée du soin de m'observer devant des gens que je craignois , je n'en eus d'autres que de tâcher de démêler les sentimens de la présidente & du vicomte : les regards de Sanville toujours attachés sur les miens , sembloient m'assurer que je l'avois rendu sensible , & l'air serein de madame d'Obricourt qui me fixoit en souriant , vouloit me dire que , maîtresse d'elle-même elle me cédoit l'objet de ses vœux : arrivé à Auteuil nous trouvâmes un souper fin que le vicomte avoit fait préparer dans sa petite maison ; occupé à donner des ordres , nous fîmes l'instant que d'Amerville se promenoit dans le parc avec madame de Riancé , pour nous entretenir la présidente & moi : eh bien , me dit en soupirant madame d'Obricourt , qu'allez-vous penser d'une amie qui devient votre rivale ? Depuis ce matin j'ai fait tous mes efforts pour dompter une passion qui m'allarme ; mais toute à l'aimable Sanville , j'ai osé oublier que vous m'étiez chère pour ne penser qu'à lui ;

je l'idolâtre, que dis je ? *l'idolâtre*, & votre amour pour lui n'a servi qu'à augmenter un feu qu'il auroit dû éteindre... Outrée d'un aveu qui me perçoit le cœur, je feignis d'approuver son goût, & je voulus lui persuader que, pouvant commander à des feux indiscrets, j'avois reprimé une flamme dont les suites m'a-voient effrayé : le ton avec lequel je me défendis, ne fit pas illusion à la présidente ; elle s'apperçut que j'aimois le vicomte, mais assez adroite pour persuader qu'elle me croyoit, elle se jeta à mon cou, en me jurant que rien ne manquoit au bonheur de ma vie, puisque sans déplaire à l'amitié, elle pouvoit aimer le vicomte. Sanville nous rejoignit après cette confidence, & nous nous promenâmes tous les trois, jusqu'à ce que le maître d'hôtel annonçât qu'on étoit servi ; le vicomte, en me donnant la main pour descendre de la terrasse, me laissa un billet que je lus dans l'antichambre ; c'étoit une déclaration tendre qui confirmoit mes premières idées : tranquilles alors sans affectation, j'eus un plaisir secret de l'erreur dans laquelle la présidente étoit : une seule réflexion venoit m'alarmer ; le

vicomte , me disois-je , est peut-être un fourbe qui trompe la marquise , la présidente & moi ; ce sentiment injuste ne tenoit point encore mon cœur , ou pour mieux dire encore contre le caractère de Sanville , incapable d'abuser une femme , il m'aimoit puisqu'il me l'avoit dit.

On n'étoit pas encore à table qu'un laquais demanda si M. de la Turmelle pouvoit entrer : très volontiers , si ces dames le trouvent bon , répondit le vicomte , l'homme qu'on nous annonce est un bel esprit qui nous amusera peut-être. Ah , je connois fort la Turmelle , repartit le duc , c'est un auteur très-agréable quand il a bien digéré. Le poète entra avec l'air aisé d'un homme de bonne compagnie , il embrassa le vicomte qui s'éloigna en vain , & prit la main du duc qui ne la lui présenta pas.

Affis près de madame de Riancé , il lui dit avec un air distrait , de fort jolies choses , & mangeant avec attention , il laissa pendant une heure un champ libre à la compagnie. D'Amerville qui connoissoit le poète , voulut s'en divertir , & pour le faire sans l'offenser , il mit adroi-

tement la conversation sur le théâtre. Cet instant fut saisi de la part du poète avec un enthousiasme qui ne contribua pas peu à nous procurer l'amusement que le duc avoit imaginé.

La Turmelle nous demanda la permission de lire le premier acte de sa tragédie intitulée *le Débordement du Nil*, que l'auteur utile & laborieux des *Tablettes dramatiques* a oublié d'insérer. Voyez *Beauchamps*, édition de *Venise*, 1724.

Cette pièce commence par un monologue fort intéressant, où le Nil apostrophant les digues qui l'environnent, veut forcer son lit pour aller inonder l'armée du *vieux la Montagne*, qui couvroit la montagne de *Damiette*. Je n'ai retenu de cette tirade ingénieuse qu'un seul vers, dont la vérité & l'harmonie m'ont frappé.

Digues qui m'enfermez, fendez-vous à mes cris.

Après la lecture de cet acte, qui nous amusa autant qu'une tragédie moderne, nous reprîmes le chemin de Paris où nous arrivâmes à une heure.

D'Amerville me remit chez moi, je

pensai que le comte , qui n'étoit point rentré , coucheroit dans sa petite maison , & je me retirai dans mon appartement , où le vicomte , toujours présent à mon esprit , me tint occupé jusqu'à l'instant que mes sens appesantis se plongèrent dans un repos tranquille. Heureuse securité! devois-tu m'annoncer le moment le plus affreux de ma vie !

Je dormois depuis une heure , quand le comte entra dans ma chambre , le bruit de mes rideaux tirés avec violence m'éveilla en sursaut ? mais que vis-je ? mon mari , les yeux éteincelants de colere m'ordonna de me lever ; je vous obéirai , lui dis-je , mais calmez au moins mes allarmes , en apprenant d'où peut naître le courroux qui éclate dans vos regards ; une perte considérable vous oblige-t-elle à fuir ; ou forcé de quitter Paris , allez-vous chercher sous un autre ciel le repos que vous ne connoissez pas ici ? Non , madame , vous seule troublez la tranquillité de mes jours , & c'est à vous seule à expier vos fautes ; je reste & vous partez... Ah ciel ! lui dis-je en l'interrompant , quelle faute ai-je donc commise , parlez & apprenez-moi mon crime ; vous le connoissez , ingrate ,

reprit *Courmont* ; & je voudrois qu'en-
seveli avec une épouse perfide , elle me
cachât ma honte & mes ennuis ; plus de
propos ; un fiacre vous attend à la porte
de cet hôtel ; habillez-vous & fuyez
pour toujours un mari que vous avez
deshonoré. Immobile à ce discours , je
tombai évanouie : le comte appella *Ber-*
non , & tous les deux me rappelloient à
la vie : hélas ! que ne me laissoient-ils
plutôt périr dans ma foiblesse ! pitié
cruelle que tu vas me causer de larmes !
mes yeux rendus à la lumière se jetoient
sur mon époux , mais le cruel insensible
à mes prieres ne vouloit jamais m'ap-
prendre le motif de ses plaintes. *Bernon*,
qui m'habilla , eut ordre de me suivre.
Prête à quitter le comte , je me jetai
à ses genoux , que je baignai de mes
pleurs : cette démarche humiliante
n'eut pas son cœur , & livré à sa seule
fureur , il eut la barbarie de me refuser
d'embrasser mon fils , qui depuis deux
mois , étoit arrivé de *Dijon* ; inquiète
& tremblante je traversai la cour de
l'hôtel , escortée par quatre hommes
armés , qui me jeterent avec dureté dans
un fiacre où *Bernon* monta ; où suis-je ,
juste ciel , m'écriai-je ? où me con-

duit-on? clameur inutile! la dureté de mon mari avoit passé dans l'ame de mes conducteurs; & ces barbares me refusoient jusqu'à la liberté de me plaindre.

Fin de la premiere partie.

MEMOIRES

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME,

ÉCRITS

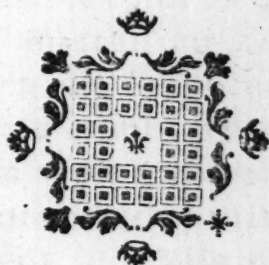
PAR ELLE-MÊME,

ET PUBLIÉS

Par M. DE CHEVRIER.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
D'Esp. Sat. des F.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.



MÉMOIRES

D'UNE

HONNETE FEMME.

SECONDE PARTIE.

❀❀❀ ES ESPÉRÉE & mourante ;
 ❀❀❀ D ❀❀❀ j'arrivai après un quart d'heure
 ❀❀❀❀❀ de marche au Bon-Pasteur ,
 séjour odieux où l'innocence est con-
 fondue avec le crime ; l'exempt de l'es-
 couade qui m'avoit accompagnée , remit
 à la supérieure de cette maison une let-
 tre de cachet ; je frémis quand j'enten-
 dis prononcer mon nom ; jusques-là
 j'avois pu me persuader que le caprice
 ou la jalousie du comte , me reléguoit
 dans un cloître , où son projet étoit que

je passasse mes jours , mais l'ordre du roi , le nom de ses ministres me firent naître d'autres idées , & je m'imaginai que quelque ennemi secret m'avoit noircie dans le cœur de mon époux.

Une des filles de cette maison me conduisit dans une chambre obscure , & me fit sentir avec beaucoup de dureté , qu'elle étoit d'une complaisance extraordinaire. *Bernon* , qui sembloit accablée sous le poids de mes malheurs , demanda la supérieure , mais on lui fit entendre qu'une grace pareille s'accordoit difficilement , & je fus forcée d'essuyer tous les mauvais traitements auxquels le libertinage est exposée dans ces sortes de maisons.

Je me rappelai en vain la conduite que j'avois tenue pendant mon séjour à *Paris* ; je n'avois aimé que le *vicomte* ? la présidente d'*Obricourt* avoit été la seule qui fut informée de mes sentiments pour *Sanville* , & peut être sa propre tranquillité l'avoit engagée à me trahir ; idée fautive qui tomboit d'elle-même , quand je réfléchissois que le roi étant alors à *Villers-Cotteret* , dans la maison de ce grand prince , l'ami des arts & le soutien de l'état , mon mari n'avoit pu

obtenir dans fix heures la lettre de cachet qu'on avoit remise au *Bon-pasteur*, & qui d'ailleurs m'avoit parue datée de la veille. Que faire? que penser? l'insensibilité & le désespoir m'alarmoient également. Souffrir mes maux avec indifférence, c'étoit afficher un stoïcisme dont mon cœur n'étoit pas capable de soutenir l'idée; me livrer aux fureurs qui suivent ordinairement une douleur violente & inattendue, c'étoit chercher une consolation dans l'excès de maux. *Bernon* employa vainement tous les soins pour remettre le calme dans mon ame agitée; incertaine, je passois avec une rapidité égale, du trouble à la fureur, & de la fureur à la crainte. Ma femme de chambre alarmée de cet état, exigea que je me couchasse; je me rendis à ses instances, mais je n'en fus pas plus heureuse; des songes lugubres vinrent déranger mon sommeil, & je passai la nuit la plus affreuse; le jour ne fut pas plus heureux pour moi, confondue avec toutes ces femmes dont le crime gravé sur leur front, annonce l'infamie, on me crut aussi coupable qu'elles, & je fus contrainte de mener le même train de vie; j'étois, à la priere publique,

appuyée sur *Bernon*, qui n'avoit d'autre soin que d'essuyer mes larmes, quand une jeune personne qui vit que je me trouvois mal, vint m'offrir ses secours. Quelle fut ma surprise de reconnoître la mere *Sophie* ! cette même religieuse à laquelle j'avois été attachée aux *Ursulines* de *Dijon*, *Sophie* éperdue, tomba entre les bras de *Bernon*, je ne revins de mon évanouissement, que pour la tirer de celui dans lequel elle étoit ; je la rappelai par mes secours à une vie que nous aurions été heureuses de perdre alors. Occupées à nous arroser mutuellement de nos larmes, nous eûmes la consolation d'intéresser les témoins de ce spectacle touchant ; la supérieure même, informée que *Sophie* méritoit par sa naissance une sorte de considération, quitta la dureté attachée à son état, & permit au sortir de la prière, que nous nous entretenions ensemble. Arrivées dans ma cellule, mon premier soin fut de calmer les inquiétudes de *Sophie*, en lui annonçant que vertueuse encore, je ne devois l'ignominie, à laquelle j'étois exposée, qu'à la rage d'un mari insensé, ou à la fureur de mes ennemis ; en effet, je cherchois en vain

le motif de cette retraite indigne ; inflexible pour moi-même , je me jugeois à la rigueur , mais je ne trouvois que le *comte* de coupable.

Sophie , l'infortunée *Sophie* , me rappela , en gémissant , la promesse qu'elle m'avoit faite , il y avoit deux ans , de me raconter les événements sinistres de sa vie , croyois-je alors , s'écria-t-elle , en se jetant dans mes bras , que je m'en acquitterois dans cette demeure affreuse ? quel destin odieux m'a traînée dans ce cachot ? suis-je coupable ? ou mes parents sont-ils criminels ? jugez - moi , Madame, mais que l'amitié ne prononce point ; l'innocence n'a pas besoin de l'appui de la prévention.





HISTOIRE

DE SOPHIE.

MONSIEUR de Verbois, mon pere, étoit grand *senéchal* de Beaune, deux freres & moi formions toute la famille, veuf à trente ans, notre éducation fut confiée à une vieille gouvernante, c'est-à-dire, que nous fûmes très-mal élevés; mon pere qui n'avoit jamais aimé sa femme, ne sentit point pour ses enfans cette tendresse que le sang & la nature doivent inspirer: du moins le chevalier de Verbois & moi, fûmes les victimes de son indifférence; l'ainé parut seul jouir de son amitié, avantage heureux, plus précieux à mon cœur qu'une vaine fortune que je ne lui envoie point! Mon frere cadet, que j'ai nommé le *chevalier*, porté dès l'âge de cinq ans dans la maison d'un curé de

campagne, où, sous le prétexte de l'instruire, on travailla à l'oublier, ne reparut plus à la maison paternelle; époque funeste qui entraîna les malheurs de ma vie. Seule avec le baron de *Verbois* (c'étoit mon frere aîné) je me flattois de partager le cœur de mon pere, mais mon espoir étoit frivole; la nature chez lui étoit muete, c'étoit moins la tendresse que la vanité qui le portoit à regarder mon frere avec plus de bienveillance: les aînés de famille, à qui le soin de soutenir l'éclat des maisons est confié, profitent souvent de la fortune de leur pere, sans avoir joui de leur amour. Le *baron*, que M. de *Verbois* vouloit revêtir de sa charge, fut élevé aussi-bien qu'on peut l'être dans une petite ville de province; il eut un précepteur plein de probité & de bêtise; mon frere prit l'esprit de son maître, & le *baron* a toujours été le plus vertueux, le plus dur & le plus stupide de tous les hommes: qualités préférables à un esprit brillant & corrompu! Esclave de ma gouvernante, je ne pensois que par elle; peut-être même me serois je toujours assujettie à ce maître, si un fier tyran n'eût usurpé ses droits. Le

jeune d'*Argis*, c'est ainsi qu'on nomme celui qui fit le premier connoître l'amour à mon cœur, triompha de mes sentiments : & me fit oublier les préceptes de ma *duegne* : accoutumée à voir d'*Argis* chez une de ses parentes, qui étoit mon amie intime, je me fis une nécessité de ce plaisir, & mon cœur séparé de l'objet de ses vœux, étoit en proie aux alarmes ; jugez par mes sentiments de ceux de d'*Argis* ; plus épris que moi-même, il sembloit ne vivre que pour m'aimer, & son amour pur & respectueux ne tendoit qu'à le rendre heureux, en faisant le bonheur de mes jours. D'*Argis* étoit le fils unique d'un négociant qui jouissoit, avec une fortune brillante, de la réputation rare d'honnête homme : son bien qui pouvoit le rapprocher de moi, l'enhardit à solliciter son pere à demander ma main : d'*Argis* aimoit son fils, & la démarche qu'il souhaitoit eut lieu ; le *sénéchal*, outré de la prétendue témérité du négociant, méprisa sa recherche, & me déclara qu'il ne falloit pas que je songeasse à me marier. Ignorez-vous, me dit M. de *Verbois*, que chez nous autres gens de condition, les cadets doivent être sacrifiés à

L'ainé ? le chevalier qui n'a pas beaucoup d'esprit. sera abbé, un peu de fausseté & d'intrigue suppléera au mérite ; pour vous qui, de tous les états de la vie, n'en avez qu'un à prendre, vous savez que le couvent est votre patrimoine, mais comme je suis un bon pere, je vous laisse le choix du monastere ; le cloître, indépendamment de la nécessité qui vous y attache, est le seul parti qui vous convienne, & vous y ferez un grand chemin, si les religieuses ont toujours le même goût pour le babil & la curiosité. J'imputai ce trait de critique au peu de tendresse de mon pere, & je lui assurai, en pleurant que, soumise à ses ordres absolus, je n'attendois que l'instant de les exécuter. Mon départ pour *Dijon*, où l'on devoit me conduire, malgré le choix qu'on m'avoit laissé, fut fixé au lendemain ; d'*Argis*, qui en fut informé par sa parente à qui j'avois été faire mes adieux, ne prit conseil que de son amour, & livré tout entier à la violence de sa passion, il forma une résolution qui, justifiant la tendresse de ses sentiments, devoit faire le malheur de son amante ; un laquais de mon pere qu'il avoit gagné, lui

facilita l'entrée de la maison ; caché dans l'armoire d'une chambre , où j'avois coutume de me retirer pour régler la dépense de la maison , il attendit l'instant que j'y fusse arrivée , & se jetant à mes genoux , il me peignit , avec les couleurs les plus vives , la tyrannie du *senéchal* , l'horreur du cloître , & l'excès de son amour. Son discours qui n'avoit fait que trop d'impressions sur mon cœur , fut terminé par un mariage clandestin qu'il me proposa. Malgré l'excès de mon amour , je rejetai ce projet avec indignation. Quoi , lui dis-je ! seriez-vous assez bas pour souffrir que , livrée aux erreurs d'une passion dangereuse , je cherchasse , dans un nœud secret , l'ignominie qui suit le crime ? je vous aime , d'*Argis* , & j'ose l'avouer ; mais si , pour vous rendre heureux , il falloit sacrifier les bienséances , je saurois en imposer à mon cœur , ou s'il vouloit devenir le maître , j'immolerois sans crainte une vie odieuse ; aimons-nous , mais qu'une conduite criminelle ne nous fasse point rougir de nos feux ! . . . Aimons-nous , reprit d'*Argis* ? ingrate ! qu'osez-vous dire ? séparée demain pour toujours de l'amant le plus tendre , penserez-vous

à moi dans votre solitude ? & quand vous pourriez me justifier que je vous occuperois uniquement, que retirerai-je d'un sentiment infructueux ? les regrets, le supplice de vos jours & des miens, en feroient les seuls fruits ; croyez-moi, chere *Sophie*, ajouta t-il en serrant tendrement mes mains, qu'il baignoît de ses larmes, fuyez avec moi ; une démarche suspecte est rectifiée par une union sacrée, c'est à ce prix seul que je veux vous posséder ; c'en est trop, repartis-je, connoissez moi mieux, d'*Argis*, & sachez que je ne suis point de ces filles qui, voulant se faire illusion sur une conduite hasardée cherchent dans l'avenir une excuse aux dangers présents ; tout enlèvement est criminel ; celle qui s'y livre n'a jamais connu que l'ombre de la vertu ; toute à son penchant, elle n'a distingué, pour le satisfaire, ni le crime, ni les moyens permis, envain un mariage autorisé vient passer l'éponge sur sa démarche, les premières impressions demeurent, & l'Europe de nos jours décide du reste de notre vie ; est-ce injustice ? est-ce raison ? non c'est un préjugé reçu, & les préjugés sont les tyrans de l'homme.

D'*Argis* se leva en me jetant un regard furieux & fortit ; le *sénéchal* , qui ne l'avoit pas vu descendre , monta dans mon appartement ; il m'annonça que ses ordres étant donnés , pour partir demain à la pointe du jour , il falloit que je me retirasse de bonne heure. L'envie que j'avois de cacher mon trouble , me fit saisir ce conseil avec avidité ; & toute occupée de d'*Argis* , je passai la nuit à douter si la démarche qu'il venoit de faire ne devoit pas l'éloigner de mon cœur ; le jour parut , je montai en chaise avec mon pere , qui vouloit lui même me remettre entre les mains de la supérieure du monastere qu'il avoit choisi ; impatiente de dévorer mes chagrins au fond du cloître que je détestois , cependant je demandois à chaque instant si nous arrivions bientôt , mais le destin qui me poursuivoit , avoit résolu qu'avant mon entrée au couvent , je passerois par des épreuves cruelles ; nous sortions à peine de nuit , quand , pour racourcir notre route , nous prîmes le chemin d'un bois qui est à gauche de la chaussée : il y avoit une demi-heure que nous marchions dans cette forêt , lorsqu'un homme à cheval & masqué ,

tira à quinze pas de notre chaise , un coup de pistolet au cocher qui tomba sans vie , ce fut le signal de l'effroi , cinq hommes dans le même équipage que le premier , nous entourerent ; mon pere les prit pour des voleurs , leur offrit sa bourse , un d'eux s'en faisoit , mais un camarade , indigné sans doute de cette action , lui brûla la cervelle à l'instant , & rendit l'argent au sénéchal ; revenu de sa premiere idée , M. de *Verbois* qui ne doutoit plus que ces hommes ne fussent que des ravisseurs , leur demanda ce qu'ils souhaitoient ; votre fille , répondit un d'eux , je l'aime , je veux l'épouser , consentez à mon bonheur , ou renoncez à la vie ; l'alternative alarma l'auteur de mes jours ; mais j'ose le dire ; aussi sensible à la vie qu'à l'honneur de sa fille , il répondit qu'il alloit me livrer , pourvu que j'y consentisse : il connoissoit mes sentiments : d'*Argis* qui crut son bonheur assuré se démasqua , mais indigné de la bassesse de son action , je lui déclarai que , quand même mon pere ne voudroit point risquer ses jours pour sauver ma vertu , je me verrois immolé avant que de la perdre. D'*Argis* qui ne se

ne se laissoit guider que par une fureur opiniâtre , me fit descendre le pistolet à la main de ma chaise , tandis qu'un de ses complices suivoit le *sénéchal* avec les mêmes précautions ; enfermés tous les deux dans une caverne obscure , j'avois pris vingt fois la résolution d'attenter à mes jours , si l'espoir de sauver mon pere ne m'eût arrêté.

Après une heure de séjour dans cette demeure affreuse, les ministres du crime de d'*Argis* nous traînerent dans l'endroit le plus épais de la forêt , & là j'appris la sentence odieuse que le plus infâme & le plus abominable des hommes venoit de prononcer. Pardonne , ô ciel ! si j'ai pu aimer d'*Argis* , je le croyois vertueux ; ces brigans , qui , en partageant la fureur de l'auteur du complot , avoient pris ses sentiments , venoient de déterminer que je ne pouvois sauver les jours de mon pere , qu'en me livrant.... Ah , Dieu ! continua *Sophie* , d'une voix basse , la douleur me suffoque , & la respiration qui me manque , ne me permet point de vous achever le recit funeste d'un événement dont je frémis encore.... A ces mots *Sophie* immobile eut besoin de mes secours pour être rap-

pelée à la vie ; revenue déjà de son évanouissement , elle alloit continuer le détail d'une histoire qui m'intéressoit , quand une religieuse vint lui dire que la supérieure la demandoit ; *Sophie* me promit à la première entrevue la fin de ses tristes aventures.

Il y avoit déjà trois jours que je n'avois vu *Sophie* ; & qu'en proie à mes douleurs, j'aurois désiré que la religion, d'accord avec mes sentiments , m'eût permis de mettre un terme à ma vie. *Bernon* vouloit en vain me consoler , en me rapprochant de ma malheureuse ami ; mais la crainte que j'avois de trouver *Sophie* coupable, l'idée où j'étois qu'elle avoit immolé l'honneur à la nature , écartoit la consolation qui auroit pu naître du rapport de notre situation ; j'étois dans cet état d'inquiétude , quand on vint m'avertir qu'une Dame me demandoit au parloir : quoi donc m'écriai-je ! serois-je assez heureuse pour m'entretenir avec quelqu'un ? Avec toute la terre , répondit la religieuse , quand on aura , comme cette Dame , un billet de votre époux. Je descendis avec l'espoir d'embrasser la *présidente* ; mais que vis-je , juste ciel ! La baronne

de *Verman* éplorée , venoit irriter mes douleurs : est-ce bien vous , ma chere fille , est-ce vous , *Julie* , que je vois dans cet état ; opprobre de mon sang , avez-vous juré de me porter le dernier coup ? Sensible à ce reproche cruel , je n'y répondis que par un torrent de larmes ; on a beau dire que l'innocence est tranquille , je n'étois point coupable , & je tremblois cependant. La baronne touchée de mon état croyoit que mes pleurs venoient du repentir , & voulant me ramener à la vertu , elle me représenta le chevalier de *Pervaux* , comme un monstre odieux que je n'avois pu aimer sans me deshonnorer ; pourquoi nommez-vous , repris-je , ce scélérat ? & qu'a-t-il de commun avec la barbarie de mon époux ? Je conçois , repartit Madame de *Verman* , que vous devez le haïr , puisque son indifférence vous perd ; mais le comte n'est pas moins autorisé dans la conduite qu'il a tenue avec vous ; un mari méprisé se vange , & le nombre de ceux qui sont dans ce cas est si grand , que l'acteur a toujours raison , les femmes même les plus coupables s'élevant contre le crime , déclament contre celles qui les imitent : mais encore un coup , repris-je , que peut

avoir de commun ce *Pervaux* avec la circonstance présente ? Il vous a trahi , vous dis-je , & le *comte* a maintenant entre les mains votre lettre qu'il a eu la noirceur de lui remettre ; une lettre de moi , m'écriai-je , avec cette vivacité que donne l'innocence , une lettre de moi , ce scélérat est un imposteur que je puis confondre ; j'ignore s'il a eu l'art d'imiter mon caractère , mais je proteste par tout ce que les cieux & la terre ont de plus sacré que je n'ai jamais écrit à cet infame ; je vous aime , ma fille , repartit la baronne de *Verman* , & ma tendresse pour vous exigeoit plus de franchise ; que la foudre écrase l'imposture , répondis-je , tremblez , reprit Madame de *Verman* : je connois votre écriture , & je ne vous ai condamnée qu'après l'avoir scrupuleusement examinée : croyez moi , ma chere *Julie* , avouez - moi un penchant qu'on peut pardonner au feu de votre âge ; sûre de votre sincérité , je solliciterai votre grace auprès du *comte* ; & je tâcherai d'obtenir de lui l'agrément de vous reconduire en *Bourgogne* , où cette funeste aventure sera toujours ignorée ; le prétexte poli de m'accompagner , devien-

dra à *Dijon* le motif de votre retour ; voyez, ouvrez-moi votre cœur , & soyez persuadée que je suis digne de votre confiance , je la mérite à deux titres sacrés ; mere & amie , puis - je vous trahir ? des sentiments aussi généreux , repartis-je , m'arracheroient l'aveu du crime le plus noir , mais je suis innocente , & je périrai plutôt dans cette maison austere , que d'avouer une faute que je n'ai point commise : je prononçai ces derniers mots avec tant de vérité , que la *baronne* en fut touchée ; & presque convaincue alors de mon innocence, elle m'annonça qu'elle viendrait le lendemain munie de la piece qui avoit causé mes malheurs. Jugez avec quelle impatience j'attendis ce moment ? il vint enfin , & Madame de *Verman* parut au parloir à neuf heures du matin ; tenez , ma fille , me dit-elle , en passant ce billet fatal , par un des jours de la grille : lisez & jugez vous vous-même , votre décision fera mon oracle , & je vous excuserai , si vous ne vous trouvez pas coupable . . . les yeux attentivement fixés sur le billet , je rougissois , & je pâlissois tour-à-tour : la *baronne* qui crut que mon trouble étoit l'aveu de mon

crime, alloit me condamner, lorsque levant mes regards vers le ciel, je demandai où étoit le chevalier de *Nalbour*; qu'attendez-vous de lui, reprit Madame de *Verman*? ma justification, & sa honte repartis-je: *Nalbour* est donc encore un scélérat; ah! qui peut après ce trait horrible, croire qu'il est un honnête homme sur la terre? oui, Madame, ce billet est de la main de votre fille, & je suis trop sincère pour le désavouer, c'est à *Nalbour*, que je n'ai pas caché que j'aimois avant mon mariage, c'est à ce traître que ce billet a été adressé, il y a près de trois ans, mais dites-moi de grace par quel hasard est-il tombé entre les mains de *Pervaux*, qui, abusant du titre de chevalier, & du défaut d'adresse & de date, veut me déshonorer, en me faisant soupçonner d'une passion odieuse? Vous m'étonnez, reprit Madame de *Verman*, *Nalbour* est à *Paris* depuis dix jours; lié étroitement avec le chevalier de *Pervaux*, auroit-il eu la bassesse de lui faire un sacrifice qui déshonore un honnête homme? j'ai peine à en douter, & cependant je ne puis croire que vous soyez coupable, soyez tranquille, je vole vers

le *comte*, il me parle quelquefois de *Nalbour* dont il faudra sans doute l'adresse, j'irai le trouver, & perçant la vérité, je ne perdrai les coupables, que pour sauver l'innocence ; adieu, effuyez vos larmes, & n'accusez point votre époux, le mari le moins jaloux auroit proscrit sa femme sur une preuve moins claire encore. La *baronne* sortit ; je montai dans ma chambre où je priai la supérieure de m'envoyer *Sophie* ; je brûlois d'apprendre le reste de son histoire, & de lui découvrir la situation embarrassante dans laquelle je me trouvois, mais cette femme me fit dire que *Sophie*, étant en retraite pour huit jours, ne pouvoit parler à personne avant l'expiration de ce délai ; j'attendois l'après midi la *baronne*, & je me flattois que la perfidie de *Nalbour*, une fois reconnue, on ne balanceroit pas de me faire sortir d'un asyle qui ne m'étoit odieux, que parce qu'il étoit destiné pour le crime. Le jour se passa sans que je reçusse la moindre nouvelle ; *Nalbour* étoit un scélérat, & *Pervaux* un malheureux qui, remplissant mes sens d'horreur & d'effroi, portoient le trouble & l'inquiétude au fond de mon ame agitée :

que *Pervaux*, disois je, qui est un malheureux que j'ai méprisé, ait cherché les moyens de me perdre, je n'en suis point étonnée, c'est au crime à noircir la vertu; mais que *Nalbour*, que je n'ai aimé que parce qu'il m'a paru honnête homme, que *Nalbour* me trahisse, se déshonore, & me sacrifie, voilà un coup inattendu dont je ne puis revenir! Le lendemain se passa encore sans que je visse personne; toute entiere à ma douleur, je ne pus douter que Madame de *Verman*, séduite par mon mari trop crédule, ne m'eût abandonnée; quel état! qu'il faut de fermeté pour ne pas y succomber! C'en est donc fait, m'écriai-je, en sortant des réflexions les plus funestes, victime de la trahison d'un perfide, je deviens l'opprobre de ma famille; innocente au fond de mon cœur, le public va me juger coupable; & malheureuse pour toujours, je vais terminer ma carrière dans ce séjour affreux: Ah ciel! manifeste ta puissance en confondant le crime, ou donne-moi le courage de résister aux chagrins que l'injustice me cause! Prête à succomber sous le poids de mes maux, je reçus une lettre; l'adresse

étoit de la main de mon mari , je rougis en la décachetant ; & je ne pus la lire qu'en tremblant.

Pourrez-vous voir de sang froid l'auteur de vos peines ? & pardonneriez-vous à votre époux un procédé que l'amour seul à paru autoriser ? Les circonstances vous condamnoient , Pervaux en expirant dévoile le mystère odieux qu'il avoit préparé pour vous perdre dans mon esprit & le chevalier de Nalbour m'écrit du sein de sa retraite une lettre qui fait ma consolation, votre éloge & le sien ; peu digne de fixer un cœur tel que le vôtre , je n'exigerai jamais que vous m'aimiez ; mais sensible à mes remords , rendez moi la vie , en oubliant une démarche que je deteste , un mot va décider mon sort ; je l'attends avec autant d'impatience que j'en ai d'expié à vos genoux une imprudence qui fera toute la vie le supplice d'un cœur qui ne vous a offensé , que parce qu'il vous adoroit.

Le retour du comte me fit tout oublier , je perdis le souvenir de mes malheurs , & je ne vis que son repentir ; la mort de *Pervaux* & la retraite de *Nalbour* portoient dans mon cœur des idées funestes ,

funestes , qui altéroient ma situation. J'entrevois dans cette image un combat singulier , qui , en perdant ceux qui en sont les acteurs , avilit les femmes qui en deviennent les objets : je craignois que le public instruit de cette catastrophe , ne me confondît avec ces femmes perdues , qui , sacrifiant un amant à un autre , cherchent une célébrité indigne dans une action qui les déshonore : j'ai vu même au sein du grand monde , de ces coquettes audacieuses qui osent compter leurs triomphes par le nombre des rivaux qu'elles ont fait immoler ; qu'une femme votre amante , & votre amie tout à la fois , vous menace de ses mépris , si vous ne vous vengez d'un affront qui vous avilit , c'est le devoir de l'amitié , & celui de l'honneur. Le marquis de *Pervaux* avoit le malheur d'être lâche , Madame de *Cormel*, qu'il aimoit éperdument, le força à tirer raison d'une insulte qui le déshonorait ; personne n'a blâmé Madame de *Cormel* , quoique le public n'ait pas plus estimé *Pervaux* : mais que la jeune comtesse d'*Orvany* engage le chevalier d'*Estival* à se battre avec un honnête homme qui l'aime de bonne foi , c'est une

horreur dont on ne voit que trop d'exemples en France.

Après cette petite digression dans laquelle je ne suis entrée que pour l'intérêt de mon sexe, je dois mettre sous vos yeux la réponse que je fis à mon mari.

Votre faute est expiée, Monsieur, puisque vous la connoissez, n'attendez ni reproches ni dedains de votre épouse, elle connoît ses devoirs & jamais elle ne s'en écartera; heureuse de posséder votre cœur, elle n'envisagera d'autre bonheur que celui de plaire à un mari qu'elle estime assez pour l'aimer.

Cette réponse fit sur le comte l'effet que j'en avois espéré; Madame de Ver-
man, qui vint passer l'après midi avec moi, me prévint qu'à l'entrée de la nuit mon époux viendrait me chercher dans une voiture de campagne, où toutes mes connoissances me croyoient depuis que j'étois au *Bon-pasteur*; & que le même soir, je devois souper chez la marquise de *Riancé*, qui m'attendoit avec impatience. La Baronne acheva de dissiper mes soupçons, en m'avertissant

que le ministre qui avoit signé la lettre de cachet , avoit été le seul de toute la cour qui fut mon aventure , & que mon mari lui ayant fait part de mon innocence , il avoit donné des ordres très-prompts pour mon élargissement ; reste, continua la baronne , à vous apprendre de quelle façon la vérité est venue jusqu'à nous. *Nalbour* , consumé par son amour , avoit quitté *Malthe* pour retourner dans sa patrie , instruit à *Dijon* , que vous étiez à *Paris* , le même projet qui l'avoit engagé à passer les mers , lui fit entreprendre ce voyage. *Pervaux* qu'il avoit connu , j'ignore en quel pays , s'empara de lui , & obtint sa confiance sous le sceau sacré d'un secret inviolable ; *Nalbour* avoua qu'il vous aimoit , il lui lut même le malheureux billet qui nous rassemble dans cette maison : deux jours se passèrent sans que *Pervaux* parlât de vous à *Nalbour* , à qui il avoit persuadé que vous étiez à la campagne ; logés tous deux dans le même hôtel leurs appartements étoient communs ; & *Nalbour* qui ne se défioit point d'un homme qu'il croyoit son ami laissoit ses papiers à la discrétion de *Pervaux* ; ce scélérat abusant de la facilité de son ami , prit

dans son porte-feuille le lettre en question , & la sacrifia à votre mari , comme une déclaration que vous veniez de lui faire. *Nalbour* informé par moi-même du sacrifice de cette lettre , a été trouver *Pervaux* : celui-ci a fait difficulté de se battre , & peut-être auroit-il eu la bassesse de vivre encore , si maltraité par *Nalbour* en public , il ne s'étoit vu forcé de paroître brave ; frappé de deux coups , il n'a vécu qu'autant de temps qu'il lui en a fallu pour vous rendre justice : *Nalbour* , que le châtelet poursuivait , vient de se retirer à la chartreuse de *Paris* ; le comte , à qui il écrivit , a fait tous ses efforts pour le détourner du dessein qui l'arrache au monde ; mais le chevalier insensible à ses instances , est entré dans le noviciat , d'où il ne veut sortir que pour s'attacher à la solitude par des vœux éternels.

De quel étonnement , juste ciel ! fus-je frappée au récit de Madame de *Ver-*
man : en vain j'étois convaincue de mon innocence vis-à-vis de mon mari , les reproches secrets que je me faisois de l'imprudence que j'avois commise en écrivant à *Nalbour* , faisoient naître dans mon cœur des remords qui le déchir-

roient ; je m'imputois la mort du malheureux *Pervaux* , & les chagrins que j'avois donnés à mon mari ; le comte arriva dans ces entrefaites , descendues la baronne & moi dans un parloir extérieur où il nous attendoit , je volai dans ses bras , où je demurai évanouie pendant un quart d'heure ; revenue de ce premier transport , je le ferrai tendrement sans pouvoir proférer une parole , mes soupirs exprimoient mon état , & ses pleurs me répondoient. Quel moment ! qu'il fut précieux à mon cœur ! oui , je crois que j'aimois alors mon mari. Sur le point de quitter le *Bon-Pasteur* , je demandai à la supérieure la permission de voir *Sophie* , elle descendit , je la présentai à Madame de *Verman* qui connoissoit son nom , & nous promîmes de travailler de concert à sa liberté.

J'arrivai chez Madame de *Riancé* avec la baronne & mon mari , nous y étions attendus , & la marquise me reçut de façon à me persuader , qu'elle ignoroit ce que l'intérêt même du comte exigeoit que je cachasse à toute la terre : le souper fut gai ; jamais mon mari ne fut si aimable , jamais je ne parus si

contente. *Sanville* & Madame d'*Obri-cour*, qui étoient de la partie, me firent des reproches agréables sur ma désertion, c'est ainsi qu'ils traitoient mon départ précipité pour la campagne. Une anecdote concertée avec mon mari, & que je détaillai de bonne foi ne leur laissa pas l'ombre d'un soupçon : le *vicomte* fit tout au monde pour me parler en particulier, mais intéressée à fuir un entretien dont je craignois les suites, je ne parlai presque qu'à mon mari : *Sanville* qui vint m'offrir une glace, lâcha mille plaisanteries sur notre conversation bourgeoise : mais une absence de huit jours excusa un entretien que le ton de la bonne compagnie réprouve. Le *vicomte* déconcerté me vit partir avec regret, & la prière que je lui fis de donner une place à la *présidente*, mit le comble à son trouble : le *comte* partit deux jours après pour se rendre à *Arras*, où la gendarmerie devoit passer en revue : notre séparation fut tendre, & un commerce de trois mois n'altéra ni l'amour de mon mari, ni l'estime que j'avois pour lui. Madame de *Verman*, qui devoit passer ce temps avec moi, m'avoit déterminée

à changer la résolution que j'avois prise de retourner en *Bourgogne*. Mon époux fut à peine parti, que *Sophie* me vint à l'esprit ; j'engageai la *baronne* à tenir la parole qu'elle lui avoit donnée, & toutes deux nous nous unimes pour la tirer de l'asyle affreux où elle étoit. *Sophie* m'avoit informée le jour même que j'étois sortie du *Bon-pasteur*, que le baron de *Verbois*, son frere aîné, la détenoit dans cette maison : j'écrivis à *Beaune*, & ce frere cruel me répondit qu'il abandonnoit *Sophie* dès l'instant qu'elle avoit osé dire qu'elle lui appartenoit : il finissoit sa lettre en me laissant la maîtresse de tout employer pour lui rendre la liberté, dont il la disoit indigne, & que pourvu qu'il ne la vît jamais en *Bourgogne*, il consentoit à tout ce que je lui demandois. Quelque mortifiante que cette lettre fût pour la triste *Sophie*, je ne pus la lui cacher, & tandis que cette malheureuse fille me prioit de lui laisser terminer ses jours dans cet asyle, je me donnois tous les mouvements imaginables pour la servir contre elle-même : le succès remplit mes soins, & les paya : les administrateurs de cette maison m'accorderent la

liberté de *Sophie*, que j'allai chercher en triomphe au *Bon-pasteur* : un appartement que je lui avois destiné chez moi, la mit dans le cas de ne rien desirer.

Sophie jouit peu de sa liberté : malade presque au sortir du couvent, elle me demanda la permission de se retirer à la campagne, sous le prétexte d'y respirer un air pur : j'allois me rendre à ses instances, si Madame de *Verman* ne m'eût fait sentir qu'il ne convenoit point que j'abandonnasse mon amie dans l'état où elle étoit, en effet, accablée d'une inquiétude mortelle qui la minoit incessamment, ce ne fut qu'après un long-temps qu'on parvint à rétablir sa santé, sans qu'on pût cependant dissiper les alarmes qui l'agitoient : toujours occupée de son état, préparée même à finir l'histoire de ses malheurs, elle alloit satisfaire à ma curiosité impatiente, si la crainte de lui causer une révolution ne m'eût engagée à la prier de remettre ce récit après son rétablissement.

Les bienséances & les devoirs m'arracherent de mon hôtel, pour me répandre dans le grand monde ; *Sanville* instruit du départ de mon mari, pria

madame de *Riancé* de le présenter chez moi ; la démarche me parut singulière : la marquise aimoit le vicomte qu'elle croyoit que je ne haïssois point , & s'ouvrir à elle, c'étoit donner dans une grande mal-adresse ; madame de *Riancé* me demanda la permission de m'amener le *vicomte*; comme je me persuadai qu'elle ne doutoit point que ce ne fût un piège qu'elle me tendoit , je lui répondis que je verrois toujours M. de *Sanville*., mais que l'absence du *comte* me mettant dans le cas de ne point tenir maison , je ne pouvois décemment recevoir le *vicomte*, sans ouvrir ma porte à quantité d'honnêtes gens que j'avois refusés; d'ailleurs, continuai-je en souriant , je ne voudrois point rendre *Sanville* infidèle : à qui , demanda la *marquise* ? à une femme aimable , repris-je ; ne la devinez-vous pas ? Ah , vous me flattez , Madame , repartit mal-adroitement la *marquise*, & je crois que le *vicomte* pense peu à moi ; il est mon ami, & rien que cela; c'est tout ce que j'entends , repris-je , & nous sommes toutes deux trop raisonnables pour aimer. *Sanville* entra dans le même instant , nous ne voulons point de vous , lui dit la *marquise* , madame , que je

presse de vous recevoir, refuse de m'entendre, & vous êtes de trop ici. Je vous reconnois sincere, répondit le *vicomte*, mais permettez que je doute de ce compliment, jusqu'à ce que madame la *comtesse* ait la cruauté de me le répéter; la sincérité de la marquise, repartis-je avec un froid affecté, devoit m'épargner ce soin: je vous entends, Madame, reprit *Sanville* vraiment pénétré, & c'est pour écarter un objet odieux que je prends congé de vous; mais on ne vous hait point, lui dis-je en le rappelant, & vous mettez de l'humeur que vous voulez donner pour la dignité, où il n'y a que de la plaisanterie: m'aimeriez-vous, s'écria le *vicomte*, en se jetant à mes genoux; non, repris-je, étonnée d'un procédé aussi imprudent; je vous méprise trop pour vous voir jamais. Ah! *marquise*, je suis perdu s'écria *Sanville*, si vous n'avez la complaisance de faire ma paix avec la comtesse; je l'adore; & mon amour qui me transporte hors de moi-même, me laisse à peine l'usage de mes sens. Madame de Riancé que cette commission flattoit peu, se mit en colere, & le pauvre *vicomte* fut contraint de

se retirer. Seule avec la marquise , je réfléchis sur la démarche de Sanville , & je ne pus la concevoir : est-ce-là , lui disois-je , cet homme raisonnable , qui s'est fait dans tous les temps un devoir sacré de respecter les femmes? quelle fureur , dites quelle amour , reprit madame de *Riancé* ; la passion violente qu'il a conçue pour vous , a troublé sa raison ; égaré par son penchant , il ignorera demain , s'il rentre en lui-même , l'excès d'imprudence auquel il vient de se porter ; & s'il s'en souvient , ce ne sera que pour le détester ; j'en accepte l'augure , repartis-je , mais je vous avoue que je ne suis point encore remise de l'émotion que son étourderie m'a causée, & c'est pour me distraire un peu que je vous prirai de m'accompagner chez madame de *Fouanges* , dont j'ai trouvé hier le nom sur la liste des visites; vous la connoissez assez , je pense , pour la voir ; répondit la marquise , & je vais vous y mener dans mon équipage: nous montâmes en carrosse. Madame de *Fouanges* qui se disposoit à aller en cours , étoit à sa toilette : environnée d'une foule d'abbés , de robins & de beaux esprits , elle donnoit le ton à cet essain

galant, les abbés tailloient ses mouches, & assortissoient les couleurs qui devoient entrer dans la composition de ses graces; les robins la frisoient, tandis que le chef du bureau, c'est-à-dire, le bel esprit en titre, lisoit une brochure nouvelle dont il disoit du bien, quoi qu'il ne l'eût pas faite. Madame de Fouanges, dont nous ne voulions ni partager ni interrompre les plaisirs, nous pria de passer dans un cabinet de jour, où nous trouvâmes son mari les larmes aux yeux; ce spectacle m'étonna, & j'étois prête à l'interroger sur la cause de ses pleurs, quand cet époux singulier & malheureux m'apprit qu'il aimoit sa femme. Quoique la corruption du siècle ne m'eût pas accoutumé à des confidences de cette espece, je compris combien il devoit en coûter à M. de Fouanges, pour m'avoir fait cet aveu, & je m'intéressai vivement à sa situation; aimer sa femme, lui dis-je, n'est point encore un ridicule établi, d'ailleurs quand le ton de nos jeunes étourdis prendroit, le mérite de madame de Fouanges vous mettroit à l'abri de sa critique; une personne qui unit les charmes de la figure aux agréments du

caractere , & dans laquelle on trouve

*Les graces d'une femme & l'ame d'une amie **.

Cette femme enfin peut obtenir jusqu'à l'hommage de son époux ; & vous avez tort de vous croire humilié par la passion que vous ressentez pour elle : Ah ! que dites vous , reprit Fouanges , je ne me sens offensé que de ses travers ; répandue dans une société d'étourdis & de fats , ma femme ne semble respirer que pour me mortifier ; je l'aime , elle me méprise , & je trouve le malheur de mes jours dans les sentiments de celle qui devoit faire ma félicité. Madame de Fouanges entra dans ce moment ; ses courtisans qu'elle avoit éconduits la rendoient plus aisée , fort ai-

* Un homme connu par ses ouvrages autant que par le rang qu'il tient parmi les littérateurs célèbres , me dit, il y a quelques mois, que ce vers ne signifioit rien ; que le parterre à qui les beautés de la piece dans laquelle ce vers se trouve, sont échappées , n'ait pas conçu cette pensée , je passe cette inattention au peuple ; mais je ne le supporte pas dans un auteur qui a d'autant plus de tort , qu'il ne le critique qu'après l'avoir pensé.

nable lorsqu'elle n'étoit qu'avec deux ou trois personnes sensées , elle ne paroïssoit ridicule que dans la cohue du grand monde : mais sa conversation démentit son caractère ; *Monsieur* se plaint sans doute , dit madame de Fouanges , en montrant son mari avec ce mépris contre lequel l'habitude a empêché qu'on ne déclamât aujourd'hui , comme on le faisoit alors ; ses clameurs finiront heureusement , & je suis l'usage , je me sépare , mais très-exactement ; je reprends mes *passions* , & on me réintègre dans la succession de mon pere , dont monsieur de Fouanges s'est emparé ? Madame est instruite , reprit le mari , & les termes du barreau lui sont familiers ; un avocat habile , repartit madame de Fouanges , vient de me mettre au fait , & j'ai appris qu'il ne me resteroit que l'usage de votre nom , dont je vous permets de me priver ; ingrate , qu'osez-vous dire reprit le mari ; n'allez vous pas devenir tendre ou jalouse ? la conduite seroit nouvelle , & j'en aurois l'obligation à ces dames , répondit madame de *Fouanges* ; adieu , monsieur , poursuivit-elle , en nous amenant dans une chambre voisine ; réfléchissez à votre

aise sur le malheur qui va fondre sur vous ; vous auriez pu le prévenir , mais non , un mauvais naturel ne rectifie jamais. Le commandeur d'Humicourt entra dans ce moment , & l'on substitua un quadrile à la promenade ; madame de Fouanges reprit son caractère , & elle devint aimable & sensée tout à la fois ; le commandeur étoit un galant déterminé , qui portoit avec lui la liste de toutes les femmes qu'il avoit subjuguées , il la montroit même pour peu qu'on l'en pressât : soumis à tout ce qu'on exigeoit de lui , il étoit vitieux & indiscret par complaisance , jamais dangereux de son propre mouvement , il ne faisoit du mal que lorsqu'on le prioit d'en faire , empressé à demander à toutes les femmes la permission de les aller voir , & n'y allant jamais , il se formoit un agrément du désespoir dans lequel il croyoit les plonger , & s'il revoit ces mêmes femmes dans un cercle , ce n'étoit que pour faire remarquer son impolitesse , en proposant avec hauteur une excuse plus outrageante que la faute même : d'Humicourt m'étoit connu , & les efforts qu'il fit pour me persuader , devinrent inutiles. Piqué de

ce que je refusois de recevoir un homme *comme lui* , car , avec beaucoup d'esprit , il avoit la manie des fots , il résolut de se venger de mon indifférence , & le fourbe n'y réussit que trop bien. Après notre partie on alla se promener ; madame de Riancé , qui croyoit racommoder Fouanges avec sa femme voulut nous donner à souper , mais celle-ci avoit pris les devants , & nous revînmes chez elle ; son mari qui craignoit un éclat , étoit seul dans le même cabinet où nous l'avions trouvé l'après-midi ; son ton doux & persuasif n'émut que nous ; madame de Fouanges , insensible , annonça une scène éclatante pour le lendemain , & elle tint parole ; mais pensoit-elle alors donner au public un spectacle dont elle seroit la victime ? époque odieuse que la décence me défend de rappeler !

Cette scène me sépara de madame de Fouanges que je ne vis plus , & bientôt deux circonstances qui me touchent de plus près , vont me faire prendre la résolution de m'éloigner pour toujours de la société. Le Vicomte de Sanville , qui s'étoit éloigné , comme je l'ai remarqué plus haut , après l'esclandre

qu'il avoit fait en se jetant à mes genoux aux yeux de la marquise , venoit de concevoir le projet le plus affreux : falloit-il qu'il s'accomplît chez moi ? En quittant madame de Fouanges , je rentrai à mon hôtel ; madame de Verman étoit dans l'appartement de Sophie, j'y passai sur le champ , & j'eus la satisfaction de trouver mon amie aussi-bien qu'elle pouvoit être ; j'embrassai la baronne , & je me rendis dans mon cabinet de nuit , où Bernon me suivit ; à peine y fus-je entrée , que Sanville , qui s'étoit caché sous ma toilette , parut à mes yeux ; ma femme de chambre jeta un cri & détourna , par une surprise qui me parut trop naturelle pour être jouée ; les soupçons que j'aurois pu concevoir contr'elle : le vicomte à mes pieds tenoit un poignard d'une main & appuyant l'autre sur le fauteuil où j'étois assise , il m'annonça , les regards troublés , & le délire dans l'ame , qu'il alloit se poignarder à mes genoux , si je ne lui jurois de l'aimer toujours. L'état déplorable dans lequel le vicomte étoit , me fit hasarder tout ce qu'il voulut ; mais Sanville qui ne se tint pas à mes propos , exigea des preuves moins équi-

voques de mon amour. Révoltée de ce discours , j'allois lui arracher son funeste poignard , quand l'infortuné vicomte , se refusant au service que je voulois lui rendre , se perça de deux coups , & tomba à mes pieds , où il mourut en prononçant ces mots , dont le souvenir me glace encore : *l'amour que vous seule m'avez fait connoître , troublait le repos de mes jours , & je ne meurs aujourd'hui que pour me soustraire à un pouvoir tyrannique : trop heureux si j'emporte au tombeau un de ces regards favorables , que vous pouvez jeter sans crainte sur un malheureux qui ne meurt que pour vous laisser vivre tranquille.* A ces mots Sanville expira : jugez de ma situation ; Bernon étendue sur le plancher , avoit perdu l'usage de ses sens , & je ne la rappelai que pour la consulter sur cet événement sinistre. Incertaines sur le parti que nous devions prendre dans une conjoncture aussi critique , nous allions faire transporter le Vicomte dans la rue de Vaugirard ; mais l'idée où nous étions que quelqu'un avoit pu l'introduire chez moi , nous retenoit , parce qu'il étoit dangereux que ce quelqu'un nous trahît. *Que faire enfin ? quel parti prendre ?*

En informant madame de Verman de cette catastrophe , c'étoit la jeter dans un trouble qui joint à son âge , auroit pu altérer sa santé languissante ; cependant le jour approchoit, & les moments étoient chers ; Bernon , dont les conseils avoient acquis des droits sur mon cœur , me détermina à mander un commissaire , auquel il falloit que je détaillasse tout uniment ce qui venoit de se passer. J'allois souscrire à cet avis , quand le bruit d'un carrosse annonça quelqu'un dans la cour ; je me figurai que ce pouvoit être le médecin de Sophie , & charmée déjà d'avoir un témoin de cette sorte , je descendis pour le prier de monter dans mon appartement ; mais quelle fut ma surprise , quand je reconnois mon époux ; je ne l'embrassai qu'en tremblant , & ma frayeur qui ne lui échappa point , porta l'émotion dans son cœur. Qu'avez-vous, madame , me dit-il , vous paroissez inquiète & troublée : je voulus en vain cacher mon inquiétude ; le comte , que des soupçons jaloux agitoient , crut que j'étois infidelle , & tout à cet injuste sentiment, il entra dans ma chambre , où *Sanville* , baigné dans son sang , vint frapper ses

regards surpris : Ah , ciel ! poursuivit mon époux , c'est *Sanville* , c'est mon ami ! Un rival vient sans doute de l'immoler à sa fureur , ce rival sera sacrifié à la mienne , & voilà votre ouvrage , allons , Madame , imaginez quelque stratagème adroit pour sauver encore une fois votre réputation ; vous vous êtes échappée du *Bon pasteur* par une manœuvre dont je m'apperçois que j'ai été la victime je ne serai plus la dupe d'une phisionomie trompeuse , ni d'une confiance aveugle : épargnez vous des détours qui ne vous réussiront pas , tout bien imaginé qu'ils puissent être , & soyez vraie une fois. Je vous obéis , repris je , en faisant à mon époux un détail sincere & exact de ce qui venoit d'arriver : *Bernon* qu'il vouloit intéresser par des prieres & par des menaces , fut inflexible , & confirmant mon recit avec cette bonne foi qui est attachée à la vérité , elle parvint presque à persuader le comte.

L'arrivée de *Courmont* avoit éveillé quelques uns de nos gens , la plupart étoient d'anciens domestiques dévoués à mon mari : il détermina de prendre les deux qui lui étoient le plus attachés : &

de les engager à mettre dans une chaise à porteur le *vicomte*, qu'ils avoient ordre de laisser à l'entrée de la rue d'enfer, quartier très-dangereux alors. Ce projet fut exécuté : & nos gens revenoient fort contents de n'avoir pas été apperçus, quand une escouade du guet à cheval les arrêta & les conduisit chez le commissaire du quartier : ces laquais intimidés déclarerent ce qu'ils savoient, & le commissaire les fit mener tous les deux au grand châtelet, tandis que cinquante hommes du guet, répandus dans la rue de Tournon, investissoient notre hôtel. Le *comte*, inquiet de ne point voir revenir ses domestiques, eut l'imprudence de sortir seul pour examiner par lui-même si le cadavre du malheureux *Sanville* étoit dans la rue d'enfer : mais à peine eut-il approché du Luxembourg, que fix des cavaliers du guet le forcerent de s'arrêter en le couchant en joue ? Le *comte* intrépide en tua un, & cette victime n'eût pas été la seule, si, précipité sous les chevaux d'une nouvelle escouade qui accourut au bruit, il n'avoit été obligé de recevoir des fers. Le *comte* de *Courmont* entre les mains du guet ! quel-

les affreuses idées cette image ne porte-t-elle pas avec elle ?

Hélas ! que faisois-je alors ? Inquiete & tremblante j'attendois le retour du *comte*, espoir superflu ! mon mari étoit dans les fers, & quoique victime innocente de ce triste événement, je fus contrainte de me croire coupable quand je n'étois que vertueuse : quel avantage, disois-je, retire-t-on de la sagesse, si la vertu est toujours poursuivie ? Sentiment injuste qu'on ne doit attribuer qu'au désespoir.

La *baronne* à qui je ne pus taire tout ce qui s'étoit passé, tomba dans une foiblesse que je pris pour un évanouissement, mais qui étoit le symptôme de la mort : poursuis, grand Dieu ! c'est à ces coups redoublés que je reconnois ta puissance. Pourquoi la parque cruelle respecte-t-elle mes jours ? Que n'ajoute-t-elle une troisieme victime aux deux que sa fureur vient d'immoler ? Cependant le *comte* ne venoit point, prête à sortir pour le chercher partout, je ne fus malheureusement que trop informée de son funeste sort ; le commissaire qui l'avoit interrogé, arriva

chez moi pour prendre ma déclaration & celle de ma femme de chambre ; leur conformité avec celle de mon mari , me valut sans doute la liberté qu'on venoit de m'enlever , on ne m'arrêta point , & je n'usai de cette liberté que pour voler dans les bras du *comte* , dont il étoit important que je détruisisse les soupçons qu'il pouvoit avoir encore ; mais j'ignorois les formalités scrupuleuses de la justice : le *comte au secret* ne parloit qu'à ses juges ; désolée & plaintive , je vins rendre les derniers devoirs à Madame de *Verman* , dont la mort précipitée fallit à enlever *Sophie* , la seule amie qui me restoit : ce cérémonial funebre ne fut pas plutôt achevé , que je me rendis chez le lieutenant criminel : il joignoit à l'intégrité d'un homme incorruptible. Après bien des instances il me promit que je pourrois parler à mon mari en présence du commissaire qui instruisoit son procès : cet instant tant désiré fut remis à l'après-midi du même jour. J'allai au châtelet dans le temps même que le commissaire y arriva ; mais que vis-je ? Juste ciel ! si j'ai eu la force de soutenir un spectacle aussi touchant ; j'ai à peine celle de me

le rappeler aujourd'hui : le *comte*, pâle & tremblant, étoit dans un sombre cachot, l'asyle odieux des plus fameux scélérats, couché sur la paille, il ressembloit à ces malheureux qui, confondus par le crime, & abattus par les remords, n'ont la douleur de vivre que pour avoir l'ignominie de périr. Est-ce vous, cher époux, lui dis-je, en tombant à ses genoux ; Ah, Madame, reprit-il, voyez l'état dans lequel vous me réduisez ? mots terribles, qui n'ont que trop porté sur le malheur de ma vie ! le *comte* eut à peine achevé cette phrase funeste, que le commissaire ordonna qu'on nous séparât, deux guichetiers, c'est-à-dire, deux barbares qui ne connoissent ni l'humanité ni la nature, m'arrachèrent des bras de mon époux, & me traînerent dans une prison aussi affreuse que la sienne, je supportai ce dernier trait avec une patience que je n'attendois point de mes sens abattus, l'idée que je respirois le même air, que j'habitois sous le même toit que mon mari, adoucissoit ma situation ; & si quelquefois elle m'arrachoit des murmures, si je souffrois avec moins de courage, c'étoit quand je réfléchissois
que

que mon état m'ôtoit la liberté de travailler à la justification du *comte*.

Je subis deux interrogatoires dans trente-six heures , & il y a apparence que la vérité de mes réponses émut mes juges , puisque ma liberté me fut rendue : occupée sans cesse à les solliciter pour mon époux , il falloit que je les visse au moins une fois par jour , la sollicitation n'étoit point regardée , comme aujourd'hui , avec indifférence , c'étoit alors un devoir duquel le plaideur ne s'écartoit pas impunément.

Quatre mois étoient écoulés depuis la détention du *comte* , & le châtelet prêt à le juger , m'avoit laissé entrevoir une sévérité dont je craignois les suites : l'innocence dans les fers n'est point à l'abri de la frayeur ; mon mari étonné du tour que cette affaire avoit pris , conçut le dessein de se soustraire aux poursuites de la justice ; l'amour de la liberté aide à l'industrie , le *comte* parvint à briser ses fers , & les débris lui servirent d'armes pour creuser avec succès , & se faire une ouverture assez grande pour se sauver. Cette fuite me porta de nouveaux coups aussi sensibles que ceux qui avoient précédé , & ce ne fut qu'après

des instances réitérées que j'obtins un ordre supérieur pour suspendre la contumace que l'activité des juges se préparoit à instruire.

Les recherches que je fis pour découvrir la retraite du *comte*, furent inutiles ; le commandeur d'*Humicourt*, qui étoit sur le point de passer en *Hollande*, vint m'offrir ses services, je les acceptai sans balancer ; toute à mon mari, j'ignorois quel motif pouvoit le faire agir ; d'*Humicourt* eut l'imprudence de me rappeler ses premiers sentiments, ce qui m'avoit été indifférent dans un temps, excita alors mes mépris : je priai le *commandeur* de ne paroître jamais à mes yeux : le perfide ne s'en est que trop vengé, & dans quelles circonstances, ô ciel ! Ah, Madame, souffrez que je respire, il n'est pas encore temps d'ajouter cet outrage aux malheurs qui m'accablent.

Après la catastrophe cruelle dont je venois d'être l'actrice moins encore que la victime, il est aisé de penser que *Paris* m'étoit odieux : mon fils me restoit, & *Sophie*, en partageant mes maux, en adoucissoit l'amertume : c'est avec ces deux objets que je me déterminai de passer mes jours dans une mai-

sonne de campagne de ma province : l'éducation qu'il convenoit que je donnasse à mon fils , sembloit exiger que je le laissasse à *Paris* : mais quand je réfléchissois que l'air contagieux que la jeunesse respire dans cette ville , alloit gâter le naturel le plus heureux , je détestois un pays dangereux , où l'on ne polissoit l'esprit qu'en risquant de le corrompre , & je préférois une éducation bourgeoise à des connoissances brillantes , qui , en emportant l'estime du grand monde , entraînent la perte de ceux qui les possèdent , & de ceux mêmes qui les admirent : c'est à ce sujet qu'un homme de beaucoup d'esprit a dit :

.... *Et le plaisir des cœurs tels que les vôtres.*

Est de perdre les uns pour amuser les autres.

Mes affaires réglées à *Paris* , je partis , la marquise de *Riancé* & la présidente d'*Obricourt* , qui avoient pris parti dans cette affaire , tantôt pour , tantôt contre moi , vinrent me faire leurs adieux , je les reçus avec cette indifférence que

j'avois pour toutes les choses de la vie & je voulus leur épargner la honte de leurs procédés : une véritable amie ne condamne jamais qu'en secret : occupée à excuser les défauts de celle qu'on attaque , elle doit laisser au public le soin de prononcer , & si quelquefois elle se livre à des excès , ce ne doit être que pour faire triompher l'innocence.

Sophie entièrement rétablie , n'avoit plus que les alarmes inséparables de son état , je fis tout ce que je pus pour la consoler , mais cette amie sévère pour elle seule , se persuadoit que ses malheurs indignes d'excuses , devoient la plonger dans un chagrin , qu'elle ne perpétuoit que pour se punir.

Nous arrivâmes à *Dijon* , où mon affaire avoit fait beaucoup plus de bruit qu'à *Paris* , j'y arrangai quelques intérêts domestiques , après quoi je partis pour *Issurtille* , petit bourg de Bourgogne , auprès duquel j'avois une maison de campagne ; ce fut-là qu'entre les bras de mon fils , & dans les douceurs de l'amitié , je priai *Sophie* de continuer le détail de son histoire ; cette amie complaisante le fit en ces termes :



SUITE DE L'HISTOIRE
DE SOPHIE.

Vous vous rappelez fans doute que le perfide d'Argis & les infâmes auteurs du complot qu'il avoit formé, décidèrent que je ne pouvois sauver les jours de mon pere qu'en me livrant. . . . devinez le reste , Madame , & épargnez-moi une image odieuse : quelle cruelle alternative ! je promis en vain que mon pere libre , je me soumettrois à tout ce que la fureur ou le libertinage exigeroit de moi ; les barbares , qui ne cessoient de me présenter l'auteur de mes jours baigné dans son sang , vouloit que je me décidasse sur le champ , en immolant mon pere ou mon honneur ; jamais fille ne s'est trouvée dans une situation plus critique ; le sénéchal , en homme généreux , m'engageoit à repousser ces traîtres , & le courage qu'il avoit

de se sacrifier pour moi , sembloit m'ordonner de ne lui point obéir ; déjà le crime se montrait moins affreux à mes yeux , & l'obligation de conserver les jours de mon pere , paroissoit justifier tout ; mais que la voix de l'honneur est puissante sur un cœur vertueux ! elle se fit entendre de nouveau , & mes premiers sentiments reprenant le dessus , je déclarai à ces scélérats que mon pere m'étoit cher , que , pour épargner son sang , je consentois de bon cœur qu'on versât jusqu'à la dernière goutte du mien ; mais que je me croirois indigne de lui , s'il falloit le sauver par une lâcheté criminelle. A peine ces mots furent prononcés , qu'un de ces brigands fit tomber M. de Verbois à ses pieds ; mon pere , à demi-mort , se leva avec précipitation , & perça le premier d'entre eux qu'il put joindre. Destin tu fus juste pour cette fois ; c'étoit d'Argis ; la mort du chef redoubla le courroux des complices , un second coup porté à mon pere le priva de la vie : j'ignore si quelqu'un peut se peindre l'horreur de ma situation. Séparée pour toujours de l'auteur de mon être , & livrée à des monstres odieux qui vouloient que l'om-

bre sanglante de mon pere fut témoin d'un crime affreux , j'étois abandonnée à des idées horribles , dont la moins cruelle me présenteoit l'image d'une mort prochaine , tantôt me jetant sur mon pere , que j'arroisois de mes pleurs , je me laissois emporter par une tendre illusion , & mes maux sembloient s'adoucir en m'entretenant avec lui ; tantôt tournant mes regards furieux sur les lâches assassins , je les chargeois d'imprécations , & je voulois venger sur eux la mort de M. de Verbois. D'Argis l'infâme d'Argis , étendu sur la poussiere teinte de son sang , m'offroit un spectacle dont mon cœur jouissoit avec une sorte de plaisir ; je voyois en lui l'auteur de mes malheurs , & cruelle par excès de vertu , j'aurois souhaité qu'il respirât encore pour lui porter le coup fatal ; cependant les brigands qui m'environnoient , croyant ensevelir leurs crimes avec mon pere , se disposerent à l'enterrer au lieu même où leur rage venoit de le massacrer ; d'Argis fut jeté dans la même fosse. Après cette horrible cérémonie , la troupe meurtriere voulut jouir du fruit de ses forfaits ; le plus téméraire d'entr'eux fut repoussé avec vio-

lence , mais mes forces affoiblies par les fatigues du voyage , & par les douleurs auxquelles j'étois en proie, me permettant à peine de me défendre , il ne me restoit que mes pleurs , foibles armes contre des scélérats qui ne respiroient que la cruauté & le libertinage ! Inanimée & tremblante , je n'avois plus que la force d'élever mes bras vers le ciel , & d'implorer sa puissance ; priere heureuse alors ; elle fut exaucée ; mais hélas , à quel prix ! Je ne me sauvai d'un crime que pour frémir sur un autre bien plus affreux ; j'allois devenir la proie de mes ravisseurs , quand le bruit d'un fouët leur annonça que quelqu'un approchoit : effrayés de cet incident , ils délibéroient déjà sur le parti qu'ils avoient à prendre , quand ils aperçurent un homme qui venoit à eux à toute bride ; les brigands sont naturellement timides ; la crainte s'empara de l'esprit de ces assassins , & i's n'eurent que le temps de monter à cheval & de s'enfuir. Celui à qui je devois ma liberté , & un bien plus précieux à une ame vertueuse , étoit un domestique qui précédoit le marquis d'Ivières, (il m'apprit que son maître se nommoit ainsi.)

Le marquis informé de mon malheur par son laquais à qui j'en avois tracé une esquisse légère , descendit de sa chaise avec précipitation; un air noble , doux & poli , me prévint en sa faveur , & je ressentis une satisfaction secrète d'avoir pour libérateur un homme qui me paroissoit mériter beaucoup ; la chaise du *marquis* étoit à deux ; pressée de prendre place à côté de lui, je m'excusai long temps ; mais son ton respectueux , sa candeur , & ce que je lui devois ne tinrent point contre mes répugnances ; je consentis à suivre d'Iviers ; & en m'attachant à lui , je croyois remplir mon inclination plus encore qu'un devoir que la nécessité m'imposoit : à peine fûmes nous en marche , que , sollicitée par le marquis de lui détailler les circonstances de mes disgraces , je lui appris par quel événement je me trouvois entre ses mains ; mais soit raison ou fausse délicatesse , je lui déguisai & mon nom & le lieu de ma naissance ; funeste prudence , tu allois entraîner tous mes maux ! Arrivés à Dijon, le marquis me fit entendre que des affaires importantes l'appelant à Langres , il étoit indispensable qu'il s'y rendît ; respectée par

d'*Ivieres* plus encore que je n'en étois aimée , je ne balançai pas à le suivre dans cette ville , où il m'avoit promis de me faire un fort heureux , en m'y faisant entrer en couvent ; c'est sous cet espoir qui flattoit ma douleur , même en m'alarmant, que j'arrivai à Langres ; j'ignore si le *marquis* y avoit des affaires comme il me l'avoit dit ; mais je fais que sans cesse auprès de moi ; & toujours occupé du soin de me plaire , il ne me quittoit que lorsqu'il y étoit forcé pour me laisser prendre un repos dont mon ame ne jouissoit gueres : je l'aimois avec idolâtrie , mais ma raison qui triomphoit de mon penchant, m'engagea à le solliciter vivement de tenir la parole qu'il m'avoit donnée de me mettre en couvent ; le *marquis* plus affligé que surpris de ma demande , se jetant à mes genoux, en jurant par tout ce qu'un amour sincere reconnoît de plus sacré , qu'en restant avec lui , je ne risquois ni mes mœurs ni ma vertu ; je le crus , & le pensera-t-on d'un jeune homme amoureux , & maître de l'objet qu'il aime ? je ne fus point trompée ; mais le destin ne me laissoit jouir du calme que pour me faire essuyer l'orage le plus af-

freux ; le *marquis* avoit fait connoissance avec un chanoine de la cathédrale, homme estimable qui aimoit son devoir & les plaisirs : il avoit à deux lieues de la ville une maison de campagne où nous passions de temps en temps quelques jours. Une indisposition légère qui m'avoit retenue à la maison m'ayant empêché d'y suivre d'*Ivieres*, je restai seule avec la femme de chambre qu'il m'avoit donnée en arrivant à *Langres*. Tranquille au milieu de la nuit, je rêvois à l'horreur de la situation dont j'étois échappée, & je me plaisois à la comparer aux agréments que je goûtois dans la compagnie d'un homme généreux qui m'adoroit, mais dont le respect surpassoit toujours la tendresse ; enivrée de ces douces idées, j'en fus arrachée par un bruit affreux qui se fit entendre à la porte de la rue ; le *marquis* avois emmené son laquais, & je n'avois que ma femme de chambre avec moi ; je balançai long-temps si je ferois ouvrir ; mais le doute où j'étois que ce fût d'*Ivieres*, m'engagea à presser ma fille de descendre ; elle courut en tremblant à la porte : funeste pressentiment tu ne fus que trop bien confirmé.

Ma femme de chambre eut à peine ouvert , qu'on l'arrêta ; les auteurs de cette action monterent ensuite à ma chambre qui étoit fermée en dedans , & après quelques prieres que je ne voulus point entendre , ils passerent aux menaces qui ne me déterminèrent pas davantage ; tremblante cependant j'appelois le marquis ; mais comme si ce nom m'eût rendu plus coupable , la fureur de ceux qui étoient à la porte de mon appartement redoubla , & sur les nouveaux refus que je fis de leur ouvrir, les cruels enfoncerent ma porte ; mais quelle fut ma surprise quand je reconnus parmi les brigands qui emplissoient ma chambre , le Baron de *Verbois* mon frere aîné ! le barbare, sans daigner même me regarder, donnoit ordre qu'on m'enlevât promptement ; je voulus me disculper des soupçons odieux qu'il avoit pu concevoir contre moi , mon histoire seule affuroit mon innocence , mais le cruel refusa de m'entendre, sous le prétexte qu'il n'aimoit point les romans : on me traîna de ma chambre comme une criminelle, ma fille que je demandai ne parut point , & je fus contrainte de partir , sans que je trouvassé un moyen

pour instruire le *marquis* des traitements odieux que je venois d'essuyer.

Enfermée dans une chaise avec deux cavaliers de la maréchaussée , on me fit prendre le chemin de *Dijon* mon frere que je demandai vingt fois pendant la route , avoit disparu & le traître alloit sans doute prendre les devants pour préparer mon malheur. Arrivée à *Dijon* au milieu de la nuit ; on me conduisit à la porte du monastere de l'*Annonciade* où j'entrai ; c'est là que persécutée par les religieuses & par ma famille, je n'ai trouvé le moyen de me délivrer de leurs obsessions , qu'en faisant des vœux éternels prononcés par le cœur ; je me fis religieuse ; moment terrible , qui me rapprochant du tumulte de mes passions, me représenta le *marquis* comme l'homme le plus aimable ! Pensionnaire dans notre couvent je me liai avec vous, & je me souviens que je vous fis part du trouble de mon cœur , sans vous nommer l'objet qui l'agitoit ; vous sortîtes du cloître pour passer dans les bras du *comte* ; je tais les chagrins que vous avez essuyés depuis ce jour , mais mille fois plus à plaindre que vous , la malheureuse *Sophie* s'est vue en bute aux disgraces les plus affreuses ; jouet d'un penchant fu-

neffe, je n'ai vécu que dans les douleurs les plus ameres. Forcée de cacher les mouvements de mon cœur dans le temps même qu'ils se soulevoient contre moi avec plus de violence, j'ai joint au malheur d'aimer le tourment de paroître insensible : quelle situation ! il faut en avoir subi les horreurs pour la sentir.

Née vertueuse, j'avois des devoirs à remplir, & leur nécessité me pressoit ; d'un autre côté j'aimois, & mes goûts, incompatibles avec les loix de mon état, jetoient dans mon ame une sécheresse qui, en rejaillissant sur mes devoirs, me rendoit le cloître odieux ; contrainte de finir ses jours dans un état qu'elle déteste, c'est le comble de l'infortune pour une jeune personne qu'on vient d'arracher au monde ; toutes ses réflexions la condamnent sans la rendre plus fortunée ; l'opprobre de son état, & la victime de ses penchants, elle vit malheureuse pour mourir désespérée : leçon utile aux filles que le dépit attire dans le cloître, plus utile encore aux parents qui forcent leurs enfants d'y entrer.

Un an se passa depuis votre départ dans ces alarmes continuelles, le *marquis* que je ne perdois point de vue...

pouvois je hélas ! oublier un homme qui travailloit à ma liberté ? d'Ivieres avoit gagné une tourriere de l'extérieur du couvent , c'est par elle qu'il me fit remettre un billet par lequel ce mortel vertueux m'assuroit que dans peu il me rendroit à moi-même ; instruit du lieu de ma retraite , sans savoir par qui j'y avois été conduite , le *marquis* , qui avoit craint de se confier à quelqu'un ; avoit suspendu son projet jusqu'à ce qu'il eût pu trouver une personne affidée à laquelle il lui fût permis de se confier en sûreté. La Tourriere étoit une de ces filles qui , n'embrassant aucun parti , vous servent ou vous nuisent pour de l'argent ; fidelle au dernier qui la payoit , elle ne trahissoit jamais qu'au poid sde l'or ; comblée des bienfaits du *marquis* , elle le servoit avec exactitude ; & comme d'Ivieres n'avoit ni ennemi ni rival à combattre , il fut fidèlement servi jusqu'au bout.

Le jour heureux qui devoit m'éloigner d'un asyle que je détestois , & qui n'est pas toujours celui de la vertu pour celles-mêmes que leur propre mouvement y a conduites , le *marquis* fut introduit dans le couvent par la Tourriere qui , l'ayant revêtu d'un habit de Ma-

çon , le confondit avec une foule de ces ouvriers qui travailloient alors dans le jardin du couvent ; aucun n'étoit prévenu , & d'*Ivieres* , qu'on ne remarqua peut-être pas , devoit passer pour un nouveau garçon que l'entrepreneur qui étoit absent avoit envoyé. Le *marquis* , après avoir paru occupé pendant quelque temps , passa dans un souterrain qui lui avoit été indiqué , & où j'étois prévenue qu'il devoit se rendre : je l'attendois avec inquiétude , & je le vis avec plaisir , notre reconnoissance fut tendre sans être criminelle. D'*Ivieres* me remit un habit pareil au sien , qu'il avoit apporté dans son sac : & tandis que j'étois occupée à me déguiser , il étoit sur la porte du souterrain à épier l'instant favorable pour notre sortie : j'étois à peine habillée , que le moment arriva : nous partîmes du souterrain à petit bruit , & nous nous tîmes près d'un mur du jardin , où nous feignîmes de travailler jusqu'à l'heure que le dîner forçoit les ouvriers de sortir du couvent : pour profiter de la confusion , nous nous mêlâmes dans la bande des maçons , & déjà nous avions traversé deux portes , quand , arrêtés à la dernière par la religieuse qui observoit exactement tous ceux qui sor-

toient , je fus reconnue pour la mere *Sophie* ; on m'arrêta avec éclat : le *marquis* , que sa fureur trahissoit , voulut en vain m'arracher des bras des religieuses qui seconderent bientôt la portiere : saisis lui-même par les maçons qui l'environnoient , il ne put s'échapper qu'en tirant en l'air un coup de pistolet qui mit la bande en fuite : les religieuses rentrèrent avec leur proie , & je devins la victime des punitions les plus sévères. Mon châtiment dura trois mois, après lequel un repentir au moins apparent me rendit à mes compagnes & à mes devoirs. La Tourriere , instruite que j'étois libre , avertit bientôt d'*Ivieres* qui , se reprochant les nouvelles disgraces que j'avois essuyées , crut qu'il ne pouvoit m'en faire perdre le souvenir , qu'en travaillant efficacement à me procurer la liberté : tous ses soins se tournerent vers cet objet : & le sort , qui sembloit me réserver un crime , ne les rendit pas toujours inutiles.

Le *marquis* informé qu'un marchand de vin de *Dijon* devoit reprendre chez les *Annonciades* une certaine quantité de tonneaux vuides , alla trouver cet homme qu'il persuada avec de bonnes

raisons & de l'argent comptant ; instruite par la tourriere de l'arrangement que le *marquis* avoit pris avec le marchand , je trouvai le moyen de me glisser dans la cave où étoient les tonneaux , quelques minutes avant que le marchand y arrivât ; un numéro en craie blanche, jeté au hazard sur le tonneau dans lequel j'étois entrée en enfonçant les douves du derriere qui touchoient la muraille , étoit le signal convenu. Les nones introduisirent le marchand & les manœuvres qui le suivoient dans la cave ; témoins assidus des opérations de ces ouvriers , elles auroient sans doute empêché l'exécution du projet , si le marchand de vin , impatient ne se fût emporté contre ses gens ; sa colere peu tranquille se manifesta par des mots grossiers qui mirent les surveillantes en déroute ; libres alors , les ouvriers prévenus travaillèrent à mettre en place des douves qu'ils avoient apportées exprès pour substituer à celles que j'avois été obligée d'enlever.

La manœuvre ne fut pas longue , on transporta doucement le tonneau dans lequel j'étois , & le bondon qu'on avoit eu soin d'ôter , m'empêchoit de suf-

foquer en me permettant de respirer l'air ; les opérations finies on sortit , & j'arrivai peu fatiguée dans la maison du marchand de vin où le *marquis* m'attendoit avec des habits convenables à mon sexe , & plus conformes à mon goût.

La crainte d'être découvert pour l'auteur de ce second enlèvement , l'obligea de partir le même jour ; nous quitâmes *Dijon* pour nous rendre au *Val-de-Suzon*, où un ami particulier d'*Iviers* lui avoit prêté une petite maison ; la mode commençoit alors à les mettre en vogue , & tout jusqu'aux gens de robe se piquoient d'en avoir. Arrivés à cette campagne , nous n'eûmes d'autres soins que de nous témoigner par les caresses les plus tendres & les moins indécentes , combien nous nous devons l'un à l'autre ; le *marquis* n'étoit point un de ces hommes présomptueux & ingrats , qui , ne vous vantant que les services qu'ils vous ont rendus , oublient qu'une femme n'a pu les recevoir qu'en exposant souvent son honneur & sa vie.

D'*Iviers* aussi amoureux , mais plus pressant qu'il ne l'avoit été à *Langres* , me parla de son amour avec des expressions qu'il n'avoit pas employé jus-

qu'alors ; ses vertus m'avoient toujours été chères ; son attachement me fut sensible , & sous l'espoir d'une union sacrée , j'allois me plonger dans le crime. . . . à ce mot , les femmes vont se récrier , accoutumées à voir leurs goûts consacrés par la mode , elles pensent que c'est une erreur de taxer de crime un penchant qu'elles veulent qu'on prenne pour une foiblesse qu'un mortel généreux autorise , je fais séparer le vice d'avec une passion ; mais un goût est en vain fondé sur le sentiment , quand le crime suit , je ne le distingue point de ces viles complaisances qui , en deshonorant celle qui les prodigue , avilissent celui qui en est l'objet. Lorsque je dis que j'allois me plonger dans le crime , je parle d'une action affreuse , dont le détail seul vous fera frémir ; vivement pressée par le *marquis* , ma rougeur , mon trouble , des yeux que l'idée du plaisir égardoit , tout enfin trahissoit ma vertu pour servir mon amant , & déjà ses soupirs , avant-coureurs de la volupté , lui traçoient son bonheur. D'*Ivières* , vainqueur de ma résistance , ne retardoit l'instant heureux que pour mieux en

sentir la délicatesse ; peu d'hommes connoissent ce sentiment , c'est le sel de l'amour ; plus constant que le plaisir que l'idée vulgaire y attache , il s'accroît avec lui , l'esprit le nourrit , & souvent même la raison le soutient. Le *marquis* assez ingénieux pour prévoir ce qui échappe presque toujours au commun des hommes , se plaisoit à assaisonner son bonheur par des retardements qu'il sembloit vouloir détruire même en les faisant naître ; l'instant qui alloit m'attacher inviolablement au *marquis* , arrivoit , & nous étions déjà dans le parc ; occupé à me faire remarquer les merveilles de la nature , d'*Isyeres* vouloit que toutes ses productions servissent à ses plaisirs , & les chants mélodieux des oiseaux , qui se mêloient à nos soupirs , nous invitoient à jouir incessamment du bonheur qu'ils célébroient ; couchés languissamment sur un gazon émaillé des fleurs les plus belles , nous insultions au papillon léger qui les parcouroit toutes sans se fixer à aucune : le *marquis* livré tout entier aux charmes de la volupté qu'il alloit goûter , abandonnée moi-même à cette illusion enchanteresse , qui prévient la

tendresse la plus vive , je me préparois à oublier dans les bras de mon amant , & mes malheurs passés , & les dangers de l'avenir , quand le sensible d'Ivières , retardant encore l'instant de ses plaisirs , exigea de ma complaisance que je lui découvrisse les particularités de mon histoire , que la seule bienfiance m'avoit mis dans le cas de lui cacher jusqu'ici. Se taire à son amant est une perfidie , j'aurois cru commettre un crime en ne satisfaisant pas le *marquis* ; mais à peine eus-je avoué le lieu de ma naissance & mon nom , que d'Ivières en fureur se jetant sur son épée , voulut se poigner à mes yeux : jugez de ma surprise ; d'où peut venir , cher amant , lui dis-je , en l'arrêtant , cet horrible dessein ? qui l'inspire ? mon crime , repartit-il , & quel crime encore ? vous voyez dans votre frere le plus malheureux de tous les hommes ; mon frere , juste ciel ! ah , que dites vous ? de grace éclaircissez ce mystere funeste ? Demandez plutôt , repliqua-t-il , qu'il reste enseveli pour jamais dans un oubli profond. La barbarie d'un pere dénaturé a tout fait : exilée , vous ne l'ignorez pas , de la maison paternelle , à l'âge

de cinq ans , j'ai été élevée dans une campagne jusqu'à quinze ; c'est à cet époque heureuse , jusqu'à ce jour , que j'allois devoir le plus grand des malheurs ; j'entre au service en qualité de soldat , la guerre portée en Allemagne me donne des occasions de me signaler , je prends prisonnier le trésorier de l'armée du *prince Eugene* , quand , pressé de jouir de sa liberté & de sa fortune , cet homme me donna deux cent mille livres , partie en argent comptant , en pierreries , & le reste en lettre de change sur les banquiers les plus accrédités de la Hollande : j'achete mon congé , & muni des passeports nécessaires , je prends la poste à dix lieues du camp , pour me rendre à *la Haye* ; je trouve mes banquiers qui me comptent de l'argent je prends par *Breda* , & par *Bruxelles* , la route de la *Flandre Francoise* : j'arrive à *Paris* , où je me fais appeler le marquis d'*Iviers* , j'y demeure quelques jours , delà , je viens en *Bourgogne* pour me présenter à mon pere , & pour voir si ses entrailles se remueront en faveur d'un fils qui ne demandant que des sentiments tendres ,

veut partager sa fortune avec lui , je vous trouve , vous sçavez le reste.

Ce discours que j'avois vingt fois interrompu par mes sanglots , fut à peine achevé , que me jetant aux pieds de mon frere , je le priai de s'éloigner pour jamais d'une sœur malheureuse qui alloit être l'auteur de ses maux ; qui moi ! s'écrioit le chevalier de *Verbois* , nom funeste , qu'il n'auroit jamais dû quitter ; qui , moi , t'abandonner ! Ah , connois mieux ton frere ! cependant , reprenoit-il , en m'arrosant de ses pleurs , puis-je vivre avec vous sans crime ; & le ciel témoin de mes forfaits permettroit-il. . . eh , non , cessons de nous abuser ! nous serions trop coupables pour vivre heureux ensemble ; choisissez un asyle , je vous y ferai un sort aussi doux que votre état pourra le goûter , tandis que détestant ma vie , j'irai chercher la mort dans un climat étranger , où le destin ne me préparera pas sans doute de nouvelles disgraces dans de nouveaux forfaits ; séparons-nous donc repris-je , séparons-nous , *chevalier* , puisque le ciel , le commande , & que privés pour toujours du plaisir de nous voir ,

voir , nous puissions oublier jusqu'à l'amour qui nous sépare : l'abbé *Lally* est un homme vertueux (c'étoit le chanoine de *Langres* avec lequel mon frere étoit étroitement uni ,) il connoît la force de l'amitié ; engagez-le à me conduire dans un couvent , où j'attendrai que la cour de Rome , me pardonnant mes premiers écarts , me permette de faire de nouveaux vœux dans le monastere que vous choisirez ; nous partîmes du *Val-de-Suzon* pour nous rendre à *Langres* , voyage imprudent qui me causa de nouveaux malheurs ; l'abbé *Lally* fut dans notre confiance ; cet ami généreux se chargea d'obtenir ce que j'attendois de Rome , & mon frere qui lui laissa douze mille livres sur sa table , partit en lui remettant le billet suivant.

Vous connoissez mon amour, cher ami, je pars pour le perdre de vue ; n'oubliez jamais un malheureux , que pour donner tous vos soins à la tranquillité de sa sœur ; je vous laisse un fonds suffisant pour la dot de Sophie , ou pour une pension viagere , en cas quelle vint à sortir du cloître. Adieu , puisse-t-elle m'oublier !

je sens par mes agitations que son repos en dépend.

L'abbé me lut ce funeste billet ; je mêlai mes larmes à celles que mon frere avoit répandues en l'écrivant , & soumise absolument aux sages conseils de *Lally* , je me déterminai à le suivre au monastere des Urselines de *Chaumont* , c'est l'asyle que cet ami venoit de me destiner. Mon frere aîné , qui depuis ma fuite de l'*Annonciade* , avoit placé des espions dans toute la *Bourgogne* , & dans les pays voisins , n'avoit pas oublié *Langres* ; nous fûmes vendus , & j'étois à peine arrivée dans le parloir des Urselines , que je fus arrêtée en vertu d'un ordre du subdélégué de l'intendant de *Champagne* : mon frere étoit , comme la premiere fois , à la tête de la maréchaussée ; l'abbé eût beau le presser de se rendre aux desirs du ciel , qui m'appeloit dans ce cloître , *Verbois* insensible me fit traîner dans une chaise , où il monta en ordonnant au postillon de prendre la route de *Paris* ; mon frere inflexible refusa de m'entendre & de répondre aux questions intéressantes que je lui faisois ,

nous arrivâmes à *Paris* sans que j'eusse pu lui arracher une parole ; qu'elle cruauté ! étoit ce celui du *chevalier* ? Pardonne , ô ciel , si je profere encore ce nom !

Nous descendîmes à la porte du *bon pasteur* , & mon frere , après avoir donné quelque argent à la supérieure , me jeta un regard sévere , & partit. Charmée d'être dans un couvent , je me félicitois de mon sort , quand j'appris que le *bon pasteur* étoit une maison de repentir , où le libertinage & la débauche venoient recevoir le prix de leurs écarts. Indignée d'abord d'être confondue avec des femmes dissolues , je me rappelai l'horreur du crime auquel j'étois échappée , & je me trouvai trop heureuse encore. Votre arrivée dans cette maison ne contribua pas peu à me tranquilliser. Vous étiez innocente , & j'osai me rapprocher de votre état. Quelque vif que fut l'intérêt que je pris à votre liberté , il fut un instant où je ne la vis pas sans inquiétude. Seule dans cette maison affreuse , j'allois me livrer à mon premier désespoir , quand vos bontés m'en arracherent. Vos conseils ont gravé dans mon cœur l'oubli d'une pas-

sion funeste ; & ramenée à moi-même par la raison , j'ai perdu de vue mes disgraces pour n'être occupée que des vôtres : trop heureuse , si en les partageant , je pouvois en adoucir l'amertume : soulager vos malheurs , c'est effacer les miens.

Fin de l'histoire de Sophie.

Il y avoit déjà fix mois que j'étois dans cette campagne , occupée à consoler *Sophie* , qui , de son côté , faisoit ses efforts pour que je perdisse de vue le souvenir de mes malheurs , quand la mort de mon aïeul , le baron de *Verman* , me ramena à *Dijon*. *Sophie* & mon fils qui touchoit à sa cinquième année , m'y suivirent. Ce fut à-peu-près dans ce temps que cette malheureuse fille fut relevée des vœux que la violence & la crainte lui avoient arrachés. La succession de M. de *Verman* substituée au petit marquis de *Courmont* , m'engagea comme tutrice de mon fils , dans un procès avec le président de *Nemival* , qui se prétendoit aussi héritier du baron. L'affaire ne pouvant souffrir un accommodement , on plaïda.

La cause, qui devoit se réduire à la seule question de savoir si M. de *Ver-*
man avoit pu substituer à mon fils, ou
non, fut embellie par le défenseur de
M. de *Némival*; & d'une simple ques-
tion de droit, son avocat eut la témé-
rité de vouloir passer à ma conduite;
quelque irréprochable qu'elle fut, l'a-
vocat du président osa l'attaquer: tra-
vers odieux, qui me surprit moins que
la patience des juges. L'affaire de mon
fils devint bientôt la mienne. Forcée
même, pour arrêter les soupçons du
public, de me justifier sur l'événement
qui avoit éloigné mon mari, je me vis
obligée de soutenir un procès criminel
dans une affaire civile, & qui m'étoit
presque étrangère. Triomphante de
toutes les fausses accusations qui m'é-
toient imputées, j'eus l'agrément d'hu-
milier les défenseurs de *Némival*, & de
gagner le procès de mon fils. Certains
avocats dans quelques parlements de
France, croient n'acquérir une sorte
de célébrité, qu'en donnant un air de
singularité à une cause simple: accou-
tumés à faire briller leur esprit aux
dépens de la réputation des parties
dont ils contestent les droits, ils pensent

ne mériter un nom , qu'en mettant des personnalités injurieuses dans les matieres qu'ils traitent. *Paris* délivré aujourd'hui de ces hommes dangereux , est un modele que les parlements devroient imiter pour la gloire du barreau, & l'honneur de l'humanité.

Je venois de choisir pour mon fils un précepteur habile , qui joignoit le ton de la bonne compagnie aux connoissances & aux mœurs ; & je me disposois à l'emmener à *Issurville*, lorsqu'un événement imprévu m'arrêta tout-à-coup. Les gazettes étrangères que je lisois exactement depuis le départ de mon mari , m'apprirent un événement sinistre , auquel je manquai de ne pas survivre. Instant fatal ! vous réunissez toutes mes disgraces dans un seul point de vue.

Les nouvelles d'*Amsterdam* , que je parcourus , m'offrirent le nom du comte. Surprise & agitée , je pris l'article qui le concernoit , & j'y lus ces mots que je baignai des larmes les plus ameres : *Le comte de Courmont, à qui le châtelet avoit fait le procès, il y a près de deux ans , & qui s'étoit évadé, comme nous l'avons observé dans son temps,*

vient d'être arrêté à Thionville , & transféré à Paris où il doit avoir la tête tranchée.

Ah ciel ! m'écriai je toute éplorée , mon époux ne vit plus ! un bourreau cruel vient de répandre un sang qui ne devoit couler que pour le salut de l'état ! Mais peut-être je m'abuse , ses juges sont équitables , ils le sauveront ; allons , courons à lui , & tâchons , s'il en est temps encore , de faire triompher l'innocence , de rendre un guerrier à la patrie , un pere à mon fils , & un époux à la plus infortunée de toutes les femmes.

Sophie & le précepteur du *marquis* entrèrent dans le même instant : la gazette qu'ils trouverent à mes pieds , ne leur laissa plus ignorer le sujet de mon trouble : l'espoir qu'ils se plaisoient à nourrir dans le fond de mon ame , ne servoit qu'à me faire voir mon malheur de plus près : nous partîmes dans le moment pour *Paris* , où j'allois sans doute essuyer la plus funeste des disgraces.

Fin de la seconde partie.

[illegible]

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME,

ÉCRITS

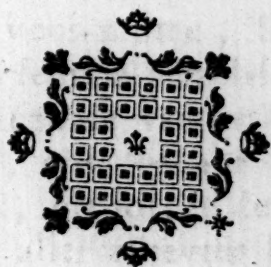
PAR ELLE-MÊME,

ET PUBLIÉS

Par M. DE CHEVRIER.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
D'Esp. Sat. des F.

TROISIÈME PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME.

ÉCRITS

PAR ELLE-MÊME.

ET CORRIGÉS

PAR M. DE CHEVRIER.

Il en est resté tout ce qu'on en a pu
sauver.

TROISIÈME PARTIE.

1784

1785

1786

1787

1788

1789

A LONDRES.

M. DCC LXXIV.

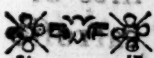


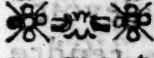
MÉMOIRES

D'UNE

HONNETE FEMME.

TROISIEME PARTIE.


 UGEZ, madame, de l'horreur

 J de ma situation, par l'impres-

 sion funeste qu'elle fait en ce
 moment sur vous-même, & représen-
 tez-vous une femme attachée à ses de-
 voirs, une épouse vertueuse, & une
 mere tendre, qui, tenant son enfant
 dans ses bras, est forcée de quitter sa
 patrie, pour aller recevoir les derniers
 sours de son mari qui expire sur un
 échafaud, ou peut-être pour pleurer la
 perte d'un mortel vertueux qu'elle a

R 6

conduit elle-même au supplice. En vain on voudra consoler ma douleur , en me disant que je ne suis point coupable : si l'infortuné *Sanville* ne m'avoit point aimée , mon mari vivroit , & c'est cet amour malheureux qui est la cause de la mort de deux hommes ; remords éternels vous ne sortirez jamais de mon cœur !

J'arrivai à *Paris* dans ces réflexions dévorantes ; l'empressement que j'avois de voler au châtelet , pour voir s'il étoit temps encore de secourir le comte , m'engagea à laisser ma voiture aux barrières de la porte S. Bernard ; où les gardes étoient occupés à visiter mes effets ; & je pris avec *Sophie* un carrosse de place , à qui j'ordonnai d'aller au grand châtelet ; le précepteur devoit , après la visite des gardes , se rendre avec mon fils à notre hôtel de la rue de Tournon. A peine avions nous traversé le pont Marie , que je vis avancer , par le quai de Peletier , une foule de peuples qui bordoient une charrette que des gardes à cheval précédoient ; l'impression que ce spectacle funébre fit sur moi , m'ôta l'usage de mes sens , & *Sophie* , qui n'avoit pu par elle-même me

rappeler à la vie , me fit transporter dans le bureau des coches d'*Auxerre* , c'étoit la maison la plus voisine du lieu où je m'étois trouvée mal , les commis quitterent la dureté attachée à leur état , & me donnerent tous les secours qui dépendirent d'eux. *Sophie* éplorée , à côté du lit sur lequel on m'avoit placée , avoit essuyé vingt questions fatigantes sur la cause de ma foiblesse , mais cette discrete amie imagina quelques raisons qui pussent contenter les gens chez lesquels nous étions. Mes yeux commençoient déjà à se rouvrir à la lumière , quand un grand homme , que le tumulte de la populace avoit attiré à la porte du bureau des coches , entra dans la chambre où j'étois ; l'agitation & le trouble qui m'environnoient encore , ne me permirent pas de le connoître ; il prononça avec douleur quelques paroles qui furent entrecoupées par des sanglots ; l'intérêt pressant que cet inconnu sembloit prendre à ma situation , m'émut ; *Sophie* , toujours confondue dans ses pleurs , ne levoit les yeux que vers le ciel. Je tirai , en tremblant les rideaux qui n'étoient qu'entr'ouverts ; que vis-je ? Ah Dieu ! Le

comte de Courmont aux pieds de mon lit ! Je me levai avec précipitation , & me jetai dans ses bras , où je demeurai plus d'un quart d'heure , sans que nous proférassions une parole l'une & l'autre. *Sophie*, remise de sa première douleur , se mêla à nos embrassements , & ne les rendit que plus tendres.

Le pathétique de cette reconnoissance toucha tous ceux qui étoient dans l'appartement ; malgré les caresses que nous nous prodiguions , on vit que nous étions époux ; cet attachement parut singulier , mais on ne l'admira pas moins.

Je renvoyai mon *fiacre* pour monter dans le carrosse de mon mari , qui avoit repris notre premier hôtel , nous ne fûmes pas plutôt placés , que je satisfis à l'impatience du comte , en lui apprenant le malheureux sujet du voyage le plus heureux , qu'un *Courmont* , condamné par le châtelet , venoit d'être absous par le parlement , avec des dommages & intérêts considérables. Quel instant ! Cette réunion fut beaucoup plus tendre que les premiers jours de notre mariage ; devoit-elle durer si peu ?

Mon époux qui , depuis son départ de *France* , avoit passé en *Hollande* , & delà en *Angleterre* , étoit devenu amoureux fou de *milady Robinson* , femme d'un membre du parlement de *Londres* ; & le desir impatient qu'il avoit de retourner dans cette ville , le centre de la liberté , & la patrie des arts , le déterminà à m'engager à prendre la route de l'*Angleterre* , sous prétexte que *Paris* devant me déplaire , il étoit charmé de profiter du congé que la cour venoit de lui accorder , pour me faire voir *Londres* ; mon fils m'étoit cher , & je ne pouvois me risquer de lui faire passer la mer , ni de me séparer d'un objet si précieux ; d'ailleurs le goût que j'avois conçu depuis quelque-temps pour la solitude , fut la seconde excuse que j'employai pour retenir *Courmont* en *France* ; mon mari cessa de me presser , & déjà je me félicitois de retourner à *Issurtille* , quand un nouvel incident m'arracha l'estime de mon mari. Qu'une coquette , en proie aux agaceries de l'univers , soit en bute aux mépris de son époux ; cela est juste ; mais qu'une femme vertueuse soit exposée aux traits de la satire , & que toujours innocente , on la juge cou-

pable , c'est le comble de l'infortune ?

Madame *Quetel* , dont je croyois avoir le plaisir de ne plus parler , venoit de renouer avec le commandeur d'*Humicourt* , le *Nestor* , des hommes à bonnes fortunes de son siècle , je l'ai peint dans la seconde partie de mes mémoires , & l'on verra son caractère justifié dans l'anecdote que je vais détailler. Incapable , comme je l'ai remarqué , d'être méchant de son propre mouvement , il n'offensoit que quand son amour propre humilié l'y forçoit , ou que lorsqu'il s'y voyoit contraint par les persuasions de quelqu'un : ces deux motifs concourant contre moi , sa vengeance n'en fut que plus à redouter. Madame *Quetel* , qui avoit eu dans sa jeunesse des bontés pour le *Commandeur* , s'avisa de lui faire des mines ; d'*Humicourt* y répondit en plaisantant , & madame *Quetel* , qui ne badinoit jamais sur ces sortes de matieres , l'enchaîna sérieusement ; ce retour fut l'époque d'un complot odieux , dont je devins la victime. Le *Commandeur* , à qui j'avois autrefois interdit ma présence , s'en ressouvint ; madame *Quetel* qui me reprochoit de lui avoir enlevé le président

d'*Obricourt*, ne me pardonna pas ; voilà les deux sujets de vengeance qui vont préparer une manœuvre dangereuse.

D'*Humicourt* avoit le talent de peindre en mignature, & il en abusoit presque toujours, parce que l'usage vouloit alors qu'on n'obtint une femme, qu'en lui sacrifiant au moins une coquette ; le sexe, par cette fausse politique, se perdoit nécessairement, une femme, abandonnée aujourd'hui, servoit le jour suivant de sacrifice à une nouvelle, & successivement la moitié du sexe devenoit la victime de l'autre.

Le commandeur qui avoit eu l'audace de me peindre, en renouant avec madame *Quetel*, lui avoit remis mon portrait, qu'elle savoit que je ne lui avois point donné ; le comte, dans la seule vue de se dissiper sans doute, fit des prévenances à madame *Quetel*, c'est-à-dire qu'il l'eut. Cette femme ne fit qu'autant de résistance qu'il en faut pour sauver une espece de réputation, en persuadant à un homme qu'on a quelqu'un, & qu'on n'est pas assez maussade pour vivre sans intrigues : ce quelqu'un existoit, si l'on prend les complaisances de d'*Humicourt* pour un atta-

chement réel. Quoi qu'il en soit, le plaisir de faire une perfidie, égara l'indulgente *Quetel*; & elle combattit assez la vraisemblance, pour se persuader qu'étant aimée du commandeur, elle pouvoit lui être infidelle. *Courmont* fut sur les rangs & cette femme, qui n'avoit pas eu souvent des adorateurs de cette espèce, l'apprit à tout *Paris*, qui n'en voulut rien croire; l'opinion commune alors, étoit que madame *Quetel* vivoit dans la réforme, parce qu'elle avoit l'âge d'y entrer; & le public fut assez méchant pour la croire vertueuse malgré elle. Des idées pareilles perdent sans ressources des femmes à prétentions. Le comte, assez assidu auprès de madame *Quetel*, pour ne pas la désespérer sur un abandon total qui suivoit ordinairement après un commerce de huit jours, ne me parloit plus de m'expatrier, & dès le moment qu'il lui falloit quelqu'un qui eût l'air d'une maîtresse, j'aimois autant qu'il prit la *Quetel* qu'une autre plus raisonnable. Cette femme, à qui cela n'étoit pas si indifférent qu'à moi, avoit des raisons personnelles pour retenir le comte, & elle crut n'y parvenir qu'en tâchant de m'avilir auprès de lui; mon

portrait , dont elle étoit nantie , la servit dans cette circonstance. Un jour qu'étant sortie exprès de son cabinet de toilette , pour passer une robe dans une chambre voisine , elle avoit laissé une de ses boîtes ouverte , au-dessus de laquelle on voyoit mon portrait : *Courmont* , qui cherchoit quelque chose sur la toilette , tomba malheureusement sur la mignature , & s'en saisit. La *Quetel* qui joua la surprise , redemanda le portrait avec des instances affectées ; mais le comte , qui cherchoit à se tourmenter , lui jura qu'il ne la reverroit jamais , si elle n'avoit l'amitié de lui avouer par quel hasard le portrait se trouvoit chez elle. Madame *Quetel* , quittée mille fois , avoit une horreur toujours nouvelle pour les inconstances qu'on lui faisoit ; la crainte de perdre *Courmont* lui fournit les moyens de le satisfaire , en lui racontant un conte préparé depuis long-temps entr'elle & le commandeur , qu'elle eut soin de faire passer pour le héros de l'aventure , qui lui avoit sacrifié mon portrait. A ces mots la rage rentra dans le cœur de mon mari , & ne pouvant se persuader qu'il y eût des gens assez scélérats pour perdre

quelqu'un de sang froid , il me crut coupable. La façon dont je m'étois justifiée sur le passé , auroit bien dû lui épargner tout soupçon sur les nouveaux écarts que l'on m'imputoit : un mari qui croit être offensé , consulte rarement la raison , la fureur est son guide , & le comte dans ses premiers transports , n'écouta qu'elle. La *Quetel* qui crut que le moyen qu'elle avoit mis en usage pour conserver *Courmont* , alloit l'en priver , tenta de le tranquilliser , en lui faisant présent de son portrait , c'est la seule démarche qu'elle pouvoit faire sans rougir , car la mignature représentoit une jolie femme ; & les yeux de l'homme prévenu le plus avantageusement , ne devoient jamais y reconnoître madame *Quetel*. Le comte qui ignoroit que son amante avoit fait de ces cadeaux-là à tout Paris , fut flatté du présent , & voulant l'embellir avec quelques diamants que je lui avois dit de me changer , il vola chez *Rondet* ; quelle fut sa surprise de voir ce jouailler occupé à garnir de diamants un portrait qu'il reconnut pour être le mien ? *Rondet* , qui ignoroit qu'il parloit au mari de celle dont il tenoit la mignature entre les

main , s'amusoit à lui en vanter les charmes , & le pressoit de convenir que le comte de *Pusangé* étoit le mortel de France le plus heureux ; point de plaisanterie , *M. Rondet* , reprit *Courmont* ; l'original de ce portrait me touche de près , & je me saisis de la copie ; à l'égard des diamants je vous les remets. Mais , monsieur , repartit le jouailler , vous me compromettez , & je perds la confiance des honnêtes gens , si vous n'avez la complaisance de me rendre un portrait dont je ne puis disposer : point de répliques , répondit mon mari , voilà mon nom & mon adresse , c'est à moi qu'il faudra s'adresser pour le ravoir ; le comte sortit ensuite , & gagna avec précipitation l'hôtel. D'*Humicourt* & *Pusangé* étoient précisément avec moi , ils s'étoient introduits sous prétexte de rendre une visite au comte , qui ne les eut pas plutôt apperçus , que me jetant un regard furieux , il les pria de sortir : le ton dur avec lequel il leur parla , jeta dans mon esprit des soupçons qui furent bien-tôt démêlés ; d'*Humicourt* & *Pusangé* sortirent avec un faux ton de plaisanterie qu'un lâche emploie pour se sauver ; *Sophie* , que mon mari pria de

passer dans une piece voisine , nous laissa seuls. Eh bien , Madame , me dit-il , avec cet air courroucé qui présageoit les plus grands malheurs , est-ce assez long-temps joindre l'outrage à l'outrage ? & voulez-vous que , jouet perpétuel de votre coquetterie , j'essuie jusqu'au bout la perfidie la mieux marquée ? Voici le troisieme coup que vous me portez , du moins je veux ignorer les autres , mais ce dernier est sans réplique ; connoissez-vous ce portrait ? Est-ce le mien , répondis-je ? est-ce le mien , reprit-il ? pensez-vous me séduire avec ce ton enfantin ? mais , en supposant que vous ayez l'adresse de vous tirer de ce premier pas , comment vous justifierez-vous sur ce second portrait que le comte de *Pusangé* avoit remis à *Rondet* , des mains duquel je l'ai arraché.

Je vous crois , repartis-je , mais je vous proteste , avec la sincérité que vous me connoissez ; que je n'ai jamais donné mon portrait à personne , il est aisé de reconnoître la main d'un peintre , voyez-le , & vous saurez que je n'ai jamais donné ordre qu'on me peignît : propos en l'air , repartit Courmont , toujours plus

irrité, fuyez madame, ou craignez à mon retour une scène plus cruelle que celle du Bon Pasteur : le comte sortit dans ces entrefaites, Sophie, que j'appelai dans ce moment pour savoir quel parti la prudence vouloit que je prisse dans une conjoncture aussi délicate, seconda mes sentiments, en m'affermissant dans la résolution où j'étois de faire tête à l'orage, & d'attendre de sang froid le retour du Comte; cependant, disois je quelquefois à Sophie, Courmont, dans les accès violents de sa fureur, ne prendra pas la précaution de chercher des éclaircissements que peut-être il ne trouveroit point, quand il voudroit les prendre, & je suis sûre que, livré à sa seule fureur, il a pris sur le champ la route de Marli, d'où il me semble déjà le voir revenir avec un ordre cruel, que sa rage aura surpris de la religion du ministre : je vous plains; chere Comtesse, reprenoit mon amie, mais que faire? La fuite vous rendroit seule coupable, le temps vous a justifiée sur deux accusations aussi importantes que celle-ci, attendez tout de lui; l'innocence tranquille périt rarement; moi fuir, répondis-je, de tels

sentiments n'entrent point dans mon cœur , je fais quels soupçons un départ précipité jetteroit sur moi ; le Comte est vif , mais la vérité peut le ramener : cependant , continuois je en tremblant , il m'a nommé Pufangé ; si victime d'un combat que je crains , il alloit perdre la vie , que deviendrois-je ? vous connoissez , chere Sophie , le cœur de votre amie , elle mourroit de désespoir. Le Comte ne vient point , un pressentiment secret m'annonce qu'il n'est plus : non , madame répondit mon mari qui avoit entendu les derniers mots ; il vit , mais c'est pour adorer la plus infortunée & la plus vertueuse de toutes les épouses , ah , ciel ! poursuivoit-il en serrant tendrement mes genoux , me pardonnerez-vous ce dernier écart ; *Sophie* , intéressez votre amie en ma faveur , & obtenez la grace d'un malheureux que des circonstances singulieres se plaisent de déchirer : quand vous parlez , repris-je , ai-je besoin d'un autre intérêt pour me rendre ? La voix de mon cœur plus impérieuse que celle de l'amitié , vous absout , trop heureuse encore de vous retrouver dans mes bras : est-ce vous qui parlez , repartit *Courmont* ? ah , ciel !
que

que vos bontés me rendent coupable ! ne craignez plus , adorable *Julie* ; ni caprices , ni humeurs , je ne veux que vous idolâtrer , les circonstances auront beau vous condamner , un époux raisonnable , convaincu de la vertu de sa femme , se deshonoré par des éclaircissements ; soumis entièrement à vos ordres , nommez le climat où vous voulez vivre , tous les lieux où je serai avec vous , seront remplis de charmes pour moi ; la *Bourgogne* , la *France* , *Paris* même , tout odieux qu'il me paroisse . . . tous les pays me seront égaux , quand j'y vivrai avec ce que j'aime . Ce discours si tendre & si éloigné de l'affectation , m'intéressa au point , que je témoignai , par complaisance que la *France* m'ennuyoit , & je fis sentir adroitement au *Comte* , que je sortirois avec plaisir du royaume ; vous m'avez parlé il y a quelque temps , lui dis-je , de l'*Angleterre* , al'ons à *Londres* , nous n'y resterons qu'autant que vous vous y amuseriez , connu dans cette ville , vous n'y aurez que des agréments : que vous êtes obligeante , me répondit le *Comte* , j'accepte ce parti , pourvu que *Sophie* ne le désapprouve point , vous l'aimez , & je serois au désespoir de vous

séparer d'elle. Mon amie qui n'avoit d'autres sentimens que les miens, répondit à *Courmont*, comme je le desirois, & nos arrangements furent pris pour un départ prochain. Le *Comte* me raconta alors la perfidie d'*Humicourt* & de *Pusangé*, que le grand prieur de France, informé de leur conduite odieuse, venoit de faire partir pour *Malte*, exil trop gracieux pour des hommes aussi noirs. Flattée de quitter *Paris*, & d'aller respirer un air que mon mari aimoit, je me formai des idées de tranquillité que l'avenir ne troubla que trop; étoit-ce à moi de me livrer à un penchant dont je connoissois le vuide? & devois-je aimer véritablement, après les chagrins que l'ombre même de l'amour m'avoit causés?

Le peu de monde que je vois depuis les noirceurs que j'avois effuyées dans la société, ne m'assujettissoit point à des devoirs pénibles; bornée presque à une seule maison, je ne vivois gueres qu'avec madame de *Querman*, c'étoit la femme de l'Intendant [de M***, petite souveraine en B***, simple particulier à *Paris*. Madame de *Querman* avoit préféré d'être ignorée dans la capitale, à l'agrément d'avoir une cour

en province, & elle passoit les trois quarts de l'année dans le centre des plaisirs bruyants ; son mari étoit un de ces hommes *essentiels*, qui ont l'art de se rendre utiles sans mérite, & nécessaires sans motifs, occupé sans cesse à saisir le bon ton qu'il n'avoit pu avoir dans un préfidial de province, il avoit fait une fortune assez considérable dans la révolution des billets de banque, pour acheter une charge de maître des requêtes. C***. dut sa fortune à son habileté à jouer au billard ; *Querman* fut redevable de son avancement à la paume dans laquelle il excelloit, & peut-être il auroit été plus loin, si la dernière contagion qui ravagea la Provence, ne l'eût attaché à un avenir brillant. Madame de *Querman* qui n'avoit pas même l'esprit de mettre à profit la fortune de son mari, s'étoit persuadé depuis longtemps, que l'air de s'amuser à *Paris*, qui n'est autre qu'un ennui masqué, étoit préférable aux plaisirs réels qu'on goûtoit en province ; contente de vivre dans un tourbillon d'insectes illustres qu'elle ne connoissoit point, mais qu'elle croyoit fort agréables, parce qu'ils l'entretenoient de la chasse, & du

coucher du roi, auxquels ils ne s'étoient jamais trouvés, elle auroit volontiers passé ses jours dans un ennui mortel avec des gens du belle air, pourvu qu'elle eût eu la réputation d'une femme du grand monde. L'Intendance qui la flattoit, quand elle n'étoit que présidente de campagne, lui avoit paru infipide aussi-tôt qu'elle avoit joui des prérogatives qui y sont attachées, elle avoit la manie de la cour ou elle ne pouvoit figurer, & tout ce qui ne tenoit point à *Versailles*, étoit pour elle d'une maussaderie étonnante. Ridicule dans l'expression, elle parloit le langage de la cour, mais l'emploi bizarre qu'elle faisoit des termes qu'elle ne rendoit jamais propres, formoit un jargon singulier, qui, en étourdissant les gens d'esprit, lui acquéroit chez le peuple le titre de femme de bon ton; & c'étoit pour elle l'éloge le plus *delicieux*, expression qui lui étoit si familiere, qu'elle l'appliquoit même au chagrin. Maîtresse en titre du Marquis de *Solmé*, dont elle étoit soupçonnée de connoître les créanciers, elle avoit un amant, comme on a une robe, parce que la mode ou le bon goût l'exigent; n'aimant rien

d'ailleurs que ce qui étoit attaché au bel usage , elle portoit la manie des airs jusques dans ses plaisirs secrets , & ses goûts raisonnés devenoient ridicules, dès que le caprice ou la mode ne les approuvoient point. On sent bien , à ce portrait , qu'une femme de ce caractère, ne me convenoit pas , mais les besoins de la vie ne nous permettent point toujours de vivre avec ceux qui nous conviennent ; fatalité dangereuse qui entraîne souvent la perte de nos mœurs! *Courmont* qui avoit quelques terres dans le *Bourbonnois* , & que l'intendant vouloit prendre pour servir aux chemins publics , fut obligé de s'adresser à lui , leur connoissance commença par une querelle qu'ils eurent à propos des titres que les intendants exigent , & que mon mari croyoit ne devoir point leur accorder. *Querman* revint d'une prétention chimérique , qui lui étoit personnelle, lors même qu'il sembloit ne la soutenir que pour l'honneur de son corps , & il mit à couvert les terres du *Comte* ; ce procédé avec un homme qui n'avoit pas flatté son amour propre , lui mérita l'estime & l'amitié de mon mari , & pendant ce dernier séjour à *Paris*,

nous vivions fort souvent avec l'intendant. Le ton de madame de *Querman* auroit paru révoltant à ceux qui n'auroient point été prévenus, mais il amusoit ceux qui la connoissoient, rien ne paroît extraordinaire dans quelqu'un qui est annoncé comme un personnage ridicule. L'intendant d'ailleurs avoit avec sa femme, un air aisé qui passe pour dignité chez les grands, & pour sottise auprès du peuple ; à propos de cela je me rappelle un trait qui m'amusa beaucoup.

Quelques jours avant notre départ pour *Londres*, nous soupions en famille chez Madame de *Querman*, je veux dire le marquis de *Solms*, l'intendante, son mari, le Comte & moi. *Querman* étoit monté sur un ton gai, qui le rendoit assez agréable à sa femme. Elle vouloit toujours s'étourdir sur le plaisir ; & comme s'il y avoit long-temps qu'ils ne s'étoient vus, il lui demanda compte de ses amusements, sans autre intérêt cependant que celui d'un ami qui y prend part. Madame de *Querman*, enchantée de voir que son mari imitoit la complaisance des gens de la cour, lui fit un détail que je crus d'autant plus

sincere , qu'il ne flattoit ni la vanité de l'intendant , ni le goût de la femme.

Querman qui paroissoit s'intéresser à la santé de l'intendante , lui demanda , d'un ton indifférent , à quelle heure elle étoit rentrée hier. A une heure , répondit-elle. A une heure , reprit *Querman* ! Rien de si positif , répartit *Solmé*..... Si vous le croyez , répliqua froidement l'intendant , tant pis pour vous , *marquis* , car madame n'est revenue qu'à trois heures.

L'intendante feignit de rougir , pour montrer quelle étoit infidelle ; parce que le bon ton ne vouloit pas qu'une femme fût constante : usage pernicieux qui a passé jusqu'au siècle où vous vivez. *Solmé* voulut jouer l'amant piqué ; mais à peine se ressouvint-il que son tailleur devoit lui rendre une visite le lendemain matin , qu'il eut cet air empressé que la vanité des femmes prend pour de l'amour , & qui n'est que bassesse dans ceux qui l'emploient.

Quelques amusantes que ces scenes fussent au premier aspect , elles ne pouvoient me plaire long-temps. On a beau connoître *Paris* ; il est difficile que quelqu'un à qui la vertu est chere , se

familiarise avec le vice. Nos dispositions étoient faites ; mon fils venoit d'entrer à *Louis le grand*, sous la conduite d'un vieil officier ruiné , qui , n'ayant pu obtenir le gouvernement d'une place , prit celui du jeune *marquis*. Le comte qui croyoit m'obliger en m'éloignant de *Paris* , pressa notre départ ; & nous prîmes avec *Sophie* , qui nous étoit trop chère pour nous en séparer , la route de la *Flandre*. Nous arrivâmes à *Lille* , où nous séjournâmes quelque temps : c'est là que j'étudiai l'esprit Flamand. Je vis que cette nation avoit cette grosse probité que je préfère à la politesse : moins adroits , & aussi impolis que leurs voisins les *Hollandois* , ils veulent prendre machinalement le ton de rudesse que les *Anglois* ont moins par air que par vérité.

De *Lille* nous passâmes à *Calais* , où nous arrivâmes assez à temps pour être témoins d'une expérience qui , pour n'avoir pas réussi , n'en est pas moins digne d'éloges : on la devoit au génie & aux soins de M. le marquis d'*Herouville* , nom célèbre dans le militaire ; & j'avouerai avec quelque surprise , que j'ignore pourquoi le projet dont je vais

dire un mot, n'a pas été poussé à sa perfection.

L'officier général que je viens de citer, à qui l'on est redevable de quantité d'autres projets importants, avoit imaginé une machine au moyen de laquelle on pouvoit descendre dans la mer, y voir ce qui étoit englouti, & le pêcher aisément: l'expérience, du moins celle que j'ai vue, se fit en petit. Un garde-françoise se proposa pour descendre: il étoit prévenu qu'aussi-tôt que sa respiration s'affoiblirait, il n'avoit qu'à remuer un cordon qu'il tenoit à la main, & qui répondoit à une sonnette qui étoit hors de la mer; mais l'ivresse dans laquelle il étoit, & dont on ne s'étoit pas apperçu, l'empêcha de remuer le cordon, & il étoit mort quand on le retira. Un homme de sang froid n'auroit pas couru ce danger; mais après cet exemple qui avoit intimidé un peuple foible, on ne poursuivit point l'expérience d'un projet sûr & réfléchi.

C'est à *Calais* que nous nous embarquâmes pour *Douvres*. La mer qui avoit un peu agité *Sophie*, nous engagea à continuer notre route par terre; le

lendemain nous arrivâmes à *Cantorberi* : l'hôtel du lion verd fut l'auberge que nous choisîmes : le besoin que nous avions de nous reposer, nous détermina à souper de bonne heure : nous n'en étions pas encore au rôti, que notre hôte vint nous demander la permission de placer à notre table un *baron Allemand* qui venoit d'arriver. Dans un pays où l'affabilité ne regne point, tous les étrangers se croient de la même patrie ; le comte se leva, & fut lui-même au devant du *baron Vastouk* (on lui apprit que l'Allemand se nommoit ainsi), & le fit placer à côté de moi. La conversation roula sur la France : on a beau quitter à regret cet heureux climat, ceux qui le fuient ressemblent aux pèlerins de *la Mecque*, leurs regards se tournent encore sur le tombeau du prophète, long-temps après qu'ils l'ont quitté. Le *baron* parloit notre langue avec la pureté d'un Allemand de condition, instruit de notre gouvernement, de nos usages & de nos loix : il connoissoit la France mieux que ceux qui y étoient nés. Quoiqu'on verra dans peu que le prétendu *baron* n'étoit rien moins que ce qu'il vouloit être, on ne

doit pas être étonné de voir un Allemand mieux informé de nos mœurs que nous-mêmes : cette nation savante & polie ne voyage que pour s'éclairer ; les François qui courent le monde, n'ont d'autre objet que de se rendre singuliers, en tournant tout en ridicule.

L'*Album* d'un Allemand sensé est un livre instructif ; celui d'un François est un libelle scandaleux : l'un parle des mœurs, des religions & des usages des peuples qu'il a vus : l'autre ne cite que des *Caillottes* qui se sont déshonorées avec lui. Quittons ces remarques, & revenons à *Vadouk*. Les yeux continuellement fixés sur lui, j'y cherchois une ressemblance que j'aurois peut-être trouvée, si, malgré la pureté avec laquelle il parloit, je n'avois démêlé un reste d'accent Germanique, qu'on ne perd que lorsqu'on s'est adonné de bonne heure à la langue Française : d'ailleurs, *Vadouk* buvoit beaucoup ; & celui pour lequel j'aurois voulu le prendre, ne connoissoit pas le vin. Ces idées auxquelles mon repos même n'auroit pas voulu que je m'arrêtasse, disparurent, & je me levai de table sans

avoir le moindre soupçon. Le *comte*, qui avoit voyagé en Allemagne, crut obliger le *baron*, en amenant la conversation sur son pays. *Vačouk* parut peu instruit, & mon mari qui ne condamnoit pas aisément, me dit après que l'étranger fut retiré, qu'il le croyoit un de ces aventuriers qui appuient une naissance imaginaire sur beaucoup d'adresse & d'effronterie. Je m'opposai à ce sentiment, & j'ignorois pourquoi. Etoit-ce l'effet d'une indulgence naturelle attachée à mon sexe? étoit-ce?... Ah! je n'en apprendrai que trop tôt le motif.

Nous nous couchâmes, & le lendemain nous partîmes pour *Londres*, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit. Le *comte*, qui avoit fait quelques séjours dans cette capitale de l'Angleterre, prit le même hôtel qu'il avoit occupé précédemment. L'étranger qui nous avoit suivi, sans que nous nous en aperçussions, se trouva logé avec nous : les soupçons du *comte* augmentèrent, & j'avoue que je commençai à pencher du côté de mon mari.

Vačouk vint le lendemain nous faire une visite : je ne fais quels sentiments

le froid avec lequel nous le reçûmes , lui inspira ; mais nous fûmes quatre jours sans l'appercevoir. *Courmont* , dont j'ignorois encore l'attachement pour la femme du lord *Robinson* , dont j'ai dit un mot au commencement de cette dernière partie de mes Mémoires , sortit sans nous. Pendant les quatre premiers jours de notre arrivée , inquiet & rêveur , il rapportoit dans sa maison une agitation qui paroissoit d'autant plus vile , qu'il vouloit la cacher. *Sophie* qui l'aimoit , lui demanda la cause de son chagrin. Il eut la foiblesse de lui confier sa passion pour une femme qui l'avoit abandonné ; & mon amie qui connoissoit ma façon de penser , ne balança pas à me rendre cette confidence. C'étoit la seconde fois que j'entrois dans les secrets du comte , & je me rappellois que c'étoit dans le sein de son épouse , qu'il avoit déposé son amour pour la *Lecouvreur* ; mais je n'en avois point été effrayée. La passion d'un honnête homme pour une fille de spectacle , est un délire qui commence avec la nuit , & que le jour dissipe : la constance gêneroit ces sortes de filles , parce qu'elle les empêcheroit

de remplir les engagements que leur état les oblige de prendre avec le public.

Le *comte* docile abandonna la *Lecou-
vreur*, qui s'en consola dans les bras
d'un homme qui ne lui préparoit une
nouvelle infidélité que pour l'amener
à une consolation plus prompte. On
pense différemment avec ce qu'on est
convenu d'appeler dans le monde, *une
femme d'une certaine façon* : ses caprices
nous attachent à elle, & son infidélité
ne nous rend que plus tendres. C'étoit
là la position du *comte* : amant heureux
de *milady Robinson*, il n'avoit quitté
Londres qu'à regret, parce qu'il y lais-
soit une femme adorable, qui lui avoit
juré une constance éternelle, qu'elle
croyoit peut-être lui garder alors. Le
chevalier *Opton*, jeune Anglois, que
j'aurai occasion de peindre ailleurs,
étoit alors attaché à *milady* ; & *Cour-
mont* qui redoutoit un rival dangereux,
s'étoit lié avec *Opton*, qu'il vouloit
rendre amoureux de *Sophie*. Le cheva-
lier devint sensible : mais, pour qui ?...
Pour une femme qui l'adoroit, & qui
a fait le malheur de ses jours.

Le *comte* revenu de son premier

trouble me présenta chez *Milady Robinson*, & dans quelques autres maisons, où je trouvai autant de politesse & plus de décence qu'en France. L'Allemand que nous n'avions pas revu revint sur les rangs, & je ne fus jamais si étonnée que de me trouver à table à côté de lui chez la comtesse *Cécile*. Mon mari qui n'avoit point perdu ses soupçons, prit le comte en particulier, lui demanda s'il connoissoit cet étranger : moins que vous, reprit *Cécile* ; mais assez pour l'estimer ; ces paroles intéressèrent Courmont, qui brûloit d'impatience de sortir de table pour développer l'énigme de *Cécile* ; ce moment arriva, mais *Miss Robert* s'empara de *Vactoux*, & mon mari ne put se satisfaire ; *Cécile* qu'il pressa en vain ne voulut pas en dire davantage ; l'Allemand sortit avec *Miss Robert* & quelques autres dames, & le comte qui alla joindre *Milady Robinson*, nous laissa la liberté d'exécuter, la comtesse & moi, le projet que nous avions fait de nous promener sur les bords de la Tamise ; *Sophie*, qui étoit indisposée, depuis quelques jours, ne sortoit point de sa chambre ; notre promenade fut poussée jusqu'à l'entrée de la nuit ; la comtesse

que le serin avoit incommodée , se retira , & je me rendis à mon hôtel. *Sophie* me remit une lettre sur laquelle je ne vis ni timbre ni chiffre ; le caractère qui me parut trop soutenu pour être celui d'une femme , me mit dans le cas de l'examiner de plus près : quel fut mon trouble en reconnoissant la main du chevalier de Nalbour ; indécise sur le parti que j'avois à prendre dans une circonstance aussi critique ; sans penser où Nalbour pouvoit être dans ce moment , je pris la résolution de remettre la lettre cachetée à Courmont ; réfléchissant après sur cette démarche , je la trouvai trop hasardée ; une femme prudente ne doit jamais compromettre son mari , c'est une fausse vertu que de confier à un époux les sentiments qu'on a pour nous ; la sagesse n'a pas besoin de secours étrangers , elle se suffit à elle-même. Un parti plus raisonnable suivit cette première idée , & je brûlai la lettre de Nalbour , sans avoir la curiosité de la lire , mon mari entra moins ému , mais pas plus gai qu'à l'ordinaire ; il me demanda si je savois quel homme étoit masqué sous le baron de Vastouk , & sans attendre ma réponse , il me nomma le chevalier de Nalbour ; il y a

une demi-heure , répondis-je , que ce secret n'en est presque plus un pour moi ; l'auriez-vous reconnu , demanda le comte ? non , repliquai-je ; mais j'ai dans l'idée que Nalbour vouloit lui-même s'ouvrir à moi , puisque je viens de brûler à l'instant une lettre qu'il m'avoit adressée : eh , que disoit cette lettre , repartit le comte : brûlée sans avoir été lue , j'ignore ce qu'elle contient , repris je , mais je vous conseille de voir Nalbour , & d'apporter les soins que votre amitié lui doit , pour le guérir d'une passion malheureuse. Le comte accoutumé à me voir sincère , demanda au portier si le baron de Vastouk étoit rentré ; Nalbour qui l'entendit , le pria de monter ; Courmont arriva dans la chambre de cet ami malheureux , qui lui parla en ces termes „ Vous savez „ mon secret , il n'est plus temps de „ me déguiser à vos yeux , ma maigreur , „ mon habillement étranger , joint à „ l'accent Allemand que j'ai toujours „ imité , vous ont trompé à *Cantorbery* , „ & votre erreur qui ne s'est point dissipée à Londres , m'a fait hasarder „ cette après-midi une lettre à la comtesse , à qui je dévoilois un mystère

„ qu'il étoit important que je vous ca-
„ chaffe ; ma lettre est respectueuse ;
„ *Miss Robert* , avec laquelle nous avons
„ diné , l'a dictée elle-même ; j'ignore
„ quelles impressions elle a pu faire sur
„ le cœur de madame de Courmont ;
„ mais je fais que las d'être le jouet
„ d'une passion que je déteste , & qui
„ m'a tiré d'un asyle où je comptois
„ trouver le bonheur qui me fuit , à la
„ veille de l'instant terrible qui devoit
„ pour jamais m'arracher à la retraite ,
„ l'image de la comtesse s'est présentée
„ à mes yeux , telle qu'ils la virent
„ quand, ne vous connoissant pas encore,
„ elle parut sensible ; frappé de ce ta-
„ bleau , j'ai perdu dans un instant les
„ fruits d'une année de méditation ; je
„ sortis de la *chartreuse* , & après avoir
„ rendu à l'envoyée de la religion , la
„ croix que je n'avois pas encore quittée,
„ je partis pour *Dijon* , où ayant appris
„ ce que vous étiez devenu , j'ai vendu
„ tous mes biens pour venir vous join-
„ dre à Paris ; le jour de mon arrivée
„ fut celui de votre départ ; mon la-
„ quais qui m'avoit précédé , vous avoit
„ retrouvé à la rue de Tournon , où
„ vous demeuriez l'année précédente ,

„ & il avoit été informé assez à propos
„ de votre départ, pour prendre, même
„ sans que je lui ordonnasse, les me-
„ sures nécessaires à l'exécution du des-
„ sein que j'avois formé de vous suivre ;
„ je vous rejoignis à Lille dans le temps
„ même que vous y arriviez ; votre
„ voyage de Londres, qui n'étoit pas
„ un mystère, ne me laissa pas douter
„ que vous suiviez la route de Calais ;
„ je pris les devants, & mon espoir ne
„ fut point trompé, quand je vous re-
„ connus tous les deux au moment de
„ votre embarquement : le paquebot
„ du courrier dans lequel j'entrai, ar-
„ riva à *Douvres* une heure après le petit
„ bâtiment sur lequel vous étiez monté ;
„ je pris, ainsi que vous, la route de
„ *Cantorbery*, je vous suivis à Londres,
„ où le comte Cécile, que j'avois connu
„ à Naples, me reçut avec beaucoup de
„ considération : vous savez le reste de
„ mon aventure, & vous me permet-
„ trez de vous la taire, à une circonf-
„ tance près, qui me flatte trop pour
„ être ignorée ; je n'ai plus qu'un fond
„ d'estime, de respect pour madame de
„ Courmont ; son amie, depuis trois
„ jours, jouit de toute ma tendresse, ac-

„ cordez-la moi , *Comte* , ma lettre la
„ demandoit ; peut-être déterminé à
„ me la refuser allez-vous penser que
„ c'est un prétexte dont je me fers pour
„ seconder mon amour , en trahissant
„ l'amitié : vous vous trompez , & si
„ vous m'examinez jusques dans mes
„ écarts , vous verrez que je suis inca-
„ pable d'une perfidie ; la raison m'a
„ éclairé sur une passion que rien ne
„ pouvoit légitimer , je me rends à sa
„ voix , mais l'amour qui me poursuit ,
„ me livre à un nouvel objet , puisse-t-
„ il me rendre plus heureux qu'avec la
„ *comtesse*.

Mon époux prévenu pour Nalbour ,
en faveur de la sincérité qu'il lui con-
noissoit , me l'amena ; j'avoue que sa
présence m'inspira des sentiments que
j'aurois voulu ne point sentir ; je crai-
gnois que des feux peut être mal éteints,
ne vinssent jeter un nouveau trouble dans
mon ame , & ne me rendisse plus mal-
heureuse encore que coupable ; je rou-
gis à l'aspect du chevalier , & son émo-
tion , dont je voulois être la cause ,
même en le redoutant , m'inquiétoit :
présentiments dangereux , s'ils eussent
été effectués , & mortifiants , parce

qu'ils ne l'étoient point ! Nalbour fut annoncé par le comte , tel qu'il l'avoit exigé , en se déclarant pour *Sophie* ; l'aveu m'étonna , sans me faire naître des idées fausses ; je connoissois le caractère du chevalier , & nul événement ne pouvoit le déterminer à une fourberie ; il méprisoit ces hommes odieux , qui croient qu'il est permis d'être faux pour être heureux , s'il est vrai qu'on puisse goûter le bonheur quand on ne le doit point à la délicatesse. *Sophie* pressée par *Courmont* de se décider , répondit en fille aux instances qu'on lui faisoit ; c'est-à-dire qu'elle se défendit assez vivement , pour faire juger qu'elle desiroit un engagement qu'on ne veut fuir que pour obéir à l'usage. Devenue l'amie du seul amant qui m'avoit été cher jusqu'alors , j'avouerai que j'eus des combats secrets à essuyer , pour voir de de sang froid Nalbour attaché à *Sophie* , qui me paroissoit l'aimer véritablement ; quinze jours après cette première entrevue , le mariage de ces deux amants fut célébré dans la chapelle de l'ambassadeur de France , & *Sophie* , à qui mon amitié a toujours conservé ce nom , fit le bonheur d'un époux digne d'elle ;

quel éloge pour Nalbour ? quelle tranquillité pour moi ? heureux instant que ne duriez-vous toujours !

Courmont rendit *Mylady Robinson* infidèle , ou pour mieux dire, il le ramena à ses premiers sentiments , le chevalier *Opton* dont le cœur avoit prévenu l'inconstance de *Mylady* , se consola aisément d'un abandon qu'il avoit préparé , & ses vœux se tournerent vers moi ; passion malheureuse qui n'a porté que trop d'atteinte à un cœur vertueux !

Née tendre , je m'étois plus d'une fois laissée emporter par ces mouvements impétueux qui regnent sur un cœur ; si jusqu'ici mes devoirs n'en avoient point été altérés , j'avois toujours à craindre qu'habituee dans une passion qui me plaisoit , je n'oubliaffe des sentiments qui me sont impérieux que sur une ame maîtresse d'elle-même , & devois-je espérer cette douce situation avec l'homme le plus aimable ?

Opton , indépendamment d'une figure avantageuse , étoit fait pour plaire : assez heureux pour joindre aux vertus de sa nation les talents agréables de la nôtre , il n'avoit ni la fierté Angloise , ni la fatuité d'un François , savant ,

quoiqu'homme de condition, poli, malgré les avantages qu'il réunissoit, il avoit un caractère égal; son humeur variée selon les circonstances, étoit toujours accommodée aux personnes, & la supériorité de son mérite, ne jetoit point sur ses manières cette dureté si commune aux hommes à prétentions: tel est le vainqueur que j'avois à redouter: prévenue pour le chevalier avant de le connoître, je ne l'aimai que trop, quand il se montra à mes yeux avec les qualités estimables dont il étoit rempli.

Courmont incessamment occupé par son amour pour *Mylady Robinson*, laissoit un champ ouvert à son ami; car *Opton* étoit très-fort le sien, & j'ai toujours remarqué depuis, que ces amis-là deviennent amants dangereux. *Sophie* à qui j'avois caché mon goût pour le chevalier, s'en défia, & sa complaisance voulut l'approuver; mais l'illusion qui m'occupoit, ne régnoit que sur mes propres sentiments, & je ne m'aveuglois pas sur les suffrages de l'amitié: *Opton* livré tout entier à son penchant, ne s'étoit que trop apperçu des impressions qu'il faisoit sur moi; mais assez délicat pour ne pas desirer un de ces

triomphes prompts, qui, en avilissant le goût, ne servent qu'à l'éteindre, il ne faisoit parler que le sentiment, & je ne fais si cette façon d'aimer ne subjugué pas plus aisément une honnête femme, que ces détours adroits que les hommes pressés ne mettent en usage que lorsqu'ils se défient d'eux. La figure arrête les regards d'une coquette, & des mots suffisent pour assurer sa défaite, mais il faut d'autres armes pour vaincre quelqu'un qui sait penser, & si la résistance est plus longue, le triomphe n'en est que plus durable & plus flatteur.

Il y avoit près de trois mois que je voyois le chevalier; ma sincérité n'avoit pu lui cacher que sa société m'étoit chère; & dire à un amant qu'on se plaît à s'entretenir avec lui, n'est-ce pas lui persuader qu'on l'aime; je crois même que je portai les choses jusqu'à avouer à *Opton* que je l'estimois, mot usé dont les femmes sont toujours les dupes, parce qu'il décele une passion qu'elles croient voiler. Tranquille cependant, malgré qu'on se crût aimé, je n'avois eu à essuyer aucune de ces attaques violentes dont le cœur peut se défier, même en les souhaitant; j'ose me flatter quelquefois

quelquefois que le chevalier , à qui la vertu étoit chère , savoit la considérer jusques dans son amante , & je me savois bon gré de m'être attachée à un homme assez respectable pour estimer une femme qui l'aimoit. Le printemps arriva , c'est le temps où *Londres* est presque désert ; l'odeur dangereuse du charbon qui infecte cette ville , contraint tous les gens aisés de se retirer à la campagne. Mon mari qui avoit projeté de passer la belle saison dans la maison de *Mylady* , m'en loua une à trois milles de *Londres* , située sur les bords de la *Tamise* , elle formoit le plus joli coup-d'œil , *Sophie* & son époux qui m'y accompagnèrent me mirent dans le cas d'inviter *Opton* à y venir avec nous , mais le comte qui l'avoit prévenu , m'avoit sauvé une politesse embarrassante dans la position où je me trouvois. Nous partîmes tous les quatre. Ce fut là que le chevalier se persuadant que mon amour étant au comble , il ne s'agissoit plus que de couronner le sien ; plus vif & plus empressé qu'il n'avoit paru jusques là , il fallut connoître toute la force du devoir pour pouvoir lui résister. Cent fois prête de me rendre , j'en desirois

l'instant , mais la réflexion qui le précédoit venant heureusement à mon secours , dissipoit des idées séduisantes , pour ne rien dire de plus. *Opton* , qui n'ignoroit pas qu'un amant qui par impatience quitte l'objet qui l'avoit fixé , n'est pas digne d'en être aimé , avoit pensé qu'il devoit à l'importunité le bonheur de me fléchir , & abandonné absolument à cette idée , il redoubla ses instances , & il n'en devint que plus malheureux ; si les obstacles irritent la passion , les refus d'une amante produisent un effet tout opposé , & las de ne rien obtenir , fatigué d'espérer , l'homme le plus épris quitte bien-tôt l'objet qui l'avoit enchanté. Voilà le caractère général des hommes , mais le chevalier ne leur ressembloit que par leurs vertus. Sensible & constant tout-à-la-fois , il savoit respecter ses goûts , & celle qui les lui avoit inspirés , & si depuis mes refus réitérés je l'avois vu encore quelquefois emporté au-delà de lui-même , ce n'étoit que dans ces instants de délire rarement dangereux pour une femme qui résiste.

Mylord Robnon , qui s'étoit acquis les vœux de ses concitoyens , & l'estime

de son maître, venoit d'être nommé Ambassadeur en Hollande ; *My lady* qui fut obligée d'accompagner son mari à *la Haye* ; laissa le *Comte* dans une situation accablante, qui me le ramena. Je ne fus pas surprise de le retrouver entre mes bras ; il m'avoit accoutumé à le consoler des infidélités qu'on lui faisoit ; son séjour à la campagne dura peu, & le prétexte d'une tragédie nouvelle le conduisit à *Londres*, d'où il revint quelques jours après avec *Miss Otway*, cousine du chevalier *Opton*, qu'il avoit connue à son premier voyage d'*Angleterre* ; *Miss Otway* conservoit dans le printemps de son âge toutes les graces de la jeunesse ; coquette par goût, elle aimoit à plaire, & toujours sensible, elle ne plaisoit pas long temps. *Courmont* jadis enchaîné à son char, venoit de rentrer dans ses fers, *Miss Otway* s'en applaudissoit, & osoit même quelquefois en ma présence le menacer de ses mépris, s'il redevenoit infidèle ? cette première singularité m'auroit frappée sans doute, si prévenue sur le caractère de cette femme, je n'en avois attendu bien d'autres bizarreries. Persuadée que son cousin m'aimoit, elle voulut

agir en parente , & ne pouvant le servir efficacement elle même ; elle eut recours à mon mari qu'elle pria de me presser de rendre le *Chevalier* heureux , le *Comte* eut la foiblesse de donner sa parole , & la lâcheté de la tenir ; c'est alors que cessant de reconnoître mon mari dans *Courmont* , je ne voyois plus en lui qu'un monstre odieux , digne de toute mon horreur ; quand j'ose encore me rappeler que le *Comte*, oubliant son honneur & le mien , me vantoit *Opton* comme un *galant homme* auquel il souhaitoit que je m'attachasse. . . des pleurs répondirent seules à ce discours injurieux , mais *Courmont* , devenu insensible , me quitta en me pressant de de m'arranger ; toujours plus indignée de ce nouveau propos , j'avois pris le dessein de retourner dans ma patrie , sous le prétexte d'y veiller à la santé de mon fils qui venoit d'être attaqué de petite vérole , & je l'aurois sûrement exécuté, si le *Chevalier* , dans le sein duquel je déposai mes chagrins , ne m'eût sauvé le danger en s'éloignant. *Miss Otway* , que je ne voyois plus qu'avec indignation , s'aperçut de mes dédains , & ce fut pour ne pas y être ex-

posée plus long temps , qu'elle prit la route de *Cantorbery* , où mon époux l'accompagna. La dernière scène que *Courmont* avoit faite , m'avoit indignée contre lui , & je le voyois partir sans regret : un mari jaloux , disois-je , est un tyran qui cherche le supplice de ses jours , dans les chagrins de son épouse ; mais quelque dangereux que soit cet homme n'est-il pas préférable à un lâche complaisant qui veut établir la honte de sa femme sur les débris de son honneur ? Ah , ciel ! continuai-je , il est donc de ces maris indignes , qui , non contents de laisser à leurs épouses une liberté dont elles abusent , s'avilissent encore par des vils conseils qui offensent la probité & la décence. Quand je me rappelois quel étoit le *Comte* en *France* , & quel je le voyois en *Angleterre* , je ne pouvois me persuader qu'il fut le même homme ; seule avec *Sophie* & *Nalbour* qui l'aimoit toujours plus tendrement , je trouvai dans ces deux amis les consolations dont ma situation avoit besoin ; sensible à l'outrage que mon mari m'avoit fait , plus encore qu'à l'absence du *Chevalier* , j'attendois avec inquiétude qu'un caprice arrachant *Cour-*

mont des bras de *Miss Otway*, la ramenât en *France* : devois-je prévoir, en faisant ces vœux, que le *Comte* ne reverroit jamais sa patrie ? *Opton* instruit du départ du *Comte* pour *Cantorbery*, me fit demander par *Nalbour* la permission de revenir à la campagne ; je balançai sur le parti que j'avois à prendre, mais balance-t-on long-temps avec l'amour ? J'écrivis moi-même au *Chevalier* que je le verrois avec plaisir. Un de mes gens que je chargeai de cette lettre, fut à peine parti, que réfléchissant sur la démarche que je venois de faire, j'envoyai un coureur pour donner contre ordre au laquais qui alloit à *Londres*, mais il n'étoit plus temps, & le *Chevalier* étoit à mes pieds avant le retour du coureur. Irrité de le voir malgré mes ordres que je croyois d'abord qui lui étoient parvenus, je ne lui parlai qu'après qu'il se fut justifié, mais que dis-je, ô ciel ! Je portai l'épouvante dans son cœur désolé & je le réduisis à un désespoir funeste, en lui ordonnant de retourner sur le champ à la ville. Vous me défendez de vous voir, dit *Opton*, est-ce ainsi qu'on traite un galant homme qu'on estime ? Oui, repris-je, quand

l'amour se joint à ce premier sentiment & qu'on veut remplir ses devoirs... devoirs cruels, repartit le *Chevalier*, n'êtes-vous faits que pour accabler un malheureux ! *Sophie* qui s'intéressoit en vain au sort d'*Opton*, ne put me fléchir, & il fut contraint de retourner à *Londres*. J'ignore si cette action prendra chez les femmes, mais je fais que c'est celle de ma vie qui m'a le plus coûté ; le *Chevalier* étoit aimable, vertueux, je l'adorois, & maîtresse de le voir, j'ai pu l'éloigner, concevra-t-on ce sacrifice ? je ne fais s'il est commun, mais je sens encore qu'il est pénible. *Opton* absent ne rendit pas mon ame plus tranquille, son image sans cesse présente à mes yeux, me présentait le plus aimable des mortels, & je ne pouvois le voir sans rougir, je veux dire sans sentir cette émotion qui trouble l'ame même en l'agitant.

Le *Chevalier* éloigné de son amante, régnoit toujours auprès d'elle ; *Sophie* dépositaire de ses secrets, me juroit pour lui un amour éternel ? sensible aux vœux d'*Opton*, mais attachée inviolablement à mes devoirs, j'aurois été fâchée qu'il ne m'aimât pas, lors même que je protestois que je ne ré-

pondrois jamais à sa flamme ; étoit-ce vanité , non , ce sentiment m'auroit rendu fausse , & j'aurois été humiliée en affectant de paroître ce que je n'étois point ; l'inclination faisoit tout , mais la raison lui commandoit. L'hyver me ramena à la ville dans le temps même qu'une affaire de famille obligea *Nalbour* de se rendre en *Bourgogne* ; jamais séparation ne fut si tendre , jamais elle ne m'arracha plus de larmes : sans époux , sans amis , que devenir dans un climat étranger , ou je n'avois pour ressource que la société d'un homme que j'aimois assez pour le craindre.

Philosophe au sein de *Londres* , je m'attachai à connoître les auteurs ; l'étude que j'avois faite à la campagne , de la langue Angloise , m'avoit mise dans le cas de lire tous les ouvrages qui avoient paru dans cette langue qui étoit à peine connue en *France*. Ces temps d'ignorance ne sont plus ; on ne voit par-tout que des especes d'auteurs qui se piquent d'entendre l'Anglois qu'ils traduisent dans leur langue qu'ils ne savent pas parler. Considérez chez le peuple des littérateurs , comme des hommes extraordinaires , on est convenu

d'avoir pour eux cette vénération ridicule, dont jouissent tous les êtres étrangers : quelque François se sont établis une sorte de réputation ; sur le prétendu mérite d'une traduction ; admis dans le le sanctuaire des Muses, ils ont bientôt oublié qu'ils ne devoient leur gloire qu'à un maître de langue. L'auteur qui publie mes mémoires, a parlé des traductions dans un ouvrage qui vient de paroître (1), & lorsqu'il a dit qu'il y avoit peu de mérite à traduire, il n'a pas prétendu qu'on devoit dénigrer tous les ouvrages qui sont portés d'une langue dans une autre. Un traducteur doit tenir dans la littérature le rang qu'un colporteur occupe dans la librairie ; un homme qui n'a pas le talent de penser mérite toujours quelques égards pour nous faire appercevoir ce que les autres ont imaginé. (2)

(1) Essai historique sur la maniere de juger des hommes.

(2) On ne prétend, encore un coup, parler ici que de ces hommes qui ne savent que traduire, tel qu'étoit *Dacier* ; ceux qui pensent & qui traduisent avec choix, méritent des éloges. On estime *M. l'abbé Prévost*, *M. de la Place*, & quelques autres.

Le *Chevalier* que je ne voyois plus chez moi , n'en étoit devenu que plus amoureux , mais obligé d'expier l'imprudence de mon mari , il vivoit malheureux , parce qu'il étoit éloigné de l'objet de sa flamme. *Milady Sidney* , dont j'avois fait la connoissance à la campagne , tenoit maison , & *Opton* qui lui étoit attaché par une amitié très-étroite , ne la quittoit point , sur-tout depuis ma liaison avec *Mylady Sidney* : convaincu de mon amour pour lui , il ne pouvoit concevoir comment je lui résistois , & plus étonné encore du refus que je faisois de le recevoir , il voulut éprouver mon caractère , en feignant de tourner ses vœux vers *Mylady Sidney* : celle-ci qui étoit d'intelligence avec le chevalier , joua la tendresse , & mon cœur timide fut la dupe de ce projet : je devins jalouse , & je justifiai par-là que le caprice & la légèreté n'avoient eu aucune part aux sentiments dont j'étois pénétrée pour *Opton*. *Mylady* qui étoit son amie , on ne peut d'avantage , écrivoit au chevalier qui répondoit fort tendrement , & ces lettres me parvenoient par une artifice grossier dont j'étois toujours la victime , le véritable amour est

crédule , celui qui est défiant est moins sincere. *Opton* qui ne manqua pas de s'appercevoir de mes inquiétudes , ne travailla qu'à les augmenter ; de concert avec *Mylady* , ils se faisoient un plaisir de mes agitations ; j'avois beau vouloir excuser le chevalier sur les dédains & les mépris affectés que je n'avois cessé de lui marquer depuis son départ de ma campagne , une femme piquée n'excuse rien , outragée même , lorsqu'elle offense , elle veut punir quand elle a des torts ; ces idées qui m'emportoient , me firent une illusion si pressante , qu'elles me livrèrent à une démarche dont je devois rougir : le penseriez vous , Madame , ou pour mieux dire , pourrez vous en douter quand vous connoîtrez le cœur humain ? j'écrivis à *Opton* que je priai avec aigreur de se rendre chez moi à la réception de mon billet.

Le chevalier qui ne put douter que son manége avec *mylady Sidney* n'avoit fait effet , obéit promptement à mes ordres : j'étois à ma toilette quand il entra , mes femmes , qui virent mon trouble , se retirèrent , & seule avec *Opton* je lui ordonnai de sortir. Le chevalier , consterné de ce propos , étoit

déjà à la porte de mon cabinet , lorsqu'abandonnée à des transports furieux , je le rappelai : je ne sçai que trop , lui dis-je , pourquoi vous me fuyez , perfide ! ce n'étoit pas assez de m'abandonner dans le temps que vous me deveniez le plus cher , dans le temps où , regnant en souverain sur mon cœur , vous pouviez faire le bonheur de ma vie , du moins en ne me méprisant pas ; ce premier outrage ne suffisoit point à vos projets , il falloit joindre la barbarie à l'ingratitude , en me sacrifiant à une femme , que vous n'avez sans doute aimée , que pour mettre le comble aux malheurs de ma vie : allez , fuyez une amante trop insultée pour vous pardonner ; essayer de vous justifier , ce seroit vous rendre plus coupable encore.

Le chevalier , dont l'étonnement augmentoit à chaque mot , ne put tenir à un propos que j'avois la foiblesse de croire juste alors , & en me demandant si c'étoit bien à lui que mon discours s'adressoit , il ne fit qu'aigrir ma douleur : osez-vous , continuai-je toujours sur un ton de reproche , qui , tout injuste qu'il est , flatte ceux contre lesquels on l'em-

plote ; osez-vous bien , ingrat , douter de la perfidie la plus affreuse , & mylady *Sidney*..... mais quand il seroit vrai , repartit *Opton* , que j'aimasse mylady , quels reproches feriez-vous en droit de m'en faire , vous qui m'avez défendu jusqu'au plaisir de vous voir chez vous ? on n'est inconstant que lorsqu'on est aimé , ai-je jamais pû l'être ? Et oui , repris-je , en adoucissant ma voix , & en jetant sur le chevalier un regard de tendresse , qui n'exprimoit que mieux les sentiments de mon cœur ; oui , *Opton* , vous êtes aimé , Ah , ciel ! s'écria le chevalier , hors de lui-même , rien n'est comparable au plaisir que cet aveu me fait , de grace , adorable comtesse , daignez me le répéter encore ? *Opton* à mes genoux , jouissoit de la douceur de s'entendre dire qu'il étoit aimé ; & cette déclaration , qu'il attendoit peu dans ce moment , mettoit le comble à ses vœux : trop heureux alors de se renfermer dans les bornes d'un sentiment délicat , *Opton* ne désiroit que l'agrément de rester à mes pieds , & je n'en étois que plus à mon aise ; il y a des circonstances critiques qu'une femme surmonte souvent moins par sa propre

vertu , que par la timidité ou la maladresse d'un amant. *Opton* étoit encore à mes genoux, lorsque mon mari entra, le *chevalier* que ce contre-temps embarrassoit , voulut se lever, mais le *comte* courant à lui, exigea qu'il se tint en place, & nous forçant de rester tous les deux dans l'attitude où nous étions , il demanda à *miss Ottyvai* , qui le suivoit , si la position n'étoit pas charmante. Après ce préliminaire *Courmont* me félicita sur ma version d'honneur, le *chevalier* , me dit-il , est aussi aimable qu'un François , & vous avez bien fait de l'écouter : *miss Ottyvai* mêla ses impertinences à ce propos indécent , & je devins le jouet de ces deux étourdis. *Opton* , que les mauvaises plaisanteries de mon mari avoient excédé , sortit ; celui-ci voulut le retenir par de nouvelles railleries , le *chevalier* indigné regarda fierement mon mari , & les choses auroient été sans doute portées plus loin , si un de mes regards n'eût arrêté *Opton* qui rentra dans son caractère , & prit congé de nous avec une politesse tranquille , qui ne laissa pas même des soupçons. Seule avec *miss Ottyvai* & *Courmont* , je n'en fus pas mieux , les

bons mots recommencerent , & je me vis pour le reste de la journée en butte à des propos odieux.

On servit peu de temps après , & la conversation roula sur Cantorbéry, dont on ne cessa de nous vanter les charmes : la prudente *miss Otway* n'oublia pas surtout ceux qu'elle avoit goûtés avec le comte ; il est des femmes à qui rien ne coûte que la décence. Vous ne devineriez jamais , disoit *miss Otway* , que toute esclave que je sois des plaisirs , je n'en goûte plus depuis près de huit jours , & à moins que mon imagination ne me fournisse dans peu quelques nouveaux amusements , je prendrai congé de vous. Ce compliment , qui ne flattoit pas beaucoup *Courmont* , ne fit que l'égayer , & après un déluge de bons mots sur une matière qui paroïssoit n'avoir été placé là que pour faire briller l'esprit du couple amoureux , on se retira.

Miss Otway à qui il ne manquoit , pour se perdre entièrement , que de rendre ses idées publiques , fit insérer dans les gazettes cet avis.

„ *Miss Otway* a trente-six ans , &
„ les hommes , qui ne sont pas prévenus ,
„ ne lui en donneroient que vingt-cinq ;

„ elle a de l'agrément dans la conver-
„ sation , & mille autres qualités fort
„ estimables , dont il n'est pas question
„ de parler ici ; avec tous ces avan-
„ tages miss Otwai s'ennuie , parce
„ qu'elle croit avoir épuisé tous les plai-
„ sirs , elle promet 100 guinées au pre-
„ mier étranger , dont les idées vives
„ pourront imaginer quelques amuse-
„ ments singuliers , si l'inventurier est
„ citoyen , elle lui donne sa main :
„ cette annonce est un contrat en
„ forme.,,

Je reconnus miss Otwai à ce trait de folie ; mais ce qui le suivit jeta plus de surprise dans mon cœur ; huit jours se passèrent sans qu'elle eût trouvé ce qu'elle desiroit ; ce n'est pas qu'il ne se présentât un grand nombre de gens qui prétendoient récréer les sens de miss Otwai , en lui faisant goûter des agréments dont l'idée même lui avoit été inconnue jusqu'alors : des poètes emphasés venoient lui réciter des tragédies extraordinaires , où des princesses Grecques dispuoient de poumons pour faire ronfler des vers durs , aussi étrangers à leur situation qu'aux mœurs de leurs siècles. Miss Otwai qui ne trouvoit

dans ces tirades que l'ennui de l'uniformité , congédioit les poètes , & ne faisoit pas un accueil plus favorable à tous les autres originaux , qui avoient osé se persuader qu'ils l'amuseroient. Certaine d'avoir tout vu , *miss Otwai* écrivit à *Courmont* le billet suivant.

J'ai assez vécu , monsieur le comte , consultez votre cœur , & soyez Anglois ; Adieu.

Je pris ce second billet pour un nouveau trait de folie , mais je ne pensois point qu'il pût annoncer celle qui arriva ; le *comte* vola chez son amante , il la trouva tranquille dans un fauteuil , elle lisoit *Pope* , & montrant à *Courmont* la coupe empoisonnée dont elle venoit de s'abreuver , elle attendoit son dernier moment avec ce calme qu'on ne doit jamais attendre d'une femme , & sur-tout de celle qui n'a connu que les plaisirs. Le *comte* attendri de ce spectacle , & remué par les sollicitations de *miss Otwai* ; demanda une autre coupe , qu'elle eût la cruauté de lui présenter elle-même , *Courmont* prit le poison des mains de son amante , & l'avala en la serrant entre ses bras : quel courage ! ne peut-

on être grand que dans le crime ? *miss Otyvai* avoit préparé elle-même les breuvages , & elle savoit l'instant auquel ils devoient faire leur effet. Le *comte* qui pensa alors à son fils , & j'ose dire à moi-même , m'envoya prier , par un laquais de son amante , de venir le joindre sans perdre un instant ; des idées odieuses se présentèrent alors à mon esprit , & j'allois congédier le domestique , quand il m'apprit que mon époux se trouvoit mal ; toutes mes répugnances cessèrent à ce mot , & je volai chez *miss Otyvai* , que vis-je ? hélas ! quel spectacle effrayant se présenta à mes yeux ! cette femme expirante tenoit mon mari entre ses bras , & conjuroit le ciel de retarder l'instant de sa mort , pour avoir le plaisir de rendre le dernier soupir avec le *comte* ; jugez de mon émotion à ce discours : tremblante aux genoux de mon mari , je l'interrogeois en vain sur la cause de la pâleur qui couvroit son visage ; tranquille dans le sein de mes douleurs , il me refusoit jusqu'aux plaisirs de soulager ses maux ; & j'aurois peut-être ignoré que le poison alloit l'arracher d'entre mes bras , si *miss Otyvai* , elle-même ,

n'avoit pris soin de m'en instruire en expirant. Toute aux desirs de sauver mon mari, j'ordonnai qu'on m'apportât du contrepoison, soins superflus, me dit le *comte*, qui pouvoit à peine s'exprimer, tout est fini pour moi, ayez soin de mon fils, & jurez à ce moment, si vous voulez que je meurs sans regrets, que vous ne vous remarierez jamais ; de tels serments, lui répondis-je, en pleurant, m'offensent ; je ne veux rien vous jurer, mais je vous promets de vous obéir : l'antidote arriva à l'instant, mais le *comte* l'avoit prévu, il n'étoit plus temps, & il expira en me serrant d'une main, & portant l'autre sur celles de *miss Otway*, dont il prononça encore le nom. J'avoue que la douleur dont je fus agitée en ce moment funeste, ne put dérober des réflexions qui, pour être communes à mon état, n'en étoient pas moins étrangères à la situation horrible où je me trouvois ? je connoissois assez mon cœur pour me juger d'après lui, & je ne pouvois penser qu'une coquette, je dis moins, qu'une maîtresse pût jouir de ce délire qui, soumettant tout à ses desirs, fait un esclave d'un amant.

Courmont mouroit pour *Miss Ottrvai*, qui aimoit trop pour être attachée à un homme qui l'adoroit, & moi... ne croyez pas, madame, que je vais me louer, mais devois-je être sacrifié à une maîtresse ? Eh, quelle maîtresse encore !

Ces premières idées suspendirent la violence de ma douleur, mais elles ne la différèrent pas ; j'oubliai mes ressentiments pour n'écouter que mes regrets, & je pleurai mon mari, comme si j'avois été moi-même la cause de la mort.

Les domestiques de *miss Ottrvai*, témoins de mes larmes & de la catastrophe qui venoit de les occasionner, me forcèrent par leurs instances & par leurs persécutions de retourner chez moi. Mon époux qu'on avoit dérobé à mes regards, étoit placé dans un cabinet voisin de l'appartement où l'aventure venoit d'arriver ; j'y volai, & serrant son ombre entre mes bras, je lui dis toutes ces choses tendres que le chagrin inspire à une ame sensible. Hélas ! que dans ce moment funeste j'eusse été heureuse, si en immolant ma vie j'avois pu sauver la sienne !

Rentrée dans mon hôtel , j'appelai *Sophie* : mais cette tendre amie n'y étoit plus , le ciel avoit semblé ne l'avoir arrachée de mes bras que pour me punir. *Bernon* fit des efforts imaginables pour me consoler ; mais avec un cœur sensible on ne revient pas aisément d'une impression violente : le *comte* mort dans les champs de la gloire auroit été pour moi un objet de regrets ; que devoit-il être en s'assassinant lui-même à mes yeux , & pour qui ? nouvelle douleur qui naît d'une réflexion accablante. A peine fus-je remise un peu des premiers moments de ma situation , que j'écrivis à l'ambassadeur de France l'histoire affreuse dont je venois d'être le triste témoin & la malheureuse victime. Ce ministre ne m'avoit pas encore répondu, quand une troupe d'archers investirent ma maison : deux d'entreux monterent , & me prièrent de les suivre ; la résistance est vaine , d'ailleurs étois-je capable d'en faire ; j'obéis & je fus conduite dans les prisons les plus affreuses ; ce n'étoit pas assez d'avoir perdu mon mari , il falloit encore qu'on ajoutât à ma douleur , en m'imputant cette perte. Le ministre , dont je viens

de parler , ne fut pas plutôt instruit de ma détention , qu'il me reclama ; mais on lui répondit que , l'affaire étant portée par devant les juges ordinaires , c'étoit à ce tribunal à juger sur mon sort. Cette réponse annonçoit une procédure criminelle , dont je vis bientôt les apprêts ; on m'interrogea , on entendit des témoins , & prête à être condamnée , j'ignore sous quels prétextes , l'ambassadeur m'écrivit que malgré mon innocence , dont il étoit persuadé , des témoins dépofoient contre moi , & qu'indépendamment de ses sollicitations , j'aurois été la victime de cette affaire , si le chevalier *Opton* , dont l'appui étoit recommandable , ne s'étoit vivement intéressé pour moi , & que je ne devois qu'à ses soins la liberté qu'on alloit me rendre. Je finissois la lecture de cette lettre , quand *Opton* entra dans la prison ; touché de la situation d'une femme dont il connoissoit l'innocence , il ne put retenir ses larmes. Quoi , lui dis-je , n'étois-je pas assez infortunée de vous aimer : falloit-il encore que je vous fusse attachée par les nœuds puissants de la reconnoissance ? Vous ne me devez rien , reprit le chevalier en

me donnant la main , venez embrasser mylady *Sidney* qui vient vous chercher elle-même : où donc est elle , repris-je ? en disant ces mots , j'apperçus *Mylady* qui m'attendoit dans la cour de la prison , je volai à elle , & après les embrassements les plus tendres , nous montâmes en carosse , & nous prîmes le chemin de mon hôtel. Mon mari , à qui je n'avois pas même pu rendre les derniers devoirs , m'inquiétoit ; mais je fus bien-tôt rassurée par *Mylady* , qui m'apprit que le *chevalier* avoit rempli mes propres obligations avec un soin exact. *Londres* qui me devenoit odieux , & plus que tout cela l'intérêt de mon fils qui me rappeloit en *France* ; *Opton* , que des raisons , qu'on imagine aisément , ne m'avoient pas permis de recevoir chez moi ; me voyoit tous les jours chez *Mylady Sidney* qui me pressoit en vain de me rendre aux desirs du chevalier , en lui accordant ma main. Liée par une parole que je regardois comme sacrée , moins encore que par l'attachement que j'avois pour un fils aimable que je voulois faire régner seul dans mon cœur , je triomphai pendant assez long temps de moi-même ; mais une ame tendre

& sensible tient-elle contre l'amour uni à la reconnoissance ? Les empressements du chevalier , son nom , son mérite , les sollicitations de Mylady Sydney me forcèrent . . . Eh , non , ma passion pour *Opton* fit tout , & j'osai devenir infidelle à mes serments & à mon fils : en lui faisant espérer que je m'unirois à lui , si-tôt que je serois dégagée d'une quantité d'affaires domestiques qui m'obligeroient de partir à l'instant pour Paris. *Opton* , sans me consulter , remercia le parlement , & donna au roi sa démission d'une charge qu'il avoit à la cour ; le projet du chevalier étoit de me suivre en France , où plus tranquille qu'à Londres , il vouloit attendre que j'effectuasse ma promesse ; mais la bienséance , peut-être un motif plus puissant , mon devoir qui me rappeloit à moi-même , ne me permit point de condescendre aux desirs d'*Opton* , & je lui ordonnai de demeurer en Angleterre jusqu'à ce que je lui écrivisse de se rendre à Paris ou en Bourgogne. Le chevalier étoit trop amoureux pour me croire sincere ; il pensa que mes refus actuels n'étoient qu'une défaite qui éloignoit pour toujours la parole que je lui avois donnée , & après
m'avoir

m'avoir prodigué tous ces noms outrageants dont l'amour n'est jamais irrité, il me déclara qu'il vouloit absolument m'accompagner je tâchai de lui prouver, par des raisons convaincantes, combien cette démarche indécente jetteroit de ridicule sur moi en Angleterre & en France. *Opton* aveuglé par sa passion ne voulut pas se rendre à mes raisons, & je fus contrainte de le menacer de mon indignation, s'il me suivoit : ordre cruel que vous allez peser à mon cœur ! je partis les yeux baignés de larmes. *Mylady Sidney*, dans le sein de laquelle je les épanchois, ne voulut point se faire honneur de mes pleurs, elle s'aperçut bien que le chevalier me les arrachoit : moments funestes, de quelle séparation ne fûtes-vous pas témoins ! *Opton* tremblant cédoit à sa douleur, & me pressoit de révoquer un ordre barbare ; la voix de mon devoir plus puissante alors que celle de l'amour, me rendit insensible, & je partis avec ma femme de chambre & deux laquais.

Arrivée le même soir à *Cantorbery*, je descendis dans l'auberge où j'avois couché en allant à *Londres*. Livrée entièrement à mes maux, je ne voulus point

de témoins de mes regrets , & je soupai seule ; l'envie que j'avois de partir à la pointe du jour me mit dans le cas de me retirer de bonne heure. Il y avoit près de deux heures que , pressée par la fatigue , je jouissois du repos , quand éveillée tout-à-coup par *Bernon* qui couchoit auprès de moi , je ne vis que des flammes , & je n'entendis que des cris ; la maison même où nous étions , embrasée par une incendie qui venoit de consumer celle qui la touchoit , nous menaçoit d'une mort prochaine. *Bernon* crioit en vain , chacun occupé pour soi-même ne songeoit qu'à se parer d'un danger qui de minute en minute devenoit plus évident. Déjà la flamme dévorante avoit gagné les poutres de mon appartement ; *Bernon* que la fumée alloit suffoquer , ouvrit une fenêtre au bas de laquelle elle voulut sauter malgré mes prières ; mais cette pauvre fille , victime de sa crainte , expira en tombant : il ne me restoit plus que la porte ; mais le feu qui perçoit au travers une cloison , ne me laissa pas douter que le péril portoit du côté même où je croyois l'éviter ; quels instants ! La crainte , le désespoir regnant absolument sur mes

sens , alloient peut - être me forcer à prévenir le moment horrible ; lorsque je vis briser la porte de ma chambre par un homme qui m'arracha à une mort certaine , en me portant entre ses bras à travers les flammes qui couvroient nos têtes. Arrivée dans une maison voisine , je tombai dans un évanouissement occasionné sans doute par la crainte qui m'avoit saisie ; des femmes qui m'environnoient me secoururent assez à propos pour me faire revenir promptement , & mes premiers soins après avoir récupéré la connoissance , furent de demander quel étoit mon libérateur ; occupé maintenant , me répondit-on ; à sauver vos effets exposés au pillage qui suit ordinairement une incendie , il paroîtra bien-tôt. Ah , ciel ! M'écriai-je , montrez-moi ce mortel vertueux , & que devenant l'objet de la reconnoissance la plus vive , il puisse connoître à quel point je suis sensible à l'action la plus généreuse ; ah , chevalier ! Me disois je tout bas ; c'est à vous que je devrois ce dernier bienfait , si j'avois permis que vous m'accompagnassiez.... A peine eus-je achevé de proférer ces mots , qu'*Opton* entra ; voilà , madame ,

me dit on , en me le montrant , voilà votre libérateur : quoi , chevalier , m'écriai je , ne m'avez vous défobéi que pour me sauver ! Opton en serrant tendrement mes mains : vouloit se justifier de n'avoir pas suivi mes ordres , en tâchant de me persuader qu'un pressentiment secret sur les dangers de ce voyage , l'avoit forcé à me suivre malgré moi ; me permettez vous , dit-il en finissant , de vous accompagner jusqu'à Paris ? Ah , chevalier , repris-je , quel moment choisissez vous pour me faire une demande si contraire à mon devoir ?... Respectez-moi assez , continuai-je après quelques minutes de réflexion , pour ne point me presser ; je vous dois trop pour pouvoir vous refuser une grace qui n'auroit que les apparences contr'elle ; mais ne me mettez pas dans le cas de vous accorder ce que je vous dois. Quoi , ma chere comtesse , repartit Opton , serez-vous toujours injuste pour moi ? Pousserez-vous la cruauté jusqu'à me refuser de respirer le même air que vous ?... Vaincue à la fin par des raisons trop puissantes pour tenir long-temps contre moi , je permis au chevalier de venir en France ; mais j'y

joignis une condition qui lui parut dure, quoique la décence l'exigeât, je voulus qu'il retournât à Londres, d'où il ne partiroit qu'après avoir reçu une lettre que je promis de lui écrire à mon arrivée à Douvres; Opton m'obéit avec des regrets qui me le rendirent encore plus cher. Je lui écrivis effectivement en arrivant dans cette ville; mais ma lettre qui étoit moins un billet amoureux, qu'un gage de ma parole, étoit conçue de façon à éloigner le chevalier, s'il avoit été moins amoureux. De Douvres je passai à Calais, où je fis rendre les derniers devoirs à l'infortunée Bernon que j'avois transportée avec moi, & après deux jours de marche j'arrivai à Paris.

Mon fils jouit de mes premiers transports, fruit précieux d'un nœud sacré, image d'un homme à qui j'étois encore attachée par une parole respectable, &, plus que tout cela, l'objet de la tendresse la plus vive: le jeune marquis réunit tous les soins de ma vie; il touchoit alors sa septième année, c'est le temps heureux où la voix de l'honneur & l'amour de la gloire doivent entrer dans le cœur, quand le ciel qui fait

tout ne les y a pas placés. Je rappelai mon fils auprès de moi , & je substituai des livres utiles au fatras de Latin dont on commençoit de lui meubler l'esprit. Le ministre de la guerre qui n'avoit pas perdu de vue les services de mon mari , accorda à son fils un régiment d'infanterie , à la tête duquel il marcha à l'âge de quatorze ans : sans me faire illusion sur son mérite , j'ose dire qu'il joignoit alors au courage qui lui étoit héréditaire , des talents qu'on ne peut pas même soupçonner dans un enfant de cet âge.

Opton arriva huit jours après moi ; absent , je le desirois ; mais à peine je le vis , que j'aurois voulu qu'il fût encore à Londres. L'ambassadeur d'Angleterre me le présenta ; cet arrangement dont nous étions convenus , ménageoit les bienséances , sur lesquelles je conviendrai qu'on n'est pas absolument en garde à Paris. Le chevalier ne fut pas long temps sans me parler de son amour ; sa fortune étoit brillante , & le ministre de la cour de Londres qui lui étoit attaché par les liens du sang , vint lui-même appuyer les prétentions de son parent : recommandations inutiles, *Opton*

pouvoit sur mon cœur plus que personne ; mais mon devoir étoit plus puissant que mon amant : je résistai longtemps sans en annoncer le motif ; mais le chevalier , qui devenoit de jour en jour plus pressant , imaginant des prétextes qui m'offensoient , m'arracha enfin la cause de mes refus. Malgré l'idée avantageuse qu'il avoit de moi , il ne put se persuader qu'esclave d'une parole bizarre , je fusse capable de lui sacrifier mes vœux & mes plaisirs : vous avez beau , me disoit le chevalier , m'opposer un serment ; est-il juste , & quand il le feroit , en est-il que l'amour & la vertu unies ne puissent violer ? parlez-moi sans fard , une autre passion ne vous tient-elle pas asservie ? Vous aimiez , dit-on , avant d'avoir épousé le comte ; rendue à vous même , n'avez-vous pas repris vos premiers fers ? Ne me cachez rien , je vous aime assez pour vous sacrifier jusqu'à ma tendresse ; quelqu'infortuné que je sois , éloigné de vous , j'oublierai mes malheurs quand je saurai que vous êtes heureuse ; un amant moins sensible , ne pouvant vous subjuguier par la force de sa passion , emploieroit peut-être pour vous vain-

cre des motifs de convenance que l'intérêt ne fait valoir que pour déshonorer l'amour : je vous ai sacrifié mon rang & une partie de ma fortune , mais je rougirois de devoir votre main à des considérations aussi minces. . . . Eh bien , chere comtesse , continuoit le chevalier , en se jetant à mes genoux , vous laisserez vous toucher , & votre amant pourra-t-il espérer de vous être attaché par des nœuds éternels ? Voilà mon espoir , vous le savez , tout autre sentiment seroit un outrage , & mon cœur en est incapable ; vous ne répondez point , je le vois , ma disgrâce , exprimée par votre silence , est au comble , & il ne me reste qu'à rejoindre ma triste patrie. . . . Emue de ce discours , vingt fois je vis voler mon cœur au-devant du parjure , & vingt fois je jouis du plaisir flatteur de triompher : victoire cruelle , que vous coûtez à une ame sensible !

Ce n'étoit pas assez que mon devoir me forçât de tourmenter un homme que j'adorois , il falloit qu'il ajoutât encore à cette injustice la douleur d'avoir dérangé sa fortune. *Opiton* en quittant Londres avoit sacrifié son rang , comme je

J'ai déjà remarqué ; & obligé par mes rigueurs de retourner en Angleterre , il se trouvoit isolé dans une cour brillante où il avoit représenté autrefois avec dignité : un favori qui abandonne la cour est bientôt oublié ; envain veut-il reparoitre , sa fortune passée en d'autres mains ne lui laisse que le regret de voir que l'estime ne suit pas toujours la vertu , & le citoyen inutile dans un pays où il s'étoit acquis de la considération , ceux-mêmes qu'il a élevés ne le regardent qu'avec cette basse indifférence que la stupide grandeur affecte pour humilier le mérite modeste. Ces idées qui m'occupoient , étoient bientôt écartées par un sentiment plus tendre , & je me reprochois quelquefois de m'être arrêtée à des considérations qui étoient étrangères à l'amour. Plus *Opton* me pressoit de couronner ses feux , plus mon cœur sensible étoit forcé de combattre les obstacles qu'un funeste devoir lui opposoit : disposé à chaque instant à retourner dans sa patrie , je semblois l'arrêter près de moi , même en lui ôtant jusqu'aux ressources de l'espoir : ascendant cruel , qui , en formant mon supplice , faisoit le malheur du seul homme

que je croyois digne d'être heureux. Cependant j'allois enlever au chevalier jusqu'au plaisir de me voir parce que , disposée à retourner en Bourgogne , j'étois constamment déterminée à ne pas lui permettre de m'y accompagner , & cette séparation , que je retardois par des raisons qu'on devine aisément , me préparoit un combat violent plus encore à redouter pour moi que pour *Opton*. L'intendante de Moulins arriva alors à Paris ; les premières obligations que j'avois eues à M. de *Querman* pouvoient renaître , & j'étois charmée d'avoir pour cette femme cette sorte de considération qu'on attribue à l'amitié , & qui n'est que l'effet du ménagement. Madame de *Querman* me prévint , & son goût pour la cour l'attacha bientôt au chevalier , non qu'elle lui trouvât l'air courtisan , mais parce qu'on l'avoit prévenue qu'il l'avoit eu long-temps.

Je vis avec quelque plaisir le goût que l'intendante avoit pour *Opton* , & peut-être mon cœur n'en ressentit pas moins de la résistance qu'il fit. Le chevalier , en proie aux agaceries de Madame de *Querman* , fut bientôt livré à de nouvelles prévenances , & Madame de

Moreval, la femme de France la plus aguerrie, établit ses prétentions. *Opton*, qui détestoit tout ce qui tenoit aux apprêts de la coquetterie, ne fut pas plus sensible aux mines de celle-ci, qu'il l'avoit été aux grimaces de l'autre. Madame de *Moreval* qui avoit l'honneur de se respecter seule, exigeoit des ménagements de ceux-même avec qui elle s'étoit déshonorée; une figure indécente & hardie, des yeux audacieux, & le maintien d'une fille du monde pour laquelle on la prenoit souvent, ne lui avoient pas ôté un air de dignité qu'elle avoit une envie si forte d'acquérir, qu'elle le gardoit même au sein du plaisir: indécente avec un faux ton de vertu, elle vouloit qu'on jugeât de sa conduite par sa naissance, & elle avoit la manie de se croire prodigieusement noble; complaisante cependant malgré sa vanité, elle étoit accoutumée à faire des avances qui ne lui réussissoient pas toujours; rebut d'un petit poëte subalterne, elle s'étoit attachée à un nombre de personnages singuliers, que le lendemain avoit rendus inconstants, & fatiguée sans doute de médire de la légèreté des Français, elle avoit cru trouver dans *Opton*

des sentiments épurés qu'elle n'étoit en état d'inspirer à personne ; piquée d'essuyer des dédains avec lesquels l'usage auroit du la familiariser , elle résolut de se venger du chevalier. Madame de *Moreval* étoit d'une bêtise équivoque , qui ne la rendoit que plus à craindre ; son mari d'ailleurs , qui se joignoit ordinairement à ses vengeances , punissoit par de petites satires les mépris qu'on avoit fait de sa femme : poète de condition , il savoit faire une épigramme , une satire aussi maussadement que personne ; telles étoient les armes qu'il employoit de sang froid ; le délire , qui le travailloit souvent , l'emportoit au-delà de son caractère , & il devenoit brave dès qu'il ne se connoissoit plus , si on peut appeler bravoure un sentiment que la raison & l'honneur n'éclairent point. La *Moreval* , qui s'étoit plainte à son mari des dédains d'*Opton* , lui fit partager son ressentiment ; assez méprisable pour afficher sa honte , il cherchoit le comble du déshonneur dans le libertinage de sa femme qu'il avoit la bassesse d'appuyer. C'est dans ces sentiments odieux que *Moreval* alla joindre *Opton* , son début fut un mélange de bassesse & de

grandeur, qui n'émut point l'Anglois : piqué de voir sa démarche sans effet, il devint furieux, je veux dire qu'il montra du courage ; les propos s'échaufferent, & *Moreval* exigea que le chevalier lui rendît raison de la conduite qu'il venoit de tenir, en ne répondant point aux agaceries de sa femme. *Opton*, qui n'étoit pas encore assez au fait de Paris, pour avoir vu des maris de cette espece, crut que *Moreval* plaisantoit, & continuant sur le ton badin, il alloit l'éconduire à force de raillerie, quand celui-ci, emporté par un mouvement impétueux, mit l'épée à la main, & déjà *Opton* avoit repoussé deux coups, lorsque son valet de chambre, attiré par le bruit des lames, entra ; la querelle, suspendue par l'arrivée de ce domestique, fut renvoyée à l'entrée de la nuit, & les deux champions se donnerent un rendez-vous : le chevalier, vainqueur ou battu, alloit se perdre, si le délire de *Moreval*, qui n'avoit ordinairement, qu'un premier accès, n'eût arrêté son courage en le faisant rentrer dans sa situation accoutumée ; cette première action fut suivie d'une aussi coupable encore ; Madame de *Moreval*, instruite

du rendez vous , fit avertir un exempt des maréchaux de France , & *Opton* fut arrêté , tandis que son prudent adversaire louoit baslement dans les foyers toutes les miseres publiques que le mauvais goût des grands approuvoit. Je fus informée le lendemain à la pointe du jour de la détention du chevalier , & j'avoue que je me sentis indignée contre lui , quand j'appris que c'étoit avec *Morval* qu'il s'étoit battu ; car n'étant point prévenue sur tout ce qui s'étoit passé , & ne connoissant pas encore le caractère de son ennemi , je crus naturellement que celui-ci , offensé des bontés que sa femme avoit pour *Opton* , avoit voulu en tirer raison de l'amant à qui elle les prodiguoit ; une sorte de jalousie , plus encore que mon devoir , excita en moi un dépit dont les suites furent funestes au chevalier. Madame de *Querman* , qu'une fête publique appeloit en Bourbonnois , me proposa d'aller passer quelques mois à Moulins ; étourdie sur la conduite d'*Opton* , j'acceptai l'offre sans balancer : je conviendrai même que Sophie , qui devoit s'y rendre , n'eut aucune part à ma résolution ; livrée entièrement à ma colere , je n'écoutai

qu'elle. Une lettre qu'Opton m'écrivit du Fort-l'Evêque, à l'instant de mon départ, ne fit qu'irriter mon dépit, & je la lui renvoyai sans la décacheter conduite cruelle dont j'avoue que j'ai rougi plus d'une fois; qu'étoit donc devenue alors cette ame sensible & généreuse que vous m'avez connue jusqu'ici? Assez barbare pour refuser des secours à un mortel vertueux, j'eus l'inhumanité de le juger sur un seul trait, & d'oublier, en le condamnant, tout ce que son amour, sa constance & sa générosité avoient fait pour moi; c'est sous ces injustes auspices que j'arrivai à Moulins. Madame de Querman entra en petite souveraine dans sa généralité; haranguée par tous les maires des villes du Bourbonnois où nous avions passé, elle avoit reçu ces honneurs avec une indifférence dont je ne pus m'empêcher de lui demander la cause; Paris, Paris, Madame, me répondit-elle, il n'y a que lui seul où une honnête femme puisse vivre, & vous en conviendrez quand vous aurez un peu goûté de ces gens-ci. Madame la présidente, Madame l'Elue entrèrent alors; empressées d'embrasser l'intendante qui les repoussa avec une

froideur qu'elles prirent pour de la politesse ; elles s'affirent ; dirent assez maussadement des choses fort raisonnables , & après avoir sagement ennuyé la compagnie , elles eurent la complaisance de prendre congé d'elle. Des petits-maitres , presque aussi agréables , remplacèrent les femmes qui venoient de sortir , & nous parlerent de Paris avec tant de fausseté , que nous jugeâmes qu'ils n'avoient vu que le Luxembourg & les auberges.

Dégagée de la fadeur de ces visites , l'intendante m'annonça que la noblesse que nous verrions le lendemain seroit plus ridicule encore ; & j'avoue malgré moi , que je fus forcée de donner dans toutes ses idées. Nous allions nous mettre à table , monsieur , madame de *Querman* , & moi , quand on annonça le baron de *Nercé* : c'étoit un petit homme , d'une figure commune , qui partageoit ses jours entre la finance & l'épée , & qui toujours chargé de dentelles & d'odeurs , parloit méthodiquement de *Barrême* & de *Puiffegur*. Au froid de l'intendante , & aux caresses réitérées du mari , je jugeai que le petit *Nercé* étoit l'amant de quartier

de madame de Querman , & je ne me trompai pas.

L'intendante , sans estimer beaucoup le baron , n'en disoit rien , & son silence sur un homme de province , étoit la marque d'une considération particulière. Nercé faisoit l'ame de notre société , & je pense qu'il étoit le moins ridicule de ceux qui la composoient. Je reçus , deux jours après mon arrivée à Moulins , une lettre du duc d'Amerville , avec lequel j'étois toujours dans une relation intime. Il m'apprenoit les détails & les suites de l'affaire du chevalier avec Moreval , & me marquoit qu'Opton ayant obtenu sa liberté , n'attendoit qu'un mot pour voler à mes pieds. Je répondis au duc , que le chevalier m'étoit cher par lui-même , & par les services qu'il m'avoit rendus ; mais que déterminée à ne me remarier jamais , je ne pourrois le voir sans nous rendre malheureux l'un par l'autre. J'ignore quel effet cette lettre fit sur le cœur d'Opton ; mais je sais que d'Amerville , qui continuoît à m'écrire , ne m'en parla plus. Ce silence que je n'osai le forcer de rompre , m'agitoit presque autant que l'idée du chevalier , étois peut-être que je manquois de reconnaissance ,

il est peu de climats où j'en eusse plus : ce mot n'est pas un éloge , pour peu qu'on connoisse les hommes. Presque toujours délicats sans sentiment , amoureux sans tendresse , leur penchant n'a que les apparences de la vertu.

Le comte de *Selmont* , revenu de son régiment pour passer la belle saison dans sa province , me vit à l'intendance ; & bientôt il contribua à me faire oublier le *chevalier* , en portant dans mon cœur les feux dont il étoit embrasé lui même. Cette passion que j'ai toujours regardée comme une foiblesse indigne de moi , puisqu'elle me faisoit abandonner un mortel aimable , digne de régner sur mon ame par toutes les qualités estimables qui touchent une femme sensée ; cette passion , dis-je , est un travers de mon cœur , que je n'ai que trop abhorrée. Ce n'est pas que *Selmont* ne méritât quelque considération. Bien fait & spirituel , il n'avoit contre lui que cette modestie stupide , plus assommante qu'une vanité immodérée : se défiant incessamment de lui , il cachoit sous un maintien gauche & un ton humilié , les graces de son esprit & les vertus de son caractère :

attaché par paresse à une femme qu'il n'aimoit pas , & qui ne méritoit effectivement ni son estime ni son cœur , il falloit qu'un mouvement extraordinaire l'entraînât vers un autre objet , & j'avois sans doute inspiré ce sentiment au comte de *Selmont*. Madame de *Querman* , qui n'étoit jalouse que pour avoir le plaisir de tracasser , voulut jeter un ridicule sur l'amour du comte ; & sans le petit baron de *Nécé* , je ne doute point que les choses n'eussent été plus loin. Cet amant avoit des droits incontestables sur le cœur de l'intendante , & il s'en servit pour mettre fin à ses mauvaises plaisanteries. Madame de *Selmont* ne fut pas si facile à contenir , le caractère de son mari la servoit contre lui-même : plus ses dissipations étoient grandes , plus elle vouloit en imposer au comte ; & il sembloit que l'autorité qu'elle exerçoit sur lui , ne provenoit que de l'excès de sa coquetterie : les maneges les plus usés , ceux même qu'elle frondoit , étoient toujours employés avec succès. C'étoit dans les bras de *Selmont* qu'elle dénigroit les femmes qui , voulant éblouir leurs maris , les embrassent au moment même qu'elles

leur deviennent infidelles : vieilles ruses dont je vois encore des dupes. Incapable d'attachement & d'estime, elle n'excusoit ses foiblesses que sur le caprice, & c'étoit la femme du royaume qui en avoit le plus : chaque jour marquoit une fantaisie nouvelle : souvent même son caractère étoit si bizarre, qu'elle avoit jusqu'à deux caprices en vingt-quatre heures ; mais jamais le même homme n'en étoit l'objet. Jalouse malgré les fantaisies qu'elle avouoit souvent ne compter pour rien, madame de Selmont trouva mauvais que son mari m'aimât, & pour troubler une passion qui ne l'alarmoit que par vanité, elle souleva contre moi une femme de ses amies, qui joignoit au titre de bel esprit une réputation de méchanceté, qu'une fatalité malheureuse attache presque toujours aux talents. Madame de Rinsac (c'est le nom de cette femme auteur) ne s'unit avec la comtesse que dans le dessein de me perdre. Cette indigne action ne dépendoit heureusement ni des brigues de l'une, ni des ouvrages de l'autre ; & je vis sans émotion un ras de lâches épigrammes bassement consues dans une espèce de roman

qu'un vieux abbé, galant par humeur presque autant que par état, avoit composé pour donner à la vieille madame de *Rinsac* un air de célébrité qu'elle avoit la fureur d'acquérir : c'étoit le siecle des femmes qui, entichées de la manie du bel esprit, vouloient être auteurs. Différentes de celles que nous comptons aujourd'hui dans la république des lettres, ce n'étoit point par des ouvrages célèbres qu'elles desiroient que leurs noms passassent à la postérité. Contentes d'être craintes, elles préféroient la réputation d'un esprit dangereux à celle d'un bon esprit, & l'estime n'étoit pour elles qu'un hors-d'œuvre qu'elles ne se donnoient pas même la peine de connoître. Moins offensée que surprise d'un ouvrage odieux, dont l'opprobre rejaillissoit sur son auteur, je ne laissai pas que d'adopter une idée imprudente, qui m'offroit un moyen de mortifier madame de *Rinsac* & la comtesse de *Salmont* qui l'animoit.

Le chevalier de *Lamure* se présenta à propos pour me venger ; c'étoit un es-
pece de gentilhomme qui établissoit son
patrimoine sur les persécutions qu'il

faisoit aux honnêtes gens : du service , qu'il avoit quitté par des raisons qu'il avoit la discrétion de taire , il entra dans le centre des muses ; étranger au milieu de l'Europe qu'il avoit parcourue , comme dans le sein de sa patrie qui le défavouoit , il s'étoit retiré en Bourbonnois , sous le prétexte d'une brouillerie qu'il avoit eue avec la police , qu'il n'a pu appaiser qu'en la servant , il travailloit à déchirer quantité d'honnêtes gens qu'il haïssoit par représaille : pardon , madame , si je confie le soin de ma vengeance à un homme aussi odieux : le chevalier de Lamure me vendit à un prix assez raisonnable une brochure scandaleuse contre mes deux ennemies , & victimes de sa rage , ou pour mieux dire de mon imprudence , elles deserterent de la province pour fuir à Paris , où elles se flaterent que l'ouvrage de Lamure ne parviendroit point : mais quelle fut leur erreur , quand elles apprirent que le livre qui les deshonoroit étoit à la dix-huitieme édition ; l'auteur le disoit du moins ainsi dans les cafés de Paris , où il s'étoit rendu pour jouir des fruits de sa méchanceté. Madame de Rinsac suspendit son ressentiment con-

tre moi, pour ne le faire agir que contre le frippier littéraire que j'avois eu la foiblesse, pour ne pas dire la lâcheté, d'employer; déterminée à laisser tomber l'orage sur le seul chevalier de Lamur, elles prièrent un de leurs amis de les venger par de belles voies, mais le chevalier s'excusa sur son état, & on l'en crut: seconde époque de sa honte qui n'a pas même fini avec ses jours.

Révoltée contre moi-même du procédé que j'avois eu avec des femmes qui ne méritoient que du mépris, j'allois quitter *Moulins*, lorsque Sophie y arriva avec son époux; tendre entrevue qui rendit à mon ame, du moins pour un temps, sa première tranquillité. Opton, qui commençoit à ne m'occuper que foiblement, auroit sans doute aidé au calme que j'attendois, si le comte de Selmont ne m'eût intéressée. Privé de sa femme qu'une vengeance indiscrete lui avoit enlevée, & tout à sa passion, il devenoit de jour en jour plus à craindre; peut-être même auroit-il réussi, si dans des instants où il ne devoit être occupé que de moi, le nom du chevalier Opton ne lui eût échappé; le comte qui l'avoit un peu connu à Paris,

le louoit même quelque fois, & inquiète d'un éloge dont la vérité ne m'affectoit plus, j'attribuai les louanges de Selmont, moins encore à la bonté de son caractère, qu'à une mal-adresse qui lui étoit propre, & je le voyois souvent le seul auteur des résistances qu'il me reprochoit. Deux mois se passerent dans cet état; *Sophie* épuisée par une fièvre qui la minoit depuis quelque temps, trouva son tombeau dans le lieu même où elle venoit chercher les plaisirs: la connoissance que vous avez de mon cœur, doit vous faire juger des regrets que cette tendre amie me laissa; premier malheur qui fut suivi des alarmes les plus vives. Ce n'étoit pas assez d'avoir Selmont à combattre, Nalbour reprit son ancienne chaîne, & rappelant à mon cœur l'amour le plus pur, il exigea que je lui permisse au moins de m'aimer toujours. Figurez-vous la situation d'une femme sensible, & occupée dans le même temps par trois hommes généreux & aimables; Selmont d'un côté, Nalbour de l'autre, *Opion* qui venoit encore dissiper les idées que les deux autres faisoient naître dans mon cœur; quelle

quelle position ! il faut y être pour en sentir le poids.

Selmont dont je connoissois la bonne foi , obtint , sans beaucoup de peine , un rendez-vous qu'il exigeoit de ma complaisance ; une affaire importante qu'il avoit à me communiquer , servit de motif à cette entrevue. *Nalbour* , dont je ne voulois pas irriter la jalousie , ne fut point informé de la conversation que je devois avoir , parce qu'il l'auroit sûrement attribuée à une cause bien différente de celle qui m'avoit fait consentir à voir le *comte. Dupont* , ma nouvelle femme de chambre fut seule prévenue ; cette fille , sur les ordres que je lui avois donnés , devoit introduire *Selmont* à l'entrée de la nuit dans mon appartement ; averti de se trouver à la porte du jardin , c'est là que ma femme de chambre avoit été le chercher ; démarche toujours hasardée , malgré le but louable qui la fait naître. *Dupont* qui précédoit de quelques pas , vint prendre *Selmont* qu'elle m'annonça ; mais que vis-je ? *Opton* dans ma chambre fut bientôt suivi d'un homme déguisé que *Dupont* n'avoit pas apperçu , & que je ne connoissois point ; quel destin , lui dis-je

froidement, vous conduit ici ? L'amour, reprit-il, & l'amour le plus violent ; depuis ma sortie du Fort-l'Evêque, j'ai vainement essayé de vous oublier ; mon penchant plus fort que la raison m'a égaré ; esclave de vos charmes, moins encore que d'une passion malheureuse que je traîne malgré moi, je viens vous engager de rompre un serment frivole que tout vous oblige à violer ; que votre bouche prononce mon arrêt, je l'attends avec impatience ; trop heureux si je l'attends sans me plaindre. Avant de répondre, repris-je, à un discours qui m'étonne, apprenez-moi de grace l'événement qui vous amène près de moi : *Sélmont* auroit-il... le *comte*, repartit le *Chevalier*, a servi un ami généreux ; lié avec lui à *Paris*, il a été instruit en province, j'ignore par quelle voie, des malheurs qui m'accabloient ; & c'est dans la seule vue de les dissiper, qu'il a obtenu le rendez-vous dont son amitié me fait profiter aujourd'hui. Le *comte* est obligeant, répliquai-je, mais de pareils services m'irritent ; & les employer, c'est m'offenser ; je fais, & je me ferai un plaisir de répéter sans cesse, combien je vous dois, mais la recon-

noissance est un devoir qui ne me permet pas de violer un autre devoir plus sacré encore ; jouissez de tous les sentimens que je puis donner sans remords à un homme vertueux , mais n'espérez point ma main : sûr de l'obtenir , si elle dépendoit de moi , vous devez juger par ce dernier sentiment combien un refus involontaire doit me coûter. Plus d'alarmes , madame , répondit vivement le *chevalier* , vos sermens sont nuls , & vous devez en croire monsieur l'*Abbé* , continua-t-il , en me montrant l'inconnu qui étoit entré avec lui ; il vient exprès pour vous en dégager , en nous unissant par des nœuds éternels : vous m'opposerez en vain la différence de religion , cet obstacle est prévu , & vous saurez . . . que je n'oppose que ma volonté , repliquai je avec indignation : de quel droit monsieur l'abbé vient-il ici pour nous unir ? Quel droit avez-vous vous-même sur un cœur qui ne reconnoît de loix que celles de la délicatesse & de la vertu ? Sortez , ou dans ce moment une scène éclatante vous'éloignera d'ici : ah , *Chevalier* ! poursuivis-je en le regardant avec une pitié tendre , étoit-ce à vous que je devois parler ainsi , & voulez-vous

même qu'en vous estimant je vous haïsse ! Je ne veux, reprit *Opton* en tremblant , que suivre un ascendant qui m'emporte au delà de moi-même ; vos serments vont être rompus , monsieur l'abbé me l'a promis, c'est sous ses auspices que je vous épouse : trop heureux si votre cœur , d'intelligence avec le mien , n'attend pas un mouvement de violence pour se déterminer. Qu'osez-vous dire, repris je hors de moi-même , la vertu ne craint point la force , & si monsieur l'abbé profanoit jamais son caractère en nous unissant , je vous regardois l'un & l'autre comme des monstres odieux. Je ne fais que trop , repartit *Opton* , jusqu'à quel point vous allez me détester ; mais le sort en est jeté , & la fatalité de mon sort est telle , que j'aime mieux mourir chargé de haine , mais votre époux , que de vivre honoré de votre estime , privé du plaisir de vous posséder ; allons , madame , ajouta l'abbé , en étalant les marques de son caractère , je vais vous dégager d'un serment indiscret ; & libre , enfin , je finirai cette cérémonie auguste , en vous liant au *Chevalier*. Interdite d'un propos aussi révoltant , j'allois sonner ma femme de chambre pour qu'elle

avertit quelqu'un , quand *Opton* égaré me prit par les bras , & me contraignit de me mettre à genoux ; étoit-ce bien-là cet Anglois poli , complaisant & respectueux , que j'avois aimé à *Londres* , & qui me sauvant des flammes à *Cantorberi* avoit joint de nouveaux sentiments à ceux qu'il m'avoit inspirés : je resistai en vain ; à genoux aux pieds de l'abbé , je reçus l'anneau fatal des mains d'*Opton* , tandis qu'on prononçoit des paroles que mon étonnement , ma frayeur & mes larmes ne me permirent pas d'entendre.

Cette cérémonie fut à peine achevée, qu'*Opton* se leva & sortit avec l'abbé , en me remettant un billet dont voici l'adresse & le contenu.

LE CHEVALIER ISAAC OPTON , A
MADAME OPTON , SA FEMME.

Mes vœux sont remplis ; je suis votre époux ; mais hélas , à quel titre ! j'en frémiss , & c'est pour vous rendre la liberté que je vais me priver du jour , adieu , épouse adorable ; n'oubliez jamais que je meurs pour vous.

A peine j'eus achevé la lecture de ce

funeste billet , que je cours vers le jardin , par où le *Chevalier* s'étoit retiré : cruel amant , disois-je , en le cherchant , veux-tu me donner la mort , en t'arrachant à la vie ? Ne meurs point , *Opton* , & vis pour une femme à qui tu sera toujours cher. Seroit-il possible , ô ciel ! s'écria le chevalier , en se jetant à mes genoux ; ah ! *Selmont* , venez jouir de mon bonheur ; & voyez enfin la comtesse , regarder sans mépris un époux qui l'adore : *Selmont* parut , mais trop irritée contre lui pour lui parler , je m'adressai à *Opton* : quelques foibles , répondis-je ; que soient les nœuds qui semblent nous lier , je veux avant tout qu'ils soient rompus , c'est à ce seul prix que je pourrai vous voir encore ; mais je vous jure une haine éternelle , s'ils ne sont brisés dans l'instant. Je vous obéis , madame , reprit le *Chevalier* , en se donnant deux coups de poignard , & je meurs content , puisque vous vivez sans inquiétude ... A ces mots barbares , je tombai évanouie. *Selmont* voulut en vain porter des secours à son ami , baigné dans son sang : le corps d'*Opton* n'étoit plus qu'une ombre dégoûtante , sur laquelle les traits affreux d'une mort

cruelle étoient gravés. Spectacle horrible ! pourquoi mes yeux en furent-ils les témoins ? Pourquoi malheureux Selmont en fûtes-vous l'auteur ? Votre coupable amitié vient de perdre le plus vertueux des hommes ; ah, cher *Opton*, que ne puis-je expier dans tes bras, & te montrer, en mourant avec toi, que je puis te sacrifier tout, excepté la vertu ? *Selmont*, que je ne voulus point entendre, transporta lui-même dans une rue écartée, le cadavre de l'ami que sa funeste complaisance venoit d'immoler, & j'appris le lendemain matin que *Nalbour* venoit d'être arrêté comme acteur du combat singulier dans lequel le Chevalier avoit été tué : c'étoit un bruit populaire que le juge avoit faussement faisi.

En est-ce assez, grand Dieu ! & puis-je après des coups funestes rester encore dans la société ? Livrée depuis l'aurore de mes jours à toutes les disgraces que l'amour & la jalousie peuvent causer, mes mœurs ne m'ont point sauvée des malheurs du siècle ; vertueuse, j'ai essuyé tous les maux : aurois-je été plus infortunée si j'avois été criminelle ?

Sanyille, mon époux, *Opton* & *Per-*

vaut, tout lâches qu'ils fussent, se présentèrent sanglants à mes yeux, & sembloient, par des regards où la rage étoit peinte, me redemander leur sang que j'avois fait répandre, mon innocence ne m'évita aucun de ces remords cruels qui déchirent les coupables, & toujours en proie à des regrets cuisants; je formai la résolution d'aller les ensevelir avec Dupont, je n'aurois ni femmes à haïr, ni amant à immoler.

L'*Intendante* s'intéressa pour *Nalbour* & son innocence fut forcée de recevoir un pardon qu'on ne donne qu'aux criminels. Indigné de l'injustice des hommes, *Nalbour* se retira pour la seconde fois à la chartreuse de Paris, où je pense qu'il est encore. Je n'avois pas besoin que cet ami me traçât la route que j'avois à prendre, la douleur & la raison m'avoient seules inspiré la résolution que je suivis; je quittai *Moulins*, & je me rendis en Bourgogne, où je ne restai qu'autant de temps qu'il en falloit pour régler mes affaires, & delà, je pris la route de la *Bresse*, Province obscure, ou je me suis flatté d'être ignorée. La terre de *Châtelet*, dont je venois de faire l'acquisition à *Dijon*, fut le lieu de ma

retraite, désert affreux que mon goût a changé en une solitude agréable, & que mon fils est venu embellir jusqu'au moment cruel qui m'a séparée de cet unique objet de mes vœux; coup terrible, sera-ce le dernier que le destin ennemi a résolu de me porter.

Il y a quinze ans que retirée à *Châtelet*, je coule des jours heureux. Puisse le ciel, témoin de mes sentiments, maintenir toujours au fond de mon cœur ce dégoût d'un monde où la vertu confondue avec le crime, est souvent exposée à des dangers plus grands!

F I N.

20 JY 64

15. 1. 1934